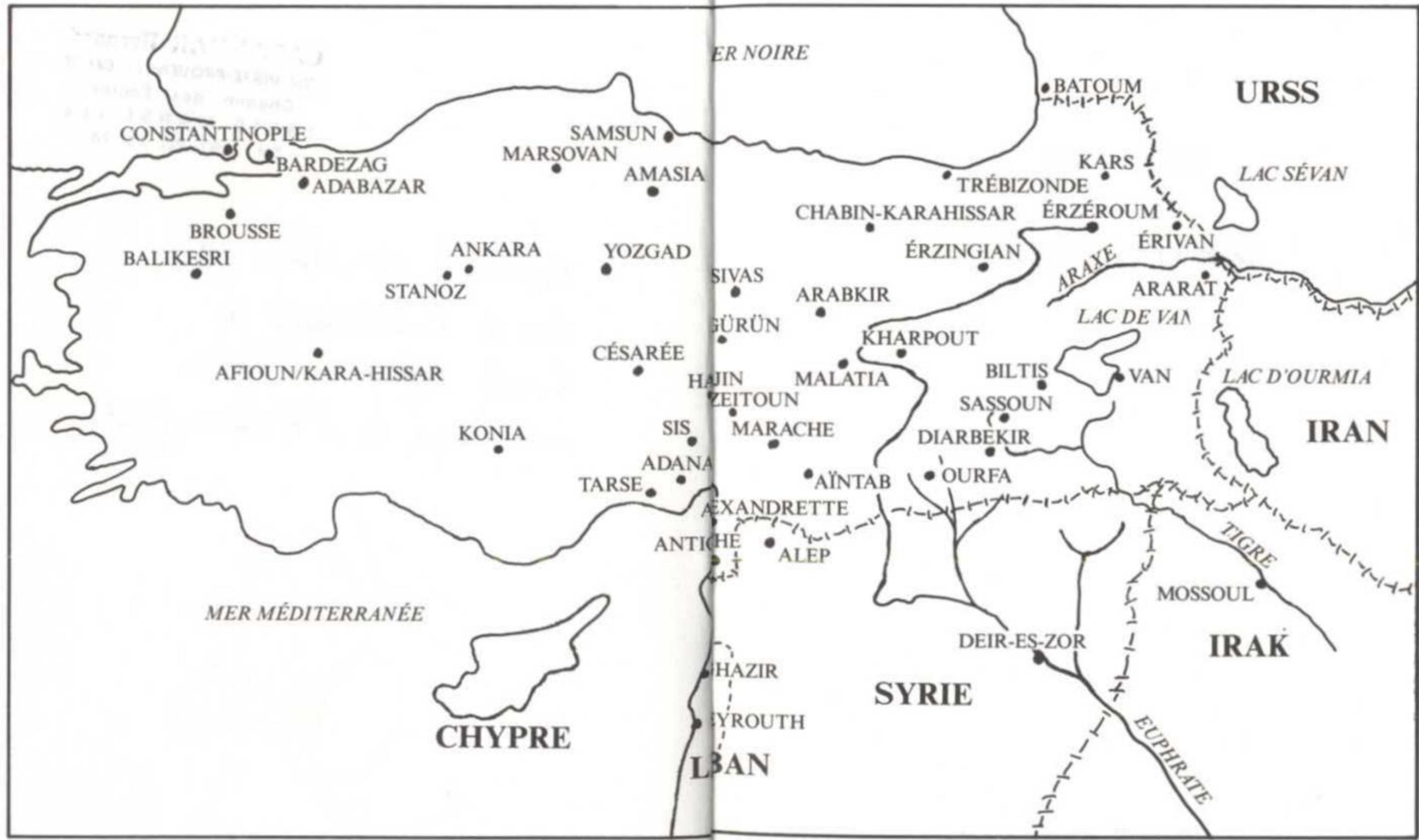


Karl Meyer

*L'Arménie
et la
Suisse*





KARL MEYER

L'ARMÉNIE ET LA SUISSE

KARL MEYER

L'ARMÉNIE ET LA SUISSE

HISTOIRE DU SECOURS SUISSE EN FAVEUR DES ARMÉNIENS

SERVICE AUPRÈS D'UN PEUPLE CHRÉTIEN

Traduit de l'allemand par Jean Tépélian

Indications photographiques :

Les photos 2 et 3 sont du Dr Helmut Hell, 741 Reutlingen.

Les photos 4 et 5 sont des Archives Fédérales de Berne.

Les clichés des photos 11, 60, 90 et 91 sont la propriété du pasteur
J. Karnousian, Gstaad.

Toutes les autres photos proviennent de différentes archives et ont été
aimablement prêtées par les propriétaires.

- © La version allemande a été éditée par les
Éditions de la Croix-Bleue, Berne, 1974,
sous l'égide de la « Bund schweizerischer Armenierfreunde ».

ISBN 3-85580-042-1

Maquettiste : Otto Messerli

- © Édition française par
M. Pascal Nigoghossian-Nicolan
37, rue Faillebin
69100 VILLEURBANNE France

Traduction de l'allemand : Jean Tépélian

Tous droits réservés

ISBN 2-9501525-0-3

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos (de l'Éditeur)	15
Préface	17

I. L'Arménie

1. L'Arménie de 600 av. J.-C. à 100 après J.-C.	19
2. L'Arménie de 100 après J.-C. à 640 après J.-C.	25
3. La domination arabe de 640 à 1064 après J.-C.	32
4. Le royaume arménien de Cilicie : 1080 à 1375	33
5. Seldjoucides, Mongols, Tatares, Turkmens : 1064 à 1375	34
6. La domination turque : 1375 à 1918	35
7. L'Arménie attend du secours de l'Occident Chrétien	39
8. Les conditions de vie en Arménie	42
9. Que sont les massacres arméniens ?	45

II. Secours en faveur des arméniens

1. Fondation de l'Aide suisse aux Arméniens : 1896	47
2. Œuvre auprès des orphelins à Sivas, Brousse et Bardezag	52
3. Pétition du peuple suisse adressée au Haut Conseil Fédéral	56
4. Évolution de l'idée d'assistance	57
5. Secours apportés par d'autres pays	58
6. Le voyage du pasteur Hans Fichter en Anatolie de juin à octobre 1897	59
7. Départ de Mlle K. Stucky, M. Zenger et autres collaborateurs	63

8. Ourfa : Corinna Shattuck	65
9. Médecins Suisses à Ourfa	67
10. Publications du « Bureau Central » de Neuchâtel	74
11. Peines et joies des collaborateurs	75
12. L'assistance en 1889	75
13. Artisans arméniens	76
14. Regard sur le nouveau siècle	76
15. Réduction de l'activité et retraits	77
16. Dissolutions en Suisse	79
17. Nouveaux départs pour l'Orient	80
18. Constructions à Ourfa et Sivas : 1903	81
19. Les voyages de Léopold Favre en Turquie	83
20. La révolution « Jeune Turquie » de 1908	86
21. Massacres d'Adana en 1909	87
22. Solidarité renouvelée et accueil de nouveaux orphelins : 1909	88
23. Le nord de la Mésopotamie et la Cilicie sous la neige et sous la glace en 1911	89
24. Œuvre auprès des orphelins à Sivas de 1910 à 1914	89

III. La Catastrophe arménienne de 1915

1. Signes avant-coureurs de tempête en Turquie	93
2. Réforme pour les provinces arméniennes et début de la Première guerre mondiale de 1914. Œuvre d'assistance à Ourfa et Sivas	94
3. Le malheur approche	98
4. Cours des événements	99
5. Les quatre stades du plan d'extermination	99
6. Étendue des déportations et des massacres	100
7. Jour sombre pour l'Arménie : 24 Avril 1915	101
8. La déportation est plus atroce que les massacres	101
9. Déportation dans les villes où s'exerçait l'œuvre d'assistance Suisse	102
10. « Apporte-nous du poison, beaucoup de poison ! »	104
11. Les gorges de la mort sur l'Euphrate, Kemach-Boghasi	105

12. Les camps de la mort sur les rives de l'Euphrate en Mésopotamie	106
13. Résistance armée : un drapeau de la Croix-Rouge sauve 4000 personnes	107
14. Étendue de la catastrophe	112
15. Opposants aux déportations	113
16. Premiers récits des massacres de 1915	114
17. La réaction en Suisse	115
18. Secours international aux déportés	116
19. Inquiétudes et espoirs en 1918	120
20. L'armistice de 1918	120
21. Sivas : l'orphelinat est épargné	121

IV. Après la Première Guerre mondiale

1. Des femmes arméniennes et des enfants libérés par des musulmans	123
2. Le secours américain	124
3. Le jour de la Règle d'Or (Matthieu 7, 12)	127
4. Œuvres d'assistance actives en Suisse en faveur des Arméniens, et les <i>Mitteilungen über Armenien</i>	127
5. Projet de création d'une œuvre de secours unitaire suisse	131
6. Réorganisation de notre œuvre d'assistance aux Arméniens	132
7. L'œuvre charitable suisse en 1918	133
8. Douloureuse rétrospective	133
9. Départ des premiers collaborateurs après la Première Guerre mondiale : 1919	134
10. Démarches diplomatiques	136
11. Derniers efforts de Genève en faveur d'une Arménie Libre	138

V. Les cinq années de malheur de l'Arménie

1919 : Année d'insécurité	141
1920 : Année de décisions et de décisions manquées	143
1921 : Année de désillusions et nouvelle détresse des réfugiés	148
1922 : Année de l'Exode	151
1923 : Année de l'abandon de l'Arménie	153

VI. Nouvelle aide de la Suisse : 1923-1930

1. Begnins et Genève	155
2. Le comité central de Genève	157
3. Le centre pour aveugles de Ghazir de 1924 à 1930	158
4. Décès de deux grands amis des Arméniens : Dr Fridtjof Nansen et Dr Andreas Vischer	163

1930-1939

1. Nouveaux présidents et collaborateurs	166
2. « Bund schweizerischer Armenierfreunde » 1931	167
3. Aveugles, invalides et sourds-muets à Ghazir de 1930 à 1939	168
4. Le sanatorium arménien du Liban	174
5. Industrie et commerce	176
6. L'œuvre de Beyrouth	177
7. Le Sandjak d'Alexandrette	181

1939-1946

1. Déclaration de la guerre et conséquences pour notre œuvre	184
2. Ghazir	186
3. Collaboration à d'autres œuvres	186
4. « La Mission Médicale Évangélique du Levant »	188
5. La France et la Grèce	189
6. Le centre pour aveugle de Ghazir : déménagement à Bourj-Hammoud en 1946	190
7. Départ des collaborateurs du Liban	193
8. L'aide en 1946	193
9. Fidèles donateurs	195
10. Begnins et Genève	195
11. Les « anciens » de Begnins et de Genève	199
12. Les Arméniens en Suisse aujourd'hui	199

VII. Après la Deuxième Guerre mondiale : 1946-1973

1. Le Liban jusqu'à l'intégration de l'œuvre en 1963	203
2. La Grèce	214
3. Chypre	227
4. La Perse	228
5. La France	229
6. Activité du bureau directeur de la B.S.A.	230
7. Nos défunts	233

Au Liban : 1964-1973

1. L'intégration de l'œuvre	235
2. Le centre pour handicapés	237
3. L'hospice de vieillards et l'œuvre sociale	241
4. Le projet de construction de logement « EHLAN » pour 125 familles	242

Postface	247
Bibliographie	249
Petit Lexique	253
Liste des collaborateurs	261
Annotations	275
Index	305
Présidents -- Bureau directeur de 1973	315
Addenda	319
Photos	

AVANT-PROPOS

de l'Éditeur

Par ma fonction de trésorier de l'« Union des Églises Évangéliques Arméniennes de France », à maintes reprises, j'ai pu rencontrer des membres de la « Fédération suisse Amis des Arméniens ». Dès le début, j'ai été frappé par le dévouement et l'intérêt fraternel que ces personnes montraient pour le peuple arménien. Et mon admiration et ma reconnaissance se sont accrues au fur et à mesure que je connaissais mieux l'œuvre passée et présente de cette Fédération. En même temps, grandissait en moi la conviction qu'il fallait faire connaître, à mes compatriotes de langue française, toute l'histoire de cet élan généreux du peuple suisse. Jusqu'au jour où j'ai eu entre les mains le livre de Karl Meyer, *Armenien und die Schweiz*, qui relatait en allemand ce que je désirais faire connaître en français. Je fus frappé notamment par un extrait de ce livre, traduit en français, qui exposait que dès 1895, à la suite des événements tragiques de 1894 à Sassoun et de 1895 à Constantinople, une vague d'indignation avait soulevé tout le peuple suisse. Cette indignation s'exprima par près de 500 000 signatures recueillies en vue d'une pétition apportée au Conseil Fédéral, afin qu'il agisse auprès des Grandes Puissances pour faire cesser les massacres.

Je ne peux oublier aussi que je suis moi-même un rescapé des massacres de 1915, étant né le 5 avril 1915 à Aïntab. Ce livre est mon histoire et celle de tous les Arméniens.

C'est ainsi que je pris la détermination de faire traduire ce livre en français. Je remercie Madame Meyer d'avoir bien voulu autoriser cette traduction. Mon ami et frère, Jean Tépélian, professeur d'allemand, a accepté de se charger de ce gros travail. Je le remercie également pour son dévouement, ainsi que son épouse qui l'a aidé.

Aujourd'hui, je suis heureux d'avoir été entre les mains de Dieu l'instrument pour la publication de ce livre en français. Par elle, nous, Arméniens, voulons témoigner notre reconnaissance à nos Amis suisses qui ont pris à la lettre ces paroles de Jésus :

*« Car j'ai eu faim et vous m'avez donné à manger,
J'ai eu soif et vous m'avez donné à boire,
J'étais étranger et vous m'avez recueilli,
J'étais nu et vous m'avez vêtu,
J'étais malade et vous m'avez visité,
J'étais en prison et vous êtes venus vers moi. »*

Matthieu 25.35 à 37

Pascal Nigoghossian-Nicolan

“ La Fédération Suisse Amis des Arméniens ” a participé à la moitié des frais de cette édition.

Le produit de la vente de ce livre sera destiné entièrement à une œuvre arménienne.

PRÉFACE

Ce livre doit sa parution à une remarque spontanée de l'auteur lors d'une séance du comité de direction en janvier 1967 : il constata qu'il était dommage que l'on sache si peu de choses sur l'aide suisse apportée aux Arméniens dans le passé, et qu'il serait certainement précieux d'avoir à ce sujet des renseignements plus précis. Ses propos trouvèrent un écho favorable, car le conseil décida dès le 1^{er} mai 1967 de procéder à la rédaction d'un ouvrage sur l'histoire des Arméniens et l'aide qui leur a été apportée. C'était une grande mission qui m'était confiée. Ce livre aurait dû paraître à Pâques 1971 et être ainsi prêt pour le 75^e anniversaire de l'action des Amis suisses des Arméniens. Ce ne fut pas sans grande difficulté que fut rassemblée la volumineuse documentation.

On peut trouver en effet aujourd'hui au siège des *Mitteilungen über Armenien** à Bâle des archives confiées par le docteur E. Riggenbach. Après consultation de cette documentation, je dus constater que celle-ci était très insuffisante pour pouvoir mener à bien la tâche qui m'était confiée par le conseil. C'est ainsi que je commençai mes recherches et appris par le révérend Alcide Roulin de Neuchâtel, dernier président du comité de Genève, qu'en 1952 une caisse contenant les documents les plus importants de notre premier secrétariat central avait été déposée aux Archives Fédérales de Genève. Mais lorsque j'arrivai là-bas, j'eus une grande déception : la caisse était introuvable¹⁹⁷.

Cette perte retarda de quelques années la rédaction de ce livre ; car je fus contraint à un laborieux travail de recherche pour réunir tous les documents manquants. Durant cinq années je dus procéder à une enquête allant des Archives Fédérales de Berne à celles des cantons, des églises, des missions et des sociétés communautaires protestantes de Berne, Bâle, Zurich,

* Un Index des noms propres se trouve en fin d'ouvrage à la p. 305.

¹⁹⁷ Pour les Annotations, se reporter en fin d'ouvrage, à la page 275.

Neuchâtel, Lausanne, Genève, New York, Nord Newton, Kansas (U.S.A.), aux documents des amis des Arméniens et des comités cantonaux jusqu'aux témoignages oraux et écrits des collaborateurs d'hier et d'aujourd'hui. Ainsi, je me suis efforcé d'éveiller l'intérêt du lecteur, en décrivant une époque et un monde déterminés, et en m'attachant à des données historiques précises et les plus complètes possibles.

C'est avec joie que je me fais le devoir de remercier ici tous ceux qui m'ont aidé dans ce travail. Je remercie tout particulièrement Mme Rosa Hopf-Wahlen de Berne, et son défunt époux, l'architecte Heinrich Hopf, pour les photos et les documents sur Sivas ; le docteur Adelheid Burckhardt-Vischer de Bâle pour tous les livres, documents et lettres d'Ourfa, de son père le docteur A. Vischer-Oeri, qu'elle nous a cédés ; ainsi que Mme Anita La Roche-Christ de Zurich, pour nous avoir permis de consulter la correspondance de son père le docteur Hermann Christ d'Ourfa avec ses parents à Bâle, et pour les différentes photos qu'elle nous a confiées.

Le manuscrit a été passablement abrégé pour éviter un prix de revient élevé de l'ouvrage. Le texte original est conservé dans les archives de la « Bund schweizerischer Armenierfreunde » (B.S.A.)*, à Kilchberg (Zurich), et peut être consulté par les personnes intéressées. À partir de janvier 1986, les archives seront confiées à l'« Entraide Protestante suisse aux Églises et aux Réfugiés » (E.P.É.R.) à Zurich.

Cet ouvrage veut montrer ce que la Suisse a fait pour les Arméniens, non pas pour en tirer gloire, mais pour que nul n'oublie quelle mission a été confiée à notre peuple, envers un petit peuple chrétien qui n'est pas moins épris de liberté que le nôtre, mais qui n'a pu se libérer de l'opresseur ; au contraire, il a dû boire la coupe de la souffrance jusqu'à la lie.

Et malgré tout, ce peuple est demeuré fidèle à la foi de ses pères et n'a pas abandonné, Celui, qui, de tout temps, a été son espoir : Jésus-Christ le Seigneur ressuscité.

Août 1973

Karl Meyer

* Lors d'une première mention, une association, ou œuvre, sera désignée par son nom entier dans sa langue d'origine ; pour les mentions suivantes, seule l'abréviation sera employée. Se reporter à la p. 253 pour la liste de ces abréviations.

L'Arménie

1. L'Arménie de 600 avant Jésus-Christ, jusqu'à 100 après Jésus-Christ.

Le Pays

Dans la partie orientale de la Turquie actuelle, et donc coincée entre la Mésopotamie et la Mer Noire, s'élève une puissante masse montagneuse au-dessus des pays environnants. Entourée et traversée par plusieurs hautes chaînes de montagnes d'est en ouest, elle forme une région assez isolée. Ses immenses hauts plateaux arides sont couronnés de sommets coiffés de neiges éternelles, dont le plus élevé est le célèbre Ararat aux deux cimes (5165 m). Nourris par l'eau inépuisable des montagnes, de grands et petits lacs comblent les dépressions. Leur altitude moyenne est considérable : le lac de Van légèrement salé et qui ne s'écoule nulle part, est à 1720 m au-dessus du niveau de la mer ; le lac d'Ourmia à 1297 m.

Dans cette région prennent leur source, des fleuves coulant en direction des quatre points cardinaux. Le plus grand, le fleuve Araxe, avec son affluent le Kura, se jette à l'Est dans la Mer Caspienne ; le Kisil-Irmak, le Halys des anciens, se jette au Nord dans la Mer Noire, près de Samsun ; à l'Ouest, le Seyhun et le Djihun atteignent la Méditerranée dans le Golfe d'Alexandrette ; et les deux fleuves puissants, l'Euphrate et le Tigre, traversent dans une suite de chutes, de rapides, et de gorges profondes, les chaînes de montagnes et roulent leurs flots vers le Sud, à travers les vastes plaines, berceaux des plus vieilles civilisations humaines, et se jettent, réunis enfin, en un seul fleuve, dans le Golfe Persique.

Malgré son caractère montagneux, le pays est fertile, riche en pâturages, cultures maraîchères et champs de blé, vignobles et vergers. Les

poires, les pommes, les abricots et les mûres, sont récoltés en abondance. Dans les zones abritées, mûrissent les figues, et la vigne monte jusque dans les régions montagneuses. Dans certains endroits, on y cultive même le coton et le riz. Ça et là, les oliviers et les figuiers forment des bocages. Mais dans l'ensemble, le pays est pauvre en forêt. La faune et la flore ressemblent étrangement à celles de nos Alpes et Préalpes. Dans les vallées règne un climat subtropical. Par contre, sur les hauts plateaux, de longs hivers rigoureux, succèdent à des étés courts et très chauds.

Ce pays, c'est l'Arménie, un pays de passage caractérisé. Celui qui veut traverser le pays d'Est en Ouest, ou inversement, trouvera facilement toute une série de vallées ouvertes, et des cols faciles à franchir ; par contre, du Nord au Sud, il faut franchir plusieurs chaînes de montagnes élevées. Le trait dominant du relief de ce pays a profondément déterminé l'histoire économique et le destin politique de l'Arménie. La nature du pays comme région de passage, fut constamment la cause d'invasions dévastatrices. Des siècles durant, des conquérants étrangers envahirent l'Arménie, tuèrent, volèrent hommes, bétail et biens, pillèrent et détruisirent des maisons, des villages et des villes, et vécurent un temps sur le pays.

Mais dans ces périodes-là, la nature du relief était aussi une planche de salut face à l'envahisseur. Les nombreuses vallées transversales, les gorges, les montagnes inaccessibles, avec leurs grottes et leurs cachettes, offraient une protection contre les ennemis, et permettaient au peuple de survivre. Dès que le calme revenait dans le pays, l'Arménien retournait à sa terre, reconstruisait sa maison détruite, labourait, plantait, et sur les ruines, fleurissait une vie nouvelle. Il a survécu à toutes les tempêtes qui ont balayé son pays, à tous les peuples qui se sont battus sur son sol. Avec une ténacité incroyable, il est resté fidèle à sa glèbe. À part le peuple juif, il n'y a aucun autre peuple au monde, qui, au cours des siècles, ait eu un destin aussi tragique, et enduré une oppression et un esclavage aussi effrayants et sanglants, que le peuple arménien, et ceci la plupart du temps, par des peuples qui lui étaient intellectuellement très inférieurs.

Le Nom

« Armina » apparaît, pour désigner le pays, pour la première fois, dans une inscription du roi de Perse Darius I (521-485 av. J.-C.), gravée sur une paroi rocheuse près de Behistûn¹. Auparavant, vers 900 avant J.-C., on peut lire dans les documents assyriens, que le pays est appelé « Urartu » (ou Ourartou), pays de l'Ararat, dont la capitale est Turupsa, appelée plus tard

¹ Pour les Annotations, se reporter en fin d'ouvrage, à la page 275.

Van, sur le lac de Van. Le peuple Urartu s'appelait lui-même Chaldes-Chaldini (ne pas confondre avec les Chaldéens, ce peuple sémite de Babylonie), nom qui dérive de son dieu Chaldis. Ce peuple se répandit progressivement sur toute la région qui devint plus tard le royaume d'Arménie.

Les Chaldes (ou Khaldes) étaient des agriculteurs, des maraîchers, disposant de techniques d'irrigation très développées. Beaucoup de leurs installations sont aujourd'hui encore utilisées et forment la base de la vie des populations. C'est ainsi que le canal construit il y a plus de 2700 ans, transportant l'eau d'un torrent de montagne, 70 km plus loin dans la plaine de Van, est encore aujourd'hui l'élément vital pour la population de cette région fertile.

Le Peuple

Au 6^e siècle avant J.-C., nous trouvons cependant dans l'Arménie actuelle, au lieu des Chaldes, un tout nouveau peuple indo-européen, qui est appelé chez les perses « Armina », comme le pays. Il a dû arriver de l'Ouest et se mêler paisiblement à la population qui était là. D'après Hérodote (484-424 avant J.-C.) ce peuple étranger descend des Phrygiens, qui étaient venus de Macédoine ou de Thrace, vers l'Asie Mineure, et étaient avant tout éleveurs de troupeaux. Dans Ézéchiel (27.14), nous y trouvons une confirmation. Ils figurent parmi les peuples faisant du commerce avec Tyr : « Ceux de la maison de Togarma pourvoient les marchés de chevaux, de cavaliers et de mulets. » Togarma est un fils de Gomer, un Japhétite. Les Arméniens eux-mêmes s'appellent « Haï », d'après leur ancêtre légendaire « Haïk » et leur pays « Hayastan ».

La Langue

Que les Arméniens soient venus d'Europe, cela se vérifie très nettement dans leur langue : la base en est l'indo-germanique², et non l'iranien par exemple, comme on pourrait le supposer en se fiant aux très nombreux mots empruntés à la langue perse. Le fait que la langue arménienne compte de nombreux mots d'origine perse a une raison historique. De 66 à 387 après J.-C., l'Arménie était gouvernée par la dynastie des Arsacides d'origine perse.

Les exemples suivants montrent l'appartenance de la langue à la famille indo-germanique :

Allemand	Anglais	Français	Latin	Grec	Arménien
Licht			lux, lucis		luiss
Türe	door				tur
Katze	cat	chat			gadu
Hund		chien			schun
Kuh	cow				gow
Esel	ass	âne	asinus		esch
Auge	eye	œil			ag
Mutter		mère			mair
Schiff			navis		nav
Fuß	foot				wodg
Lanterne	lantern		lanterna		labdèr
Lampe	lamp			lampter	lampar
Kirsche	cherry	cerise		kérasos	keras
Paradies	paradise	paradis		paradeisos	bardés (= Jardin)
acht	eight	huit	octo	okto	ute
zehn		dix	decem		dasse
Feder	feather				pedur
Festung, Fort	fort	fort			pert

À cela s'ajoutent quelques exemples de nos dialectes :

Küche = Chuchi		coquina		chohanoz
hören = loose	listen			lössel

La terminaison « tion » en français, en anglais, et dans des mots étrangers, se prononce en arménien « tioun ».

*La Société Arménienne*³

Le peuple arménien se composait essentiellement de deux classes : une classe supérieure, les nobles, qui étaient propriétaires de la terre et étaient les Seigneurs, et une classe inférieure de paysans et artisans, les sujets, qui cultivaient la terre et exerçaient des métiers. Ceux-ci payaient aux nobles et suzerains des impôts, et servaient dans l'armée sous leurs ordres. Le servage ne semble pas avoir existé en Arménie. Les ecclésiastiques formaient une classe particulière qui disposait des grandes propriétés de l'église et occupaient des fonctions assez élevées. Plus tard se développa la bourgeoisie des villes pour former une autre grande classe.

La société était basée sur la grande famille : le patriarcat avec son chef, ses fils, ses belles-filles et ses petits-enfants, formant une unité économique naturelle, fermée sur elle-même et qui dans certains cas pouvait compter jusqu'à 100 membres. Les fils mariés restaient par conséquent dans la même maison que leur père et, avec leurs enfants, appartenaient à la famille. La jeune femme était tout simplement intégrée à la famille du beau-père et était davantage la servante de sa belle-mère que la compagne de son mari. La coutume voulait même que la première année de son mariage, la jeune femme ne prononçât pas un seul mot en présence de sa belle-mère et qu'elle n'eût la permission d'exprimer ses désirs que par signes ou par gestes.

Comme chez tous les autres peuples anciens, la vie familiale était tout à fait patriarcale. Mais sur un point, les Arméniens se distinguaient fondamentalement de leurs voisins : sur la place de la femme. Ceci est d'autant plus étonnant que l'Arménie est entourée depuis des siècles de peuples chez lesquels la femme n'avait, en dehors de la maison, aucune importance, et chez elle, qu'une place subalterne, et était même considérée comme l'esclave de l'homme. Au contraire, chez le peuple arménien, la femme a depuis toujours eu un haut degré de liberté personnelle, et elle jouait un rôle souvent important, non seulement au sein de son foyer, mais aussi plus tard dans la vie de la nation, dans des administrations ; elle est parvenue jusqu'à la plus haute dignité : celle d'une reine arménienne, ou même d'une impératrice byzantine. La femme arménienne possédait aussi des qualités remarquables (hors pair). Elle était docile, fidèle, de haute moralité, intelligente, profondément religieuse, aimant les enfants. Un sens artistique inné lui permet de confectionner de fines broderies, de ravissants tricots et des tapis aux couleurs magnifiques. Et tandis que, sur la quenouille, la laine brute se transformait en fines pelotes, ou que ses doigts agiles se promenaient sur le métier à tapis, nouant les fils point par point, elle racontait à ses enfants les hauts faits du passé glorieux de son peuple, les terribles persécutions auxquelles il était exposé, et elle leur expliquait que leur peuple ne trouvait le salut que dans la persévérance de la foi. Elle leur chantait aussi de merveilleuses complaintes et éveillait en eux l'amour de la patrie. Aussi pouvons-nous dire que la femme arménienne était non seulement l'épine dorsale de la famille, mais aussi celle de la nation, et la gardienne du feu sacré.

Les foyers formaient ensemble une grande famille, le groupe de tous les membres de même sang composait une lignée. Chaque lignée avait un chef, les grandes lignées avaient à leur tête un prince. Chacun disposait de grandes terres et régnait sur sa région. À la tête de l'état, le roi était le

commandant suprême du pays et des armées. À la longue, se développa une domination de nobles propriétaires terriens sur des paysans devenus leurs vassaux ; une féodalité qui se perpétuera au cours des siècles comme en Europe.

Le Caractère

Le caractère de l'Arménien a été longuement modelé et influencé par son origine européenne, la pénétration du christianisme au sein de la société, la situation et la structure de la patrie, mais aussi par la domination étrangère et l'oppression qu'il a dû supporter des siècles durant.

Nous trouvons chez lui des qualités remarquables : puissance de réalisation, énergie et esprit d'entreprise, capacité créatrice, et une incroyable opiniâtreté, une grande vivacité d'esprit, de l'enthousiasme pour l'étude et le travail, un don particulier pour l'étude des langues. De même, la fidélité à ses traditions et coutumes, à sa langue et sa culture, et surtout à sa foi, est un trait typique du vrai Arménien.

À ces qualités, on peut opposer des traits de caractère qui laissent apparaître l'Arménien sous un jour moins favorable. Toujours est-il qu'il ne faut pas oublier ceci : lorsque tout au long des générations, la dignité d'un peuple et tous ses droits élémentaires sont piétinés, il est inévitable que cela nuise à son caractère.

L'Arménien n'a jamais manqué d'amour pour sa patrie, pour sa terre, mais il manquait sans doute d'esprit d'unité et de capacité à subordonner son bien-être personnel à celui de tout le peuple. Il lui a manqué surtout le sentiment national. Partout où il y a des Arméniens, on trouve le même tableau : manque d'unité, déchirement et dispersion des forces, ambition et jalousie, fierté et orgueil. L'envie est un véritable fléau populaire. Ce qui étonne le plus, ce ne sont pas ces défauts nationaux-là (qui se retrouvent d'ailleurs chez d'autres peuples), mais bien les vertus nationales qui ont préservé le peuple arménien tout au long des siècles malgré la plus lourde hypothèque qui a toujours pesé sur le pays.

La Religion

À l'origine, les Arméniens étaient païens. En tant que simples bergers et paysans, ils ont, ainsi que d'autres peuples de leur temps, adoré le soleil et la lune, la déesse de la terre « Anahid » comme déesse de la fécondité, et comme divinité masculine « Vahan », le dieu de la force et du courage. Il est intéressant de remarquer, qu'aujourd'hui encore, de nombreux enfants arméniens portent le nom de ces vieilles divinités. Les filles s'appellent Anahid, les garçons Vahan.

Les Royaumes Arméniens

Après la fusion des immigrants arméniens au peuple originaire du pays, la dynastie des Haïgazian (Haïk) remplaça la vieille maison Urartou (environ 580 av. J.-C.). Au temps des Mèdes, des Perses et finalement sous Alexandre le Grand, les Arméniens perdirent périodiquement leur indépendance (331 av. J.-C.). L'influence grecque exercée par la langue et la culture fut une bénédiction pour le pays. Par la suite vint une période de dépendance des Séleucides de Syrie. Mais après la victoire des Romains sur le pays (189 av. J.-C.), les gouverneurs arméniens acquirent leur indépendance : Zariadrès dans la Petite Arménie, et Artachès (Artaxias) dans la Grande Arménie. La dynastie des Artaxiades régna ensuite pendant plus de 200 ans. Sous le règne de Tigrane II le Grand (94-54 av. J.-C), l'Arménie atteignit son plus haut degré de puissance et d'expansion. Elle s'étendit à l'est jusqu'à la mer Caspienne, au sud jusqu'au delà du Taurus (Édessa), à l'ouest jusqu'en Cappadoce, et au nord jusqu'à la mer Noire. Attaqué par les Romains, Tigrane dut se rendre à Pompée (en 65 av. J.-C). Cependant, il resta roi sous la domination romaine. Jusqu'en 52 après J.-C., régna sur l'Arménie la dynastie des Arsacides. Elle fut remplacée par la dynastie parthe venant de Perse et qui régna pendant plusieurs siècles. Le premier roi, Tiridate I, était un frère du roi perse Wologènes. Il en résulta des liens étroits avec le royaume des Parthes, qui déplurent aux Romains. Vers l'an 100 après J.-C., ceux-ci se mirent plusieurs fois en campagne contre l'Arménie et en firent pour un temps une province romaine. Mais la dynastie des Arsacides demeura sur le trône d'Arménie.

Au 3^e siècle après J.-C., l'Arménie passa pour quelques temps sous la domination des perses sassanides. Avec l'aide romaine, le roi arménien Tiridate III (Trdat III) libéra le pays (vers 265 après J.-C.). Ce roi entra dans l'histoire de l'Arménie sous le nom de Tiridate III le Grand. Il fut le premier monarque à introduire le Christianisme dans son pays, et en fit la religion d'état de l'Arménie.

2. L'Arménie de 100 à 640 après Jésus-Christ.

Le Christianisme, du début jusque vers la fin du 3^e siècle

Comment l'Évangile parvint-il jusqu'aux Arméniens ? Il est à supposer, que des frères de communautés chrétiennes qui existaient déjà à Antioche en Syrie, à Césarée en Cappadoce, à Édessa (Ourfa) et à Nisibis, aient porté au cours de leurs voyages, la Bonne Nouvelle à l'intérieur du pays. Cependant, il n'y a pas de preuves tangibles à cela. Qu'il y ait eu en

Arménie des Chrétiens dès les premiers temps, cela est prouvé par la mention de leurs persécutions dans les années 110, 230, et 287, par les empereurs romains et les rois arméniens qui leur étaient soumis.

Quel christianisme était-il vécu dans ces premières communautés ? Dans le livre des Actes des Apôtres, nous apprenons qu'en ce temps-là, il y avait dans de nombreuses villes d'Asie Mineure, des communautés juives. Ainsi au chapitre 15, nous lisons que des chrétiens de Judée arrivèrent à Antioche enseignant que les frères devaient aussi observer la loi de Moïse concernant la circoncision. Paul et Barnabas eurent à ce sujet une vive discussion avec eux, et les apôtres se réunirent à Jérusalem pour prendre une décision en faveur des pagano-chrétiens.

Par l'histoire de l'Église, nous savons que cette conception judaïque et d'autres enseignements erronés, ont profondément secoué la chrétienté des premiers siècles.

Il ne fait pas de doute que de telles orientations spirituelles ont pénétré jusqu'en Arménie. Nous nommons ici, celle des Ébionites⁴ et des Monarchiens⁵ (autre nom pour désigner les Pauliciens⁶). Nous trouvons une preuve de l'existence de tels hérétiques, et en même temps du plus ancien témoignage sur l'existence de communautés chrétiennes en Arménie, chez Eusèbe⁷ qui, en 254 après J.-C., fait état d'une lettre de l'archevêque Dionysos d'Alexandrie à l'évêque Merusanes d'Arménie, et évoque le passage suivant : « Et aux Arméniens qui ont pour évêque Merusanes, il envoie aussi une lettre au sujet de la repentance. » Que pourrait signifier ceci, sinon qu'il y avait dans la communauté de l'évêque Merusanes des hérétiques qui avaient besoin de repentance ? Les historiens orthodoxes arméniens du 5^e siècle passent sous silence cette période douloureuse du début de l'Église. Pour eux, d'après la tradition, ce sont les apôtres⁸ Thaddée⁹ et Barthélemy qui ont apporté l'Évangile en Arménie. Tous deux y sont morts en martyrs.

Le Christianisme, religion d'État

Avant que l'empereur Constantin ne fit du christianisme la religion de l'Empire romain, le roi arménien Tiridate III le Grand accepta la foi chrétienne et se fit baptiser en grande cérémonie avec sa famille et de nombreux nobles par Grégoire l'Illuminateur¹⁰, en l'an 301. Aussitôt, il interdit l'ancien culte païen et ordonna à ses sujets, dans une unique proclamation, de recevoir l'enseignement chrétien. Tiridate III fut ainsi le premier monarque de tous les peuples, à avoir fait du christianisme la religion d'état.

L'année suivante, en 302, Grégoire l'Illuminateur fut promu par le roi, la noblesse et l'ensemble de l'armée, chef de l'Église Arménienne, c'est-à-

dire Catholicos*,¹¹. Il fut consacré par l'archevêque Léontius de Césarée (en Cappadoce), là où il était devenu chrétien. Ceci explique la raison pour laquelle l'Église Arménienne relevait à l'origine, et jusqu'en 374, du métropolitain¹² de Césarée, et le fait que chaque nouveau Catholicos était consacré par l'archevêque de cette ville.

Le roi nomma Grégoire, son ami et parent, premier ministre, et lui offrit de grands domaines. À l'église aussi, il offrit des domaines très étendus et les biens confisqués des riches prêtres païens et de leurs temples. Le Catholicos présidait les réunions des chefs de lignée. Il avait un pouvoir illimité sur les affaires de l'église. Ceci explique pourquoi, en Arménie, l'état et l'église étaient si étroitement liés ; de ce fait, pour les Arméniens, conscience nationale et christianisme étaient synonymes. Aujourd'hui encore, les mots chrétien et arménien signifient la même chose dans le langage arménien.

La personnalité éminente de Grégoire, ses dons universels, la remarquable organisation ecclésiastique qu'il créa, l'introduction d'un enseignement étendu, la construction de nombreuses églises, et la fondation d'Étchmiadzin¹³ comme sanctuaire national, conduisirent à un enracinement plus profond du christianisme, particulièrement auprès de la jeunesse. Ce développement fut encore plus renforcé et approfondi par le Catholicos Nersès I le Grand (353-373), le quatrième successeur de Grégoire. Sous son apostolat furent introduits les institutions monacales et les monastères, qui devaient se révéler par la suite, pour le peuple arménien, comme une source de bénédiction spirituelle et culturelle.

Premier partage de l'Arménie (384 après J.-C.)

En ce temps-là (depuis 367) commença l'assaut des Perses sassanides contre l'Empire romain d'Orient. Dans cette guerre qui dura 20 ans, l'Arménie fut dévastée (réduite en poussière), et sa population déportée en partie en Perse. Théodosius I le Grand, empereur romain depuis 379, dut conclure un traité de paix avec le roi de Perse Schahpour III (384), selon lequel la plus grande partie de l'Arménie revenait à la Perse ; la plus petite partie devint province romaine d'Orient. Ce partage de l'Arménie fut le début d'une période de souffrance pour ce peuple, qui dure jusqu'à ce jour, car le pays divisé devint une zone tampon, et, en tant que telle, fut entraînée dans la lutte des grands états de l'est et de l'ouest, lutte qui devait être fatale au peuple arménien.

Toujours est-il que les deux parties de l'Arménie furent gouvernées par

* La signification des mots étrangers est donnée dans le Petit Lexique, p. 254-259.

des rois vassaux de la dynastie arménienne des Arsacides ; la partie la plus grande tomba cependant sous la domination de la Perse païenne.

L'heure de gloire de l'Arménie

Elle arriva au début du 5^e siècle, avec la création d'un alphabet arménien proprement dit, et la traduction de toute la Bible en arménien, qui s'en suivit. Jusqu'alors, les Arméniens avaient certes leur langue, mais pas d'écriture qui leur fût propre. Tous les écrits devaient être transcrits en caractères grecs, syriens ou persans. Même la Bible ne se trouvait qu'en traduction syriaque ou grecque. Les gens cultivés comprenaient bien ces deux langues, mais pas le simple peuple. À la longue, cela s'avérait comme une grande lacune, car il fallait traduire chaque mot de la langue étrangère dans la langue populaire arménienne. À cela s'ajoutait le fait que, depuis le partage du pays entre l'Empire romain d'Orient et la Perse, les langues officielles étaient le grec et le persan, et chose plus grave, les Perses voulurent imposer aux Arméniens leur religion païenne (l'adoration du feu). Cette persécution, à la fois religieuse et politique, amena des Arméniens éclairés à créer une écriture qui leur serait propre.

À cette époque, l'Arménie eut la chance extraordinaire d'avoir à la tête de son église deux éminentes personnalités : le Catholicos Sahag Partev (387-439) et Mesrop Machtotz. Mesrop, tout d'abord secrétaire du roi, devint moine ; c'était un être très doué et sachant bien parler. Lors de ses voyages d'évangélisation, il parcourait tout le pays. À sa grande douleur, il constatait sans cesse que la Parole de Dieu était apportée en langue syriaque et grecque et qu'elle restait étrangère au peuple, quand bien même elle était traduite en arménien. Une chose devenait évidente : la nécessité d'une traduction écrite en arménien. Mais les caractères syriaques et grecs s'avéraient insuffisants, car la langue arménienne est dotée de nombreux sons qui manquent dans les deux autres langues. C'est ainsi que lui vint l'idée d'un alphabet propre, arménien. Il trouva toute la compréhension qu'il attendait auprès du Catholicos, un homme de grande culture. Les recherches conduisirent Mesrop à Édessa (Ourfa) chez l'évêque syriaque Daniel, qui était en possession d'un écrit en caractères arméniens anciens. Mais des essais au cours des deux années qui suivirent ne firent que montrer l'insuffisance de ce système. L'histoire de l'Église nous raconte comment Mesrop persévéra dans la prière, implorant Dieu avec ardeur, lui demandant de lui révéler un alphabet utilisable. Et il le trouva : il compléta l'alphabet original que possédait l'évêque Daniel, qui se composait de 22 consonnes, de 14 autres lettres (7 consonnes et 7 voyelles). À l'aide de ces 36 lettres, il pouvait maintenant transcrire tous les sons arméniens. Cela se passait en

l'an 404 ou 405. Plus tard, au 12^e siècle en Cilicie, vinrent s'ajouter deux autres lettres : le o et le ph = f, si bien qu'aujourd'hui l'alphabet arménien compte 38 lettres.

Un calligraphe grec, nommé Rufinus (Rhupanus) paracheva la forme des lettres et détermina leur ordre d'après l'alphabet grec. Il est intéressant de constater que l'alphabet arménien ne se termine pas par le son correspondant à l'Oméga grec, mais par le Ke correspondant au Koph phénicien. Un examen de l'alphabet arménien montre justement qu'il est fondé sur l'alphabet phénicien, père de tous les alphabets. Pour au moins vingt de ses lettres, Mesrop a pris pour modèle la forme cyprienne de l'alphabet phénicien, comme le montrent les lettres majuscules utilisées encore aujourd'hui (les premières lettres arméniennes étaient toutes majuscules) ; ajoutez à cela que l'arménien a un alphabet phonétique : il s'écrit comme il se parle. L'arménien s'écrit de gauche à droite comme les langues européennes (voir Photo 91, en fin d'ouvrage).

La Bible Arménienne

Avec l'invention de l'alphabet arménien furent créées les conditions pour la traduction des Saintes Écritures. Mesrop commença ce travail en 410 en collaboration avec de grands spécialistes. L'histoire de l'Église Arménienne mentionne que le Catholicos Sahag a traduit les livres historiques de l'Ancien Testament, et Mesrop les autres livres et le Nouveau Testament. En 434, toute la Bible était traduite en arménien ancien : 1100 ans avant la traduction de Luther ! Les premières phrases que Mesrop a écrites à l'aide du nouvel alphabet sont les paroles des Saintes Écritures qui se trouvent dans les Proverbes de Salomon (1.2-7). Le dernier verset est comme un testament au peuple arménien : « La crainte de l'Éternel est le commencement de la sagesse ; les insensés méprisent la sagesse et l'instruction. »

La traduction arménienne de la Bible n'est pas seulement l'une des plus fidèles quant à son contenu. Elle fut appelée « reine des traductions » par les érudits européens. Elle est aussi le premier et le plus beau monument de la langue arménienne ancienne.

L'effet sur le peuple fut immense ; il entendait maintenant le Seigneur lui parler dans sa propre langue. Sa parole touchait les cœurs et conduisait à une vie nouvelle. Remarquons que Mesrop employait le mot « Asdvadzachountch » (c'est-à-dire souffle de Dieu) pour désigner la Bible. Dans le souffle de Dieu il y a la vie (Dieu souffla dans les narines de l'homme un souffle de vie, Genèse 2.7).

Au cours des années, la connaissance de la Parole de Dieu provoqua

un grand changement spirituel parmi toute la population. Elle éleva aussi son niveau de culture et fit de ce peuple l'un des plus doués du Proche-Orient. La foi chrétienne fut, grâce à la connaissance de la Parole, enracinée dans le caractère du peuple arménien à tel point qu'aucune persécution, si dure fût-elle, ne put la détruire.

L'époque des grands traducteurs

La première moitié du 5^e siècle fut considérée comme un véritable renouveau intellectuel, que les Arméniens appellent l'âge d'or de la littérature arménienne. De jeunes ecclésiastiques érudits furent envoyés par l'Église à Constantinople, Édessa (Ourfa), Alexandrie et Athènes pour apprendre à fond le syriaque et le grec et étudier les écrits qui se trouvaient là-bas. De retour dans leur pays, ils se mirent avec ardeur à la traduction des œuvres des premiers Pères de l'Église : Éphrem le Syrien, Athanase d'Alexandrie, Chrysostome d'Antioche, Eusèbe de Césarée, puis à la liturgie de l'Église syriaque et des œuvres de Basile, évêque de Césarée. D'autres écrits furent aussi traduits, surtout des classiques grecs. Avec le temps, des Arméniens se mirent à écrire dans leur langue, et ainsi naquit bientôt une littérature qui favorisa également la foi et la culture. La science fut répandue essentiellement par les moines qui parcouraient le pays en prêchant et enseignant le peuple ; ils étaient partout accueillis avec enthousiasme par un peuple qui, désormais, pouvait avoir accès aux sources. Bientôt, on s'aperçut que la langue écrite commune au peuple devint le moyen de surmonter tous les obstacles : les chaînes de montagnes et les fleuves ; les traditions et les dialectes ; les différences sociales et celles dues au rang. Et l'Église, porteuse de la Parole, fut pour le peuple un guide spirituel et intellectuel, et un puissant rempart pour l'unité nationale. C'est le mérite d'hommes comme Sahag, Mesrob, leurs collaborateurs et successeurs d'avoir posé le fondement, religieux, moral et national, qui a donné au peuple arménien un soutien inébranlable, pour tous les temps à venir. La preuve ne devait pas tarder.

La Bataille d'Avarair (451 après J.-C.)

Les rois Perses de la lignée des Sassanides avaient réussi à anéantir l'indépendance politique de l'Arménie et à faire de la plus grande partie du pays une province de leur empire. Mais pour rendre cette conquête durable, il fallait aussi anéantir l'indépendance d'esprit du peuple arménien et imposer la culture perse. Les Perses reconnurent, que pour ce peuple soumis seulement en apparence, le christianisme était la principale force de ce sentiment national inébranlable. C'est pourquoi ils essayèrent par tous les

moyens de détruire cette religion qu'ils détestaient et d'y introduire la leur, le Masdéisme (Zoroastrisme)¹⁴. Cela conduisit à une guerre. Pendant près de deux ans, les Arméniens combattirent les troupes perses. Le 26 mai 451 eut lieu la bataille décisive dans la plaine d'Avarair¹⁵. L'armée arménienne fut battue par une armée six fois plus forte. Son chef, Vartan Mamigonian, un petit-fils du Catholicos Sahag, fut tué lors de la bataille, avec la plupart de ses officiers et de nombreux soldats.

Mais cette défaite s'avéra être plus tard une victoire, dans la mesure où, après trente ans de troubles et de combats, le roi perse accorda finalement la liberté de croyance aux Arméniens (484). C'est pourquoi ce jour d'Avarair est, aujourd'hui encore, considéré par les Arméniens comme une fête nationale, sous le nom de Vartanantz, en mémoire de son chef courageux Vartan qui, avec ses soldats, avait accepté par la foi ce combat inégal. Ce jour-là a imprégné le peuple arménien de cette conviction inaltérable que la foi en Jésus-Christ vaut mieux que le pouvoir politique, les biens, et même la vie.

Disputes autour de Dogmes, et Schisme

L'Église Arménienne avait participé au Concile Œcuménique de Nicée (325). Cependant, les événements politiques et les guerres l'empêchèrent d'envoyer ses propres représentants aux conciles de Constantinople (381), d'Éphèse (431), et de Chalcédoine (451). Au cours des conciles d'Éphèse et de Chalcédoine, il y eut de violentes discussions sur la question de la nature du Christ : à savoir si le Christ n'est que de nature divine, ou bien s'il est à la fois de nature humaine et divine. Au concile de Chalcédoine, une nouvelle doctrine fut adoptée, considérant que le Christ fut engendré « à cause de nous et de notre salut, de Marie la vierge... un seul et même Christ... connu en deux natures sans qu'il y ait confusion, transformation, division, séparation entre elles... ». Lorsqu'elle fut de nouveau en état de s'occuper de telles questions, l'Église Arménienne déclara au synode de Wagharschafat (491) que la personne du Christ n'a qu'une nature, à la fois divine et humaine. En cela les Arméniens étaient en accord avec la majorité des chrétiens syriaques et égyptiens. Aujourd'hui encore, les églises arménienne, jacobite, syriaque et copte sont monophysites¹⁶.

Comme l'église byzantine s'en tenait avec persistance au dogme de Chalcédoine et l'église arménienne, suite aux deux synodes de Dwin (506 et 554), à sa doctrine, la rupture avec l'église de l'Empire d'Orient fut inévitable.

Depuis, l'église arménienne suit sa propre voie en tant qu'église orthodoxe indépendante.

3. La domination Arabe : 640 à 1064 après Jésus-Christ.

En 640 commença l'invasion de l'Arménie par les Sarrasins, une tribu sauvage de bédouins arabes du Sinaï. En 650, l'Arménie tomba sous la domination des califes arabes de Bagdad, domination qui dura jusqu'en 1064 et qui dans l'ensemble fut une domination supportable.

Il s'agissait pour les califes d'étendre davantage leur puissance que l'Islam. Ils se contentaient d'imposer aux sujets chrétiens les impôts les plus élevés possibles. Au reste, ils laissaient gouverner les princes arméniens et ne s'opposaient pas à ce que ceux-ci se donnent le titre de roi, aussi longtemps qu'ils leur payaient les impôts et leur étaient soumis.

De cette manière naquirent les royaumes des Bagratides et des Ardzrouni. Et c'est ainsi qu'en 859 Bagdad accorda au prince Achot de la dynastie des Bagratides l'autonomie, et dès 885 la fondation du royaume avec Ani¹⁷ pour capitale.

En 908 fut fondé un autre royaume plus petit : Vaspourakan, au bord du lac de Van, avec Van pour capitale (dynastie des Ardzrouni). D'autres princes suivirent le même exemple et fondèrent de petits « royaumes ». En tout, il y en eut sept, qui, en partie, se combattirent les uns les autres. Cet éclatement eut par la suite un effet tragique pour le peuple arménien. C'est Ani qui fut la capitale des rois d'Arménie pendant l'âge d'or de son histoire médiévale.

Malgré les guerres incessantes contre les Musulmans et la Byzance chrétienne, ils déployèrent un grand faste, construisant églises, monastères, palais et forteresses, dont les ruines sont encore aujourd'hui les témoins de la culture et de l'art arméniens.

Ani fut appelée la ville aux « mille et une églises » dont la plus belle, église ronde à trois étages, date du roi Gaghik I (1001). Durant cette période, l'église arménienne vécut sous ses propres gouvernements, plus d'un siècle d'épanouissement. Des monastères et des couvents réapparurent et de magnifiques églises furent érigées. La construction la plus caractéristique par sa beauté est la chapelle « Sourp Khatch » (Sainte Croix) sur l'île d'Achtamar du lac de Van. C'est là qu'était le siège du Catholicos de 931 à 959. Cette église se voit de très loin et fut construite en 915. C'est le seul monument de cette époque qui soit encore conservé et que l'on ait érigé selon le style de construction à coupole perse.

Faisant exception au style architectural chrétien, ses façades représentent une quantité de magnifiques motifs en relief pris essentiellement de l'Ancien et du Nouveau Testaments. D'après la tradition arménienne, ils étaient à l'origine en couleur et dorés. Même en ruine, ces chefs-d'œuvres

sont d'une beauté grandiose et un témoignage saisissant du haut niveau de l'art architectural arménien. Dans le film en couleur « Peuple sans terre », ce joyau a été justement mis en valeur (Photos 2 et 3).

4. Le royaume arménien de Cilicie¹⁸ : 1080 à 1375 après Jésus-Christ.

L'avance des Turcs au 11^e siècle mit fin à la domination arabe. La ville d'Ani fut conquise le 6 juin 1064 par les Seldjoucides venant du Turkestan. Par la suite, ils soumièrent toute l'Arménie. La migration seldjoucide d'est en ouest fut la première vague d'une invasion continue des tribus d'Asie Centrale. La conséquence en fut l'émigration de beaucoup d'Arméniens vers l'ouest, dans la région de Cilicie, où la nation arménienne s'était déjà installée depuis des siècles. Les Seldjoucides, qui avaient reçu des Arabes l'Islam comme religion, étaient encore civilisés comparés aux hordes sauvages qui les suivirent de près : les Mongols, les Mameluks et les Turcs. L'émigration conduisit en 1080 à la fondation de la principauté arménienne de Cilicie (Petite Arménie) par le prince Roupen I de la lignée des Bagratides. Grâce aux croisades, dont certaines traversèrent la Cilicie, le nouveau royaume se fortifia et entra en contact avec l'Europe. Sa capitale était Sis et c'est là que le Catholikos s'installa en 1065. Il est admirable que ce petit état ait pu se maintenir pendant 300 ans malgré les Seldjoucides, les Mongols et les Mameluks et qu'il ait fait des progrès dans tous les domaines. En dépit des périodes constamment troublées par les guerres, on construisait églises, monastères, châteaux et forteresses ; le commerce était florissant ; l'art et la littérature atteignirent un haut niveau. Par les croisades¹⁹, la Petite Arménie était orientée politiquement et religieusement vers l'Occident ; elle espérait que celui-ci libère les parties de l'Arménie orientale tombées sous la domination seldjoucide. Cette orientation vers l'occident trouva son expression la plus visible dans la fondation du royaume.

Le jour du Noël arménien, le 6 janvier 1199, le prince Léon II reçut la couronne royale de l'archevêque de Mayence, le cardinal Conrad de Wittelsbach, légat du pape Innocent II, et représentant l'empereur allemand Henri VI²⁰ de Hohenstaufen. Et le Catholikos Grégoire Abirad le sacra roi d'Arménie. Le prince Léon reçut alors le titre de « Léon I, roi d'Arménie par la grâce de l'empereur romain » et se reconnut comme vassal de l'empire d'Occident. Mais peu de temps après, il changea ce titre en « Léon I, roi par la grâce de Dieu ». Léon I, reçut le surnom de « Magnifique ».

Pendant un certain temps, il sembla qu'une entente avec l'Église de Rome fût possible. Le pape déclara même l'Église Arménienne de nouveau unie à l'Église de Rome, sans entrer dans les différences dogmatiques. Mais à peine quelque cinquante ans plus tard, il essaya de faire reconnaître la primauté de Rome et d'imposer la doctrine de l'Église Romaine. Ces tentatives pour ramener l'Église Arménienne dans le giron de Rome durèrent près d'un siècle. Mais lorsque Rome exigea que l'Église Arménienne se rangea entièrement à ses côtés et tenta d'atteindre ce but brutalement par l'intermédiaire du roi de la maison française des Lusignan de Chypre, le peuple se souleva en 1344 et assassina le roi Constantin II, ce qui aboutit à la rupture avec Rome. Le synode de Sis (1361) désavoua les arrangements avec Rome, et l'Église Arménienne s'en tint à son dogme monophysite.

Dix ans plus tard, les Mameluks venant d'Égypte envahirent l'Arménie. Le 13 avril 1375, la capitale Sis fut conquise et ce fut la fin du dernier royaume d'Arménie. Le dernier roi, Léon V²¹ de la famille des Lusignan, fut conduit en captivité en Égypte. C'est là que moururent sa femme et ses enfants. Libéré à la suite des efforts du roi Jean de Castille et d'Aragon, il se rendit en Espagne en passant par Chypre, puis vint en Angleterre et en France où le roi Charles VI le reçut avec les honneurs dus à son rang. Il mourut en exil à Paris le 29 novembre 1393 avec le seul titre de roi d'Arménie. Sur son épitaphe, une plaque de marbre noir dans l'abbaye de St Denis à Paris, où reposent les rois et les grands hommes, est inscrit : « Ci-gît le très noble et excellent prince Léon de Lusignan, qui fut le 5^e roi latin du royaume d'Arménie, et qui rendit son âme à Dieu à Paris le 23^e jour de novembre 1393. Priez pour lui. »

Le dernier royaume d'Arménie était détruit, et le dernier roi mort en exil. Mais en Cilicie, dans la ville montagnarde du Taurus à Zeitoun, un reste de population arménienne a su maintenir un peu d'indépendance jusqu'au 5 janvier 1896. De la même façon, en Transcaucasie, un groupe de petits princes arméniens, appelés « Meliks », affirma une certaine indépendance. Dans la région de Karabagh par exemple, un certain nombre de « Meliks », qui s'étaient coalisés, put se maintenir dans un état de petite guerre contre les Turcs jusqu'au 18^e siècle.

5. Seldjoucides, Mongols, Tatares, Turkmen : 1064 à 1375 après Jésus-Christ.

Le peuple arménien était assujetti aux Seldjoucides dans sa patrie primitive au nord du Taurus arménien à partir du 11^e siècle. En 1220, ce fut

le premier assaut formidable des Mongols de Ghengis Khan, qui pillèrent et détruisirent tout sur leur passage. Ils y demeurèrent près de 100 ans. Puis ils furent suivis en 1387 des Tatares de Tamerlan. Des années durant, ils parcoururent le pays en le dévastant, détruisant par le feu villes et villages, massacrant les habitants, jusqu'en 1403, où ils retournèrent enfin au Turkestan.

Parmi les souvenirs des atrocités perpétrées contre le peuple et qui sont relatées par l'ancienne histoire de l'Arménie, ceux de Tamerlan et de ses hordes sont les plus sinistres. En vingt années, il avait conquis toute l'Asie de la Grande Muraille de Chine jusqu'à Moscou, et de l'Asie Mineure jusqu'à l'Égypte. Après sa mort en 1406, l'Arménie fut la proie des dynasties turkmènes.

6. La domination Turque : 1375 à 1918

Le pire fléau que l'Arménie devait connaître après les ravages du terrible Tamerlan fut la domination des Turcs Osmanli. Appartenant à la race Mongolo-Tartare, ils étaient, à l'origine, des nomades des steppes Touraniennes d'Asie Centrale. Chassés vers l'ouest par les Mongols, ils s'installèrent vers la fin du 13^e siècle en Asie Mineure. Dès 1299, leur chef Osman se fit sultan, et donna à ses tribus le nom d'Osmanli (Ottomans) et accepta l'Islam. À l'origine, forts seulement de quelques centaines de tentes, les Ottomans purent étendre leur empire de telle façon qu'avant la fin du 14^e siècle ils occupaient tout le sud de l'Europe jusqu'au Danube et à la frontière de la Hongrie. Seules les régions montagneuses et les grandes villes fortifiées furent laissées intactes. Ainsi en ces temps de grande insécurité et de danger, il y eut en Arménie Orientale, sous l'émir Jacob Bey d'Érivan, une période de paix relative.

Comme l'Église Arménienne s'était retrouvée dans une situation de plus en plus difficile par la perte du royaume de Cilicie, l'invasion des Tatares, puis sous la pression croissante des Turcs, un siège du Catholicos fut créé au sanctuaire d'Étchmiadzin. Les arméniens de Cilicie n'étaient pas d'accord et ils restèrent attachés à leur Catholicos de Sis²². La prise de Constantinople en 1453 par les Ottomans mahometans signifia la fin de l'Empire byzantin.

Le mardi 29 mai, le sultan Mohamed II pénétra à cheval dans l'église S^{te} Sophie, la plus belle de la chrétienté. Cette cérémonie fut et demeura le symbole des relations turques envers les chrétiens assujettis. La croix qui se dressait sur le dôme de S^{te} Sophie céda la place au croissant de lune,

et les chrétiens devinrent les sujets impuissants du sultan. Tout l'Occident ressentit la chute de Constantinople comme un terrible jour du Jugement, comme le début d'une nouvelle ère.

Après la prise de Constantinople, l'Empire ottoman occupa complètement la place de l'Empire byzantin. L'art de l'empereur byzantin consistait à gouverner sur des peuples très différents par leur race et leur religion, grâce à une faible couche de population d'origine grecque formant la classe dirigeante. Les Ottomans adoptèrent ce système de la Byzance déchue, dans lequel au lieu des fonctionnaires grecs entrèrent de nombreux Arméniens ; ils occupèrent des postes au gouvernement et même celui de grand vizir.

Sous le sultan Mohamed II, les Arméniens furent traités avec douceur et compréhension. Il les considérait comme un peuple capable et travailleur, et il pouvait compter sur leur fidélité. En 1462 Mohamed II fonda le patriarcat arménien en réplique au patriarcat orthodoxe grec existant. Il convoqua l'évêque Hovakim (Joachim) de Brousse, à Constantinople et l'éleva à la dignité de patriarche du peuple arménien et représentant légal des Arméniens et de tous les autres chrétiens de l'empire qui n'appartenaient pas à l'Église Orthodoxe Grecque. Le patriarche avait des pouvoirs sur l'église, le clergé, l'éducation, le mariage, la famille, l'héritage, les pupilles, les institutions de bienfaisance, le recensement et autres, à peu près comme le cheik Ul Islam pour les musulmans.

En 1514, dans sa campagne contre le Shah Ismaïl de Perse, le sultan turc Sélim I conquiert toute l'Arménie. Pour consolider sa puissance sur le pays dépeuplé, Sélim I fit venir des hordes de nomades kurdes du Kurdistan et les établit dans les contrées suivantes : autour du lac de Van, au sud de l'Ararat et près d'Érzéroum. L'invasion du territoire arménien par les Kurdes avait déjà commencé, il est vrai, au 10^e siècle, mais elle fut alors encouragée de manière plus systématique. Les Kurdes étaient des musulmans, mais des Sunnites et des ennemis des Perses, qui étaient chiites. Ils furent longtemps les véritables maîtres du pays et se développèrent de plus en plus en bandes de brigands. Ils prélevaient des impôts établis de manière arbitraire et dépouillaient les chrétiens auxquels il était interdit de porter des armes, les volaient et enlevaient leurs femmes et leurs filles.

Après cette campagne, Sélim I conquiert la Syrie et la Palestine jusqu'à l'Égypte et reçut de la main du sultan Mameluk Tuman Bey vaincu, le titre et la dignité de Calife (1517). Ceci arriva à une époque où, en Europe, grâce à la Réforme, une nouvelle ère de liberté religieuse s'ouvrait.

Dans l'Empire ottoman, par contre, avec l'unification du sultanat et du califat, commença une période d'intolérance et de fanatisme envers les chrétiens, sous la férule du souverain ottoman. La loi musulmane (Chériat)

ne permettait pas l'égalité civique des chrétiens. Ils étaient tolérés, mais jamais traités à l'égal d'un musulman. Ainsi, un chrétien ne pouvait jamais paraître comme témoin devant la justice, seul un musulman le pouvait. Les relations internes des Turcs envers les chrétiens étaient celles d'un propriétaire de troupeau envers son cheptel. Ils vivaient de leur troupeau. L'Otoman, en tant que conquérant, vit du « Rajah », du troupeau, qu'il a trouvé dans le pays conquis. Le troupeau, ce sont les incroyants, les « Giaours » (infidèles).

Les « Dsimmi », les chrétiens soumis à un tribut, avaient à s'acquitter, outre des impôts normaux, des redevances spéciales.

1. l'impôt sur la tête, « kharadsch », appelé aussi impôt d'humiliation, pour avoir le droit de garder la tête sur les épaules, c'est-à-dire pour pouvoir conserver la vie d'une année sur l'autre.

2. l'impôt du service militaire : les chrétiens étaient exclus de l'armée. Cet impôt était levé sur tout enfant mâle, depuis l'âge de 3 mois jusqu'à un âge très reculé.

3. l'impôt sur la guerre.

4. le devoir d'héberger tout voyageur musulman gratuitement pendant 3 jours.

5. un impôt annuel sur les garçons, le « devichirmé », était l'impôt le plus dur et le plus inhumain de l'Empire turc. À partir de 1326, le sultan Orkhan fit enlever des enfants chrétiens de 4 à 8 ans de leur famille, les fit circoncire et élever dans la foi islamique. Parvenus à l'âge adulte, ils étaient versés dans le corps militaire des janissaires, une armée qui procédait aux conquêtes turques, et qui pendant longtemps fut l'arme la plus terrible contre les chrétiens.

À l'apogée de la puissance turque, sous le règne de Soliman le Magnifique (1535), le nombre des enfants mâles enlevés de chez les chrétiens s'éleva en une seule année à 40 000 !

C'était le plus horrible tribut en vie humaine qu'une religion ayant dominé une autre, ait jamais levé sur un peuple vaincu, et ceci pendant plus de trois siècles, de 1326 à 1676. Qui peut exprimer la somme de lamentations et de souffrances ? Qui peut décrire les scènes de séparation qui se sont déroulées pendant tout ce temps dans toutes les parties de l'Empire turc ? L'Histoire a à produire beaucoup de pages écrites avec du sang et couvertes de larmes, mais l'histoire des janissaires turcs est peut-être la plus douloureuse de toutes.

Le deuxième partage de l'Arménie (1639 après J.-C.)

Aux 16^e et 17^e siècles, l'Arménie fut, de par sa position frontalière,

souvent le théâtre de combats entre l'Empire turc et la Perse. Finalement ces deux puissances s'unirent, bien sûr aux dépens de l'Arménie. La partie orientale avec Étchmiadzin devint perse et le reste devint turc (1639). Et il en fut ainsi pendant près de deux siècles, bien que les deux puissances fussent constamment en guerre dans cette région.

L'Église et l'Ordre des Mekhitaristes

Il est étonnant de voir comment l'Église Arménienne dans ces périodes de troubles et de violence perpétrée contre le peuple, au cours desquelles elle luttait avec tout ce peuple pour sa survie, trouva la force de surmonter les difficultés intérieures et de mettre un terme à la concurrence entre les Catholicos de Sis et d'Étchmiadzin. Bien qu'après le partage de l'Arménie, Étchmiadzin fût sous domination perse et Sis sous domination turque, il y eut un accord total à la conférence de Jérusalem de 1652 sur toutes les questions des règlements de l'Église et la délimitation des diocèses. Ceci était particulièrement important, parce que, après la perte de l'indépendance politique de l'Arménie, l'Église représentait le seul lien pour le peuple. Malgré le partage du pays, la nation demeurait intacte et formait un corps compact (église, nation). Et le Catholicos qui était depuis la fondation de l'église arménienne par Grégoire l'Illuminateur le bras droit du roi, était après la chute de Cilicie, le seul représentant de la nation. Le peuple transféra tacitement la dignité du roi disparu sur le Catholicos. Ceci s'exprime clairement par le fait que le peuple arménien salue son Catholicos aujourd'hui encore par ce mot Vêhapar (Majesté), titre qui revient à un roi ou à un empereur.

Les 5^e et 6^e siècles voient l'apogée de la littérature arménienne. Par elle, des liens intellectuels vivants et étroits furent noués et entretenus avec l'Occident, en particulier les œuvres classiques des pays d'Europe furent traduites en Arménien. Aucun peuple n'a eu aussi tôt dans le temps une littérature étrangère aussi riche, surtout dans le domaine de la théologie et de la philosophie. Après le concile de Chalcédoine et le schisme qui en résulta, les liens avec l'Occident se relâchèrent. Par cette coupure avec l'étranger et la pression de l'Islam, la littérature arménienne s'engourdit progressivement. Après un bref essor au 13^e siècle en Cilicie, elle sombra complètement jusqu'au 18^e siècle. L'impulsion d'une nouvelle vie intellectuelle fut donnée par un moine de Sivas : Mekhitar Manoug Petrossian²³, qui fonda en 1712 l'ordre des Mekhitaristes. Il s'installa en 1715 à Venise sur l'île de S^t Lazare où il mourut en 1749. L'imprimerie arménienne construite en 1789 fut le point de départ d'une activité extrêmement féconde et variée grâce à l'édition et l'impression de livres arméniens et d'œuvres de

toutes sortes, éditions originales et traductions. Ce fut la renaissance d'une littérature arménienne et d'un sentiment national comme cela n'avait jamais été possible sous la domination turque. Ainsi la nouvelle littérature arménienne put s'épanouir et apporter un nouveau souffle à la vie intellectuelle du peuple arménien. Mekhitar Manoug Petrossian aida grandement le peuple souffrant à lever la tête.

7. L'Arménie attend de l'aide de l'Occident Chrétien.

En Turquie la pression exercée sur les chrétiens devenait de plus en plus forte. Humiliation, mépris, exploitation, mauvais traitements, enlèvements, arrestations et meurtres s'accumulaient. D'ailleurs, ils vivaient complètement entourés de musulmans. En Europe et en Russie, par contre, tous les peuples étaient chrétiens. Ces derniers ne devaient-ils pas les aider en tant que frères en Christ ? Plus le temps passait, et plus les Arméniens portaient leurs regards vers l'occident chrétien. Déjà en 1678, le Catholikos Hagop IV essaya de demander de l'aide de là-bas. Mais il mourut à Constantinople au cours de son voyage à Rome. L'un de ses compagnons de voyage Israël Ori se chargea de la mission et parvint à Vienne, en France et en Allemagne, et plus tard même en Russie et demanda du secours contre les Turcs ; mais sans succès. Le tsar Pierre le Grand montra, il est vrai, quelque intérêt pour l'affaire arménienne et en l'an 1700 il envoya une délégation russe en Arménie. Même si cela fut sans résultat, les Arméniens mirent de plus en plus leur espoir sur la Russie chrétienne. Sous le règne de Catherine II, ce pays dirigea ses troupes vers le Sud et essaya d'agrandir ses territoires au dépens de la Perse et de la Turquie. Ainsi, la Géorgie, voisine de l'Arménie, fut conquise sous le règne du tsar Paul I (1796-1801). Le tsar Nicolas I occupa l'Arménie perse en 1828 avec Alexandropol, Ériwan et Étchmiadzin au nord, et Nachitchevan au sud. Plus tard, sous le règne d'Alexandre II, la Turquie dut céder à la Russie ; après la guerre Russo-Turque, les forteresses de Kars et d'Ardahan avec le port de Batoum (1878).

Cependant la joie d'être délivrés des jougs turc et perse par le « Grand Oncle » — comme les Arméniens appelaient la Russie — ne dura pas. Certes, le calme et l'ordre régnaient dans le pays : il n'y avait plus de pillages perpétrés par des brigands kurdes et pas d'exploitation, pas de mauvais traitement de la part des fonctionnaires turcs. Mais la Russie cherchait à exercer une oppression plus grande que les maîtres précédents. Cela commença par une oppression culturelle grâce à une russification planifiée des écoles, de l'église et de la société. Mais de cette manière, le gouverne-

ment russe toucha les Arméniens sur leur point le plus sensible. N'avaient-ils pas de tout temps fait les plus grands sacrifices pour garder au moins leur indépendance culturelle et spirituelle ? C'est ainsi que les Russes, malgré tous les autres avantages qu'ils apportèrent, furent bientôt haïs.

C'est pourquoi les Arméniens portèrent leurs regards de plus en plus vers l'Occident, particulièrement vers la France et l'Angleterre. La raison de ces espoirs leur fut donnée par la délivrance de la Grèce du joug turc (1830), l'intervention de l'Angleterre et de la France dans la guerre de Crimée aux côtés de la Turquie contre la Russie (1854-1856), et surtout l'intervention de l'empereur Napoléon III après les massacres des Maronites au Liban (1860) et des Arméniens à Zeitoun (1867). Mais ces interventions irritèrent le gouvernement turc et renforcèrent sa haine pour les chrétiens vivant dans l'Empire ottoman. Pression fiscale, injustices, pillages et mauvais traitements de toutes sortes augmentèrent au point de devenir pratiquement insupportables.

En Europe, l'irritation contre les Turcs s'amplifia et l'on réclama avec de plus en plus d'insistance de l'aide aux frères chrétiens.

Ainsi en Angleterre, Gladstone écrivit en 1876 son violent réquisitoire contre la cruauté turque. La Russie était prête à porter secours et aussi en état de le faire. Après la guerre russo-turque de 1877 à 1878, la Bulgarie, la Roumanie, la Serbie et le Monténégro furent libérés du joug turc par le traité de San Stéfano (3 mars 1878), et la Sublime Porte fut contrainte par la Russie à procéder à des réformes stipulées dans l'article 16²⁴ sur toute l'étendue des provinces habitées par les Arméniens.

Deux puissances étaient contre ce traité : l'Angleterre dont la politique au Moyen-Orient était constamment dirigée contre la Russie, parce qu'elle ne souhaitait aucune pénétration de l'empire du tsar en Méditerranée (Canal de Suez), et l'Autriche qui redoutait une pénétration ultérieure de la Russie dans les Balkans.

Ces deux puissances saisirent l'occasion du congrès de Berlin (13 juin au 13 juillet 1878) par lequel le traité de San Stéfano fut abrogé. À la demande de l'Angleterre soutenue par le prince Bismark, l'article 16 du traité de San Stéfano fut transformé en article 61. La protection de la Russie prévue dans l'article 16 fut abandonnée et remplacée par la garantie de toutes les six puissances signataires : Russie, Angleterre, Autriche, France, Allemagne, Italie²⁵.

Déjà pour le traité de San Stéfano, les Arméniens avaient proposé une administration autonome sous l'autorité suprême de la Turquie, selon le modèle du Liban. Ils voulurent formuler la même demande au congrès de Berlin, mais leur délégation ne fut pas reçue officiellement. La Turquie

refusa tout net. Elle craignait que les Arméniens se libèrent un jour grâce à l'aide étrangère comme l'avaient fait la Bulgarie, la Roumanie, la Serbie et le Monténégro. Le sultan Abdul Hamid II avait souvent reconnu que l'ingérence constante des puissances européennes signifiait l'anéantissement de l'état turc. Et comme presque tous les territoires de la Turquie d'Europe avaient été perdus, il se dessina une forte aspiration au maintien d'une nation purement turque en Asie Mineure. Mais alors, les chrétiens constituaient le gros obstacle : à l'ouest les Grecs, à l'est les Arméniens.

L'histoire lui prouvait que ces peuples ne pouvaient ni accepter l'Islam, ni être turquifiés. Ils devaient donc être éliminés. Ceci est la clef qui permet de comprendre la solution sanglante qu'apporta le sultan Abdul Hamid à la question arménienne.

Les Arméniens furent les premières victimes, car aucune puissance protectrice se tenait derrière eux. Les Grecs de Turquie pouvaient en ce temps-là, compter sur la protection du puissant tsar de Russie. Cet article 61 du traité de Berlin est donc la principale cause de tout le malheur qui s'est abattu sur le peuple arménien.

Qui était cet Abdul Hamid, qui est entré dans l'histoire comme « le Sultan Rouge », « le Grand Assassin » ? Il était le sultan le plus doué, mais aussi le plus cruel que la Turquie ait connu depuis des siècles. Un despote qui, sans scrupules, passait sur des cadavres, et même sur les cadavres de ses parents et de ses amis²⁶. Il était très méfiant. De plus il avait une haine sans limite pour tout ce qui était arménien. Certainement par dépit de ce qu'il n'était pas de pure race turque, mais né d'une mère arménienne, emmenée comme esclave dans un harem.

L'Empire turc était à cette époque un état despotique dans lequel tous les pouvoirs étaient concentrés entre les mains du sultan. En même temps, c'était un état musulman théocratique basé sur les lois du Coran qui maintenait sous son joug tous les peuples chrétiens qui lui étaient assujettis. De plus, c'était un état nationaliste qui considérait toutes les populations non turques comme des ennemis, et même les peuples musulmans tels que les Arabes, les Kurdes et les Albanais.

Il ne venait même pas à l'esprit du sultan d'appliquer dans les vilayets arméniens les réformes promises par le traité de Berlin. Au contraire, les oppressions et les sévices de toutes sortes s'amplifièrent²⁷. Toutes les notes de protestation des grandes puissances demeurèrent sans effet, de même que les démarches faites du côté arménien. Même l'assemblée nationale, qui avait été accordée aux Arméniens le 17 mai 1863 par l'ancien sultan Abdul Aziz, s'était avérée impuissante.

Groupes politiques

C'est ainsi que l'on arriva à la formation de groupes politiques par des intellectuels arméniens et des patriotes prêts à des sacrifices. En 1885, les Arméniens d'Europe décidèrent d'une première action commune en fondant des journaux et des comités nationaux²⁸. Leur but initial était la réalisation des réformes promises et l'administration autonome des provinces arméniennes comme au Liban. Le deuxième but était un renouveau pour la Turquie par l'introduction d'une nouvelle constitution accordant l'égalité des droits et des devoirs à tous les habitants.

Maintenant, ce n'était pas seulement les chrétiens opprimés qui étaient mécontents du gouvernement, mais les Turcs aussi. Car tout mouvement de libéralisation était réprimé dans le sang. C'est ainsi que se forma à l'étranger le parti des « Jeunes Turcs » (« Comité ottoman d'Union et de Progrès »). À l'origine, il poursuivait les mêmes buts que les Arméniens : libérer le pays du despotisme et élaborer une constitution qui devait garantir à tous les habitants de la Turquie le droit de vivre en sécurité. Les Jeunes Turcs publièrent aussi des journaux à Genève²⁹.

8. Les conditions de vie en Arménie.

Les continuelles ingérences des puissances européennes dans les affaires turques avaient rendu le sultan Abdul Hamid méfiant et amer ; l'activité des partis arméniens le rendit furieux.

Au lieu de faire exécuter les réformes et de gagner ainsi à lui les Arméniens (qui étaient connus certes depuis des siècles comme le peuple le plus loyal), il ordonna des mesures administratives pour réprimer tout mouvement arménien. Les prisons se remplirent ; sévices, tortures et condamnations à mort augmentèrent. Chaque forfait commis à l'encontre d'Arméniens et chaque violation de la loi demeuraient impunis. En particulier, les fonctionnaires brutaux et les chefs kurdes percevaient même une récompense. La pire des mesures fut la création en 1891 des régiments Hamidies (troupes de cavaliers recrutés parmi des brigands nomades kurdes), qui, conduits par leurs chefs, passaient pour une composante de l'armée turque et étaient équipés de fusils modernes. Ils pouvaient commettre impunément toutes sortes de forfaits sur les Arméniens : de plus le sultan interdisait qu'on élève des plaintes contre les actes des Hamidies. À partir de là, chaque Arménien était, dans leur domaine, hors la loi. Vols, viols, pillage, incendies et destructions étaient à l'ordre du jour.

Les événements de Sassoun furent la goutte qui fit déborder le vase des

séances et persécutions. En 1893, les Kurdes Hamidies attaquèrent, sous la direction de leur chef Mussa Bey, des villages arméniens du district Talori de la région de Sassoun, une zone de montagne à l'ouest du lac de Van, volèrent le bétail ainsi que les femmes et les jeunes filles, se livrèrent au pillage, incendièrent les maisons et détruisirent les récoltes.

Malgré un appauvrissement total de la population, les gendarmes turcs tentèrent au printemps 1894 de prélever les impôts par la violence. Il y eut des bagarres sanglantes et quelques gendarmes furent tués par les Arméniens remplis d'amertume et de désespoir. Ceci fut considéré comme un acte de rébellion contre le sultan. Il envoya immédiatement des troupes régulières dans la région de Sassoun « insurgée » sous le commandement de Zekki Pacha, chef du 4^e corps d'armée. Avec le concours des Kurdes Hamidies, elles firent, du 12 août au 4 septembre un épouvantable carnage. Sans distinction d'âge et de sexe, 600 hommes, femmes, et enfants furent tués et 27 villages totalement détruits³⁰.

Ce massacre rendit les grandes puissances attentives et leur donna l'occasion d'adresser au sultan d'énergiques notes de protestation.

Des délégués consulaires de Grande-Bretagne, de France et de Russie s'étaient personnellement rendus dans la région de Sassoun, avaient fait des enquêtes et démontré l'innocence des populations arméniennes. L'Angleterre surtout insista pour que les réformes promises dans le traité de Berlin soient mises en place, et entreprit de nouveau à cet effet, fin mars 1895, des négociations avec le sultan. En avril de la même année, la Russie et la France se joignirent à ces négociations.

À l'automne 1895, le sultan donna dans un document écrit et adressé à Lord Salisbury, premier ministre anglais, sa parole d'honneur que les réformes seraient appliquées sans délai et dans leur intégralité dans les six vilayets arméniens³¹.

En réalité, il n'y pensait même pas ; bien au contraire, il songeait à éliminer les Arméniens encombrants, pour enlever à l'avenir aux grandes puissances, toute raison d'ingérence dans les affaires intérieures de la Turquie, d'après le slogan : « La question arménienne sera réglée lorsque tous les Arméniens seront éliminés ! ».

Les grands massacres de 1895

Le 30 septembre 1895, les Arméniens de Constantinople voulurent donner plus de poids à la pression des puissances pour l'application des réformes. Malgré les conseils pressants du patriarche arménien Izmirlian, ils essayèrent d'adresser au grand vizir une requête contenant les plaintes et doléances du peuple arménien. Un cortège d'environ 2000 manifestants

arméniens se dirigea à travers les rues de Constantinople vers la Sublime Porte. La gendarmerie, sous les ordres d'un major, avait pour mission d'empêcher la délégation de remettre la pétition aux autorités. Celles-ci avaient suscité une contre-manifestation composée de Softas et de gens du peuple, tous armés de gourdins. Il s'en suivit une bagarre : des coups furent échangés et des centaines d'Arméniens furent abattus et poignardés ou massacrés par la populace. Le major fut lui aussi abattu ; à la suite de cela, des centaines d'Arméniens furent arrêtés par les gendarmes.

Aussitôt le sultan fit annoncer dans tout l'empire que les Arméniens s'étaient révoltés dans la capitale, avaient marché sur la Sublime Porte et tenté d'assassiner le chef des croyants. La réaction dans toute la Turquie fut terrible. Pendant plusieurs jours, les Turcs se livrèrent à un massacre dans la capitale et il y eut des centaines d'autres dans les dix provinces : les vilayets de Trébizonde, Érzéroum, Van, Biltis, Diarbekir, Kharpout, Sivas, Angora, Adana et Alep. Du 30 septembre à la fin décembre 1895, 88 243 Arméniens furent tués, 2 493 villes et villages pillés et incendiés, 568 églises et 77 monastères détruits et pillés, 328 églises transformées en mosquées et un demi-million d'Arméniens dépouillés de leurs biens.

La méthode des massacres était selon un plan suivi : il s'agissait de tuer un maximum d'Arméniens en un temps limité et de piller leurs maisons. Le moment du signal : immédiatement après la prière de midi dans les mosquées. Le début et la fin des massacres étaient signalés par le crieur.

La marche des événements était partout la même : des bandes armées, avec la participation des militaires turcs, tombaient, au signal du crieur, sur les Arméniens qui ne se doutaient de rien, en pleine rue, dans les magasins et dans les maisons, tuaient surtout les hommes et les jeunes gens, enlevaient femmes et jeunes filles, pillaient partout les boutiques et les maisons arméniennes. Un appel des autorités d'Arabkir avait été bien entendu. Il était formulé de la manière suivante : « Tous les enfants de Mahomet doivent faire leur devoir : tuer tous les Arméniens, piller leurs maisons et les incendier. Pas un seul Arménien ne doit être épargné, c'est l'ordre du sultan. Celui qui n'obéit pas à l'ordre sera considéré comme Arménien et tué. Chaque musulman prouvera donc son obéissance aux ordres du gouvernement en tuant d'abord les chrétiens avec lesquels il a vécu en amitié. »³²

À Ourfa, les événements furent terribles : environ 300 hommes, femmes et enfants s'étaient réfugiés les 28 et 29 décembre 1895 dans la grande cathédrale arménienne où ils s'imaginaient être en sécurité. Ils y furent brûlés vifs. Au total on chiffrà le nombre des victimes à 8 000 personnes. Pendant des jours, on laissa traîner leurs cadavres dans les rues, sans que

personne ne les enterre. Finalement, le gouvernement obligea les juifs d'Ourfa à accomplir cette triste besogne. Pendant une semaine, ils durent traîner les corps des victimes abattues et brûlées et les jeter dans les fosses communes de la ville. Les massacres eurent sur les survivants un effet d'autant plus catastrophique que ce fut dans les mois d'octobre à décembre, c'est-à-dire au début de l'hiver, qu'ils atteignirent le comble de l'horreur. Le pasteur G. Bagdassarian de Brousse envoya à cette époque une lettre en Suisse en ces termes : « Des milliers d'orphelins errent ça et là, sans abri, affamés et grelottant de froid, passant la nuit à la belle étoile, à la recherche de nourriture, consommant des fruits des champs, des baies de l'herbe. »

Et le poète Hovhannès Toumanian écrivait cette complainte :

La souffrance des Arméniens — une mer sans limites —
Une immense mer ;
Le ciel est vide. Aucune étoile ne brille.
Mon âme erre ça et là, solitaire.

Elle s'élève sur l'écume des vagues
Pour chercher en vain une terre ;
Puis sombre attirée par l'abîme,
Lorsque le dernier espoir a disparu.

Cependant son aspiration n'a pas de fond
Et la mer pas de limites.
La souffrance de l'Arménie — une mer de larmes.
Mon âme erre, ça et là, solitaire.

9. Que sont les massacres arméniens ?

Le docteur Johannes Lepsius écrivait : « Une lutte raciale ? non. Car depuis des siècles, les Turcs s'entendaient bon gré, mal gré avec leurs sujets Arméniens... Un soulèvement national ? non. Car en Arménie, le peuple arménien ne sait rien et ne veut rien savoir de la propagande politique de quelques esprits exaltés qui à Londres, Paris ou Constantinople formaient des clubs révolutionnaires et publiaient des pamphlets politiques. Une persécution contre les chrétiens ? pas davantage. Car il n'y avait pas de cause immédiate. Cependant, pourquoi les Arméniens sont-ils un objet d'horreur ? À l'origine : un événement purement politique, plus précisément une mesure administrative. Mais les faits prouvent que dans le caractère du

peuple musulman, qui dans les passions politiques ne retenait que les motivations religieuses, cette mesure administrative ne pouvait que prendre l'allure d'une persécution de chrétiens dans des proportions gigantesques, et c'est ce qui arriva. Le fait qu'il s'agissait d'une persécution religieuse est prouvé par le massacre des chrétiens assyriens qui n'avaient jamais eu d'activités politiques, de nestoriens, de chaldéens, de protestants, et aussi de jacobites syriens. »

Le meurtre de pasteurs, de moines et de prêtres, la destruction d'églises et de monastères, la conversion forcée à l'Islam des survivants des 646 villages arméniens, parlent d'eux-mêmes, ainsi que le pillage et l'incendie de 8 bâtiments de la mission américaine de Kharpout, de l'école biblique et d'une institution de jeunes filles de la mission américaine de Marache³³.

II

L'Aide aux Arméniens

1. Fondation de l'aide Suisse aux Arméniens : 1896.

En Suisse, le massacre de Sassoun fut connu dès décembre 1894³⁴, et les sanglants événements de Constantinople en septembre-octobre 1895, de même que les terribles massacres, qui s'en suivirent dans tous les vilayets arméniens, furent relatés dans les quotidiens et surtout dans les journaux chrétiens. Dès octobre et novembre 1895, on pouvait lire les premiers courts articles dans la *Gazette de Lausanne*, et dans le *Journal de Genève*. Le *Journal Religieux des Églises Indépendantes de la Suisse Romande* de Neuchâtel lançait le 16 novembre 1895 le premier appel à une collecte en faveur des Arméniens de Turquie sous le titre « Nouveaux Massacres » rédigé par le révérend E. Jaccard à Zurich. Dans le même journal, on pouvait lire, le 28 décembre 1895, sous le titre « Les Massacres en Arménie », le premier de toute une série d'articles sur l'Arménie sous la plume du professeur G. Godet³⁵. Le journal populaire *Brosamen* de la société protestante de Berne avait pris en charge d'une manière toute particulière les chrétiens persécutés. Ses collaborateurs mirent en place, au début de l'année 1896, le premier « comité d'aide aux chrétiens persécutés en Russie et en Arménie ». Le Bureau Directeur, composé du Pasteur H. Hugendubel, du Pasteur Ernst Gerber, de Monsieur Martin Werner de la Mission Intérieure et de MM. Alex Fischer et Fritz Stucky, lança un appel à l'aide en faveur des chrétiens évangéliques de Russie³⁶, et des Arméniens de Turquie : « La détresse des chrétiens évangéliques de Russie condamnés au banissement persiste, et aussi la situation de centaines de milliers d'Arméniens chrétiens, et de leurs familles, dépouillés après avoir été assassinés, est si terrible qu'un soutien continu apparaît comme un devoir d'amour chrétien. »

C'est en ces mots que le premier comité de secours donna l'idée directrice pour toute l'aide en faveur des Arméniens.

Si cette aide a commencé de manière très modeste — le premier don ne s'élevait qu'à 5 FS seulement — elle augmenta très rapidement par la suite : le second s'éleva à 50 FS, le troisième à 200 FS déjà, et, jusqu'en mai 1896, il était parvenu à Berne la somme de 13 084,13 FS. Un signe montrant combien ce premier appel avait touché les cœurs et poussé de nombreuses personnes à donner spontanément en faveur de cette nouvelle aide.

La véritable impulsion pour une aide Suisse aux Arméniens vint cependant de Neuchâtel, à l'initiative d'une personne, le Pasteur Édouard Rosselet³⁷.

Le mercredi 4 mars 1896, les pasteurs de « l'Église Indépendante » s'étaient réunis en conférence dans la petite salle³⁸ de l'église de Neuchâtel. Un des participants, le Pasteur Gustav Borel-Girard, se souvient encore malgré son grand âge, de cette séance : « Pendant les débats, notre collègue Édouard Rosselet se leva, et tel un prophète nous parla en des termes passionnés de ce qui remplissait son cœur, et aussi le nôtre, c'est-à-dire des massacres horribles relatés par les journaux. Il faut agir, et même sans délai, dit notre ami. Au cours de la séance de l'après-midi, il fut effectivement décidé de former un comité d'action sous la direction du Professeur Georges Godet. »

Le procès-verbal de cette session mémorable mentionne : « M. Édouard Rosselet est profondément bouleversé par la lecture d'un article dans le *Journal des Missions Évangéliques de Paris* sur les massacres d'Arménie. Il croit que Dieu ne veut pas se servir des Grandes Puissances pour venir en aide à ce peuple malheureux, mais de la puissance spirituelle qu'il doit trouver au sein des églises. Unissons-nous à nos frères de l'Église Nationale pour agir sur toute la conscience de toutes les églises suisses et déclencher un mouvement en faveur des chrétiens persécutés. Au cours de la session de l'après-midi, M. Édouard Rosselet reprit la question sur les massacres en Arménie. Nous ne voulons pas nous atteler à cette tâche avec la pensée qu'elle est au-dessus de nos forces et que tout effort est inutile, mais mettons-nous à l'ouvrage d'un commun accord avec les collègues de l'Église Nationale. Le Professeur Godet avait entre les mains des rapports circonstanciés des massacres. Les détails dépassaient en horreur tout ce que l'on pouvait imaginer. Il ne voyait qu'une voie : c'était d'informer l'opinion publique par des articles dans les journaux, et lancer un appel à la conscience du peuple suisse. À côté de cela, il ne restait rien d'autre que la prière et l'intercession. Le Pasteur Rosselet pria le Professeur Godet de rédiger ces articles comme un appel adressé au peuple suisse. MM. F. de

Rougemont, Jacottet et Monvert soutinrent l'idée d'une brochure. Le Pasteur Monvert proposa une union de prière sous la direction de l'Alliance Évangélique. Cette proposition et toutes les questions sur l'Arménie devaient être soumises au Comité de l'Alliance Évangélique à Lausanne sous la direction du Professeur G. Godet.

Après ce discours, il fut décidé de demander au Professeur Godet de rédiger une brochure sur les massacres d'Arménie. »

Ceci marqua la naissance de l'aide Suisse aux Arméniens.

Cette brochure du Prof. Godet parut dès le mois d'avril 1896 sous le titre *Les souffrances de l'Arménie* et trouva un immense écho.

Par ce document et ses articles mensuels dans le *Journal Religieux*, le Prof. G. Godet fut le premier organisateur de notre aide aux Arméniens. L'initiative du Pasteur Rosselet porta bientôt ses fruits : dès le 1^{er} avril 1896, le comité central de l'Alliance Évangélique de Lausanne adressa un appel pressant en faveur des malheureux Arméniens. En avril et en mai, différentes autorités d'églises appelèrent, du haut de leur chaire, à des prières d'intercession, et organisèrent des collectes destinées aux Arméniens³⁹. Il y eut bientôt des collectes dans toute la Suisse par le canal des églises⁴⁰, de la presse, et des groupes privés, et surtout par le canal des comités locaux d'aide aux Arméniens qui venaient de se créer. Cette multiplicité et la disparité des dons (un exemple de notre caractère suisse) signifiaient un éparpillement inutile des forces, qui était nuisible à la bonne cause ; car la nouvelle des massacres avait déclenché chez les Suisses une très forte réaction et une immense sympathie pour les Arméniens victimes de la persécution. L'augmentation des comités de secours dans les différentes villes et régions était un sujet de joie. Vers la fin de 1896, il en existait déjà neuf : Genève, Lausanne, Neuchâtel, le Jura Bernois (Bienne), Fribourg, Berne, Bâle, Zurich, la Suisse Orientale avec Schaffhouse, S^t Gall et Appenzell.

En 1900, le terme « Suisse Orientale » fut abandonné. Le nouveau comité cantonal de Schaffhouse comprenait aussi S^t Gall et Appenzell. De Zurich vint l'initiative de destiner les dons spécialement à l'assistance et l'éducation des orphelins.

Le deuxième massacre du vilayet de Van⁴¹ du 14 au 22 juin 1896, et particulièrement le 2^e massacre de Constantinople⁴² du 25 au 28 août 1896, dont des milliers d'Arméniens furent victimes, émurent les cœurs comme jamais auparavant. En Suisse, il y eut d'immenses mouvements de protestations⁴³ et des manifestations de grande envergure, dont la plus importante eut lieu le 7 septembre 1896 à l'Hôtel de Ville⁴⁴ de Lausanne sous la présidence du Recteur de l'Université de cette ville, le professeur en théo-

logie E. Combe. Le rédacteur de la *Gazette de Lausanne*, Albert Bonnard⁴⁵, un éminent journaliste doué de hautes qualités morales et épris de justice, tint un discours enflammé et invita la foule à déclencher un grand mouvement de protestation dans toute la Suisse. C'est lui qui avait traduit en français peu de temps auparavant le document bouleversant, accablant le régime turc, du Dr J. Lepsius⁴⁶ *L'Arménie et l'Europe*. Un éminent Arménien, le Professeur Garabed Thoumayan⁴⁷, prit la parole et décrivit les souffrances de son peuple. L'assemblée prit alors la décision⁴⁸ de former un comité qui aurait pour tâche de déclencher dans toute la Suisse une manifestation, et de rédiger une pétition adressée au Conseil Fédéral pour que celui-ci fasse connaître aux Grandes Puissances européennes la manifestation de la volonté du peuple suisse. Ce comité comprenait 40 membres de toutes les conditions, de tous les partis et confessions⁴⁹ qui travaillaient en six sous-commissions⁵⁰.

Dès le 10 septembre, il tint sa première séance. La manifestation de Lausanne trouva un écho extraordinaire dans la presse suisse qui appuya avec enthousiasme l'appel à une pétition. Elle fut commentée, avec force et détails, dans tous les grands quotidiens d'Europe. Mais le plus grand résultat de cette manifestation fut la conférence des représentants des comités d'aide locaux qui eut lieu à Berne le 15 septembre 1896. Elle aboutit à la constitution de la « *Conférenz der schweizerischen Hülf-Comités für Armenien* »⁵¹.

Neuchâtel fut désignée comme siège avec un comité central⁵² à la tête duquel, comme premier président, le Professeur Georges Godet. Ainsi une action commune de tous les comités d'aide fut possible pour les questions importantes. Pour le reste, chaque comité demeurait indépendant, et pouvait poursuivre son activité comme auparavant⁵³. Trois jours plus tard, le 18 septembre, le « *Comité de Lausanne* »⁵⁴ entra sur la scène publique avec son « *appel à une pétition de soutien* » adressée au Haut Conseil Fédéral. Ce n'est que neuf jours plus tard, le 29 septembre, au cours de la première séance de la « *Conférence* » à Lausanne qu'il fut décidé de fonder une œuvre commune de secours à l'intérieur de l'Arménie et d'envoyer Fritz Stucky⁵⁵ à Constantinople.

Il eut pour tâche d'entrer en contact avec la mission américaine présente sur le terrain et de trouver un champ de travail qui lui soit propre. La mission américaine était représentée dans toute la Turquie, et grâce à sa « *Bible House* » à Constantinople, elle était devenue le centre de secours international en faveur des Arméniens. À cette même séance, il fut décidé de ne pas donner suite au désir de nombreuses familles suisses d'accueillir et d'adopter des orphelins arméniens sur le territoire helvétique. Il serait

préférable de les élever en Turquie dans des homes d'enfants dirigés par des chrétiens. On décida d'ouvrir au plus tôt un orphelinat à Brousse par exemple. On tomba cependant d'accord sur la formation d'un comité, et de la « Société suisse d'immigration et de patronage d'orphelins arméniens »⁵⁶, avec son siège à Begnins.

Dès le début de novembre 1896, Fritz Stucky partit pour Constantinople, en compagnie de la première collaboratrice suisse pour l'Arménie, Mlle Anna Schweizer, de Lützelflüh, pour être enseignante à l'orphelinat protestant arménien « Zoar »⁵⁷ de Brousse, ce qui constituait la première aide aux orphelins protestants arméniens et le premier orphelinat protestant en Turquie. Les frais pour l'équipement, le voyage, l'entretien et les salaires avaient été pris en charge par le comité de secours de Berne.

Comment en est-on arrivé à cet envoi en mission ? En juin 1896, le Pasteur Bagdassarian, directeur de cet orphelinat, s'était adressé au diocèse de Berne le priant de lui accorder le service de plusieurs diaconesses.

Il y avait environ 10 000 orphelins dont les parents avaient été massacrés par les Turcs. La maison du diocèse ne pouvait se passer d'aucune de ses sœurs, c'est pourquoi elle s'adressa dans le quotidien populaire protestant *Brosamen* aux jeunes chrétiennes célibataires, leur demandant de suivre cet appel si elles s'y sentaient prêtes. Répondit à cet appel Sœur Anna Schweizer, institutrice à l'école Steinhölzli près de Berne, qui travailla de novembre 1896 à l'automne 1897 à Brousse. Une grave maladie la contraignit à un séjour prolongé à l'hôpital allemand de Constantinople, puis elle rentra en Suisse au printemps 1898 (Photo 66).

À Constantinople, la mission américaine conseilla à Fritz Stucky de consacrer les dons suisses au vilayet de Sivas⁵⁸, où l'on en avait le plus besoin, et où aucun organisme de secours n'était venu apporter son aide. C'est ainsi que cette région à l'intérieur de la Turquie devint le centre de notre aide aux Arméniens, jusqu'à la cessation de l'œuvre en 1920. En outre, la mission américaine offrit de mettre à la disposition de Fritz Stucky une de ses maisons de Brousse pour en faire un orphelinat de filles.

Au cours de la première année d'existence de la « Conférence » l'aide fut très importante, les dons (charitables) des Suisses atteignirent le montant élevé de 689 444 FS, une somme importante pour l'époque⁵⁹. La répartition de ces sommes fut menée à bien, surtout par les missionnaires américains en Turquie, dont l'œuvre couvrait plus de 20 stations à l'intérieur du pays, et où environ 3 000 orphelins étaient hébergés⁶⁰. Le soutien et les bons conseils des missionnaires, qui disposaient d'une grande expérience et avaient une bonne connaissance de la langue, épargnèrent à notre

œuvre et aux nouveaux collaborateurs suisses des démarches inutiles qui souvent mettent à mal des entreprises qui en sont à leurs premiers pas.

Les dons suisses permirent de procéder aux aides suivantes : achat de nourriture, de lits, de couvertures, d'ustensiles de cuisine et de mobilier, soins apportés aux orphelins, paiement de rançons pour les jeunes Arméniens qui se trouvaient entre les mains des Kurdes, reconstruction de maisons, achat de bétail et de semences, création d'emplois grâce à l'achat d'outils, de métiers à tisser et de coton, contribution de 10 000 FS pour l'achat d'un métier à tisser le lin à Arabkir.

Il faudrait mentionner aussi les 323 parrainages représentant des engagements à subvenir aux frais d'un orphelin pendant 5 ans ; parmi les personnes engagées, 90 étaient des souscripteurs du « Comité Jurassien », la plupart provenant des milieux mennonites.

2. Œuvre auprès des orphelins à Sivas, Brousse et Bardezag.

Elle avait commencé au fort de l'hiver, en janvier 1897. Le missionnaire, révérend A.W. Hubbard, directeur de la station américaine de Sivas, écrivait dans son rapport annuel : « Nous, habitants d'un pays dont les rues sont souvent enneigées, où les maisons doivent se louer en mai, et où les provisions de l'hiver ne parviennent sur le marché qu'en automne, nous reçûmes en janvier, par l'intermédiaire d'amis suisses généreux et de l'ambassade d'Angleterre, pour mission de choisir plus de 200 orphelins démunis, en haillons, et de les transporter ici, puis de les héberger, de les nettoyer, de les nourrir, et de leur donner une bonne instruction. Pour des missionnaires déjà submergés de travail, ceci fut quelque chose d'un peu inattendu ! Néanmoins, cette mission nous remplit de bonheur, et tout particulièrement notre pasteur de Gürün. En tant que président du comité de secours, il était presque désespéré à la vue de ces enfants misérables qui tous les jours l'assiégeaient littéralement. Les 160 enfants accueillis à Sivas étaient essentiellement sous la protection de Mme Hubbard, qui avait depuis peu laissé cinq de ses huit enfants en Amérique. La population fit preuve d'un grand intérêt à l'arrivée de ces groupes d'enfants, et fit don de 500 habits et 200 paires de chaussettes et de draps, et même de vaches » (Photo 9).

En tout 230 enfants purent être accueillis : 160 à Sivas, et 70 à Gürün, une ville située à trois jours de route au sud de Sivas. La Suisse s'engageait à payer pour chaque enfant une pension de 125 FS pour une durée de cinq ans.

À Sivas, l'orphelinat de filles « Le Nid » et les deux maisons pour garçons « Home Suisse » et « L'Annexe » virent le jour ; à Gürün, une maison pour orphelins et une pour orphelines. La première liste de Sivas montre bien le triste sort de ces enfants.

Nom	Âge	Famille
1. Arakel Mavanoyan	12	Mère décédée. Père tué à Constantinople.
2. Aram Terzian	9	Père tué. 4 frères et sœurs.
3. Armenag Hamparian	8	Père décédé. L'oncle chez qui il habite assassiné. Mère seule avec 4 enfants.
4. Archag Sirabian	10	On a coupé les doigts du père et de l'oncle, qui sont morts à la suite de nombreuses blessures à la tête.
5. Artin Karagayourian	10	Père ayant succombé à la suite d'un choc nerveux, une semaine après l'assassinat de la mère.
6. Atam Chirgoyan	10	Père et 2 oncles tués. Très bon élève.
7. Bédros Kara Manougian	12	Père décédé. Mère et 4 enfants ayant tout perdu par pillage.
8. Boghos Derdérian	12	Père assassiné, maison incendiée, sa mère et ses sœurs sont en vie.
9. Dikran Papazian	10	Mère décédée, père assassiné.
10. Ghazar Pilingian	10	Son père était en fuite avec lui, lorsqu'il a été tué. Témoin horrifiée du meurtre, sa sœur n'a pas survécu.

À la mi-janvier 1897 à Brousse-Ouest suivit l'ouverture de l'orphelinat « Kaya-Bachi » pour 29 fillettes, dont a parlé Fritz Stucky, sous le patronage des missionnaires américains, le Pasteur et Madame Theo A. Baldwin ; le Pasteur arménien Garabédian et sa femme en furent les directeurs. Et pas plus de 3 semaines plus tard, le 12 novembre 1897, un orphelinat fut fondé à Bardezag⁶¹ par le missionnaire canadien le Pasteur R. Chambers, grâce à un don de Léopold Favre de Genève. Maison qui fut baptisée plus tard « Léopold Favre Boy's Home » (Photo 7).

Léopold Favre était parti au début de février de Genève pour Constantinople afin de donner, avec l'aide de la mission américaine, une structure réglementaire définitive à l'organisation de l'œuvre suisse de secours dirigée par Fritz Stucky.

En même temps, il apporta avec lui la somme considérable de 43 000 FS à distribuer là où le besoin était le plus urgent⁶². Par la suite Léopold Favre fut le lien vivant entre la Suisse et l'Arménie ; il n'a cessé de visiter la Turquie au cours des années 1903, 1904, 1905, 1906, 1909. Deux fois Constantinople et six fois l'intérieur du pays, les régions où les Arméniens étaient dans la misère, surtout à Sivas, le centre de l'aide suisse.

Lors de son premier voyage, il vint aussi à Brousse et offrit à l'orphelinat de filles nouvellement fondé de beaux lits métalliques. Il rendit aussi visite à l'orphelinat « Zoar » en service depuis plus longtemps déjà, où notre première collaboratrice Mlle Anna Schweizer se consacrait aux soins et à l'éducation des enfants. Cet orphelinat comptait alors environ 100 garçons et filles. À la suite de quoi, il visita aussi son « orphelinat de garçons ». C'est là que Léopold Favre entra pour la première fois en contact personnel avec les Arméniens. Ce fut pour lui une révélation : il apprit à les connaître et à les aimer. À chacun de ses voyages, il se faisait des amis parmi les Arméniens, et dans les orphelinats il fit personnellement connaissance avec nombre de ses protégés. À son retour, il écrivit un rapport détaillé et conclut par ces mots : « Maintenant je connais, dans une certaine mesure, la situation en Asie Mineure. Quand on a vécu quelque temps ici, et qu'on s'est occupé de toute cette misère, il n'est pas possible de ne pas éprouver une profonde tristesse et d'être saisi d'une immense pitié et, en même temps, par l'urgence de la tâche en vue de les secourir. »

Qui était Léopold Favre ? Il fut, de son temps, l'ami suisse des Arméniens le plus connu, tant à l'étranger que dans sa propre patrie⁶³. Issu d'une vieille famille bourgeoise fortunée de Genève, qui avait donné à la ville rhodanienne de nombreux grands commis de l'État, il obtint, après de brillantes études à Genève, le grade de Docteur en Philosophie à Paris. Il étudia encore à Londres et à Gottingen, avant de rentrer dans sa patrie, où

il s'adonna à des recherches personnelles dans les langues anciennes, surtout la langue écrite de l'Inde ancienne, le sanscrit. Il servit son pays avec le grade d'officier, puis le rang de lieutenant dans l'infanterie. En octobre 1873, il épousa Mlle Micheli de Genève, mais la jeune femme mourut en mars 1875, quelques jours après la naissance de leur fils Guillaume. Devenu plus tard Colonel, il garda fidèlement le souvenir de celle qui lui fut si brutalement ravie, et sa place demeura vide durant toute sa vie.

Puis vinrent les années des événements tragiques en Turquie, sous le règne du sultan Abdul Hamid II, les épouvantables massacres des chrétiens arméniens (1894-1895). Ce furent ces années qui donnèrent à la vie de Léopold Favre une toute nouvelle orientation. La brochure du professeur en théologie Georges Godet, *Les souffrances de l'Arménie*, fit une très profonde impression sur lui, et il participa à la manifestation en faveur des Arméniens à Lausanne le 29 septembre 1896. C'est alors qu'il reçut un appel direct à se consacrer totalement au sort des Arméniens. Un jour, il eut la visite d'une de ses amies, Mme Merle D'Aubigné. « Léopold, dit-elle, il faut que tu t'occupes des Arméniens, c'est là ton devoir ! » Tout d'abord surpris et troublé, il y reconnut bientôt l'appel de Dieu auquel il ne pouvait se dérober. Il obéit donc. On le vit bientôt en pleine activité à la présidence du comité de Genève. À Neuchâtel, le professeur Georges Godet entendit parler de lui. Il alla à Genève, et le rencontra à l'Exposition Nationale Suisse qui se déroulait à ce moment-là. Ce n'est pas avec peu de joie que Georges Godet découvrit quelle personnalité noble et extraordinairement douée lui offrait ses services en faveur des Arméniens. Grâce à sa grande culture, à ses connaissances linguistiques, à sa foi agissante, à son aisance et à sa nature très séduisante, Léopold Favre fut de nombreuses années durant en mesure de rendre à l'œuvre d'aide suisse des services inestimables. Son indépendance financière lui permit de faire divers voyages en Turquie. Le premier voyage à Constantinople, Brousse et Bardezag a déjà été évoqué. Il fut nommé président du comité fédéral de la « Bundes der schweizerischen Armenierfreunde » fondé en 1918. Une maladie cardiaque le força à se retirer en 1920. Cependant il resta lié à l'œuvre en sa qualité de président d'honneur. La douleur morale que lui avait causé l'immense souffrance des Arméniens avait affaibli son cœur. Il avait été particulièrement affecté par les nouvelles de la mort, de la disparition et de l'épouvantable détresse de beaucoup de ses anciens amis arméniens et de ses protégés. Quelques semaines avant sa mort, un ami le pria instamment, par égard pour sa santé défaillante, de cesser sa collaboration à l'aide des Arméniens. « Comment le pourrais-je, répondit-il, l'Arménie, c'est ma vie ». C'est ainsi que le

comité de Genève se réunit le 22 février 1922 à son chevet pour une séance, la dernière de sa vie. « Cette œuvre doit être poursuivie, mais le sera sans moi » confia-t-il au révérend Anthony Krafft-Bonnard, son fidèle collaborateur, notre premier secrétaire général. Ainsi Léopold Favre fut lié jusqu'à la fin à cette œuvre, sans cesse animé du désir ardent : aider ce peuple arménien, si cher à son cœur, à se relever de ses sanglantes blessures et à parvenir à une nouvelle vie heureuse, à la paix et à la liberté.

Où puisait-il cette faculté et ce zèle infatigable durant des décennies à se consacrer à la juste cause de ces chrétiens opprimés et persécutés ? La source de cette force se trouvait dans l'obéissance à Dieu, dont il avait entendu l'appel 26 ans auparavant et auquel il avait donné suite. Le 4 avril 1922, il ferma les yeux pour toujours. Les cruelles déceptions que le traité de Lausanne (1923) avait causées à l'Arménie lui furent ainsi épargnées (Photo 73).

3. La requête du peuple suisse au Haut Conseil Fédéral

La conséquence de la grande manifestation de Lausanne du 7 septembre 1896 fut la circulation d'une pétition dans toute la Suisse. Dès le 10 octobre, le comité de Lausanne adressa une première requête au Conseil Fédéral avec 113 653 signatures. Puis le 28 février 1897, le président du comité de Zurich, le professeur K. Furrer, s'adressa par lettre au président fédéral, le Dr Deucher, le priant de recevoir les représentants de l'œuvre en faveur des Arméniens⁶⁴, qui devaient lui remettre la liste de signatures⁶⁵ (voir les textes des pétitions, Photos 4 et 5).

Le 4 mars 1897, le président fédéral, le Dr Deucher reçut MM. Furrer de Zurich, Paschoud de Lausanne, Holestein de S' Gall, Schaller de Fribourg et Kistler de Berne. Le porte-parole de la délégation, le professeur Furrer, nota dans son allocution : « Ces 433 080 signatures des Suisses et Suissesses sont l'expression de leur indignation et de leur profonde douleur face aux horribles atrocités perpétrées sur le peuple chrétien arménien. Nous ne connaissons ni haine nationale, ni ennemis de notre nation. C'est pourquoi, nous sommes en droit de nous attendre à ce que nul ne puisse nous accuser de motivations égoïstes lorsque la conscience de notre peuple s'exprime par des centaines de milliers de voix qui s'élèvent contre de tels agissements. Notre peuple se sent poussé à une grande manifestation de sainte colère, et parallèlement d'une profonde compassion. Il faut que cela fasse impression sur les autres peuples d'Europe. »

Notre président fédéral répondit : « Après avoir reçu la demande qui

lui avait été envoyée, il y a quelques jours, pour qu'il puisse en prendre connaissance au préalable, il s'était entretenu avec les autres membres du Conseil Fédéral, et pouvait ainsi donner à la délégation l'assurance que le Conseil réserverait à leur requête un accueil unanime et plein de sympathie.

« Les autorités ne pouvaient se prêter à une quelconque action diplomatique⁶⁶, mais se sentaient en parfait accord avec l'esprit qui transformerait ce mouvement de protestation en une gigantesque manifestation de notre conscience publique.

« En agissant ensemble dans cette libre manifestation des sentiments de justice et de compassion, le Conseil Fédéral et le peuple exerceraient une très forte impression sur les peuples d'Europe et d'Amérique.

« Plus la conscience des peuples se manifesterait avec force et dignité, plus elle serait entendue dans le conseil des puissances. »

Dans sa réponse du 9 mars 1897 au professeur Furrer, pasteur à Zurich et président de la « Schweizerischer Hilfsbund für Armenien » (aide suisse aux Arméniens), le Dr Deucher fixait l'attitude du Conseil Fédéral : « Votre requête, adressée le 4 de ce mois au nom de 430 000 Suisses et transmise au président fédéral en faveur des Arméniens se trouvant dans la détresse, a été accueillie par nous, comme la manifestation d'un élan de pitié du peuple suisse envers la souffrance d'autres peuples.

« Nous nourrissons l'espoir que cette manifestation, qui n'est pas inspirée par l'idée d'une ingérence dans les affaires des autres pays, incompatible avec la position de neutralité de la Suisse, soit bien jugée aussi au-delà de nos frontières, et considérée avec dignité⁶⁷.

« Veuillez agréer, etc., pour le Conseil Fédéral : Deucher. »

Il n'a pas dû être facile au Conseil Fédéral, après cette gigantesque manifestation du peuple suisse, d'adresser le 30 août 1900, un télégramme de félicitations au « plus grand assassin, assis sur un trône » (comme l'appelaient Gladstone), Abdul Hamid II, à l'occasion du 25^e anniversaire de son règne⁶⁸.

4. Développement de l'idée d'aide aux Arméniens.

Lors des mouvements de protestation de Lausanne ou d'ailleurs, l'idée initiale était de donner à la volonté populaire, par le rassemblement de signatures dans toute la Suisse, un tel poids, que le Conseil Fédéral pourrait faire valoir cette manifestation auprès des grandes puissances européennes.

Mais par égard pour notre neutralité, le Conseil Fédéral ne pouvait pas

s'en charger. Toute cette action fut cependant significative, car comme conséquence de ce rassemblement de signatures, il y eut un intérêt généralisé pour le sort des Arméniens qui trouva son expression dans une forte libéralité du peuple suisse, qui surprit tout le monde.

Les gros moyens financiers qui furent disponibles permirent la prise en charge de lieux précis d'aide en Turquie et l'envoi de collaborateurs visant à décharger ou à renforcer l'œuvre des missionnaires américains se trouvant déjà sur place.

5. Secours apportés par d'autres pays

Ce n'est pas seulement en Suisse, mais aussi dans d'autres pays que les nouvelles des massacres avaient soulevé une très vive émotion, surtout dans les cercles chrétiens. En Allemagne, c'est le pasteur E. Lohmann de la « Christuskirche », à Francfort sur Main, qui, dès le début de janvier 1896, publia son premier article sur la souffrance des Arméniens, et fit un appel de dons.

En Allemagne également, s'étaient constitués à l'instigation du pasteur Dr Johannes Lepsius, le comité de Berlin, puis celui de Francfort, pour atténuer les souffrances en Arménie. Ils donnèrent naissance à la « Deutsche Hilfsbund für Armenien » (fédération allemande d'aide en faveur de l'Arménie). Le comité de Francfort, sous la présidence du Pasteur Lohmann, s'appela par la suite : « Deutscher Hülfsbund für christliches Liebeswerk im Orient » (fédération allemande pour l'œuvre de charité chrétienne en Orient)⁶⁹.

Le comité central de Berlin, sous la présidence du comte A. von Bernstorff, la D.H.A.⁷⁰, reprit le projet du Dr Lepsius et de la société des missions fondée par ses amis, et se constitua en « Deutsche Orient-Mission » (mission allemande en Orient) pour poursuivre ses buts ultérieurs (1900). D'autres sociétés allemandes, la « Syrische Waisenhaus » de Schneller (l'orphelinat syrien) et la « Jerusalem-Verein » (l'association Jérusalem), ainsi que les établissements « Kaiserwerth Diakonissen » (les diaconesses de Kaiserwerth), se sont portés au secours des Arméniens en prenant en charge et en éduquant des orphelins.

En France, ce fut le père F. Charmetan de Paris, directeur général des « Œuvres d'Orient » qui provoqua dans les cercles catholiques un grand élan de solidarité, surtout par la publication de sa brochure *Tableau officiel des massacres d'Arménie de 1896*. Le secours vint par les églises catho-

liques en Turquie. Mais il ne s'est pas constitué d'œuvre spéciale française d'aide en faveur des Arméniens.

En Angleterre fut créée l'« Anglo-Armenian Association », une association politique qui eut pour tâche d'éclairer l'opinion publique sur la question arménienne. Elle donna naissance à l'« Armenian Relief Fund » (fondation d'aide aux Arméniens) à Londres. Des œuvres chrétiennes de secours virent le jour, telles que : « Friends of Armenia » (les amis de l'Arménie) en Angleterre, en Écosse et en Irlande, l'« Armenian Committee of the Society of Friends — Quaker » (le comité arménien de la Société des Amis) et la « Bible Land Missions' Aid Society » (société de secours aux pays bibliques), toutes ayant leur siège à Londres.

Une quakeresse anglaise, Mme Helen Rendel Harris, épouse d'un certain professeur Harris de Londres, mena une action personnelle. Après les massacres de 1895-1896, elle fonda des orphelinats, et poursuivit son activité dans l'aide en général, par la construction de maisons, la distribution de vivres et de vêtements, aussi dans le vilayet de Sivas.

Aux États-Unis, ce furent les deux missions l'« American Board » — American Board of Commissioners for Foreign Missions — (commission américaine pour les Missions à l'étranger) et l'« American Presbyterian Mission » (la mission presbytérienne américaine), puis les sociétés de secours « Armenian Relief Fund » (fond de secours aux Arméniens) et l'« Armenian National Relief » (aide nationale aux Arméniens) qui apportèrent de très importants moyens.

Il va de soi que ces œuvres d'aide aux Arméniens s'efforçaient de conjuguer leurs efforts dans la même tâche. Aussi des représentants d'autres sociétés étaient invités aux conférences au cours desquelles l'on commentait la situation et l'on échangeait ses expériences.

La Suisse fut représentée en 1896 à deux conférences, à Francfort sur Main, en 1897 à Barmen et Londres, en 1898 et 1901 à Francfort sur Main. Nous ne pûmes donner suite à l'invitation à la conférence Anglo-Arménienne qui se réunit les 23 et 24 septembre 1898 à Cardiff, pas plus qu'à celle de Bruxelles qui avait été convoquée l'été 1902 par le journal *Pro Arménia* et ceci pour rester fidèles à notre principe de nous tenir à l'écart de toute agitation politique (K).

6. Le voyage du pasteur Hans Fichter en Anatolie : juin à octobre 1897

Les missionnaires américains de Sivas, submergés de travail, demandè-

rent un représentant permanent de notre œuvre d'aide suisse pour le vilayet de Sivas, ainsi que des personnes dévouées pour les tâches quotidiennes.

Au cours de la séance du 1^{er} avril 1897 à Berne, le bureau directeur confia au pasteur H. Fichter, responsable de l'orphelinat de Bâle, la mission d'effectuer un voyage de 3 à 4 mois en Arménie pour obtenir des renseignements précis et faire un rapport ; après cela seulement, on réglerait la question du personnel.

Il fallait entreprendre ce voyage, si possible, dès le mois d'avril⁷¹. « Avec la meilleure volonté du monde, cela n'était évidemment pas possible » écrivit le pasteur H. Fichter dans son rapport. « J'entrepris les préparatifs nécessaires en demandant des autorisations, fis des achats pour l'équipement du voyage, je me mis à apprendre les rudiments de la langue turque, fis des visites, des démarches auprès des autorités pour obtenir la protection nécessaire d'une grande puissance⁷². Cependant la guerre gréco-turque, qui venait d'éclater, retarda mon départ. Ce n'est que le 9 juin que je pus quitter Bâle. »

Après un voyage en train qui le conduisit par Stuttgart, Munich, Vienne et Bucarest jusqu'à Constantza (sur la Mer Noire), il prit de là le bateau pour arriver à Constantinople à la mi-juin. Avant de poursuivre son voyage, il passa là quelques jours à faire de nombreuses visites, et participa à deux séances du comité d'aide qui se trouvait sur place. Il passa son premier dimanche en Asie à Bardezag, et cette visite fut sa première expérience des orphelinats arméniens, et son premier contact avec l'Orient. Ensuite il accompagna à Brousse la nouvelle collaboratrice pour l'orphelinat de Kaya-Bachi, Mlle Theodora Reineck, professeur de français, du canton de Neuchâtel, qui était arrivée le 26 juin.

Le pasteur H. Fichter ne put s'embarquer que le 12 juillet pour Samsun en compagnie d'un missionnaire américain. Trois jours plus tard, commença le voyage par terre, dans une voiture de la mission américaine tirée par deux chevaux jusqu'à Marsovan, siège de l'« Anatolian College ».

De là jusqu'à Sivas, il n'y avait plus que des moyens de locomotion typiquement turcs : charette à roues en bois sans rayons, aux essieux non huilés, ou bien à cheval, à dos de mulet, ou bien à dos d'âne. Il fallait passer la nuit dans des caravansérails des plus primitifs où l'on dormait au milieu des ânes, des chameaux, des chevaux, des puces, des punaises, des moustiques ! Après Tokat, où avaient eu lieu en mars 1897 les derniers grands massacres, la route conduisait à travers des hautes vallées sans arbres, et des cols désertiques jusqu'à Sivas, où le pasteur H. Fichter arriva sans encombre deux jours plus tard, le 27 juillet. Il fut salué chaleureusement par

M. et Mme Hubbard, couple missionnaire américain, et par les orphelins qui lui avaient fait une véritable haie d'honneur.

Au bout de quelques jours, le pasteur H. Fichter vit clairement qu'il fallait décharger Mme Hubbard de la direction interne des deux homes. Aussi demanda-t-il à la Suisse de lui envoyer le plus tôt possible deux nouvelles collaboratrices, de préférence deux diaconesses. Pour simplifier l'autre mission, c'est-à-dire l'installation d'un représentant permanent pour le vilayet de Sivas, on projeta un voyage dans tous les lieux où les dons suisses étaient acheminés par l'intermédiaire de la mission américaine. « À vrai dire, je pensais ne demeurer à Sivas que jusqu'à la fin du mois d'août, écrivait le pasteur Fichter dans son rapport, et poursuivre mon voyage par Gürün jusqu'à Marache et Aintab, c'est-à-dire tout droit vers le sud jusqu'à la côte syrienne. Aussi me dépêchais-je de me familiariser avec notre œuvre parmi les orphelins, de faire connaissance avec les enfants dans mes contacts journaliers et de les gagner à moi. À cette fin, je perfectionnais ma connaissance de la langue turque et m'entretenais avec des Arméniens, qui savaient l'anglais, sur leur vie, sur leur sort. Avec les missionnaires, nous traitions toutes les questions, petites ou grandes, concernant les maisons et les orphelins. Le dimanche, on me priait de parler lors du culte ou à l'école du dimanche.

« Finalement je me préparai à mon voyage en direction du sud par l'achat d'un cheval et d'une selle. Pour cela, il me fallait une autorisation délivrée par les autorités turques pour pouvoir voyager à l'intérieur du pays, et ce fut une mauvaise surprise : le nouveau « Teskere » me fut refusé. Je fis toutes sortes de démarches possibles nécessaires, mais en vain ! Finalement après des jours et des semaines d'attente vaine, je dus me résoudre à quitter le pays par le même chemin par lequel j'étais venu !

« Je fus très ému lorsqu'à mon départ un garçon fit un petit discours au nom de ses camarades⁷³. Je pris ce cher enfant dans mes bras et le baisai au front : nous avions tous les larmes aux yeux.

« Le 24 septembre au soir, je quittai à cheval la station missionnaire. Je jetai un dernier regard sur ce lieu d'œuvre de charité et de foi chrétiennes, et le cheval passa le porche d'un trot alerte. Accompagné d'une troupe de policiers à cheval et d'un interprète qui voyageait dans une voiture particulière, je traversai les mêmes paysages, les mêmes contrées par lesquelles j'étais venu, amèrement déçu de n'avoir pu accomplir ma tâche. Je n'avais même pas pu voir Gürün, où ma visite d'inspection avait été particulièrement souhaitée⁷⁴, sans parler des autres stations. »

Toujours est-il que le pasteur Fichter avait réglé les deux problèmes qu'il avait eu pour tâche de résoudre, et qui étaient d'une importance

capitale : la question du renforcement du personnel à Sivas, et celle d'un représentant permanent suisse dans l'œuvre qui se faisait là-bas. Il avait décidé d'envoyer deux diaconesses pour soulager la directrice américaine dans sa tâche, ce qui était devenu une cruelle nécessité. Par contre, pour ce qui était d'un directeur suisse, il n'y avait selon son expérience, pas de place à Sivas ; sa présence ne serait ni nécessaire, ni possible, car le missionnaire américain maîtrisait tout, et était compétent dans tous les domaines⁷⁵.

Dans la situation d'alors et en l'absence d'une représentation diplomatique suisse en Turquie, il n'était pas pensable de réaliser une œuvre suisse indépendante auprès des orphelins arméniens. Ainsi notre œuvre passait par la mission américaine dont le travail était depuis longtemps légalement reconnu par le gouvernement turc.

« J'arrivai le 3 octobre à Samsun dans un état d'abattement indicible » poursuit le pasteur Fichter dans son rapport. « Cependant, il me reste un dimanche inoubliable que je passai à me reposer dans la solitude d'un univers montagneux, au passage d'un col entre Sivas et Tokat, où il ne pousse que des thuyas⁷⁶ et des genévriers. Je me réjouissais déjà à l'idée de pouvoir porter mon regard sur un panorama ensoleillé. Au lieu de cela, dès le lever du jour, montait des vallées, de part et d'autre du col, une brume épaisse qui enveloppait le tout d'une froide obscurité. Ainsi, mon âme déçue était traversée de sentiments glacés et troublés, si bien que je remarquais à peine les rayons du soleil couchant, qui perçaient à travers les nuages et effleuraient un instant les montagnes. »

Cinq jours plus tard, le pasteur Fichter parvint à Constantinople sous l'orage. Tandis qu'il faisait ses visites d'adieu, il rencontra à son grand étonnement les deux collaboratrices se rendant à Sivas et qui venaient juste d'arriver de Suisse : les diaconesses Katharina Stucky et Marie Zenger ! « Ce fut vraiment une rencontre mémorable, nous y vîmes le doigt de Dieu ». Maintenant, le pasteur Fichter pouvait exposer aux deux sœurs toute la situation à Sivas, et leur faire part de ses expériences.

« Connaissez-vous Monsieur Hans ? »

Comment pouvait-il être possible que le pasteur Fichter fut expulsé du pays ? Il était sous protection française ; et lors de sa visite à l'ambassadeur de France, ce dernier lui avait remis personnellement la *Lettre d'introduction auprès de M. Cambon, ambassadeur de France en Turquie, en faveur de Monsieur le Pasteur Fichter*. Il se présenta à l'ambassade, et il fut consterné d'apprendre qu'il avait été la victime d'un singulier malentendu. Les bureaux de passeports turcs avaient l'habitude de n'inscrire sur les autorisations de circulation pour l'intérieur du pays que les prénoms des

voyageurs, tout comme aujourd'hui encore chez les orientaux il est courant d'appeler les gens par leur prénom, plutôt que par leur nom de famille. Donc, lorsque le pasteur Fichter demanda auprès du vali de Sivas le renouvellement de son « Teskere » pour la poursuite de son voyage, celui-ci lui demanda s'il était connu à l'ambassade de France. En toute bonne conscience, le pasteur Fichter put répondre affirmativement, et il ajouta qu'il avait reçu toutes les garanties de protection pour son voyage. Cependant le vali voulut en avoir le cœur net et télégraphia à l'ambassade de France de Constantinople : « Connaissez-vous M. Hans ? ». Quelques jours plus tard, il fit savoir au pasteur Fichter : « Vous êtes inconnu à l'ambassade et vous devez quitter le pays. »

Comment en était-on arrivé à cette décision du vali que ne pouvaient comprendre ni le pasteur Fichter, ni les missionnaires en poste à Sivas ? L'ambassade de France avait répondu : « Monsieur Hans, inconnu », et pour cause ! Elle ne connaissait que « Monsieur le Pasteur Fichter ». Et c'est ainsi que prit fin le voyage du pasteur Fichter en Anatolie. « Le 13 octobre, concluait-il, triste et résigné, dans son rapport, je sortis de nuit des vieux murs de Constantinople, tenu en haleine par la police jusqu'à la dernière seconde, je quittai ce monde de la tyrannie et de la servitude, ces murs qui pâlissaient de plus en plus au clair de lune pour me rapprocher toujours plus des régions de liberté, via Sofia, Belgrade, Budapest, Vienne et Munich. Il me semblait que nous vivions dans un jardin d'Éden tandis que je traversais la Thurgovie pour retrouver ma ville natale sur le Rhin⁷⁷ (Photo 8).

7. Voyage de Mlles K. Stucky et M. Zenger et autres collaborateurs

Nous avons déjà parlé des deux diaconesses à Constantinople, où elles ont fort heureusement rencontré le pasteur Fichter : lui, retournant en Suisse, et elles, se rendant à Sivas. À la demande expresse des missionnaires américains d'être quelque peu déchargés, sœur Katharina Stucky, qui travaillait à Genève, avait répondu à l'appel adressé par le Professeur Godet de Neuchâtel. Elle était la sœur du missionnaire Stucky de la mission de Berne et s'était intéressée dès le début à l'œuvre en faveur des Arméniens. Mais le comité central, ne voulant pas la laisser partir seule, lui confia la tâche de trouver une compagne. Son amie, sœur Marie Zenger, se déclara prête à servir le Seigneur dans ce nouveau champ de mission. Toutes les

deux appartenait à la maison des diaconesses de Berne, et travaillaient à l'hôpital cantonal de Genève (Photos 67 et 69).

Après avoir reçu la bénédiction à Berne, Mlles Stucky et Zenger se mirent en route en compagnie de Félix Margot, un évangéliste vaudois qui partait pour enseigner le français à l'« American College » de Marsovan. Du port de Samsun, sur la Mer Noire, jusqu'à Sivas, ils purent se joindre à une caravane conduite par le Dr Haerle de la « Deutschen Hilfsbundes » (fédération d'aide allemande). Le 8 novembre 1897, après un voyage pénible, ils arrivèrent sans encombre à Sivas. Quelle ne fut pas leur joie d'être salués en français par le révérend et Mme Hubbard. Mais quelle déception ! Cette phrase avait été apprise par cœur pour leur arrivée ; ils n'en savaient pas plus pour pouvoir se comprendre ! Ainsi nos sœurs qui ne parlaient que l'allemand et le français durent apprendre simultanément deux langues étrangères : l'arménien pour les orphelins, et l'anglais pour parler avec les Américains.

Katharina Stucky prit la direction de l'orphelinat pour garçons avec 90 enfants et Marie Zenger celle des filles avec 70 enfants. Mlle Stucky décrit ses premières impressions : « Ici, il n'y a pas de chaises, tous les enfants sont assis par terre en rangées et ont leur matériel scolaire devant eux, par terre aussi : étrange spectacle. Dans les homes, il n'y a pas de lits. Les lits sont constitués d'une sorte de couverture piquée, que l'on roule le jour et que l'on entasse, et que l'on déroule de nouveau la nuit pour dormir. Tout se passe assis par terre : les repas, la classe et les sermons. Chaque jour des masses de pauvres se tiennent à l'entrée des maisons, en haillons, misérables et grelottant de froid. »

Notre aide pour l'année 1897 atteignit un montant de 82 730 FS. Elle fut consacrée à l'entretien des 580 orphelins⁷⁸, ainsi qu'à l'achat de semences, de bétail, de coton, d'outils et matériel agricole. En 1898, il y eut d'autres voyages et départs en mission pour la Turquie. En avril, M.E. Naville, du comité de Genève, partit à Constantinople pour des conférences, visita l'orphelinat Kaya-Bachi de Brousse-Ouest, et y fit don d'un bel harmonium. Le mois d'août vit le départ de deux nouvelles collaboratrices : Mlle Emma Richard de Nuremberg (mais d'origine française) pour dispenser un enseignement pratique à l'orphelinat Kaya-Bachi de Brousse. À côté des travaux manuels, elle enseignait aux filles, et avec succès, à coudre leurs habits. L'année précédente, c'est Mlle Theodora Reineck qui était arrivée ici pour enseigner le français. Les enfants l'appelaient seulement « Mademoiselle ». Et maintenant avec Mlle Richard apparaissait une deuxième demoiselle. Comment les enfants allaient-ils les différencier maintenant ? Les filles trouvèrent une solution originale :

Mlle Reineck devint « l'ancienne demoiselle » et Mlle Richard, la « nouvelle demoiselle ».

En août, également, Mlle Lina Linder, institutrice de Herzogenbuchsee, partit pour Sivas où elle arriva le 20 septembre 1898 en compagnie de Mme Montesanto, épouse de l'interprète de l'ambassade américaine. Son lieu de travail fut Gürün, une ville à trois jours de voyage au sud de Sivas, où elle devait prendre la direction des deux orphelinats (45 garçons et 25 filles). Introduite par Mme Hubbard, elle se sentait très isolée là-bas et le début fut difficile, car en dehors de l'allemand et de l'anglais, elle ne connaissait ni le turc, ni l'arménien.

Le souhait déjà souvent exprimé d'avoir à Sivas un médecin européen fut enfin réalisé. À l'automne 1898, le docteur Zatecki-Frikart et son épouse purent être envoyés en Turquie. Lui autrichien, et elle suisse, ils résidaient en Suisse. Après son arrivée à Sivas, il y ouvrit une clinique et une pharmacie aux frais du comité suisse, qui lui accordait aussi une subvention pour l'assistance médicale des pauvres.

8. Ourfa : Corinna Shattuck.

Outre Sivas, une autre ville de Turquie avait pour nos amis des Arméniens une signification toute particulière : Ourfa, l'ancienne Édessa, située à la limite nord de la Mésopotamie⁷⁹. La DO-M y avait commencé une œuvre parmi les orphelins, lorsque son directeur, le Dr Johannes Lepsius s'y trouvait en juin 1896. Avant l'arrivée de collaborateurs allemands, les orphelins, garçons et filles, étaient assistés par l'institutrice missionnaire américaine Mlle Corinna Shattuck⁸⁰ qui, dès le début du secours en faveur des Arméniens, avait été placée dans l'œuvre. C'était une personnalité hors du commun, et sa vie une preuve de promesse divine : « Ma force est dans les faibles ». Grande, mince, délicate et malade, mais vive et énergique, très perspicace et, avec cela, attirante par sa cordiale amabilité et ses yeux brillants, Mlle Shattuck était un exemple pour des milliers : une véritable mère. Un Turc dit un jour avec sérieux, ainsi que le rapportait Jakob Künzler : « Si nous avions Mlle Shattuck pour gouverner Ourfa, nous n'aurions pas besoin de cette foule de fonctionnaires et serions deux fois mieux administrés » (Photo 70).

Comme unique étrangère à Ourfa, elle avait vécu les jours de terreur des massacres de 1895. Il ne lui arriva rien, car le gouvernement turc lui envoya une sentinelle pour la protéger, ce qui épargna aussi le quartier situé à proximité de la mission. Elle fut si secouée par ces terribles événements,

qu'elle avoua qu'elle aurait préféré la mort plutôt que de devoir assister à ces atrocités, sans pouvoir se porter au secours des malheureux. Sitôt le calme revenu dans la ville, elle organisa les secours aux blessés. Avec un médecin arménien et quelques aides, elle installa un hôpital dans des écoles et dans l'église, où des centaines purent être pansés et soignés. Elle avait à cœur les veuves et les orphelins. Elle reçut des sommes importantes de la mission pour l'aide aux pauvres, mais elle savait une chose : la plupart du temps les aumônes nuisent davantage qu'elles ne sont utiles ; c'est pourquoi elle chercha une possibilité de créer du travail.

À cette époque-là à Ourfa, la seule possibilité de travail pour les hommes comme pour les femmes était de filer le coton. Elle commença avec cela, mais ce ne fut pas suffisant. Un jour arriva une Arménienne qui lui proposa un vieux métier à tapisser. Une idée lui traversa alors l'esprit : nos veuves et jeunes orphelines ne pourraient-elles pas apprendre ce métier ? Elle trouva une ouvrière expérimentée et, sous sa direction, des femmes et des jeunes filles apprirent bientôt l'art de la tapisserie, et travaillèrent ensuite chez elles sur commande. De cette façon, des centaines de personnes trouvèrent du travail. Des ballots entiers de tapisserie furent envoyés et facilement placés par les comités d'aide, en Amérique, en Angleterre, en Allemagne et en Suisse. Une autre branche de travail, sa plus grande œuvre, fut la production de fines broderies, surtout de mouchoirs, qui occupa des milliers de femmes et de jeunes filles, non seulement à Ourfa, mais aussi dans les villes avoisinantes de Severeck, Adiaman et Biredjik. Grâce à ces travaux, environ 1,3 millions de francs suisses de salaires furent distribués aux veuves et orphelins.

Au début, elle se lança dans le travail de la laine, par la fabrication de « Kilims » tissés à la main, de chemins de table (ou tapis d'escalier, de couloir), ainsi que de tapis à points noués. Ainsi Mlle Shattuck fut, à proprement parlé, à l'origine des usines allemandes de tapis d'Ourfa.

L'avenir de ces orphelins lui pesait sur le cœur. C'est pourquoi elle aménagea une formation parallèle en ateliers non seulement pour la période scolaire mais aussi pour la post-scolaire. Sous la direction d'un Anglais, virent le jour, une grande menuiserie avec des machines, une forge, une fabrique de chaussures et un atelier de couture. Il faut encore mentionner une autre création de Mlle Shattuck : l'école des aveugles. Une de ses jeunes institutrices, Marie Haroutiounian, eut le malheur de perdre la vue. La jeune fille était désespérée. Mlle Shattuck réunit les fonds pour l'envoyer en 1900 à Londres au « Royal Normal School for Blind » (école normale royale pour aveugles). Là, elle apprit l'écriture braille pour aveugles, la dactylographie et différents travaux manuels pour aveugles. À

son retour à Ourfa en 1902, Mlle Shattuck réunit un certain nombre d'enfants aveugles d'Ourfa et des villes avoisinantes, dont les frais d'entretien étaient pris en charge par les communautés religieuses ou par les missions. L'école pour aveugles de Mlle Shattuck est ainsi devenue le premier institut de cette sorte dans ces régions.

9. Des médecins suisses à Ourfa.

Un autre travail, particulièrement béni, doit également son existence à Mlle Shattuck : la clinique de la mission et l'hôpital d'Ourfa. Lorsqu'en mai-juin 1896, le Dr Lepsius entreprit son premier voyage en Turquie, elle lui écrivit pour lui faire part de la détresse des malades et lui demander l'envoi d'un médecin européen. Le Dr Lepsius chercha en Allemagne et trouva à Dresdes une doctoresse suisse : Mlle Josephine Zürcher⁸¹. Elle avait refusé un appel du Négus d'Abyssinie à venir en aide à Addis Abeba pour pouvoir accepter le travail missionnaire en Turquie. Le 3 avril 1897, elle arriva à Ourfa chargée de nombreux bagages. Elle apportait des médicaments, des pansements, des instruments de chirurgie, des appareils et autre matériel, et ouvrit le même mois la clinique missionnaire. Elle trouva en Abraham Attarian, médecin arménien non diplômé, qui parlait anglais, un traducteur habile et un collaborateur compétent. Il avait fait des études de médecine à l'hôpital américain d'Aïntab ; et après une pratique de plusieurs années, il avait acquis une bonne expérience médicale, mais officiellement ne pouvait exercer qu'en tant que pharmacien.

Le Dr Zürcher écrivait le 20 avril : « Mon arrivée provoqua une grande agitation dans toute la ville. Depuis le pacha, que je soigne d'un asthme, jusqu'aux nourrissons des Arméniens les plus pauvres, tous voulaient des médicaments et des soins. » Et le 3 août : « Lorsque le lundi 22 juillet j'ouvris ma clinique, j'avais plus de 200 patients. Le nombre des opérations annoncées s'élevait déjà à près de 100. La cause de cette affluence était surtout les terribles mutilations et les vieilles blessures non soignées de beaucoup d'Arméniens. Comme mon travail m'absorbait du matin huit heures au soir dix-huit heures, et ce malgré l'aide apportée par mon médecin assistant et les deux pharmaciens, je tombai malade à cause de la forte chaleur, de la bousculade et du surmenage, et je m'alitai pour huit jours. »

Une visite aux malades en ville nous permettait d'avoir un aperçu de la situation en Turquie à cette époque, car une telle visite nécessitait cinq personnes :

1. le médecin, Mlle Zürcher ;

2. le médecin arménien, Dr Abraham comme interprète ;
3. le pharmacien, Serkis ;
4. le serviteur, Aruch, qui portait la malette des médicaments ;
5. le soldat turc, Hassan, armé d'un fusil et de munitions, qui devait en ce temps-là monter la garde devant chaque maison où habitait un Européen.

Cette même année, Mlle Zürcher se fiança et se retira fin décembre 1897, si bien que l'œuvre, qui avait bien commencé, souffrit d'une pause assez longue. Le docteur Abraham Attarian et le pharmacien Serkis poursuivirent le travail, et, pendant un mois, en 1898, un médecin arménien diplômé, le Dr Ruppen d'Adana, vint aussi collaborer, mais il manqua à l'œuvre une flamme.

En décembre 1898, apparut à la mission, devenue orpheline par le départ de Mlle Zürcher, un médecin compétent et d'une excellente culture, le Dr Hermann Christ de Bâle. Il était parti vers la fin octobre et devait d'abord se rendre à Constantinople pour passer le diplôme d'état turc. À cette époque, le diplôme de médecin suisse n'était pas reconnu en Turquie ! Il perdit trois semaines à cause des administrations qui le retardèrent. C'est ainsi qu'il apprit la première leçon sur l'essentiel de ce qu'un Européen doit apprendre ici : la patience !

L'examen proprement dit dura à peine sept minutes. Le docteur Christ décrit la commission d'examen et l'examen lui-même en termes délicieux : « Samedi dernier, le 19 novembre, j'étais à l'école de médecine pour y subir l'examen. Je dus attendre de 11 heures à 1 h et demie, puis on m'appela. Trois effendis en uniforme, des beys ou bien des pachas, étaient assis, fumant ou sirotant leur café, et d'un signe de tête m'invitèrent à m'asseoir sur une chaise. Chacun posa quelques questions, deux d'entre eux étaient aimables, très polis et intelligents, le troisième (ce devait être un grec) était un peu moins obligeant. Au reste cela se passa très bien. Le plus difficile de ce colloque en français était de comprendre ces messieurs. Les questions étaient : Quels sont les signes permettant de constater un décès ? Le diagnostic différentiel d'un typhus abdominal ? Comment reconnaît-on une fracture ? L'examen dura 7 mn environ, et ensuite je pus partir ». Mais alors le Dr Christ dut de nouveau attendre quelques jours pour pouvoir aller chercher le diplôme turc.

Il poursuit : « Le mercredi, il a fallu reprendre le chemin de l'école de médecine à pied. Et voici qu'après un moment d'attente, on me fit entrer et Djemal Bey, le secrétaire de l'école de médecine, me tendit le document tant attendu rédigé en turc et en français. Il fallait maintenant que je prête serment. C'était un document ne contenant que de bonnes pensées humani-

taires : accorder des soins aux riches, comme aux pauvres, ne spolier ni extorquer personne, c'est-à-dire les surtaxer, etc., et aussi respecter les lois. J'étais enfin heureux de pouvoir partir de là avec mon papyrus, et j'avais donc le droit de m'installer comme médecin n'importe où dans l'Empire ottoman. Nulle part on me demanda où je voulais exercer, sauf au bureau des passeports de la Sublime Porte où l'on me dit : « À Constantinople ou ailleurs ? » — « Ailleurs ! ».

Le 26 novembre, le Dr Christ put enfin quitter Constantinople pour se rendre en bateau à Alexandrie et de là, avec une voiture, jusqu'à Alep, où il arriva le 6 décembre. Il poursuivit son voyage en compagnie de deux sœurs de Hauptwil (Pasteur O. Stockmayer) qui étaient affectées à l'orphelinat allemand pour enfants arméniens que l'on venait d'ouvrir à Diarbekir : sœur Verena Schmidli, maîtresse d'enseignement ménager de Neftenbach (canton de Zurich), et sœur Katharina Mader, institutrice de Wilhelmsdorf (dans le Württemberg). Le voyage en voiture fut très pénible à cause des pluies d'hiver qui avaient commencé et du très mauvais état des routes. Bien qu'avec du retard, ils arrivèrent à bon port, à Aïntab, le 16 décembre. Là, la première personne qui souhaita la bienvenue au docteur Christ fut le docteur Zürcher. Elle travaillait pour une année à l'hôpital américain en remplacement d'un médecin en congé. Par elle, il put obtenir tous les renseignements nécessaires à son futur poste. Comme en ce temps-là il n'y avait pas de route reliant Aïntab à Ourfa, il fallut voyager à cheval. Monsieur Franz Eckart, de la station missionnaire allemande d'Ourfa, était venu à Aïntab, apportant deux selles pour dames et une pour homme.

Peu avant Noël, le 22 décembre 1898, le docteur Christ, accompagné des deux sœurs et sous la direction de M. Eckart, arriva à Ourfa, terme de son voyage. Alors qu'ils étaient encore à deux heures de la ville. Mlle Shattuck et deux missionnaires américaines vinrent au-devant d'eux pour les saluer. Elles étaient à la tête d'une délégation composée du docteur assistant arménien, du pasteur protestant arménien, du directeur des orphelinats et de nombreux autres Arméniens. Le Dr Christ écrit avec beaucoup d'humour : « Bref, il y avait finalement 20 à 30 cavaliers qui entrèrent dans Ourfa ». Il trouva la clinique que son prédécesseur Mlle Zürcher avait installée, si bien aménagée et de manière si rationnelle, qu'il ne toucha à rien.

« Par contre, remarque-t-il, dans une lettre à ses parents, il me manque une grande chambre de malades d'une demi-douzaine de lits avec une infirmière ; ce serait absolument nécessaire surtout pour des enfants. La plupart de mes malades sont des Arméniennes dont beaucoup de veuves, et se plaignent de toutes sortes de maux. Ceux-ci sont la conséquence des terreurs et

des tourments subis, de leur état de pauvreté et de malnutrition. Toutes les femmes portent un châle blanc ; leur visage est en grande partie voilé ; sous leur châle, elles ont un fez sur la tête. La plupart d'entre elles ont un visage rayonnant d'intelligence. Beaucoup souffrent d'ophtalmie et de conjonctivite.

Un des premiers Turcs à venir à la clinique fut un derviche-tourneur dont on raconte qu'il aurait, de ses propres mains, égorgé cent enfants arméniens. À l'opposé, un autre Turc, au sujet duquel mon assistant raconte que pendant les jours de massacres, il aurait accueilli dans sa grande maison 300 femmes et enfants, ainsi que la mère et la sœur de l'assistant qu'il aurait protégés et nourris pendant trois jours. »

Les débuts furent difficiles pour ce jeune médecin célibataire, vivant seul. Il s'agissait cependant de bâtir une œuvre nouvelle dans un entourage primitif⁸² avec des moyens bien modestes. Combien de fois, à l'heure de la solitude, ne s'est-il pas demandé, s'il était vraiment à la bonne place, dans cette ville d'Ourfa si isolée. Une lettre à ses parents en date du 27 août 1899 nous donne un aperçu de son état d'âme : « Et cependant, malgré toute ma mélancolie, je me tiens dans la voie du Seigneur qui m'a conduit jusqu'ici ; c'est une joie et une consolation de me trouver sur un poste qu'il m'a assigné et ceci par un remarquable concours de circonstances ; aussi, chers parents, vous suis-je de tout cœur reconnaissant de ce que vous partagiez cette impression ».

Le travail de la clinique se développa de manière telle que le Dr Christ écrivit dès janvier 1899 au Dr Lepsius, le directeur de la mission, qu'il avait absolument besoin d'un infirmier ayant une bonne formation. Celui-ci lui recommanda tout de suite le diacre Jakob Künzler avec lequel il avait travaillé à l'hôpital civil de Bâle.

Le Dr Lepsius se rendit à Bâle et alla trouver personnellement Jakob Künzler qui reçut avec joie cet appel. Le comité du Diaconat de Bâle⁸³ donna son accord, bon gré, mal gré, à cet envoi du frère Künzler. Mais le départ fut remis à novembre, parce que la DO-M avait cette année-là des difficultés financières. Or ces difficultés furent aplanies par l'intervention de M. Theodor Sarasin-Bischoff de Bâle, un ami du Dr Christ, qui prit à son compte les frais du voyage.

Le 10 novembre, Jakob Künzler partit de Bâle, et ce même jour le docteur Christ écrivait d'Alep à ses parents : « J'ai été chez Zollinger⁸⁴, j'ai touché l'argent, tout réglé pour le passage de Künzler à Alep et la poursuite de son voyage ; je l'ai recommandé aussi au très révérend Christie, un brave Écossais parlant allemand, qui a pour gouvernante de ses enfants une

demoiselle Bender issue de la maison royale d'Abyssinie et qui parlait aussi allemand » (la future Mme Künzler).

Depuis le port d'Alexandrette jusqu'à Alep, Jakob Künzler voyagea en voiture couverte, tirée par quatre chevaux rapides. « Près du cocher, écrit-il dans son livre *Köbi*, avait pris place un jeune homme pâle ; il voyageait avec nous, peut-être un voyageur clandestin. Nous n'étions pas encore parvenus à la hauteur du col, que le « passager clandestin » se mit à s'agiter. Le froid l'avait-il saisi ? Il ne faisait pourtant pas froid. On en conclut à une maladie⁸⁵. À l'intérieur de la voiture, il y avait assez de place. Köbi fit descendre le malade près de lui. C'est ainsi qu'il commença en Orient son service auprès des malades, dès le premier jour ! Et le premier malade était un Arménien⁸⁶ ! ».

Vers la mi-décembre, Jakob Künzler atteignit Ourfa, terme de son voyage, accompagné de M. Eckart qui était allé le chercher à Alep. Comme les deux voyageurs n'étaient pas attendus ce jour-là, aucune délégation n'était allée à leur rencontre pour leur souhaiter la bienvenue, et ce fut pour le frère Jakob⁸⁷ une arrivée très discrète. Le Dr Christ n'était pas à Ourfa ce jour-là, mais à Diarbekir, où il avait été appelé par le pasteur allemand Bähnisch au chevet de son enfant. Il retourna à Ourfa le 20 décembre sous une tempête de neige. Et c'est justement pendant l'absence du Dr Christ que le frère Jakob Künzler eut son premier patient. « Un cas grave ! notre infirmier expérimenté le vit tout de suite, écrivait Jakob Künzler dans son livre, une appendicite au stade critique. Il fallait opérer d'urgence ! » Et notre infirmier, qui avait souvent assisté à des opérations et qui connaissait chaque coup de bistouri, chaque geste, osa, le cœur battant, opérer cet homme. Et il y réussit ! « C'était le premier pas qu'avait franchi notre diacre dans la voie qui le conduisit à devenir médecin dans l'orient lointain » notait-il dans son livre, et l'on sent la joie profonde qui émane de ces lignes⁸⁸.

Et le Dr Christ écrivait le 24 décembre 1899 à M. Theodor Sarasin-Bischoff à Bâle : « De retour d'un voyage hivernal de Diarbekir, je trouvai mon vieil et nouvel assistant, ce Jakob Künzler gai et plein d'entrain, sérieux et compétent, qui venait d'arriver⁸⁹. Je considère son arrivée comme un cadeau de Noël que je dois à votre bonté et à votre aimable sollicitude, et je vous remercie de tout cœur ». Et le 31 décembre 1899, à ses parents : « J'ai passé ici un très joyeux Noël. Nous l'avons fêté dans notre petit cercle d'amis, autour de l'arbre de Noël (un olivier) avec des chants et de la musique. Notre ami Künzler se sentit bien en famille avec nous et dans cette atmosphère de fête se laissa aller à déclamer, et prononça un petit discours pour la circonstance. Il semble se plaire beaucoup ici à Ourfa,

et il plaît aussi à tout le monde ; sa gaieté (sans porter préjudice à son sérieux et à sa solidité) fait de lui un excellent élément de notre petite colonie ». Et le 10 novembre 1900 : « Matin et soir, nous avons une étude biblique. J. Künzler, en véritable diacre, prenait soin du corporel et du spirituel » (les deux célibataires faisaient leur propre cuisine, où J. Künzler jouait la « maîtresse de maison »). Et le 9 mars 1901 : « Hier, nous avons fêté les 30 ans de Jakob Künzler. Jakob nous a raconté très gentiment son enfance et son adolescence mouvementées sur un ton spirituel d'appenzellois et avec la tendresse d'un sentimental ».

En 1901, le Dr Christ rentra en congé en Suisse, épousa Mlle Berta Werner, et, le 22 décembre, revint à Ourfa en compagnie de sa jeune femme. Hélas, vers la fin du printemps 1902, elle fut gravement atteinte du typhus dont elle ne se remit jamais complètement. L'année suivante, elle tomba de nouveau malade, et si gravement qu'un prochain départ pour la Suisse devenait indispensable. Le 30 avril 1903, M. et Mme Christ quittèrent Ourfa, en compagnie de Jakob Künzler qui devait rester en Suisse jusqu'au début octobre pour soigner sa malaria, et retourner ensuite à Ourfa. Le Dr Christ aussi espérait tellement retourner plus tard avec son épouse à Ourfa après la guérison de celle-ci. Il ne devait pas en être ainsi. Après plusieurs cures à Davos, qui n'apportèrent aucune amélioration, elle mourut le 1^{er} décembre 1905 à Hundwil, dans le canton d'Appenzell. Une disparition prématurée : elle fut la victime de notre service auprès du peuple arménien⁹⁰ (Photo 68).

Le travail à Ourfa exigeait l'envoi d'un nouveau médecin européen, cependant, les efforts de la mission pour trouver un bon médecin en remplacement du Dr Christ furent longtemps infructueux⁹¹. En juillet 1904, son remplaçant, le docteur arménien A. Djébédjian, avait quitté son poste d'Ourfa pour aller compléter sa formation auprès du Professeur Kocher à Berne. Par bonheur, ce même automne, nous pûmes avoir un autre médecin arménien, le docteur Eghia Aroyan d'Aïntab, qui s'était installé depuis peu à Ourfa. Finalement, au printemps 1905, la direction de la mission avait réussi à trouver un successeur au Dr Christ : le Dr Andreas Vischer de Bâle. Le 2 avril, il arriva à Ourfa, où il fut chaleureusement accueilli par tous les membres de la mission et par de nombreux notables de la ville. « Mais c'est un géant ! » se disaient les premiers visiteurs, car le Dr Vischer dépassait tout le monde d'une tête. Et les premiers patients venaient s'enquérir auprès de J. Künzler : « Est-ce qu'il maîtrise sa spécialité ? ; est-il capable de quelque chose ? »

Le Dr Vischer était arrivé célibataire à Ourfa ; J. Künzler était également célibataire. Depuis longtemps, l'absence d'une maîtresse de maison se

faisait sentir à la mission. Le dicton turc dit : « Une maison sans femme, c'est une maison sans toit ». Jakob Künzler, qui était le plus âgé, remplissait le rôle de responsable de la mission ; c'était donc lui qui devait trouver ce « toit » manquant. Et il le trouva en la personne de Mlle Elisabeth Bender, gouvernante chez le pasteur Christie que nous avons déjà rencontrée à Alep. Le mariage eut lieu le 7 novembre 1905 à Safed. Grâce au moyen de transport le plus moderne de cette époque, le chemin de fer, le jeune couple partit de Beyrouth, traversa le Liban jusqu'à la frontière nord de la Syrie : bien sûr, pas dans un compartiment 1^{re} classe, mais dans un wagon à charbon vide, assis sur des tapis ! Trois ans plus tard, le Dr Vischer put aussi amener sa jeune épouse à Ourfa. Une paratyphoïde grave l'avait conduit au début de 1908 à l'article de la mort et avait nécessité son retour en Suisse en vue de sa guérison. C'est à Bâle qu'il avait reconstruit sa fidèle compagne : Mlle Gertrude Oeri, la sœur de son ami, le docteur Albert Oeri-Preiswerk, rédacteur des « Nouvelles de Bâle », et plus tard conseiller d'état. Le nouveau couple arriva à Ourfa le 30 novembre 1908 (Photo 71).

Le travail de la clinique et de l'hôpital augmenta de façon telle que le Dr Vischer ne pouvait plus y faire face, et qu'il fallait un second médecin. Un collègue et ami du docteur, le docteur Rico Pfisterer de Bâle, se déclara prêt à collaborer et arriva en avril 1907 à Ourfa. Il fut le quatrième médecin suisse que la DO-M put recruter pour le travail à Ourfa.

Par la présence des deux médecins européens à Ourfa, le travail se développa de telle manière que les moyens de la mission destinés à cette branche de l'œuvre à Ourfa ne suffisaient plus pour couvrir les frais qui ne cessaient d'augmenter. Alors le Dr Vischer s'adressa au cercle de ses amis de Bâle en lui demandant de l'aide. C'est ainsi que fut fondée la « Verein der Freunde Urfas » (l'association des amis d'Ourfa). Dans le premier appel de novembre 1907, nous lisons : « Dans la ville d'Ourfa dans la lointaine Mésopotamie, il y a, depuis près de 10 ans, une clinique et un hôpital européens. À plusieurs jours de marche à la ronde, c'est le seul lieu où des malades gravement atteints peuvent subir des opérations chirurgicales et recevoir de bons soins. Cet établissement, dont le travail est particulièrement béni, peut être considéré comme un avant-poste suisse : car tous les médecins étaient ou sont suisses, de même que le diacre qui travaille parmi les malades, Jakob Künzler, un compatriote d'Appenzell, qui vient du diaconat de Bâle. Nous désirons assurer financièrement les grandes tâches des années à venir et, à cette fin, fonder une union d'amis de l'œuvre de charité médicale à Ourfa. »

La constitution de l'union eut lieu le 24 janvier 1908 dans la salle du « Bärenzunft », Freiestrasse 34, à Bâle, où après l'élection du bureau direc-

teur, les Dr Christ et Wilhelm Vischer-Iselin parlèrent de l'œuvre d'Ourfa, du pays et des habitants de la Mésopotamie à l'aide de films fixes. C'est cette association qui, par la suite, durant toutes ces années, assura l'existence de la clinique et de l'hôpital jusqu'à la cessation de l'œuvre après la Première Guerre mondiale.

Ces rapports nous ayant fait avancer un peu trop vite dans l'histoire, nous revenons maintenant en arrière pour reparler de l'année 1898. L'aide totale pour l'année 1898, s'élevant au montant de 83 729,50 FS, fut consacrée à l'entretien de 397 garçons et filles dans les deux orphelinats (auxquels s'ajoutent environ 200 enfants hébergés dans des familles), à la reconstruction de l'église de Gürün qui avait été détruite, à l'installation d'ateliers à Bardezag, à la création d'une école professionnelle à Marache (pour cordonnier, tailleur, relieur, jardinier, ainsi qu'à une aide matérielle aux miséreux de Gürün, Marache, Tarse et Larnaca (Chypre).

En Suisse, on ne collecta pas seulement des fonds, mais aussi des vêtements et du linge pour les plus démunis. Un gros envoi de la part des associations de femmes du canton de S' Gall, réalisé par Madame le Pasteur Ritter, d'Azmoos près de Sargans, ne parvint pas à l'orphelinat Kaya-Bachi de Brousse, mais fut déclaré perdu. La seule consolation fut que la compagnie d'assurances, la « Lloyd autrichienne » nous paya en espèces un généreux dédommagement !

10. Publications du « Bureau Central » de Neuchâtel.

L'extension de l'aide aux Arméniens à de nombreux cantons, ainsi que le nombre croissant des donateurs en Suisse, et les proportions que prenait le travail en Turquie, exigeaient la rédaction d'un rapport régulier sur les activités dans le pays et sur le champ de mission. C'est ainsi qu'apparurent les publications suivantes :

1. *Rapport sur les activités de l'union d'aide suisse en faveur des Arméniens* (1896 à 1897, 1897 à 1898 et suivantes).

2. *Aux pères et mères suisses des orphelins arméniens en Anatolie*, 1898 (rapport du pasteur Fichter de Bâle sur son voyage en Anatolie de 1897).

3. *Nouvelles de l'œuvre en faveur des Arméniens*⁹².

Ces trois publications apparurent à la fois en allemand et en français avec de nombreuses illustrations.

11. Peines et joies chez les missionnaires.

En 1899, l'œuvre de Sivas subit une grande perte en la personne du directeur américain, le missionnaire H.W. Hubbard, décédé le 13 avril. La surcharge de travail et d'obligations : la direction de la station missionnaire, les écoles, une église sans prédicateur, la comptabilité, et la lourde charge que représentait l'aide aux Arméniens, mina sa santé. Le souci à la fois de sa famille et de son vaste champ de mission lui pesait lourd. Mais sur son lit de maladie, il a pu trouver le calme. Il disait : « Le Seigneur a vu que j'avais besoin de silence et de repos pour nourrir mon âme. J'étais tellement pris dans le tourbillon du travail que je n'étais plus conscient de la soif de mon âme. » Une grave congestion pulmonaire l'emporta.

Après la mort de son mari, toute la responsabilité de l'œuvre retomba sur Mme Hubbard. C'est pourquoi, elle demanda au comité Suisse d'envoyer d'urgence un nouveau collaborateur pour assurer la direction de l'œuvre en faveur des Arméniens. Malheureusement, on ne put immédiatement donner suite à sa demande, car il ne se présentait personne pour le poste. Ce n'est qu'un an plus tard, le 3 avril 1900, que la conférence, lors de son assemblée générale annuelle à Berne, choisit Félix Margot, professeur de français à Marsovan, comme successeur du pasteur Hubbard. Félix Margot se trouvait à ce moment-là en vacances en Suisse, et put personnellement participer à l'assemblée générale. Le 27 septembre, il arriva avec sa femme à Sivas, au grand soulagement de Mme Hubbard, et à la grande joie de nos collaboratrices, Mlles Stucky, Zenger et Linder. Celles-ci étaient particulièrement contentes et reconnaissantes de se savoir entourées par un couple originaire de Suisse romande qui avait déjà une expérience de l'Orient.

12. L'aide en 1899.

Elle atteignit le montant de 89 851,30 FS, grâce auquel on put prendre soin du nombre élevé de 550 enfants (319 garçons et 231 filles) répartis en 11 endroits. Au cours des années suivantes, le nombre d'enfants diminua car les départs ne furent pas compensés par le faible nombre de nouveaux arrivants. En septembre 1899, 25 adolescents de Sivas et de Gürün purent entrer à l'école d'agriculture d'Attabay près d'Amasia (Samsun) ouverte depuis peu d'après une convention passée entre notre « Central-Comité » et la D.H. de Francfort sur Main. Hélas, les espoirs placés sur ce projet ne se réalisèrent pas. Ce fut un échec et plus tard, il fut abandonné.

13. Travaux manuels arméniens.

La création de travail par l'artisanat a constitué une aide précieuse pour les veuves et les orphelines. Nous avons déjà évoqué comment Mlle Shattuck avait pu organiser avec beaucoup de succès cette branche de travail pour le plus grand bien des participants. Avant elle, à Constantinople, une autre femme avait créé une possibilité de travail analogue : Mme Louise Niven-Zoller. Native de Bâle, elle travailla tout d'abord à la Mission Mac-All à Paris ; puis elle fut directrice de l'école pour enfants israélites à Constantinople au service de la mission écossaise. Après son mariage et le décès de son unique enfant, le Seigneur ouvrit davantage son cœur aux souffrances des nombreuses jeunes filles solitaires en Turquie, et surtout à Constantinople. C'est ainsi qu'elle devint la principale fondatrice du « Home International des Amies de la jeune Fille » à Constantinople.

Son accueillante maison devint le lieu de rencontre où descendaient de nombreux voyageurs étrangers, ainsi que nos collaborateurs de passage à Constantinople. Notre première collaboratrice, Mlle Anna Schweizer, put y passer sa période de convalescence durant l'hiver 1897-1898 après son séjour à l'hôpital allemand, jusqu'à ce que, suffisamment rétablie, elle pût retourner en Suisse au printemps 1898.

Durant les massacres, Madame Niven, alla sans aucune peur dans les différents villages de la Corne d'Or, où régnait parmi les veuves arméniennes une misère sans nom. Son amour pour ces femmes et enfants malheureux la poussa à des activités fort ingénieuses. Elle avait de grands talents pour le dessin et les ouvrages à la main et à l'aiguille.

Elle dessinait elle-même des modèles et enseignait aux femmes la broderie. Quatre villages de la Corne d'Or furent soutenus par son travail, organisé avec une rare perfection, de manière si rationnelle que les veuves des Arméniens assassinés purent garder leurs enfants auprès d'elles, et les nourrir convenablement⁹³.

Malheureusement, cette activité prospère de Mme Niven fut brusquement interrompue. Elle mourut accidentellement le 1^{er} mars 1900.

14. Regard sur le nouveau siècle.

Pendant l'été 1900, plusieurs missionnaires américains de Turquie se trouvaient avec leur famille en vacances en Suisse⁹⁴. Ce fut l'occasion unique pour notre « Comité Exécutif » (Prof. Godet, L. Favre et le pasteur

Hugendubel) de prendre contact avec tous et discuter avec eux de notre œuvre et de son avenir.

« Comment l'avenir va-t-il s'organiser, et comment l'œuvre va-t-elle se poursuivre ? » demande le Prof. Godet dans le rapport annuel ; et il poursuit : « En janvier 1897, les premiers orphelins arméniens avaient été accueillis aux frais de la Suisse. La plupart des parents adoptifs s'étaient fermement engagés pour 5 ans. Au printemps 1902, ces engagements arrivant à échéance, de nombreux garçons et filles seront à même de se prendre matériellement en charge. Ils pourront donc quitter l'orphelinat. Que va-t-il advenir des autres, des petits ? Nous avons pris des responsabilités vis-à-vis de ces enfants, et c'est pourquoi notre œuvre devra être poursuivie encore quelque temps, même si elle le fait dans un cadre plus réduit. Mais où allons-nous trouver les moyens nécessaires ? Cette question serait pour nous angoissante, si nous ne savions pas que cette œuvre nous a été confiée par Dieu — nous ne l'avons ni cherchée, ni inventée. Il nous l'a imposée comme une œuvre d'amour envers un peuple dont les blessures sanglantes nous avaient profondément émus. Il est manifeste que nos efforts ne pourront pas toujours être poursuivis comme jusqu'à présent, et que notre œuvre charitable devra continuer dans des proportions plus limitées. Mais nous espérons fermement que beaucoup des parents adoptifs de nos orphelins actuels continueront à apporter leur contribution, au moins jusqu'à ce que leur enfant adoptif soit tout à fait élevé, et que de nouveaux parents adoptifs combleront les trous ainsi créés.

« Pour aussi lourde que soit la responsabilité qui nous est échue, nous allons de l'avant avec confiance. Lui, qui jusqu'ici a pourvu à tous nos besoins, ne manquera pas de continuer à pourvoir aux besoins de nos orphelins, 'selon son abondante richesse' » (Philippiens 4.19).

15. Réductions et retraits.

L'aide aux Arméniens avait commencé en 1896 dans une émotion indescriptible du peuple suisse et un immense enthousiasme. Avec les années, l'intérêt s'était affaibli, ce qui s'exprimait surtout dans les rentrées de dons. Il était donc aisé de comprendre que le Prof. Godet donna le mot d'ordre pour les années à venir : poursuite de l'œuvre d'aide aux Arméniens dans des limites réduites. Cette limitation commença dès l'été 1900 par la fermeture de l'orphelinat de Diarbekir et le transfert des enfants à Kharpout, qui n'était pas très éloigné. L'institutrice s'était mariée et on ne trouvait pas de

remplaçante. De plus, le directeur du home, un pasteur arménien, quitta la ville et ne put être remplacé.

En janvier 1901, ordre fut donné aux collaborateurs en place de ne plus remplacer les orphelins qui quittaient les maisons, si ce n'est qu'exceptionnellement. À la suite de cela, le nombre des enfants ne cessa de diminuer : de 501 en 1900, il tomba à 208 en 1905 (104 garçons et 104 filles). Les dépenses annuelles suivirent cette décroissance⁹⁵. De 114 000 FS en 1900, elles tombèrent à 38 000 en 1905. En avril 1901, les deux orphelinats de Gürün furent fermés. La raison en fut la grande distance qui les séparait de Sivas (3 jours de voyage) et les difficultés de communication, mais aussi à diverses reprises l'attitude malveillante et de rejet des Grégoriens qui causa à Mlle Lina Linder bien des tourments.

Sur les 74 orphelins (44 garçons et 30 filles), 23 purent être envoyés auprès de leur mère parce qu'ils pouvaient travailler, 26 autres vinrent à Sivas, et 25 garçons allèrent à Gürün dans le home arménien pour garçons qui venait d'être créé. Ce home était rattaché à la grande fabrique de tissage prospère qui avait été fondée grâce à un don très important des amis anglais des Arméniens et qui procurait à de nombreux travailleurs de bons salaires. Grâce aux bénéfices de l'entreprise, on entretenait des orphelins dont les plus grands aidaient au tissage.

Fin juin 1904, ce fut la fermeture de l'orphelinat de filles à Brousse-Ouest (Kaya-Bachi), qui était appelé « orphelinat modèle ». Entre temps, la majorité des filles avaient atteint l'âge adulte et pouvaient faire leur entrée dans la vie. Beaucoup se marièrent ou retournèrent dans leurs familles : la plupart à Arabkir, quelques-unes en Égypte ou en Amérique ; trois devinrent institutrices ; une, infirmière à l'hôpital allemand de Constantinople ; et les plus jeunes vinrent à l'école de la mission à Brousse, à l'orphelinat de Kharpout ou à Sivas.

La diminution du nombre des pensionnaires ou la fermeture de ces orphelinats, mais aussi de graves maladies, dont souffraient certains collaborateurs, eurent pour conséquence le départ des missionnaires.

Mlle Emma Richard, arrivée début septembre 1898 à Brousse, tomba gravement malade en 1900, et après sa guérison retourna à Nuremberg en janvier 1901.

Mlle Lina Linder de Gürün, qui était arrivée le 20 septembre 1898, et qui avait encore travaillé à Sivas après la fermeture de l'orphelinat, quitta l'œuvre en juillet 1901 pour répondre à un appel en Roumanie dans une école de la mission pour enfants israélites.

Mlle Katharina Stucky de Sivas, qui était au service depuis octo-

bre 1897, retourna en Suisse en octobre 1901 pour raisons familiales. Son retour à Sivas ne fut possible qu'en août 1904.

Mlle Irene Reineck était arrivée début novembre 1900 à Brousse pour remplacer Mlle Richard tombée gravement malade et pour soulager sa sœur Mlle T. Reineck dans son travail. Elle en repartit en décembre 1901.

Le docteur Zatecki Frikart et son épouse étaient depuis l'automne 1898 en poste à Sivas. La santé défaillante du Dr Zatecki (il supportait mal la poussière et la chaleur en été, et attrapa un mal de gorge), obligea ce couple très estimé à se retirer le 29 septembre 1902 de cette précieuse collaboration. Nous perdîmes aussi notre second médecin, le Dr Christ-Werner, à cause de la maladie de son épouse.

Il était arrivé à Ourfa en décembre 1898, s'était marié en 1901, et en décembre de la même année avait amené sa jeune épouse à Ourfa. Malheureusement, elle fut si gravement atteinte du typhus que M. et Mme Christ durent retourner en Suisse le 30 avril 1903.

Monsieur Félix Margot, directeur de l'œuvre à Sivas, y était arrivé le 27 septembre 1900 avec son épouse et avait rendu à notre travail d'excellents services. Il exerçait une grande autorité sur le personnel arménien et sur les enfants de l'orphelinat, et son influence religieuse et morale fut très significative. Il fut contraint d'abandonner son poste en 1904 pour raison de santé.

Mlles Theodora Reineck et Hedwig Quintal rentrèrent chez elles début août 1904 après la fermeture de l'orphelinat de Brousse. La première était entrée dans la mission en juin 1897 et la seconde en janvier 1902.

Mlle Lina Zenger de Gürün, la sœur cadette de Mlle Marie Zenger, collabora de l'automne 1900 à l'automne 1904. Elle quitta Gürün pour épouser M. Eberle, un allemand de l'école d'agriculture d'Atta Bey près d'Amasia.

16. Dissolutions en Suisse.

Notre œuvre souffrit d'une perte d'un autre ordre avec la dissolution de trois organismes :

1. Le « Basler Hilfskomitee für Armenien » (le comité bâlois d'aide en faveur des Arméniens) décida, fin 1903, de cesser ses activités. La raison semble en être l'agacement des Bâlois « de ce que le 'Comité central' avait, par pure générosité, augmenté de façon injustifiée le nombre des enfants accueillis et avait été la cause des difficultés financières actuelles » remarquait le Professeur Godet dans sa lettre du 2 août 1903 au président du

comité de Bâle, le pasteur A. von Salis. Il le pria instamment de ne pas cesser l'aide, car sinon l'œuvre à Sivas serait mise en péril ; et il poursuivit : « Si Bâle, où les moyens financiers ne sont pas les moindres, se retire, sur qui donc la responsabilité va-t-elle reposer ? Il reste Berne, Neuchâtel et Genève, dont les forces ne sont certainement pas suffisantes à la poursuite de cette grande œuvre. La solidarité va-t-elle faire subitement défaut, pour une œuvre que nous avons commencée ensemble et poursuivie jusqu'à présent ? Un membre a-t-il le droit de dire tout d'un coup : « Je ne continue pas ; que les autres poursuivent l'œuvre comme ils le peuvent ! »

Le Professeur Godet eut la consolation de voir son ami, le pasteur Theophil Iselin de Bâle, prêt à continuer à recueillir des dons pour l'aide aux Arméniens.

2. Le « Comité du Jura Bernois » déposa son bilan le 31 décembre 1903 et décida sa dissolution en tant que comité indépendant ; cependant, nos amis poursuivirent l'œuvre en liaison avec le comité de Neuchâtel. Le pasteur H. Besson d'Orvin continua à recueillir des dons. Ce comité du Jura Bernois a subvenu aux besoins de 90 orphelins à Sivas et Gürün, et pendant 7 ans collecté dans 23 localités la somme élevée de 70 236 FS⁹⁶.

3. La « Société suisse d'immigration et de patronage d'orphelins arméniens » fut dissoute en juin 1905. Elle avait été fondée le 1^{er} octobre 1896 par le pasteur A. Krafft-Bonnard de Begnins qui en était le président. Elle avait amené en Suisse 30 orphelins en vue de leur adoption par des familles suisses. En 1904, elle n'avait à sa charge plus qu'un orphelinat de filles. Quelques-uns de ces orphelins quittèrent la Suisse pour aller en Égypte, en Angleterre ou en Amérique.

Deux jeunes gens, un tapissier et un juriste, ainsi qu'une lingère, demandèrent la nationalité suisse. On se rendit bientôt compte que cette manière d'aider les orphelins n'était pas la bonne. La transplantation d'enfants arméniens en Suisse, où les conditions de vie étaient totalement différentes, n'eut pas, la plupart du temps, de bons résultats quant à l'épanouissement de ces enfants. C'est pourquoi on en resta au transfert de 30 orphelins.

17. Nouveaux départs en Mission.

Outre les nouveaux collaborateurs déjà mentionnés, M. et Mme F. Margot, Mlle L. Zenger, Mlle I. Reineck et Mlle H. Quintal, nous rencontrons, parmi les nouveaux départs en mission ces années-là, quelques noms d'hommes et de femmes qui ont accompli un travail considé-

nable dans l'aide aux Arméniens : sœur Beatrice Rohner, Mlle Karen Jeppe, le pasteur Ernst J. Christoffel, le Dr Andreas Vischer et le prédicateur Johannes Spörri.

Sœur Beatrice Rohner, institutrice, de Bâle, envoyée par la DH, fut, après son arrivée à Marache en novembre 1900, directrice de l'orphelinat de filles « Bethel ».

Mlle Karen Jeppe, institutrice danoise, partit de Berlin en octobre 1903 en compagnie de Jakob Künzler, pour se rendre à Ourfa, où la DO-M (Dr J. Lepsius) la chargea de la direction de l'orphelinat (Photo 15).

Le pasteur Ernst J. Christoffel, enseignant et prédicateur, originaire de Reydt sur le Rhin, fut envoyé par le « Central-Bureau der schweiz. Hilfsvereine » (bureau central de l'union d'aide suisse — Prof. G. Godet) en octobre 1904 à Sivas pour succéder à Félix Margot.

Le Dr Andreas Vischer de Bâle arriva le 2 avril 1905 à Ourfa, où il travailla pour le compte de la DO-M (Dr J. Lepsius).

Johannes Spörri, de Oberuster (canton de Zurich), prédicateur méthodiste à Mannheim, fut appelé par la DH à assurer la direction de l'orphelinat mixte de Van où il arriva en septembre 1905.

18. Constructions à Ourfa et Sivas : 1903.

Alors que différents orphelinats et écoles durent être ralentis dans leurs activités ou même être fermés, il est réjouissant de constater, qu'au cours de ces années, une autre œuvre d'amour fraternel a pu se construire dans la plus grande discrétion : la « Syrisch-Protestantische Knabenschule » (l'école protestante syrienne de garçons) à Ourfa.

Le Dr H. Christ-Werner, qui, durant son activité dans cette ville, s'était fait l'ami des malades syriens et avait chaque jour l'occasion de plonger ses regards dans la pauvreté et la misère morale de ce peuple, disait souvent : « Ce peuple a surtout besoin d'une chose : une bonne école ». Il était non seulement pauvre, mais aussi sans éducation religieuse, ni formation culturelle.

Les Syriens d'Ourfa étaient les descendants des Assyriens, aujourd'hui encore appelés « Assorie » par la population. Leur nom officiel pour le gouvernement turc était « Syriani ». Ils appartenaient à l'église orthodoxe syrienne. Leurs membres étaient appelés Jacobites. Cette appellation évoque le nom de l'évêque Jacob Baradî qui était partisan de la doctrine monophysite, comme les églises arméniennes et coptes. Grâce à l'œuvre

missionnaire américaine parmi les Syriens comme parmi les Arméniens, une église orthodoxe syrienne vit le jour.

À Ourfa (Édessa) s'était déjà formée jadis une communauté chrétienne. Lorsqu'en 170 après Jésus-Christ, Édessa fut la capitale de la Mésopotamie, le roi Abgar Bar Maanu, en tant que premier prince chrétien, fit frapper de la monnaie où figurait une croix. Le célèbre docteur de l'Église, Éphrem le Syrien, vécut et œuvra dans cette ville (de 350 à 378 après J.-C.). Il y fonda une école de théologie qui fut d'une grande bénédiction à l'église syrienne.

Alors qu'en été 1903 Jakob Künzler était en vacances en Suisse, il reçut une lettre du pasteur Djürdji⁹⁷ de l'église protestante syrienne le priant de tout faire pour obtenir des moyens afin de créer une école. Là-dessus, il frappa vainement à différentes portes, jusqu'au moment où, grâce à la recommandation du Dr H. Christ-Socin (père de notre médecin d'Ourfa), il trouva le grand bienfaiteur, le pasteur Karl Sarasin-Forcart d'Arlesheim et, par son intermédiaire, d'autres familles de Bâle prêtes à soutenir cette nouvelle fondation.

Jakob Künzler eut vite fait de réunir 1000 FS, somme nécessaire pour couvrir les salaires des enseignants pendant une année. En outre, il reçut encore 1000 FS pour la construction de l'école avec deux salles. Au bout de deux ans, celle-ci comptait 100 élèves dont deux enfants juifs ! Au cours des années, son nombre augmenta jusqu'à 300 enfants, lorsque le diacre Künzler réussit à unir par cette question scolaire les vieux Syriens et les Syriens protestants. Comme l'apprentissage des langues était très important pour les progrès des enfants, on y enseignait le turc, l'arabe et l'anglais ; plus tard, avec la construction de la voie ferrée en direction de Bagdad, on y enseigna l'allemand au lieu de l'anglais. La vieille langue syriaque n'était pas obligatoire. Elle n'était apprise que par quelques élèves, qui, comme enfants de chœur, devaient lire dans l'ancienne église syrienne.

En 1904 à Ourfa, il y eut une autre « construction » au sens littéral du terme : même après son retour en Suisse, le Dr Christ demeura un ami fidèle de l'œuvre à Ourfa. Avec l'aide de quelques-uns de ses bons amis de Bâle, il trouva les sommes (10 410 FS) qui permirent l'acquisition d'un terrain sur lequel furent construits des locaux accueillant la clinique, l'hôpital et les appartements pour le personnel hospitalier.

Ce fut à Sivas que l'orphelinat de garçons « Swiss Home » put enfin porter à juste titre son nom de « Home Suisse » (Photo 6).

Alors, en automne 1900, le « Comité Central » décida de l'acheter et paya pour cela 450 pièces d'or turques (environ 11 000 FS).

Et en été 1903, dans la cour de l'orphelinat, fut construit, un nouveau bâtiment avec deux ateliers de cordonnerie et de menuiserie, ainsi que des

chambres supplémentaires pour les enseignants et une infirmerie. Cette construction permit d'économiser les sommes élevées destinées à la maison que l'on avait louée jusqu'à présent ; d'autant plus que tous les travaux furent exécutés par les grands garçons qui travaillaient avec ardeur et joie à bâtir « leur maison ».

19. Les voyages de Léopold Favre en Turquie.

C'est au cours de l'été 1903 que Léopold Favre entreprit son premier grand voyage qui fut suivi de cinq autres jusqu'en 1909. Son indépendance financière lui permettait de faire tous « les voyages d'inspection » à ses propres frais. Aussi fut-il le premier membre du bureau central qui put le mieux se rendre compte de la vie des orphelins et du peuple arménien en Turquie.

Premier voyage, du début août à la mi-décembre 1903 — Genève, Marseille, Constantinople, Samsun, Marsovan, Amasia, Tokat, Sivas (Gürün), Kharpout, Malatia (Arabkir, Eghin), Marache, Adana, Tarse, Mersina, Constantinople (Brousse, Bardezag), Genève.

Au cours de ce premier voyage, il demeura plus d'un mois à Sivas. Il fut très impressionné par le bon esprit des collaborateurs et collaboratrices et l'aménagement fonctionnel des orphelinats, des écoles et des ateliers. Il lui fut parfois très douloureux de ne plus pouvoir arriver avec beaucoup d'argent, comme lors de sa première visite à Constantinople, mais au contraire de devoir annoncer que bientôt notre tâche prendrait fin : lorsque les enfants seraient élevés, nous n'en prendrions pas d'autres, notre travail dans ce pays n'étant que temporaire.

Cela le déprimait beaucoup, car il voyait combien, dans de nombreux cas, l'aide était encore nécessaire. « Oh, quand on pense à tout l'argent que nous gaspillons en Europe ! Souvent, il suffirait de si peu pour pouvoir aider ici » écrivait-il dans une de ses lettres de voyage de Sivas. Et plus tard : « Aujourd'hui est arrivée une pauvre mère de cinq enfants ; elle gagne 150 FS par an et c'est tout. Elle nous a suppliés de prendre un ou deux de ses enfants à l'orphelinat. Selon l'ordre, nous avons été obligés de refuser, et cela nous a fait mal.

« Cette somme de souffrances est épouvantable, indescriptible, et elle ne vous quitte plus lorsque ensuite vous rentrez chez vous dans un pays d'abondance et de bien être. »

Deuxième voyage, du 12 août au 23 décembre 1904 — Genève, Marseille, Constantinople, Samsun, Sivas, Eghin, Kharpout, Marache, Aïntab, Alexandrette, Beyrouth, Port-Saïd, Marseille, Genève.

Ce voyage, Léopold Favre le fit en compagnie de Mlle Katharina Stucky qui, pour des raisons familiales, était rentrée en Suisse en 1901 et qui, maintenant, retournait à Sivas. À cause de la réduction du nombre des orphelins, elle accepta de reprendre du service à temps partiel comme infirmière pour répondre au souhait du médecin américain, le docteur Clark. Et Léopold Favre fit l'intérim comme « Directeur » après le départ de M. et Mme Margot jusqu'à l'arrivée de M. Ernst J. Christoffel en octobre de la même année.

Troisième voyage, du 12 août à la fin octobre 1905 — Genève, Marseille, Constantinople, Samsun, Sivas, Gürün, Kaiserie, Nigdé, Ereğli (station de chemin de fer), Konia, Constantinople, Budapest, Vienne, Genève).

En vue des problèmes à résoudre, il était important que Léopold Favre entreprenne ce voyage en compagnie du Prof. G. Godet, notre président. Sa présence à Sivas fut très précieuse pour les collaboratrices suisses et les missionnaires américains.

Ces collaboratrices se faisaient aussi une idée précise de la vie quotidienne des orphelins, et c'était très important. Léopold pouvait écrire : « L'œuvre parmi les orphelins est très intéressante, et c'est pour moi une grande joie de voir cela de près et de constater quelques-uns de ces grands succès : des garçons qui se conduisent bien, qui apprennent consciencieusement leur métier, des maîtres compétents, des jeunes filles aimant l'ordre, et qui feront de bonnes maîtresses de maison se donnant à la tâche... Je suis convaincu que l'influence de notre personnel suisse sur les enfants est grande. »

Quatrième voyage, de fin juin à fin octobre 1906 — Genève, Vienne, Budapest, Constantinople, Batoum, Tiflis, Van, Bitlis, Mouch, Érzéroum, Sivas, Samsun, Constantinople, et en train jusqu'à Genève).

En juin 1906, la réunion annuelle de la « conférence » ordonna de fermer l'orphelinat de garçons de Sivas, car le nombre des garçons était tombé à 50. Léopold Favre eut pour mission d'étudier cette question et de faire un rapport.

Cette fois, il utilisa un tout autre itinéraire. Il fit le voyage jusqu'à Constantinople en train, et de là en bateau jusqu'à Batoum en compagnie de M. et Mme Raynold, du pasteur Lohmann, de Mme Spörri et d'une

sœur allemande, qui, tous se rendaient à Van, but de leur voyage, après d'énormes difficultés et tracasseries. Après plus de 2 mois de voyage, Léopold Favre arriva le 2 septembre à Sivas.

Là, il eut clairement conscience de l'injustice que l'on commettait en fermant l'orphelinat de garçons maintenant, car un nombre élevé d'entre eux n'avaient que 12 ou 13 ans. C'est pourquoi, à son retour, il demanda une prolongation de trois ans.

Par contre, il dut recommander au directeur des lieux, le prédicateur Ernst Christoffel, de se retirer de son poste à l'expiration de son contrat. Il y avait, entre lui et les personnes qui avaient dirigé l'œuvre depuis le début, une grande divergence de vues ; il en était de même dans la collaboration avec la mission américaine. Malgré de très grandes qualités, surtout de pédagogue, Ernst Christoffel n'était pas fait pour être à la direction de notre travail.

Cinquième voyage, du 5 avril à la fin mai 1909 — Genève, Marseille, Constantinople, Samsun, Sivas, Samsun, Constantinople, Budapest, Vienne, Genève.)

Au cours de ce voyage, il était accompagné de Mlle Marie Zenger qui retournait à Sivas après une année de congé en Suisse. À Constantinople, où ils vécurent la révolution, ils furent rejoints par Charles Fermaud⁹⁸ qui avait quitté Adana peu avant les massacres. Ils arrivèrent ensemble à Sivas le 25 avril sans avoir entendu parler des sanglants événements.

Après un entretien avec les collaboratrices et les missionnaires américains, l'on ferma l'orphelinat au début de mai 1909, si bien que Mlle Katharina Stucky, la directrice des lieux, put entreprendre le voyage du retour avec Léopold Favre et M. Fermaud.

La fermeture de l'orphelinat des filles était également prévue, et elle interviendrait dès que celles-ci auraient atteint leur majorité.

Cependant, les massacres d'Adana conduisirent le Comité Central non seulement à poursuivre le travail, mais à l'élargir par l'accueil de nouvelles orphelines.

À Sivas, Léopold Favre apprit la déposition du sultan Abdul Hamid II par l'assemblée nationale et la nomination de son frère, le Prince Rechad Effendi, comme nouveau sultan sous le nom de Mehmed V (Mohamed V). Il fut aussi invité au sérail (avec les Américains) par le vali pour fêter la proclamation du nouveau gouvernement.

Le vali, en uniforme de gala, avec l'évêque arménien à sa droite (!) et le mufti à sa gauche, entouré d'officiers Jeunes Turcs et des notables de la ville, fit lire par un fonctionnaire les télégrammes de Constantinople, qui

mettaient le pays dans une joie indescriptible : destitution du sultan Abdul Hamid II, et nomination de son successeur le sultan Mehmed V.

À la mi-août 1909, Léopold Favre fit un voyage éclair à Constantinople (quelques jours seulement) sur le motif duquel on ne put rien savoir de précis.

Sixième voyage, de la mi-septembre au début décembre 1909 — Genève, Vienne, Budapest, Constantinople (en bateau), Alexandrette, Antioche, Aïntab, Marache, Adana, Mersina (bateau, Constantinople, Genève).

Son dernier voyage en Turquie conduisit Léopold Favre en Cilicie dans les régions des derniers massacres. Il s'acheva par un grand contour de la baie d'Alexandrette : d'abord au sud vers Antioche, de là vers le nord-ouest jusqu'à Marache, puis vers le sud-ouest jusqu'à Adana, et enfin jusqu'à Mersina. C'est là qu'il s'embarqua le 27 novembre 1909 pour ne plus revenir dans ce pays, dans lequel lui, l'ami des Arméniens, avait laissé son cœur.

Comment en est-on arrivé à ces massacres ?

20. La révolution « Jeune Turquie » de 1908.

La Turquie était en effervescence ; les chrétiens n'étaient pas les seuls à souffrir de la terreur sanglante d'Abdul Hamid II. En juillet 1908, une émeute éclata à Monastir (en Macédoine) dirigée par le major Jeune Turc Enver Bey. L'armée envoyée par le sultan passa du côté des insurgés. Le 23 juillet, le comité Jeune Turc adressa un ultimatum au sultan : rétablissement immédiat de la constitution de 1876, amnistie générale et liberté de presse ; en cas de refus, marche des 2^e et 3^e corps d'armée sur Constantinople ! Dès le lendemain, le sultan publia un « iradé » dans lequel il ordonnait la création d'un parlement et rétablissait la constitution. Le 17 décembre, Abdul Hamid II inaugurait le nouveau parlement avec une majorité Jeune Turquie⁹⁹ et prêtait serment sur la constitution.

Joie indescriptible dans toute la Turquie ! Jakob Künzler écrit au docteur A. Vischer, qui à cette époque-là était en vacances dans sa patrie : « Liberté dans l'Empire ottoman ! On croirait rêver ». Et dans un article, il dit : « Maintenant, il semble enfin que la longue, longue nuit de la servitude pour les peuples vivant dans l'Empire ottoman soit passée. Tout le monde respire enfin : les chrétiens comme les musulmans ; car, même si ce sont les chrétiens qui ont le plus souffert, depuis longtemps les Turcs, les Kurdes

et les Arabes aussi en avaient assez de la mauvaise économie qui paralysait tout. Nous souhaitons et nous prions sans relâche pour que ce soit vraiment l'aurore d'une ère nouvelle. Sera-t-elle durable ? Les chrétiens se réjouissent en tremblant, car beaucoup flairent derrière ce tournant un nouveau massacre. »

En vérité, comment les Arméniens pouvaient-ils être en sécurité pour leur vie et se réjouir aussi longtemps que le « Sultan Rouge »¹⁰⁰ était sur le trône ? Jakob Künzler non plus ne se fiait pas à la nouvelle situation : « Toute la manière de penser et d'agir des Turcs est commandée par le mot d'ordre : l'Asie aux asiatiques, l'Empire ottoman aux peuples ottomans ! » Paroles prophétiques lorsque nous pensons à la catastrophe de 1909 et 1915.

21. Massacres d'Adana en 1909.

« Le serpent change de peau, il n'en demeure pas moins serpent »

Le sultan, dont la personne avait été épargnée à cause du califat, méditait sa vengeance et le renversement du régime. Il avait pour le soutenir les religieux musulmans et tous les « vieux turcs » pour lesquels c'était comme une épine dans l'œil que les « Giaours », les chiens de chrétiens aient les mêmes droits que les croyants. En la subornant avec de l'argent, le sultan gagna à lui la garnison de Constantinople. Il réussit un putsch militaire, et au prix de 600 tués, renversa le gouvernement Jeune Turc. Le télégramme du kiosque de Yildiz disait : « À partir d'aujourd'hui, le Saint Chériat [la loi de Mahomet] est de nouveau en vigueur ». Pour les chrétiens cela signifiait l'ancienne absence de droits !

Jakob Künzler écrivait : « Sur des affiches, les croyants étaient invités à tuer les chrétiens et à aider à réhabiliter la loi du Chériat foulée aux pieds, qui proclame la préséance religieuse et civique des musulmans sur celle des autres religions. »

Dès le lendemain, le 14 avril, eurent lieu d'horribles massacres, des pillages et des destructions d'églises, d'écoles et de maisons, particulièrement dans les vilayets d'Adana et d'Alep. Le nombre d'Arméniens massacrés se situa entre 20 et 25 000, pour la plupart des hommes. Dans la seule ville d'Adana, et à l'entour, il y en eut plus de 6 000, parmi lesquels quelque mille ouvriers agricoles d'Hadjin, Marache, Sivas et des villages environnants qui étaient venus pour les moissons dans la plaine d'Adana. Parmi les victimes, il y eut aussi 22 pasteurs protestants du nord de la Syrie

et de la Mésopotamie. Ils devaient participer à l'assemblée annuelle des pasteurs qui, en 1909, devait se tenir à Adana. Les pasteurs d'Ourfa furent parmi les 7 collègues qui furent brûlés dans l'incendie de l'église d'Osmanie.

La richesse des Arméniens joua un rôle très important dans les massacres. Non seulement des Kurdes, des Tcherkesses et des Bédouins arabes participaient aux pillages, mais aussi des soldats des troupes régulières turques sous les ordres d'officiers Jeunes Turcs, et même des Turcs bien considérés.

Cependant, la réaction fut rapide :

17 avril : l'armée Jeune Turque marche sur Constantinople

24 avril : prise de la capitale

27 avril : l'assemblée nationale décide la déposition d'Abdul Hamid II.

Son frère, le prince Rachad Effendi, monte sur le trône ottoman sous le nom de Mehmed V (Mohamed V).

Les Jeunes Turcs se retrouvèrent à nouveau en pleine possession du pouvoir ; seulement leur prise de position vis-à-vis des événements sanglants d'Adana et des autres localités fut pour les Arméniens d'une inexplicable et angoissante ambiguïté : on n'a pas demandé des comptes aux officiers Jeunes Turcs qui, avec leurs troupes, avaient directement participé au massacre et aux pillages !

D'où le soupçon que les Jeunes Turcs aient été secrètement d'accord avec tout cela. Des massacres d'Arméniens sous la nouvelle constitution et le « gouvernement de progrès » étaient donc possibles ! Il fut alors manifeste que les « vieux turcs » et les Jeunes Turcs avaient, au plus profond d'eux-mêmes, le même esprit et la même position vis-à-vis des Arméniens. Un Turc reste un Turc.

22. Aide nouvelle et nouvel accueil d'orphelins en 1909.

En Suisse, comme en beaucoup d'autres pays, la nouvelle de ces récents massacres épouvantables avait profondément ébranlé les consciences et suscité une vague de solidarité.

Spontanément Léopold Favre s'était déclaré prêt à porter les premiers dons de soutien directement en Cilicie et de les distribuer sur place. Ceci se passa lors de son sixième voyage en octobre et novembre 1909. La somme totale de 107 280 FS fut employée à la reconstruction des maisons détruites, surtout à Kessab, à des ustensiles de ménage, à des vêtements et du linge, à du blé et de la semence, ainsi qu'à l'achat de bœufs pour les labours¹⁰¹.

En voyageant de lieu en lieu, Léopold Favre vit la nécessité d'une aide

aux orphelins à renouveler pour au moins 9 ans. C'est ainsi qu'il proposa au comité central l'accueil de nouveaux orphelins à Sivas et dans les autres maisons existantes.

Dans de nombreux cas, il trouva préférable de ne pas séparer certains enfants de leur mère, frères ou sœurs, si la mère était en état de bien les élever, et s'il se trouvait sur place une autre personne pour contrôler. Le montant de la pension qui leur était payée et leur salaire personnel permettaient à de nombreuses veuves d'élever elles-mêmes leur famille. Cela valut aussi pour les veuves des 22 pasteurs protestants qui furent tués ou brûlés lors des massacres. Les amis suisses des Arméniens se firent un devoir de prendre soin de quelques-uns de ces enfants (Photo 10).

À la fin de l'année 1909, 62 garçons et 32 filles avaient été à nouveau accueillis. Au total, avec les 69 anciens, il y avait 163 garçons et filles (80 garçons et 83 filles).

23. Le nord de la Mésopotamie et de la Cilicie sous la neige et la glace, en 1911.

Jakob Künzler écrivait d'Ourfa : « En janvier et février 1911, nous eûmes tempête de neige sur tempête de neige. Le froid descendait jusqu'à -15° C, et la neige atteignait 1,50 à 2 m de hauteur. Routes et chemins étaient bloqués. Les gens pouvaient à peine sortir de leurs maisons et brûlaient tout ce qui était en bois : des caisses, des morceaux de meubles, des planches, des portes, des cloisons, et même des poutres furent arrachées. De nombreux boulangers ne pouvaient plus travailler ; magasins et écoles restaient fermés. Dans les grandes plaines de Mésopotamie, les moutons et les chameaux affamés mouraient de froid par dizaine de milliers. La plupart des arbres fruitiers étaient aussi gelés. La perte des oliviers arrête toute fabrication du savon.

« Partout, chômage, faim et maladies.

« Le docteur Vischer visita les malades de la ville, quelle que fut la hauteur de la neige et la vigueur du froid. Il distribua des médicaments, apporta son aide. Cependant, il dit que les médicaments aident peu et que les gens ont surtout besoin d'une bonne nourriture¹⁰². »

24. Travail parmi les orphelins à Sivas de 1910 à 1914.

Mlle Katharina Stucky, qui était retournée en Suisse en 1909, s'était

déclarée prête à retourner à Sivas en 1910 après l'accueil de nouveaux orphelins. Le voyage Marseille-Constantinople-Samsun fut très éprouvant. À l'arrivée à Samsun, il manquait le bagage envoyé à l'avance avec le lit de voyage pour le trajet Samsun-Sivas : le tout était resté à Marseille ! Peu après son arrivée à Sivas, elle fut gravement atteinte du typhus. Six jours durant, elle fut à l'article de la mort, et ne guérit ensuite que très lentement.

Le travail dans les orphelinats eut un rythme régulier. Beaucoup d'enfants purent partir et faire leurs preuves dans la vie, à part quelques exceptions. La mission américaine pouvait ainsi témoigner : « Nous voyons les fruits de votre éducation dans les bons enseignants, les infirmières, les cuisinières et les travailleurs manuels que vous avez formés. »

Le nombre des orphelins tomba en 1911 à 148 garçons et filles (avec seulement quatre orphelins des contingents de 1897) ; en 1914, le nombre tomba à 119 garçons et filles parmi lesquels 50 filles du home de Sivas et 69 garçons et filles hébergés dans d'autres localités aux frais des Suisses. Le total des frais annuels pour 1914 s'éleva à 58 621,50 FS.

En 1913, Mlle Marie Zenger était en vacances dans son pays, où elle put trouver Mlle Emma Zbinden, institutrice, comme remplaçante de Mlle K. Stucky qui voulait quitter Sivas. Ensemble elles arrivèrent sur leur lieu de travail en août 1913.

En Suisse, Mlle Zenger avait pu décider le bureau central et les délégués à construire le nouveau bâtiment de l'orphelinat pour filles qui avait été projeté.

Le vieux bâtiment était situé dans un quartier fortement peuplé et se trouvait enserré de plus en plus par de nouvelles constructions.

Nos collaboratrices cherchèrent un endroit plus favorable. C'est alors que la mission américaine proposa de vendre pour le prix de 150 livres or turques (environ 3400 FS) une grande parcelle située en dehors de la ville, à la limite de son école de filles.

Le 17 février 1913, l'assemblée des délégués à Berne décida d'acheter le terrain, et au cours de la séance extraordinaire du 16 juin 1913 fut décidée la construction d'un nouvel orphelinat pour 50 filles (le seul orphelinat pour filles de toute la région). Un parent de Mlle Stucky, Monsieur Heinrich Hopf, architecte à Berne, élaborer les plans d'après les données de Mlle Zenger.

En vue de garantir une bonne exécution des travaux, le comité central chargea H. Hopf de se rendre en personne à Sivas. Ainsi, le 31 mars 1914, Heinrich Hopf quitta Berne. Il s'embarqua à Marseille et voyagea en bateau jusqu'à Samsun et atteignit Sivas au cours du mois d'avril. Hélas, il fut bientôt atteint du typhus, si bien que les travaux de construction ne purent

avancer. Par bonheur, il se rétablit et put, dès juin, reprendre la direction des travaux de construction bien qu'encore faible et convalescent.

Début août, les travaux furent arrêtés à cause du recrutement des ouvriers pour le service militaire. Chose curieuse : deux officiers allemands dirigeaient le recrutement turc ! Heinrich Hopf parvint malgré tout à poursuivre les travaux de construction jusqu'au toit. En ces jours-là, le gouvernement turc abolit les « capitulations » et le vali interdit immédiatement la poursuite des travaux. Il ne permit même pas de couvrir les combles, provisoirement en carton bitumé, et menaça de faire incendier toute la maison en cas de non observation de son ordre ! C'était le 24 septembre 1914. Averti par un télégramme, le Comité central donna son accord pour un retour immédiat de Heinrich Hopf en Suisse. Celui-ci arriva à Constantinople juste avant la déclaration de guerre de la Turquie à la Russie, et atteignit Berne fin octobre.

Mlle Zenger, à Sivas, ne perdit pas courage, et grâce à l'intervention de l'ambassade des États-Unis à Constantinople, elle réussit quand même à faire couvrir le toit. Et on travailla avec zèle à la poursuite d'autres travaux de construction.

Elle pouvait dire avec certitude que le déménagement se ferait en février 1915. Ce serait un joyeux emménagement dans la nouvelle maison. Comme les enfants allaient se réjouir dans les nouveaux locaux, beaux et aérés ! Les quelques petites chambres d'amis prévues pour les anciens orphelins qui voulaient venir en visite ou qui ne savaient où aller dans l'immédiat et qui pouvaient trouver ici un home pour quelque temps, remplirent Mlle Zenger d'une profonde joie.

Mais les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées... Le Seigneur en avait décidé autrement. Par suite de la Première Guerre mondiale qui venait d'éclater, la nouvelle bâtisse ne fut jamais complètement achevée. Ainsi, par exemple, tous les matériaux qui avaient été commandés en Suisse parce que l'on ne pouvait les trouver en Turquie, comme les fenêtres, les serrures de porte, les charnières, restèrent dans un port italien et ne parvinrent jamais à Sivas.

En juillet 1916, le gouvernement turc s'empara de tous les bâtiments de la mission américaine, ainsi que de ceux de notre œuvre suisse, et les mit à la disposition des militaires.

Les dépenses concernant le nouvel orphelinat s'élevèrent à 58 390,85 FS, y compris les frais de voyage de l'architecte Hopf.

Ce nouvel orphelinat n'existe malheureusement plus. Au cours des années, les Turcs s'emparèrent de tous les matériaux pour construire leurs propres maisons. Lorsqu'en 1956, Theodor Wieser voyagea pour la

première fois en Asie Mineure et visita Sivas, il ne trouva pas une seule pierre de l'orphelinat, mais seulement un emplacement vide, recouvert d'herbes. Par contre, il rencontra encore une vieille femme arménienne dans les ruines de la maison qui jadis avait été l'orphelinat de filles. Et dire que l'on voulait déjà à cette époque quitter cette maison vouée à la démolition pour emménager dans la nouvelle construction !

III

La catastrophe arménienne de 1915

1. Signes annonciateurs en Turquie.

En 1908, les Arméniens avaient salué avec une joie immense et beaucoup d'espoir pour l'avenir le nouvel ordre instauré par les Jeunes Turcs et le rétablissement de la constitution de 1876, car celle-ci octroyait aux chrétiens les mêmes droits qu'aux musulmans. Mais les massacres de 1909 apportèrent un cruel désenchantement, et leur firent reconnaître avec terreur que la mentalité des Turcs avait bien peu changé. De nombreux Arméniens avisés, surtout des gens jeunes et cultivés en tirèrent des conclusions et émigrèrent la plupart vers l'Amérique.

Au cours de ces années, l'Empire ottoman se trouvait dans une situation politique extrêmement critique, telle qu'elle ne l'avait probablement jamais été auparavant. Presque tous les peuples sous domination turque étaient en effervescence : des troubles et des révoltes se succédaient en Albanie, en Macédoine, en Arménie, en Syrie et en Arabie.

Là-dessus éclata la guerre avec l'Italie (1911-1912) qui se solda par la perte de toutes ses possessions en Afrique du Nord. À peine la paix était-elle conclue avec l'Italie que commençait la guerre des Balkans (1912-1913) avec la Bulgarie, la Serbie, la Grèce et le Monténégro.

La Turquie sortit également vaincue de cette guerre et dut se retirer de presque tous ses territoires situés en Europe.

Mais la guerre des Balkans eut aussi de lourdes conséquences en Asie-Mineure. Quelques centaines de milliers de musulmans turcs furent devant

les armées balkaniques victorieuses, et se replièrent en Turquie. Or, il était dans l'intérêt du gouvernement que ces réfugiés ne s'installent pas en Turquie occidentale, mais dans la partie orientale du pays, dans les régions limitrophes de la Russie, vers Van, Bitlis, Érzéroum, en d'autres termes dans les régions à population arménienne. Mais leur installation dans ces régions n'était possible qu'après avoir refoulé les populations habitant les lieux, ce qui n'alla pas sans actes de violence, de dépossession et de pillages, et plongea les Arméniens dans une grande amertume.

Le prestige du gouvernement Jeune Turc avait beaucoup souffert des défaites militaires et de la perte de la Tripolitaine, de Crète, des îles de la Mer Égée et des régions balkaniques. C'est pourquoi, il chercha à regagner les masses populaires en ranimant le sentiment national et religieux turc. Déjà auparavant, en octobre 1911, au congrès du parti Jeune Turc à Salonique, la pensée nationaliste panislamique — la seule domination par la race turque et la construction de l'empire sur un fondement purement islamique — avait été adoptée comme programme de gouvernement.

Maintenant, le racisme était porté au plus haut degré, et un boycott contre la population chrétienne s'organisa. Ces mesures étaient surtout dirigées contre les populations grecques de Turquie, mais la même politique était poursuivie contre les Arméniens. « Turquification et islamisation de l'empire » : telle était la devise des Jeunes Turcs.

En décembre 1914, Jakob Künzler, se rendant alors d'Ourfa à Bagdad, écouta une conversation entre le major Jeune Turc Néfis Bey et le prince perse Saleh. Un soir, le major avait entamé dans la conversation la question arménienne et disait : « Nous, les Turcs, nous devons ou bien exterminer les Arméniens jusqu'au dernier, ou bien les obliger à s'expatrier. Une cohabitation avec eux dans les limites de notre empire est totalement exclue. »¹⁰³

Qu'avait-dit, dès 1896, Kutchük Saïd Pacha ? « Pour régler la question arménienne, il faut se débarrasser des Arméniens, en finir avec eux ! »

2. Réformes pour les provinces arméniennes et éclatement de la Première Guerre mondiale en 1914.

Œuvre de secours à Ourfa et Sivas.

À aucun moment sous le gouvernement Jeune Turc, les persécutions des Arméniens dans le style d'Abdul Hamid n'avaient cessé.

L'expérience ayant prouvé que le sort des Arméniens ne s'était pas amélioré, les Puissances furent amenées à reprendre l'idée de réformes. En mai 1913, la Russie en prit l'initiative. Après un refus initial, l'Allemagne se

laisa gagner à la collaboration d'un nouveau programme de réformes. Les autres puissances se déclarèrent d'accord pour que la Russie et l'Allemagne règlent les affaires d'après le programme élaboré par le « Dachnagtsoutioun ». Pour ne pas blesser la dignité de la Sublime Porte, il fallait que l'œuvre de réforme apparaisse comme étant une partie de la loi intérieure turque sur l'administration des vilayets. Malgré cela, la vanité et la susceptibilité Jeune Turquie s'en trouvèrent fortement touchées. À l'aide de prétextes de toutes sortes, le gouvernement Jeune Turc fit tout traîner en longueur. Mais devant l'unanimité des Puissances, il dut se raviser, et publia le 8 février 1914 le programme de réformes qui devait assurer aux Arméniens la vie et la propriété et leur reconnaître l'égalité des droits politiques.

Sur proposition des Puissances, deux inspecteurs généraux furent nommés par le gouvernement turc : le général hollandais Westeneck, ancien gouverneur des Indes hollandaises, et le major norvégien Hoff. Le premier dut s'installer à Érzéroum, le second à Bitlis. C'est avec des grincements de dents que les Jeunes Turcs perçurent ce tournant en faveur des Arméniens.

Depuis Abdul Hamid, chaque fois que la question des réformes en faveur des Arméniens a été soulevée, cela a été pour les Turcs une atteinte à la souveraineté de leur état ; et les Arméniens allaient le payer.

Puisque toute la nation arménienne était intéressée par la question des réformes, les Arméniens étaient accusés par les Turcs de haute trahison et devaient être en conséquence sévèrement punis dès que l'occasion se présenterait.

Déjà, des fanatiques turcs influents disaient publiquement que, si les Arméniens ne voulaient pas laisser tomber cette question des réformes, il y aurait un règlement de comptes avec des massacres, en comparaison desquels ceux d'Abdul Hamid n'étaient qu'un jeu d'enfants.

La Première Guerre mondiale éclata. Les peuples d'Europe s'entre-déchirèrent et n'eurent plus le temps pour les « questions politiques marginales ». La Turquie se sentit libérée de cette surveillance qui lui pesait et de la constante ingérence des puissances étrangères dans ses affaires intérieures. La première chose qu'elle fit fut d'annuler les mandats des deux inspecteurs généraux et d'arrêter toutes les réformes. La deuxième chose fut l'annulation des capitulations sans entente préalable avec les puissances concernées. En septembre fut décrétée la mobilisation générale, et le 12 novembre, l'entrée en guerre de la Turquie aux côtés de l'Allemagne et de l'Autriche. Simultanément, le sultan Mehmed Rechad déclarait la « Guerre Sainte »¹⁰⁴. La déclaration de guerre de la Turquie aggrava à l'extrême la situation des Arméniens. La frontière russo-turque passait alors à travers

l'Arménie. De part et d'autre de cette frontière, près de deux millions d'Arméniens ; ajouté à cela, en Arménie russe, le centre de l'Église et de la nation : Étchmiadzin avec le Catholikos. Les Arméniens de Turquie devinrent soldats turcs, mais les autres Arméniens, à l'est de la frontière, durent servir comme soldats russes. Quelle tragédie ! Et pourtant, tant du côté russe que du côté turc, au début de la guerre, les Arméniens accomplirent loyalement leur devoir vis-à-vis de l'autorité respective.

Enver Pacha, le vice généralissime de l'armée turque témoigna même auprès du patriarche arménien de sa très grande satisfaction du comportement et du courage des soldats arméniens sur le front caucasien.

« L'Œuvre d'Assistance Suisse aux Arméniens » fut, comme du reste tout le monde en Europe, surprise par les événements. À Ourfa, seul le docteur Armenak était à son poste. Le Dr Vischer était depuis le mois de mai en vacances en Suisse avec sa famille, et reçut un ordre d'appel comme médecin militaire. Le diacre Künzler était parti avec sa famille pour les vacances d'été à Safed (Palestine), et ne revint que le 20 août à Ourfa. À Sivas, il n'y avait plus que Mlle Marie Zenger à son poste¹⁰⁵ après le départ de l'architecte Hopf.

Le 5 décembre, notre comité central reçut un télégramme du missionnaire américain de Sivas, M. Patridge, disant : « Mlle Zenger va partir le 7 décembre avec le Dr Clark et Miss Graffam à Érzéroum soigner les soldats turcs blessés. La mission américaine se charge de la responsabilité de l'orphelinat. »

La guerre à la frontière russo-turque exigeait beaucoup de sacrifices. Érzéroum, situé à 12 jours de voyage à l'est de Sivas, devint le quartier général de l'armée turque ; il y avait aussi là-bas des hôpitaux de campagne dans des bâtiments réquisitionnés. Mais il y avait peu de médecins et de personnel soignant. C'est pourquoi le gouvernement turc s'adressa à la mission américaine et lui demanda la contribution de ses médecins et infirmières. La mission se sentit obligée de donner suite à cette demande. Comme Mlle Zenger avait été jadis infirmière, elle fut elle aussi priée d'aller à Érzéroum y soigner les soldats malades et blessés, ceci jusqu'au printemps 1915.

Ce voyage en voiture fut extrêmement fatigant. Les routes étaient très mauvaises et souvent à peine praticables. Les cols qu'ils durent franchir étaient très enneigés. Souvent ils furent obligés de passer des nuits entières dans la voiture parce qu'ils ne pouvaient pas trouver d'auberges. La misère qu'ils trouvèrent à Érzéroum défiait toute description : 600 blessés ou malades couchés, sans véritables soins, dans des baraques et des bâtiments. Il manquait des médicaments et des pansements. Avec cela, des épidémies

faisaient rage, surtout le typhus. Mlle Zenger se mit au travail avec courage et abnégation, et avec des aides, elle nettoya d'abord tous les locaux.

Elle servait et soignait partout où l'on avait besoin d'elle avec un amour prêt à tout sacrifice. Mais avec cela, elle n'oubliait pas l'orphelinat de Sivas. Par une active correspondance, elle restait en liaison avec les institutrices et les élèves, et se réjouissait à l'idée de pouvoir retourner là-bas au printemps. À la fin février arrivèrent à Érzéroum 200 infirmiers et infirmières de la Croix-Rouge allemande, ce qui libéra les équipes de secours volontaires.

Le 1^{er} mars, Mlle Marie Zenger, Miss Mary L. Graffam entreprirent le voyage de retour qui se déroula sans incident. Après 11 jours de voyage, elles atteignirent Érzingian, une ville située à mi-chemin d'Érzéroum et de Sivas. Le lendemain, Mlle Zenger se sentit trop faible pour poursuivre la route, et elle dut rester au lit. Le 15 mars, le médecin militaire allemand de la ville ordonna son transfert à l'hôpital où les infirmières de la Croix-Rouge soignaient avec un dévouement touchant. Ce n'est que le 18 mars que fut décelé le typhus qui eut rapidement raison de ses forces. Elle mourut le 23 mars sans avoir repris connaissance. Le 25 mars 1915, sa dépouille mortelle fut conduite au cimetière protestant arménien d'Érzingian où elle fut enterrée. Tout le personnel de la Croix-Rouge l'accompagna à sa dernière demeure.

Devant la tombe, le pasteur protestant arménien fit un discours poignant sur cette parole : « Elle a fait ce qu'elle pouvait faire »¹⁰⁶, faisant allusion à sa vie de dévouement et de sacrifice. Ainsi, elle repose en terre étrangère, loin de sa patrie, loin de l'orphelinat qu'elle avait tant aimé, où elle avait tant espéré reposer un jour, parmi les orphelins qui l'avaient précédée dans la mort.

Après la mort de la mère des orphelins, le home vit son œuvre se poursuivre avec quatre institutrices arméniennes, d'anciennes élèves, sous la direction de Miss Rice, Miss Fowle et Miss Graffam. La mission américaine réussit à placer l'œuvre suisse sous la protection du consul d'Allemagne à Samsun. De façon miraculeuse, les 50 orphelines et leurs maîtresses purent rester dans ce home sans être inquiétées, tandis qu'ailleurs tous les Arméniens étaient déportés.

À partir de mai 1916, il ne resta à Sivas plus que Miss Graffam et Miss Fowle ; les autres américains durent quitter la ville sur ordre du gouvernement turc.

3. Le malheur approche.

Dès novembre 1914, Jakob Künzler avait écrit au Dr Vischer à Bâle : « L'annonce du 'Djihâd' [la guerre sainte] avait causé beaucoup d'inquiétude parmi les chrétiens. On dirait que les musulmans sont en partie d'avis que le moment est venu d'exterminer tous les chrétiens sans exception. »

Cinq mois après le début de la guerre turco-russe, le comité Jeune Turc décida d'anéantir toute la nation arménienne. Au début de juin 1915, le ministre de l'intérieur, Talaat Bey, avait fait part à un fonctionnaire de l'ambassade d'Allemagne à Constantinople de son intention d'ordonner la déportation et de ce « que la Sublime Porte profitait de la guerre pour nettoyer complètement ses ennemis de l'intérieur (les chrétiens autochtones), sans être dérangée en cela par l'intervention politique des puissances étrangères. »¹⁰⁷

Les Arméniens étaient ressentis comme des corps étrangers dans l'État, et il y avait cette crainte, qu'à l'exemple des états balkaniques, ils aient le désir de se libérer, ce qui mettrait en danger l'existence d'une Turquie asiatique. Mais cette crainte ne reposait sur aucun fondement car, depuis le rétablissement de la constitution de 1876, les Arméniens avaient renoncé à l'idée d'une révolution, le Dachnagstoutioun était même devenu un parti politique légal ayant ses représentants à la Chambre des députés.

Pour comprendre la mentalité turque de l'époque, il nous faut considérer ce qui suit :

1. Si chez les sultans en tant que califes, le sentiment religieux de panislamisme était au premier plan, chez les Jeunes Turcs, c'était le pur nationalisme turc, le panturquisme ou touranisme (en accord avec le pays asiatique d'origine des turcs).

2. Les chrétiens, dans l'Empire ottoman, étaient des « Raïa », un troupeau. Le propriétaire pouvait en faire ce qu'il voulait : le traire, le tondre ou l'abattre.

3. Comme la femme musulmane était entièrement soumise à son mari, de même les chrétiens devaient l'être au gouvernement turc. La femme qui s'avisait de se mettre en relation avec un étranger méritait la mort.

4. Le prétexte de punir des centaines de milliers d'innocents à cause de quelques coupables fut justifié par un officier turc avec cette remarque : « La même question fut déjà posée jadis à notre prophète Mahomed — que la paix repose sur lui ! — qui répondit : 'Si une puce te mord, ne les tueras-tu pas toutes ?' »

4. Déroulement des événements.

Automne 1914 : mobilisation de l'armée turque. Recrutement de tous les hommes (aussi des Arméniens) de 20 à 45 ans, et plus tard de 18 à 50 ans. Sévère réquisition des produits alimentaires (surtout chez les Arméniens) contre des tickets du gouvernement qui ne furent jamais rachetés !

12 novembre 1914 : déclaration de guerre aux Alliés. Début des opérations militaires contre la Russie et sur le canal de Suez, opérations victorieuses au début.

Début janvier 1915 : défaite turque à Sari-Kamich. Deux corps d'armée turcs décimés par les Russes (campagne d'hiver : les troupes n'en peuvent plus ; elles souffrent de faim, de maladie ; les soldats meurent gelés).

30 janvier 1915 : l'armée russe occupe Tabris.

Début février 1915 : le général Djemal Pacha bat en retraite sur le canal de Suez.

L'enthousiasme de la victoire des Turcs au cours des premiers mois fait place à un profond abattement. Les Turcs craignaient aussi que les Arméniens se livrent à un soulèvement armé. C'est pourquoi, en février 1915, trois décisions furent prises au ministère.

1. Désarmer tous les soldats arméniens et les employer comme bataillons de travail à la construction d'installations militaires et de routes.

2. Rechercher des armes chez tous les civils arméniens. Cette action devait avoir des conséquences funestes : celui qui livrait des armes allait en prison pour détention d'armes interdites ; celui qui n'en livrait pas allait également en prison et était torturé jusqu'à ce qu'il avoue ou qu'il meure !

Mais c'était la troisième décision qui était la plus tragique pour les concernés : l'extermination de tous les Arméniens en tant qu'éléments hostiles à l'État.

5. Les quatre stades du plan d'extermination.

1. Désarmement et anéantissement progressif des contingents arméniens de l'armée turque. Tout d'abord, même les uniformes leur furent retirés.

2. Arrestation, déportation et assassinat des notables et des conducteurs spirituels du peuple arménien.

3. Désarmement de la population civile arménienne et, en même temps, organisation et armement des Kurdes, des Tcherkesses¹⁰⁸ et de

bandes de criminels (tchetehs)¹⁰⁹ que l'on devait charger de la triste besogne des massacres.

4. Déportation de toute la population civile arménienne que l'on a totalement désarmée dans l'intention de l'anéantir, en partie par des massacres immédiats après qu'elle ait quitté son lieu d'habitation, en partie grâce aux difficultés et souffrances causées par le voyage, et en partie aussi par l'impossibilité de vivre dans son lieu de destination. L'exécution était confiée aux autorités civiles turques et à leur gendarmerie. À la décharge de la population turque, il faut dire qu'à quelques exceptions près, elle n'a ni persécuté, ni tué les Arméniens. Par contre, elle prit part au butin qui comprenait des filles et des femmes.

En règle générale, l'ordre de départ n'était donné que quelques jours ou quelques heures à l'avance.

Les déportés étaient contraints de tout abandonner : biens, maisons, champs, bétails, ustensiles et outils. La déportation signifiait aussi en même temps une totale confiscation des biens du peuple arménien, d'après la loi publiée au même moment : tous les biens laissés sur place par les Arméniens sont confisqués au profit de l'état.

Des émissaires spécialement envoyés de Constantinople avaient pour tâche d'inventorier tous les biens des Arméniens : mobiliers et immobiliers, dépôts bancaires, biens en douane et en magasins, richesses des églises et des monastères, afin de procéder à leur confiscation.

Lorsqu'il était permis aux déportés d'emporter chariots et bêtes de transport, les gardarmes qui les accompagnaient leur retiraient tout en cours de route, de même que l'argent, l'or, les bijoux et tout ce qu'ils avaient pu porter sur eux.

Ceux qui, après des semaines et des mois de voyage, purent parvenir au lieu de destination, n'étaient que gens en haillons, affamés et affaiblis par les maladies ; pour la plupart, femmes âgées, enfants et vieillards.

6. Étendue des déportations et des massacres.

Les déportations et les massacres s'étendirent aux régions de Cilicie, du nord de la Syrie, de l'Anatolie orientale et occidentale et du Caucase. Au même moment, le reste des réfugiés fut l'objet d'une islamisation systématique dans toute la Turquie. La raison en était la suivante : celui qui veut être un bon citoyen turc doit se réclamer de l'Islam. Tout vrai Ottoman doit être convaincu de ce que la croyance et la nationalisation ne font qu'un.

7. Jour noir en Arménie : 24 avril 1915.

Dans la nuit du samedi au dimanche 24/25 avril, toute l'élite intellectuelle arménienne de Constantinople fut arrêtée : députés, hommes politiques, écrivains, médecins, artistes, professeurs, prêtres, sans distinction de partis ou de confession, et avant même le lever du jour, ils furent transportés vers l'intérieur du pays et conduits à la mort. Ils étaient environ 600 personnes. Au même moment, commencèrent des perquisitions pour trouver des preuves de culpabilité. Même dans les écoles arméniennes de Gedik Pacha, de Kumkapu et de Yenikapu, dans les églises et au siège patriarcal, tout fut mis sens dessus dessous : on ne trouva rien.

Ce fut le début d'une épouvantable tragédie, de l'agonie du peuple arménien en Turquie. Aujourd'hui encore, les Arméniens se rappellent chaque année dans le monde entier ce 24 avril, jour de l'atroce génocide de 1915. Lorsque la nouvelle des déportations et des massacres parvint en Amérique, le gouvernement de Washington, par l'intermédiaire de son ambassadeur à Constantinople M. Morgentau, offrit d'accueillir les déportés sur des navires américains et de les emmener à ses frais en Amérique. La Sublime Porte refusa tout net !

8. Des déportations plus horribles que des massacres.

Des milliers de fois se répéta le même processus : les hommes et les jeunes gens étaient emmenés et tués à la sortie des villes et des villages ou bien fusillés par les soldats. Femmes, enfants, vieillards et malades devaient se mettre en route à pied ou dans des charrettes tirées par des bœufs.

Dans les villes, il leur était permis de transporter sur des charrettes tirées par des chevaux tout ce qui leur était nécessaire pour leur nouveau lieu de destination. Les pauvres ! En chemin, ils étaient attaqués et dépouillés de leurs biens. Il fallait poursuivre la route à pied, souvent sans eau, sans nourriture. La nuit, les femmes et les jeunes filles étaient violées par les gendarmes qui les accompagnaient. Lors de la traversée de villages et de villes, de véritables marchés d'esclaves étaient organisés et l'on exposait les plus belles femmes, les plus belles filles et les plus beaux garçons, pour qu'ils soient vendus aux Turcs. C'est le gendarme qui recevait l'argent de la vente ! C'est ainsi que des milliers de femmes et d'enfants atterrirent dans des harems et des fermes turques et auprès de bédouins arabes, servant de main d'œuvre à bon marché.

Le lendemain, le triste cortège reprenait la route, ou plutôt, les vic-

times se traînaient toujours plus vers le sud... vers ce lieu de destination qu'ils n'atteindraient jamais. Car l'ordre du ministre de l'intérieur turc Talaat Pacha était : « Le lieu de destination pour les personnes en question¹¹⁰ est le néant ! »

9. Déportation également dans les lieux où s'exerçait l'aide Suisse.

Notamment à Sivas, Kharpout, Marsovan, Bardezag et Ourfa. C'est sur les événements d'Ourfa que nous sommes le mieux renseignés à travers les rapports de Jakob Künzler qui, en compagnie de sa courageuse femme, a vécu à Ourfa la guerre de 1914 à 1919.

L'auteur tient les faits qui suivent en partie directement de Jakob Künzler avec lequel il a collaboré vingt années durant à Ghazir et à Beyrouth ; il a recueilli le reste dans ses lettres et écrits.

Depuis le début d'avril 1915 sévissait à Ourfa une épidémie de typhus. Jakob Künzler fut très gravement atteint et fut à l'article de la mort (fièvre pourprée propagée par des poux de corps). Il survécut grâce à sa robuste constitution et se rétablit complètement. Ce fut un miracle dont la conséquence fut bénéfique à l'œuvre : désormais immunisé, il pouvait assister tous les malades d'Ourfa atteints de ce mal.

Dans une lettre du 3 novembre 1916 adressé au Dr Vischer, il rappelle qu'il ne constate toujours pas d'atténuation de ce fléau qui se propageait de manière effrayante dans les camps de déportés, et fut pour des milliers et des milliers la délivrance de lourdes souffrances. Celui qui était atteint de fièvre pourprée tombait dans le coma, la plupart du temps, dès le deuxième jour, et mourait sans avoir repris connaissance. Tous ceux qui tombaient malades en cours de route restaient couchés au bord du chemin jusqu'à ce que la mort les délivre.

Si la fièvre pourprée était la « consolation » pour les déportés dont elle abrégait rapidement les souffrances, elle était par contre l'ennemi impitoyable de leurs bourreaux. Il n'y eut pas de maison où elle n'entrât. Le nombre des victimes dans l'armée et la population civile fut énorme, car le typhus se répandit peu à peu dans tout l'empire turc.

À Ourfa, la catastrophe commença en mai 1915 par l'arrestation des notables. Tout d'abord, ce fut l'évêque arménien qui, avec 40 hommes, fut emmené et porté disparu. Une semaine plus tard, on déporta un autre groupe de 50, et plus tard, un groupe de 100 Arméniens. À la fin du mois de juin, des caravanes de malheureux venant d'autres régions affluèrent, car

Ourfa était le point de jonction des routes où passaient des centaines de milliers de déportés venant des vilayets de Mamuret ül Aziz (Kharpout), Sivas et Érzéroum et allant tous vers les steppes de Mésopotamie.

Parmi ces déportés, il n'y avait plus d'hommes. Les convois ne se composaient plus que de femmes et d'enfants de 4 à 12 ans. Des convois de plus en plus sinistres. Les nouvelles qui pouvaient parvenir clandestinement des camps étaient si bouleversantes, que Jakob Künzler et sa femme avaient du mal à les formuler. « La plume se refuse à écrire ce que nous avons vu et entendu, note-t-il. À ce moment-là on ne pouvait pas sortir d'Ourfa et faire quelques pas à cheval sans rencontrer quelques cadavres à moitié dévorés ».

Sur 18 000 déportés partis de Kharpout et de Sivas, seuls 350 femmes et enfants parvinrent à Alep d'après le rapport du Dr Niepage résidant dans cette ville ; et sur 1 900 déportés d'Érzéroum, seulement 11 (6 femmes, 4 filles et un garçon malade).

Profondément bouleversé par ce qu'il vivait chaque jour, Jakob Künzler se rendit à Alep à la mi-juin 1915 et fit un rapport de la situation auprès des consuls d'Autriche et d'Amérique et demanda de l'aide. De retour, il écrivit au Dr Vischer sur simple carte postale : « Ici aussi l'orage commence à éclater sur les Arméniens. Nous ne pouvons pas faire grand chose pour notre pharmacien, pas plus que pour tous les autres. »

Le 10 août arrivèrent à Ourfa deux membres du comité Jeune Turc. À peine quelques jours plus tard, Jakob Künzler entendit dans les rues : « À bas les Giaours ! »

En septembre parvint l'ordre pour tous les Arméniens de quitter la ville d'Ourfa. Mais ceux-ci avaient vu suffisamment de convois de déportés pour ne pas imaginer le sort qui les attendait. Ils décidèrent de se battre au lieu de se laisser chasser. Les femmes et les enfants préféraient mourir plutôt que de tomber entre les mains des gendarmes turcs.

Meguerditch, un Arménien, homme de courage et de sang-froid, avait réussi quelques semaines plus tôt à acheter à Alep des armes et des munitions. Vêtu d'un uniforme d'officier turc, Meguerditch conduisit, avec ses camarades habillés en soldats turcs, le « convoi militaire » sans être arrêté ni reconnu jusqu'à proximité d'Ourfa. Puis, dès la tombée de la nuit, tout fut transporté dans le quartier arménien.

Dans la nuit du 29 septembre, on entendit les premiers coups de feu. Comme Ourfa en ces jours-là ne disposait que d'une troupe de policiers, le gouvernement télégraphia à Alep. Le général Fakri Pacha arriva avec 4 500 soldats, mais, jusqu'à l'arrivée des canons, ne put rien contre les Arméniens retranchés. Pénible constatation, la batterie turque était commandée par un officier allemand, le comte Wolf de Wolfskehl, adjudant du

général turc ! Après des jours de canonnade, les maisons fortifiées durent être prises d'assaut, mais l'infanterie turque fut repoussée avec de lourdes pertes. Les Arméniens auraient pu tenir encore longtemps, car ils ne manquaient ni de vivres, ni d'eau, ni de munitions. Mais le drame légendaire des Arméniens, leur manque d'unité, fut ici aussi leur malheur et un secours pour les Turcs. Lorsqu'au 5^e jour de siège, Meguerditch fut mortellement atteint par un éclat d'obus alors qu'il tenait conseil dans l'église, la plupart perdit courage et une grande foule d'hommes, de femmes et d'enfants exigea la reddition, sachant pourtant qu'elle ne bénéficierait d'aucune grâce. Cela signifierait la mort pour les hommes, la déportation pour les femmes et les enfants. Mais pourquoi alors ne pas se défendre jusqu'à la mort ? C'est pourquoi de nombreuses femmes et leurs filles ne voulaient pas entendre parler de reddition et préférèrent mourir en combattant plutôt que de perdre leur honneur. Cependant, la majorité voulait la reddition. La veille, on sonna encore une fois le tocsin.

« C'était horrible à entendre » remarque Jakob Künzler. Puis vint le jour de la reddition, le 16 octobre 1915. Les hommes durent se placer à tel endroit en levant les bras ; les femmes et les enfants devaient tous se rendre à la porte de la ville avec un simple baluchon.

10. « Apporte-nous du poison, beaucoup de poison ! »

Jakob Künzler vit le très long cortège de femmes et d'enfants. « Ah, c'était terrible, affreux, à crier de désespoir, écrivit-il, devoir regarder défiler tous ces visages familiers, et lire sur leurs traits l'expression du désespoir. Tous, en se tordant les mains, criaient vers moi : 'O frère Jakob, sauve-nous, sauve-nous'. Cependant, que pouvais-je faire pour eux ? Rien ! Moi-même étais désespéré de voir qu'il n'y avait aucune voie pour obtenir leur salut ».

Il faut dire, à l'honneur des Arméniens, que quelques centaines d'hommes seulement se rendirent, et presque toutes les femmes et les enfants. Quant à ceux qui ne voulurent pas se rendre, ils restèrent retranchés dans leurs maisons fortifiées, et il fallut encore trois semaines au gouvernement pour se rendre maître de tout le quartier arménien. Durant ce temps, la fusillade ne cessa pas, ainsi que les incendies.

Le massacre des hommes dans les cours des mosquées et dans les prisons dura plusieurs jours. Après avoir achevé les hommes, ils entreprirent l'évacuation des femmes et des enfants, dont la souffrance morale dans les camps était parvenue à un degré extrême.

Mme Künzler, qui se rendait aussi tous les jours dans les camps, voyait des choses affreuses : des mères qui n'avaient plus rien à donner à leurs nourrissons les déposaient en rangées dans la cour. Les enfants criaient aussi longtemps qu'ils pouvaient. Lorsqu'ils cessaient de crier, ils respiraient avec difficulté jusqu'à ce que la mort les délivre. Dans les premiers jours, Jakob Künzler visitait les camps avec du pain ; les femmes lui crièrent : « Tu nous apportes du pain, à nous les enfants de la mort ? Non ! Apporte-nous du poison, beaucoup de poison ! Ah ! ne nous laisse pas évacuer ; fais en sorte que nous puissions mourir ici ! » D'autres femmes lui montraient des flacons de poison et voulaient connaître la dose pour que les provisions fussent au plus grand nombre.

Et vint le jour de l'évacuation de ces gens voués à la mort ! Les femmes ne voulaient pas aller sur la route ; des gendarmes les faisaient avancer à coups de fouet. Dans la rue, une femme se jette à terre. Elle ne veut plus se relever. Le gendarme doit la tuer sur place. Il la perce avec sa baïonnette, mais pas assez fort pour la tuer, si bien qu'elle n'est que blessée. Le sang coule de ses blessures. Finalement, elle se décide quand même à se relever, et se met à marcher. Là-bas, une autre femme tente de s'échapper par une rue latérale. Un gendarme l'aperçoit et la poursuit. Un coup part. Délivrée par la mort, elle a eu plus de chance que ses sœurs. Parmi le groupe marche la fille d'un commerçant arménien âgée de 14 ans. Un Turc l'empoigne, mais elle se défend. Un gendarme s'approche, mais ne veut pas aider le Turc. Cependant, voici que le Turc lui montre une pièce d'or dans sa main. Le gendarme change d'avis et la jeune fille disparaît avec le Turc. Elle aura un triste sort dans un harem. Environ 15 000 Arméniens périrent alors à Ourfa au cours des massacres et de la déportation.

11. Les gorges de la mort de l'Euphrate : Kemach-Boghasi.

Un autre rapport digne de confiance sur les massacres et les déportations a été communiqué par deux infirmières de la Croix-Rouge allemande qui étaient stationnées à Érzingian. À cet endroit l'Euphrate s'est taillé un chemin à travers les montagnes et coule vers le sud en se précipitant du haut des parois rocheuses abruptes.

Les deux infirmières racontèrent au Dr Lepsius ce qu'elles avaient entendu de la bouche des soldats turcs et ce dont elles avaient elles-mêmes été en partie témoins : les convois de déportés qui quittèrent Érzingian les 8, 9 et 10 juin 1915 dans un semblant d'ordre (les enfants étaient souvent

transportés sur des charrettes tirées par des bœufs) étaient accompagnés par des soldats. C'étaient des troupes gouvernementales de la 86^e brigade de cavalerie sous les ordres de leurs officiers. Malgré cela, seule une petite partie de ces déportés parvint à destination. La distance jusqu'à Kemal n'était que de 16 km à vol d'oiseau, mais la route était si sinueuse que sa distance était en réalité de 55 km. Dans ces défilés, les cortèges sans défense de 20 000 à 25 000 personnes, composés presque uniquement de femmes et d'enfants, coincés entre les militaires et des bandes de Kurdes qui les attendaient, étaient souvent attaqués. D'abord, ils étaient complètement dépouillés, puis étaient abattus ou égorgés de la plus horrible manière, et leurs cadavres étaient jetés dans le fleuve. Ce carnage dura du 10 au 14 juin et l'Euphrate, fleuve de vie du jardin d'Éden, se transforma en fleuve de la mort qui charria des mois durant les cadavres des personnes massacrées (Photo 12).

12. Les camps de la mort au bord de l'Euphrate en Mésopotamie

Un témoin neutre racontait : « Il est impossible de donner une idée des impressions épouvantables que j'ai ressenties au cours de mon voyage dans les camps disséminés le long de l'Euphrate. J'ai parcouru la rive droite du fleuve. Il n'est pas possible de parler réellement de camp. La grande majorité de ces malheureux couchaient à la belle étoile, entassés là comme du bétail, sans la moindre protection contre la chaleur ou le froid, presque nus, très irrégulièrement et très insuffisamment nourris. Exposés aux intempéries, affaiblis par les marches sans fin, ils étaient aussi exposés aux pires tortures, constamment en proie à des angoisses mortelles. Ceux qui restaient n'étaient plus qu'un tas de vieillards, de femmes et d'enfants. Les filles, encore souvent des enfants, étaient la proie des musulmans. Au cours des longues marches jusqu'au lieu de leur destin, elles avaient été traînées, à l'occasion violées ou vendues, destinées à l'esclavage du harem.

« Partout où je suis passé, j'ai été témoin des mêmes scènes ; partout, j'ai vu la même bestialité des bourreaux, les mêmes tortures dont ces malheureux étaient victimes.

« Depuis Meskene jusqu'à Deir-es-Zor, partout les rives de l'Euphrate témoignent des mêmes atrocités. Comme pour l'enfer de « Dante », on peut écrire à l'entrée de ces camps : « Oh ! vous qui entrez ici, abandonnez toute espérance ! »

13. Résistance armée : un drapeau de la Croix-Rouge sauve 4 000 personnes.

La bataille d'Ourfa fut un acte d'auto-défense, une lutte contre l'extermination planifiée comme cela se produisit aussi à Van, à Mouch, à Chabin-Karahissar (près de Trébizonde), dans les montagnes de Sassoun et à Suedjié au Musa Dagh. Ces événements n'avaient aucun lien les uns avec les autres, mais étaient seulement des actes désespérés de défense légitime. Le gouvernement turc les a qualifiés de révolution et les a utilisés comme preuve pour justifier ses mesures contre les « Arméniens rebelles ». Ce n'est qu'au Musa Dagh que le combat connu un heureux dénouement au cours duquel 4 058 arméniens furent sauvés par des navires de guerre français et embarqués pour l'Égypte¹¹¹. Nous avons un rapport de ces événements grâce au pasteur protestant arménien Dikran Andréassian qui a connu personnellement l'auteur de ce rapport qui s'intitule : « Un drapeau de la Croix-Rouge qui sauva 4 000 personnes ». Nous allons en reproduire ici un abrégé.

Sauvé par le drapeau de la Croix-Rouge

« J'ai été pendant une année pasteur de l'église arménienne protestante de Zeitoun, une ville de 10 000 âmes, peuplée exclusivement d'Arméniens, située au cœur des montagnes du Taurus et entourée de nombreux villages également chrétiens. Dès le début du printemps 1915, le gouvernement se mit à adopter une attitude menaçante envers la population. Les aînés et les notables furent convoqués et soumis à un interrogatoire pendant lequel on leur infligea la bastonnade. On porta contre les Arméniens des accusations insensées et impossibles pour leur extorquer de l'argent. Entre-temps, environ 6 000 soldats des troupes régulières étaient acheminés et logés dans des casernes au-dessus de la ville. Cinquante personnes parmi les Arméniens les plus en vue de Zeitoun reçurent l'ordre de se rendre à la caserne pour un « entretien avec le commandant ». Ils furent immédiatement faits prisonniers, et l'on vint chercher aussi leurs familles. Quelque temps après on apprit qu'ils avaient été envoyés vers une destination inconnue. Jour après jour, nous vîmes les différents quartiers de la ville être vidés de leurs habitants.

« En plus de la charge de pasteur, j'assurais en ce temps-là la direction de l'orphelinat de la mission. Un matin, le commandant me fit venir et me dit de me préparer pour un départ immédiat. 'Ta femme aussi, dit-il, de même que les orphelins'. Le dernier groupe de nos 10 000 habitants se déversa dans la vallée vers la déportation, le bannissement.

« Le premier jour de marche nous épuisa tous. Le lendemain nous arrivâmes à Marache dans un état lamentable ; les enfants avaient les pieds enflés et en sang. Après une intervention pressante des missionnaires américains, ma femme et moi pûmes obtenir du gouverneur l'autorisation de retourner à Yoghonoluk, mon village natal, qui se trouve près de la mer à douze miles à l'ouest d'Antioche.

« Des bruits couraient que même les villages des bords de mer étaient menacés ; malgré cela, nous poursuivîmes notre route vers le sud.

« Les gens de Yoghonoluk sont des gens simples et laborieux. Leur principale occupation était la fabrication et le polissage de peignes en bois dur. Beaucoup de nos hommes étaient aussi d'habiles sculpteurs sur bois.

« Dans les villages avoisinants, les principales occupations étaient l'élevage de vers à soie, et le tissage de mouchoirs de soie et de châles sur métier à tisser manuel. Chaque maison était entourée de mûriers, et beaucoup de magnifiques vergers en terrasses recouvraient les pentes des collines vers le sud et l'ouest.

« La large crête du Musa Dagh (« la montagne de Moïse »), qui touche le Djebel El Ahmar, s'élève à l'est. Chaque ravin, chaque pointe de rocher nous sont bien connus. Je mentionne ces faits de mon village natal pour que vous puissiez aussi essayer d'imaginer la vie calme et heureuse que les Turcs ont si brutalement et si complètement anéantie.

« 18 jours après mon arrivée au pays natal arriva un ordre du gouvernement turc d'Antioche selon lequel les 6 villages du Musa Dagh devaient se préparer à l'exode avant sept jours. Vous ne pouvez pas vous imaginer la stupeur et l'indignation que la nouvelle provoqua. Les villageois veillèrent toute la nuit pour se concerter sur ce qu'ils pourraient faire de mieux. Il semblait qu'il était sans espoir de résister au gouvernement, et cependant, la pensée que nos familles allaient être envoyées dans le désert semblait si affreuse que tant les hommes que les femmes préférèrent s'opposer à l'ordre du gouvernement. En attendant, tous n'étaient pas du même avis. Le pasteur Haroutioun Nokhudian, de l'église protestante de Bitias, était convaincu que c'était une folie que d'offrir une résistance, et que la dureté du bannissement serait peut-être atténuée. Il était d'avis de se soumettre. 60 familles de son propre village et un nombre considérable d'habitants du village voisin furent d'accord avec lui, et prirent la route en direction d'Antioche sous bonne garde turque.

« Comme toutes les communications avec le monde extérieur étaient coupées, nous ne pouvions compter que sur nous-mêmes, et il était clair que notre seule espérance était la grâce et la miséricorde de Dieu.

« Sachant qu'il serait impossible de défendre les villages situés au pied

de la montagne, nous décidâmes de nous réfugier sur les hauteurs du Musa Dagh. Nous primes autant de vivres et d'ustensiles que nous pûmes transporter¹¹². Tous les troupeaux de moutons et de chèvres furent acheminés sur la montagne, et toutes les armes dont nous avons besoin pour nous défendre furent mises en état. Nous trouvâmes 120 fusils modernes et de chasse, plus peut-être trois fois autant de fusils à pierre et de pistolets d'arçon. Cependant, plus de la moitié de nos hommes n'avaient pas d'armes. Au troisième jour, ils atteignirent les hauteurs de la montagne à la tombée de la nuit.

« À l'aube du jour suivant, tout le monde était au travail pour creuser des tranchées aux endroits les plus stratégiques et pour y dresser de grosses fortifications. Vers le soir, nous eûmes une réunion générale pour élire le comité de défense, auquel fut attribué l'autorité suprême sur nos six communes.

« Le délai de sept jours était presque écoulé, et nous remarquâmes que les Turcs avaient découvert notre fuite. Et le 5 août commença l'attaque ; mais les Turcs furent repoussés avec des pertes. Au moment où nous nous installions pour préparer notre repas, une pluie battante qui dura toute la nuit se mit à tomber. Nous étions mal préparés à cela. Nous n'avions pas eu le temps de construire des huttes avec des branchages et nous n'avions pas non plus de tentes ou de bâches imperméables. 5 000 personnes environ, hommes, femmes et enfants, furent trempées jusqu'aux os, et une grande partie du pain apporté se transforma en une pâte informe. Nous étions beaucoup plus soucieux de garder notre poudre et nos armes au sec, et nous réussîmes à les sauver.

« Plus tard, les Turcs rassemblèrent leurs forces pour une attaque générale. Ils avaient recruté 4 000 musulmans des alentours et leur avaient donné armes et munitions, si bien que cette horde avide de massacres et de butin était pour nous un terrible ennemi. Cependant, l'essentiel des forces turques étaient les 3 000 soldats des troupes régulières habitués à la discipline.

« Soudain, un matin, nos guetteurs annoncèrent l'apparition de Turcs à tous les cols. Ça et là ils avaient déjà occupé des versants et des crêtes. Nous étions épouvantés de les voir déjà en possession des hauteurs. Ils menaçaient notre camp, et des renforts ne cessaient de monter ; au cours de l'après-midi, nous nous aperçûmes qu'ils étaient bien plus nombreux que nous. Nous vîmes aussi que leurs fusils tiraient bien plus loin que les nôtres. Au coucher du soleil, l'ennemi avait acheminé, à travers les épais sous-bois et la forêt, trois compagnies jusqu'à environ 300 mètres de nos cabanes. Un

profond ravin humide nous séparait d'eux et les Turcs décidèrent qu'il était préférable de bivouaquer là plutôt que d'avancer dans l'obscurité.

« Nos dirigeants tinrent en toute hâte un conseil de guerre ; chacun savait que maintenant la situation devenait critique ! Finalement un plan audacieux fut adopté : ramper jusqu'au camp turc à la faveur de l'obscurité, exécuter un encerclement, puis attaquer soudain en ouvrant le feu et procéder à un combat rapproché.

« Nous savions que tout était perdu, si le plan échouait. Avec une extraordinaire adresse, nos hommes rampèrent à travers les ravins humides et les fourrés qui leur étaient familiers. L'encerclement réussit. Soudain, ce fut comme des éclairs et des craquements de tous côtés lorsque nos hommes passèrent à l'attaque. Après quelques instants, on voyait déjà le camp turc sens dessus dessous. De façon évidente, les Turcs croyaient à une attaque très dangereuse, car, moins d'une demi-heure plus tard, le colonnel donna l'ordre de repli et avant l'aube les forêts étaient effectivement libres de toutes troupes. Plus de 200 Turcs avaient été tués, et aucun signe n'indiquait une reprise des combats ; mais nous savions que l'ennemi n'était pas battu, il avait été seulement repoussé.

« Le jour suivant, tous les musulmans des alentours furent convoqués pour former une horde d'environ 8 000 hommes qui encerclerait le Musa Dagh et camperait du côté de la plaine. Leur plan était de nous affamer. Du côté de la mer il n'y avait pas de port, ni aucune possibilité d'entrer en liaison avec un port militaire. Le versant de la montagne tombait abrupt dans la mer.

« On tint des assemblées extraordinaires pour remercier Dieu pour sa protection et prier pour nos familles et les enfants.

« Lorsque nous nous aperçûmes que la montagne était assiégée, nous commençâmes à évaluer nos provisions. Durant la première semaine, nous avions épuisé le pain, les pommes de terre et le fromage. Très peu de personnes avaient pu emporter de la farine ou des fruits et légumes. Pendant un mois environ nous vécûmes de nos troupeaux ; nous utilisions le lait de chèvre pour les enfants et les malades, et chaque jour nous abattions de nombreux moutons et chèvres. Cette nourriture, essentiellement à base de viande, ne nous convenait pas, mais nous étions profondément reconnaissants de n'avoir pas ainsi à mourir de faim. Les troupeaux, que nous comptâmes soigneusement, ne nous fourniraient pas plus de deux semaines de provisions. Nous décidâmes de lancer un appel au secours, et désignâmes trois nageurs qui surveilleraient le passage de navires de guerre et s'éloigneraient de la côte à la nage en tenant un signal de détresse. Dans cet appel était décrite la situation désespérée de plus de 4 000 Arméniens,

et l'on implorait, au nom de Dieu et de la fraternité humaine, de l'aide et du secours.

« Mais les jours passaient, et pas une seule voile à l'horizon. À cause de la guerre, le cabotage était tombé à son niveau minimum. Entre-temps, sur ma proposition, les femmes avaient confectionné deux immenses drapeaux en toile de lin. Sur l'un était écrit en anglais en grandes lettres :

Christians in Distress: Rescue

(« Chrétiens en détresse : Secourez-nous »)

Le deuxième portait une grande Croix-Rouge en son milieu. Nous fixâmes ces deux drapeaux au haut de grands arbres et y mîmes une sentinelle pour scruter l'horizon du matin au soir.

« Les Turcs nous attaquèrent de nouveau à plusieurs reprises, et nous eûmes quelques durs combats, mais jamais de combats rapprochés comme lors de la première attaque en masse.

« D'un endroit stratégique favorable, les nôtres pouvaient faire rouler des blocs de rocher le long de la pente abrupte avec un effet terrible sur l'ennemi.

« Notre poudre et nos cartouches diminuaient. Les Turcs étaient évidemment au courant de notre situation de détresse, car ils nous invitaient à nous rendre avec des cris moqueurs. Ce furent des jours et de longues nuits d'angoisse.

« À cette époque, ma femme donna naissance à notre premier enfant, un garçon. Elle souffrait beaucoup lorsque, deux jours plus tard, nous nous enfûmes vers la mer, mais je la portais et je l'aidais tant que je pouvais. Dieu merci, elle va bien maintenant et notre petit garçon aussi.

« Un dimanche matin, au 36^e jour de notre défense, alors que je me préparais à encourager et à fortifier mes paroissiens par un court sermon, je fus effrayé par l'arrivée d'un homme courant à travers le camp et criant en se dirigeant droit sur ma cabane : 'Badvéli, Badvéli ! [Pasteur, pasteur !] un bateau de guerre ! Dieu soit loué ! Nos prières ont été entendues ! Si nous brandissons le drapeau de la Croix-Rouge, le bateau répondra avec son pavillon à signaux. Il nous voit et s'approche de la côte !'

« C'était le croiseur français « Guichen », un navire à quatre cheminées. Tandis qu'un de ses canots était envoyé, nous nous précipitâmes vers la plage et bientôt arriva une invitation du capitaine Joseph Brisson : une délégation devait monter à bord du navire et faire un rapport de la situation. Le capitaine envoya un message radio à l'amiral de la flotte, et peu après apparut à l'horizon le vaisseau « Sainte Jeanne d'Arc » suivi d'autres navires de guerre français. L'amiral nous adressa des paroles de consolation

et d'encouragement, et donna l'ordre de prendre à bord toutes les personnes de notre communauté.

« L'embarquement dura quelque temps et fut extrêmement difficile car la côte était sauvage. Nous dûmes grimper sur des radeaux improvisés pour atteindre, à travers le déferlement des vagues, les petites embarcations envoyées par les navires. Quatre croiseurs français et un anglais nous prirent à bord, et l'on prit soin de nous avec beaucoup de gentillesse. Deux jours plus tard, le 14 septembre, nous arrivâmes à Port Saïd (Égypte), et maintenant nous sommes hébergés dans un camp que les autorités britanniques ont installé pour nous.

« Il a été établi une statistique précise sur le nombre des survivants :

- 427 nourrissons et enfants au-dessous de 4 ans.
- 508 filles de 4 à 14 ans.
- 628 garçons de 4 à 14 ans.
- 1 441 femmes de plus de 14 ans.
- 1 054 hommes de plus de 14 ans.

4 058 personnes sauvées au total (K).

Dikran Andréassian. »

Un autre correspondant mentionne que les 6 villages eurent à déplorer 20 morts. Les 4 058 appartenaient à 868 familles¹¹³. 332 familles furent déportées¹¹⁴.

Les quatre navires de guerre prirent d'abord les femmes, les enfants et les vieillards à bord. Les hommes continuaient à se battre. Pour rendre possible leur retraite, les 4 croiseurs bombardèrent le 2^e jour les positions turques. Divisés en 20 petits groupes, les combattants, sans se faire remarquer, purent être embarqués sans avoir subi de pertes. Avec tout ce qu'ils ne pouvaient emporter, ils firent un énorme bûcher, et les derniers y mirent le feu. Une colonne de fumée gigantesque s'éleva dans le ciel et tandis que les navires emportant les rescapés s'enfonçaient dans la nuit en direction du sud, les flammes qui s'élevaient donnaient au ciel un aspect rougeoyant et baignaient les pentes du Musa Dagh d'un éclat rouge sang.

14. L'étendue du massacre.

D'après les statistiques du patriarcat arménien de Constantinople, le nombre des Arméniens de Turquie s'élevait avant la Première Guerre mondiale à 1 845 450. Ils étaient répartis en : 1 728 000 grégoriens, 76 500 ca-

tholiques et 40 950 protestants. 1 396 350 personnes furent déportées ou assassinées ; 204 700 furent épargnées et 244 400 purent fuir.

Furent touchés par la déportation tous les Arméniens habitant les vilayets d'Anatolie orientale et occidentale, de Cilicie et de Mésopotamie. Seul fut épargné le vilayet de Aidin avec Smyrne¹¹⁵, ainsi que Constantinople, Jérusalem et Bagdad. À Constantinople, le gouvernement turc ne put exécuter le plan de déportation générale, car l'Allemagne protesta énergiquement. Il craignait un scandale européen. Ainsi, hormis les intellectuels arrêtés en avril, seuls furent déportés les Arméniens ayant afflué de l'intérieur du pays vers la capitale. D'après un rapport du docteur en philologie E. Graeter de Bâle, professeur à Alep, leur nombre s'élevait à 20 000 personnes.

Échappèrent aussi à la déportation les Arméniens des vilayets de Van et des districts environnants. Dans la mesure où ils ne furent pas massacrés par les Kurdes, ils purent fuir et se réfugier au-delà de la frontière russe.

On peut appliquer le terme d'« épargnés » aux gens et familles qui, sous la pression des autorités, se convertirent à l'Islam et échappèrent ainsi à la déportation ; de même, aux innombrables, jeunes femmes et enfants qui furent entraînés dans des harems turcs ou des villages kurdes ou qui furent vendus à des bédouins arabes.

Comme nous l'avons déjà mentionné, les massacres et les déportations signifiaient pour les victimes et leurs familles la perte totale de leurs biens. D'après la loi turque, ils étaient déclarés biens abandonnés et, de ce fait, repris par l'état comme biens sans propriétaire. Tous les bâtiments scolaires et le matériel d'enseignement furent confisqués, les églises détruites ou transformées en mosquées et en écoles ou utilisées à des fins profanes.

15. Des oppositions aux déportations.

Tous les Turcs n'étaient pas d'accord avec les mesures prises par le gouvernement, bien au contraire : l'ancien président de la Chambre, Achmed Riza, et avec lui de nombreux sénateurs protestèrent énergiquement à la Chambre ; le grand vizir Saïd Halim Pacha, le président de la Chambre, Halil Bey, et le cheik Ul Islam étaient totalement contre ; de même que les valis d'Adrianople, de Smyrne, d'Alep et de Damas.

Quelques-uns tentèrent même d'organiser et de soutenir des actions de dernière chance, comme à Alep et à Damas, mais ils échouèrent devant la résistance des autorités. Le Kaimakan de Midiat fut même assassiné lorsqu'il refusa de laisser massacrer les Arméniens de son district. Tous les

fonctionnaires de l'État qui s'opposèrent à l'exécution des ordres furent relevés de leurs fonctions. Il en fut comme plus tard chez les Nazis en Allemagne : le parti Jeune Turc et ses organes s'imposaient partout. Il faut dire que beaucoup de mollahs et de nobles musulmans ressentirent les agissements du gouvernement contre les Arméniens comme une honte pour la Turquie ainsi qu'une transgression des commandements d'Allah. Même le peuple turc était en profond désaccord avec l'anéantissement des Arméniens. Il y eut tant d'Arméniens qui furent cachés par des familles musulmanes amies, surtout des femmes et des enfants, que le gouvernement publia une seconde ordonnance disant : « Celui qui cache des Arméniens sera déporté comme les Arméniens ! ».

La population turque dans son ensemble ne mérite pas qu'on lui reproche d'avoir porté la main sur ses concitoyens arméniens avec lesquels elle vivait en paix. Cependant, il est inutile de dire que la populace était partout prête à profiter des pillages.

Mais la déportation et le meurtre des malheureuses victimes est uniquement le fait des organes du gouvernement : gendarmes turcs, miliciens et troupes régulières qui étaient soutenus par des bandes de brigands organisés (tchetehs), des hordes de Kurdes et la fameuse tribu Tcherkesse des « Tchetchen » (lieu de résidence près de Rasul-Ain, Haute-Mésopotamie).

N'étaient pas non plus d'accord de nombreux consuls et des officiers généraux allemands. De la même manière, la direction allemande de la construction du chemin de fer de Bagdad refusa de restituer les Arméniens, car ils étaient ses meilleurs ouvriers et les plus capables. Il y eut aussi une tribu kurde qui ne prit pas part aux massacres et aux atrocités commises contre les Arméniens : les Kurdes Dersim¹¹⁶.

À partir du printemps 1916, ils osèrent même ouvrir leur district aux persécutés, si bien que leur territoire devint un lieu d'asile.

16. Premières nouvelles des massacres de 1915.

Le 24 mai « L'Agence Havas » à Paris avait diffusé une déclaration faite par les gouvernements français, britannique et russe dans laquelle il était question de massacres d'Arméniens dont le gouvernement turc s'était rendu coupable. Le 4 juin, le gouvernement turc démentait énergiquement et affirmait qu'il était totalement faux qu'il ait eu lieu en Turquie des meurtres et massacres perpétrés sur des Arméniens.

« Les Arméniens d'Érzéroum, d'Érzingian, d'Égin, de Sassoun, de Bitlis, de Mouch et de Cilicie n'ont commis aucun acte susceptible de

perturber l'ordre public et d'obliger le gouvernement à prendre des mesures contre eux... »

Les *Basler Nachrichten* (Nouvelles de Bâle) publièrent dans leur quotidien du 28 juillet : « Il semble qu'en ce moment aient lieu en Turquie des persécutions d'Arméniens sur une grande échelle... » Et le 25 août parut dans le *Journal de Genève* un article, « Les massacres d'Arménie », avec des données précises sur les événements, et qui concluait par ces mots : « On sait du reste de source sûre que le gouvernement Jeune Turc a déclaré que l'anéantissement total et définitif du peuple arménien était une nécessité et que rien ne saurait l'écarter de son projet ».

Le 28 août, le consul général de Turquie à Genève eut le toupet d'adresser une lettre à ce journal, lui demandant d'insérer son article à la même place où était apparu l'article du 25 août. Son article était un démenti formel : « Il n'y a pas eu de massacres d'Arméniens ! »¹¹⁷.

Le 16 septembre parut dans les *Basler Nachrichten* un compte rendu détaillé sous la plume du Dr Johannes Lepsius, « L'extermination d'un peuple », qui eut un grand retentissement.

Dès le début du mois de juin, le Dr Lepsius avait été informé par le ministère des affaires étrangères à Berlin des événements de Turquie. Il obtint l'autorisation d'entreprendre un voyage à Constantinople ; le voyage qu'il s'était également proposé de faire à l'intérieur du pays lui fut refusé par le gouvernement turc pour des raisons que l'on comprend aisément !

Sur le chemin de Constantinople, le Dr Lepsius rendit d'abord visite au Dr Vischer-Oeri, au Dr A. Oeri et au Dr E. Riggenbach à Bâle et à Léopold Favre à Genève et les mit au courant. Puis il fit une halte à Bucarest et surtout à Sofia où s'était réfugié le bureau central du Dachnachtsoutioun de Constantinople. Là il obtint des nouvelles précises qui lui donnaient déjà une image des événements qui se terminaient par une extermination planifiée de la population arménienne à l'intérieur du pays.

Il fut de retour vers la mi-septembre, fournit à Bâle et à Genève un rapport détaillé des événements et écrivit l'article cité plus haut, « L'extermination d'un peuple », qu'il n'aurait pas pu écrire en Allemagne à cause de la censure.

17. La réaction en Suisse

Le Dr Emmanuel Riggenbach de Bâle fut le premier à lancer un appel aux Amis Suisses des Arméniens, appel où il invitait à porter assistance et où il entamait une action en ce sens. Puis, en septembre et octobre, les

comités cantonaux d'aide aux Arméniens lancèrent un « appel pressant au peuple suisse »¹¹⁸ avec une centaine de signatures de personnalités éminentes de tous les cantons suisses. Ce fut en même temps l'occasion d'une convocation à une conférence qui eut lieu à Berne le 8 novembre. On y décida la création d'une puissante œuvre de secours sous le nom de « Schweizerisches Hilfswerk 1915 für Armenien » (œuvre de secours suisse en faveur des arméniens : 1915).

Le comité cantonal de Bâle se chargea de la direction de l'œuvre¹¹⁹, élu son bureau avec pour président le Dr Wilhelm Vischer-Iselin¹²⁰.

Pour justifier la nécessité de porter assistance, il fallait faire d'abord connaître le sort des Arméniens. Le Dr A. Oeri écrivit deux brochures, *Material zur Beurteilung des Schicksals der Armenier im Jahre 1915/16*. Le premier livret parut en 1915, le second en 1916. Les deux brochures furent traduites en français par Léopold Favre de Genève : *Quelques documents sur le sort des arméniens en 1915, Genève 1916*. Ces brochures furent remises à tous les responsables ecclésiastiques de la Suisse (protestants, catholiques, juifs) en allemand et en français. Elles reçurent partout un bon accueil et aboutirent entre autres à la formation d'un cinquième comité suisse de langue française, celui de Fribourg¹²¹, composé essentiellement de membres catholiques¹²². Même l'Arménie y était représentée par le père Gabriel Michaélian !

Dans les quotidiens¹²³ et au cours de nombreuses conférences, on attira l'attention du public sur la catastrophe arménienne de 1915.

Cette action de secours révéla la présence d'un collaborateur énergique en la personne de M. Piranian, un arménien résidant à Thalvil. Ses liens avec la patrie lui permirent de se procurer des documents dignes de foi qu'il utilisa dans quatre brochures¹²⁴.

Le succès de cette action d'information fut tel que le montant des dons, d'octobre 1915 à la fin de 1920, que perçut « L'Œuvre de secours 1915 » s'éleva à 552 360 FS, qui permirent d'atténuer beaucoup de misère et de sauver notamment de la mort des veuves et des orphelins. Cette œuvre fut ensuite dissoute et incorporée à la nouvelle organisation : « Bund der Schweizerischen Armenierfreunde » (Association des Amis Suisses des Arméniens).

18. Aide internationale aux déportés.

Un grand malheur réclame et trouve un secours tout aussi grand. Mais le tragique de tout secours humain, c'est qu'il ne peut jamais être maître de

ce malheur. Ceci est valable en particulier pour les malheurs de l'Arménie dont la situation s'aggrava par le fait que le gouvernement turc interdit tout secours extérieur au cours des déportations de 1915. Le but de toutes les mesures qu'il avait prises était, bien sûr, l'anéantissement des Arméniens.

C'est pourquoi, il est admirable de voir que quelques hommes et femmes, pour des motifs de conscience chrétienne, se sont armés de courage pour agir au mépris des ordres du gouvernement en portant secours aux déportés, souvent au péril de leur vie.

De cette abondance des secours, nous nous contenterons de rappeler ce qui concerne uniquement cette œuvre.

Alep : Dès la fin de juillet 1915, le négociant suisse E. Zollinger d'Alep mit sa grande maison gratuitement à la disposition de 13 orphelines arméniennes que le pasteur protestant Aaron A. Chiradjian avait rassemblées secrètement. D'autres maisons purent être louées. Le 10 août, le nombre des orphelins s'élevait déjà à 250, fin décembre à 420 et fin septembre 1920 à 2 016¹²⁵ ! Tous les dons pour les « Orphelins Arméniens » passèrent entre les mains de M. Zollinger. De 1915 à octobre 1918, ils provenaient des U.S.A., de Suisse, du consulat d'Allemagne et d'amis d'Alep ; à partir de novembre 1918, les dons émanèrent surtout des autorités militaires britanniques et, ensuite, du Haut Commissariat Français. Plus tard, l'œuvre américaine de secours « Near East Relief » (Secours au Moyen-Orient) prit en charge tous les orphelins.

Un deuxième orphelinat, avec environ 250 enfants, fut créé sous la direction de l'évêque de l'église grégorienne arménienne. Nous ne possédons malheureusement pas de renseignements précis sur ses activités et sur le nombre total des enfants qui purent être sauvés.

Une troisième œuvre d'assistance, sous la direction de l'infirmière bâloise Beatrice Rohner (de la DH de Marache), devint la plus importante pour Alep et la région environnante. Cette diaconesse était partie en 1915 de Marache à Constantinople pour communiquer à un représentant de la DH des renseignements précis sur les massacres et les déportations. Elle y rencontra M. W. W. Peet, le trésorier de la « Bible House » américaine, qui lui demanda : « Sœur Beatrice, vous êtes suisse ? Vous pourriez fonder à Alep, sa région et jusqu'à Deir-es-Zor sur l'Euphrate, une œuvre d'assistance pour les veuves et les orphelins qui ont survécu. Nous, les Américains, nous ne le pouvons pas, mais nous mettons à votre disposition tout l'argent nécessaire ! »

Grâce à cette source financière, Sœur Beatrice commença dès son retour à Marache, par l'intermédiaire de personnes dignes de confiance, une œuvre d'assistance clandestine en faveur des déportés.

Sous l'influence du colonel allemand Von Krees, on réussit à convaincre le commandant en chef de l'armée du Sud turc, le général Djemal Pacha, à la fin de 1915, à autoriser une aide en faveur des orphelins. Sœur Beatrice Rohner fut chargée de la direction. Elle ouvrit à Alep une grande œuvre de secours d'urgence qui fut surtout entretenue par les dons provenant des U.S.A. et de la Suisse.

Le nombre maximum des orphelins fut de 850, et son orphelinat passait pour être celui du gouvernement turc qui lui livrait de temps en temps des vivres !

Son œuvre fut encore plus importante auprès d'environ 20 000 personnes complètement démunies à Alep et ses environs, et dans les camps le long de l'Euphrate jusqu'à Deir-es-Zor.

Grâce à la fidélité des chrétiens autochtones, l'œuvre se poursuivait avec succès en secret, sans bruit, sans attirer sur elle l'attention des autorités, et consistait à distribuer de petites sommes d'argent. La misère put être quelque peu atténuée par la création d'emplois. Ainsi, grâce à l'intervention de Sœur Beatrice, environ 10 000 femmes et jeunes filles purent percevoir un salaire en filant et tissant la laine et le coton dans de grandes usines de tissage qui travaillaient à Alep pour l'armée turque.

Ce fut un coup très dur pour Sœur Beatrice lorsqu'un nouveau vali, un fanatique, arriva à Alep et ferma les orphelinats en février 1917. 70 enfants furent envoyés au Liban dans l'orphelinat turc d'Antoura où étaient élevés 2 000 enfants de réfugiés musulmans. Dans la pratique, cela signifiait que les garçons arméniens devenaient musulmans. 400 filles furent évacuées au début du mois de mars vers les orphelinats d'état de Konia, Ismad, Balikesri et Adabazar. Les autres garçons et filles purent fuir lorsqu'ils apprirent la nouvelle de la fermeture de leur orphelinat et se cachèrent dans Alep. À la question de Sœur Beatrice au vali : pourquoi était-ce justement ses enfants qui étaient évacués en premier lieu, il répondit avec cynisme : « Tes enfants sont les mieux nourris et les plus proprement vêtus. Si j'envoyais d'autres enfants que l'on a laissés dépérir par négligence, le gouvernement pourrait demander des comptes au sujet des sommes versées pour les secours d'urgence. » Sœur Beatrice dut accompagner elle-même ses orphelins à la gare. Elle était brisée de douleur, surtout parce qu'elle avait prié Dieu de préserver les enfants. Le 17 mars, elle commença à souffrir de dépression nerveuse. Jakob Künzler fut appelé d'Ourfa, arriva à Alep et l'accompagna jusqu'à Constantinople d'où elle regagna plus tard l'Allemagne¹²⁶.

« Notre œuvre d'assistance à Ourfa et aux environs, racontait Jakob Künzler, commença avec le début de la déportation générale ; c'était en

mai 1915. À ce moment-là transitaient ici les premiers convois de déportés venant d'Anatolie du nord et déjà dans le plus triste état ; aucun homme parmi eux, seuls des femmes et des enfants. Tous ceux qui, parmi la population chrétienne, pouvaient cacher l'un de ces malheureux le faisaient. Il était interdit aux musulmans d'offrir un abri aux Arméniens. Heureusement que tous les ordres administratifs trouvaient en Turquie leurs transgresseurs. Et si encore aujourd'hui des milliers et des milliers d'enfants arméniens font leur réapparition, c'est à ces transgresseurs qu'on le doit.

« L'hôpital de la mission put aussi sauver beaucoup de femmes et d'enfants. Il est vrai qu'il ne put pas sauver d'hommes, car même les blessés et les malades étaient repris et tués. Seule la missionnaire danoise, Mlle Karen Jeppe, réussit à sauver sept hommes malgré toutes les perquisitions dans les maisons.

« De juillet 1915 à juin 1916, nous n'hébergeâmes pas moins de 550 malades gravement atteints et même des mourants. Le nombre d'orphelins secourus était en juin 1916 seulement de 87, mais monta jusqu'en juin 1917 à 2 520 ! Mais l'assistance ne consistait pas seulement à empêcher les enfants de mourir de faim. Au début de 1917, ma femme aménagea en secret un petit orphelinat après avoir jadis déjà hébergé dans des familles chrétiennes de Syrie un certain nombre d'orphelins de père et de mère. En 1917, il y avait déjà 10 maisons pleines d'orphelins.

« En ville, personne n'osait évidemment cacher des hommes. Mais dans les villages, il y eut beaucoup de gens qui sauvèrent aussi la vie aux Arméniens. Ils agissaient bien sûr souvent par intérêt personnel. Un puissant propriétaire terrien (un agha) me dit qu'il n'était pas si sot pour tuer les hommes arméniens, car que ferait-il alors sans eux ! Ils s'acquittaient de tous les travaux et faisaient prospérer ses richesses ! »

Assistance aux Kurdes : un malheur que l'on ne pouvait prévoir devait faciliter à Jakob Künzler son travail d'assistance aux Arméniens. Environ 300 000 Kurdes de la frontière orientale de l'Anatolie furent déportés vers l'intérieur de l'Anatolie par le gouvernement turc. Là, ils devaient être progressivement assimilés. Au cours de l'hiver 1916-17 commença l'évacuation qui dura quelques mois. Les Kurdes furent d'abord hébergés dans la région d'Ourfa, puis aux environs d'Aïntab et de Marache. À cause de l'organisation turque plus qu'insuffisante, des milliers succombèrent aux tourments du voyage et à la faim.

Le désir de Jakob Künzler était maintenant d'apporter du pain aux affamés. Les Kurdes n'étaient-ils pas les ennemis séculaires des Arméniens ? n'ont-ils pas aidé à tuer les Arméniens, à dépouiller les déportés, à enlever femmes et jeunes filles ? L'heure était venue de rendre à ces émi-

grants le bien pour le mal. Jakob Künzler se rendit à Alep, demanda du secours auprès des consuls américain et allemand, et recueillit environ 150 000 FS qu'il employa pour acheter du blé et de l'orge, et fit distribuer le tout dans les villages environnants par quelques collaborateurs fidèles. Ce n'était pas une tâche facile, et plus d'une fois Jakob Künzler dut se rendre lui-même à cheval dans les villages pour voir si tout allait bien. Cette action en faveur des Kurdes musulmans fit une grosse impression sur les Turcs d'Ourfa et, par la suite, facilita beaucoup l'œuvre d'assistance de Jakob Künzler en faveur des Arméniens, œuvre qui prenait des proportions de plus en plus grandes.

19. Inquiétudes et espoirs en 1918.

La révolution russe de 1917 avait complètement changé la situation au Caucase. Après le retrait des troupes russes en 1918, des unités arméniennes de l'ancienne armée russe, formèrent avec les unités arméniennes de corps francs de Turquie, une « armée arménienne » pour combattre contre les Turcs. Cependant, l'armée turque de l'est put avancer et conquérir rapidement, de mars à mai, Érzéroum, Kars et Alexandropol. Dans toutes ces villes et dans les villages environnants, il y eut de nouveaux massacres. Tous ceux qui survécurent furent vers l'est. Après la dissolution de la « République transcaucasienne des travailleurs et des soviets » (Géorgie, Arménie, Azerbaïdjan), là-bas, le 28 mai 1918, avait été créée la « République démocratique d'Arménie ».

Pressé par les turcs et les tatares musulmans d'Azerbaïdjan, dès le 18 juillet, son président Avédis Aharonian¹⁴¹ demanda d'urgence à l'Allemagne des troupes et des effectifs de police pour protéger le jeune état. C'est dans cette atmosphère troublée que le Parlement arménien ouvrit sa première séance le 4 août 1918 à Ériwan.

20. L'armistice de 1918.

La guerre sanglante qui faisait rage depuis 1914 touchait à sa fin. Le 30 octobre 1918, la Turquie capitula et signa à Mudros¹⁴² devant l'amiral anglais Sir Arthur Calthorpe l'armistice qui fut suivi le 11 novembre de la capitulation de l'Allemagne. Ce fut un soupir de soulagement, car il semblait que se levait enfin l'aube de la liberté. La victoire de l'entente signifiait le triomphe du droit et de la justice, la libération des peuples

opprimés par la domination turque et, par conséquent, aussi la libération du peuple arménien. Le premier ministre anglais Lloyd George l'avait bien déclaré le 5 janvier 1918 : « L'Arabie, l'Arménie, la Mésopotamie, la Syrie, la Palestine ont, à notre avis, le droit de retrouver leur existence nationale ». Et le 8 janvier 1918, dans un message au congrès américain, le président Wilson exigea la libération de tous les peuples non turcs de l'Empire ottoman.

21. Sivas : l'orphelinat épargné.

Durant la guerre, l'aide du bureau central de Neuchâtel se limita à des virements d'argent à la « Bible House » américaine de Constantinople.

Après la mort de Mlle Zenger, la mission américaine avait continué à diriger l'orphelinat avec 55 filles de 5 à 17 ans. Mlle Rice et Mlle Fowle restèrent là-bas pour assurer la surveillance de nuit. Quatre institutrices arméniennes (d'anciennes élèves) étaient chargées de l'enseignement et du home sous la direction de la plus capable d'entre elles, Mlle Antaram Donigian.

Le rapport de l'année 1915-16 du comité central mentionne : « Par la merveilleuse protection de Dieu, notre orphelinat suisse de Sivas a été épargné jusqu'à présent. Alors que tout ce qui était arménien avait été chassé de la ville, nos orphelins et leurs institutrices ont pu rester et sont même en bonne santé. Ceci est un encouragement pour nos comités à persévérer dans notre œuvre d'assistance et à ne pas abandonner le vilayet de Sivas dont ils se sentaient particulièrement proches depuis les grands massacres de 1915. »

Le 26 juin 1915, le gouvernement turc avait arrêté et déporté plus de 2 000 hommes arméniens. Auparavant, tous les notables avaient été arrêtés et plusieurs avaient été pendus. L'évêque arménien mourut en martyr. Au début de juillet, ce fut la déportation en colonnes successives des femmes et des enfants. L'ordre de déportation fut donné aussi à trois reprises à notre orphelinat, cependant les missionnaires américains obtinrent un sursis. Mais c'est l'attitude du consul allemand de Sivas, que Mlle Zenger avait connu personnellement, qui fut prépondérante. La mort de Mlle Zenger ainsi que son travail auprès des soldats turcs malades ou blessés amenèrent le consul à s'engager en faveur de notre orphelinat comme si c'était un établissement allemand. Ainsi il obtint la même protection qu'obtinrent les orphelinats de la « Hülfsbund » de l'ambassade d'Allemagne de Constantinople et dont les pensionnaires furent épargnés par la déportation¹³⁵.

Le 24 novembre 1916, la mission américaine perdit l'une de ses colla-

boratrices, Mlle Fowle, qui mourut du typhus. Comme Mlle Zenger, la courageuse missionnaire a ainsi payé de sa vie son dévouement envers nos orphelines. Dans l'intérêt des enfants et pour veiller à leur destin, elle s'était refusée à quitter Sivas et à retourner en Amérique. Nous voulons honorer la mémoire de ces deux femmes courageuses qui succombèrent à la même maladie sournoise et firent de leur service un exemple pour nous.

Après la mort de Mlle Fowle, Mlle Graffam resta la seule américaine à Sivas. Elle dirigea l'orphelinat jusqu'à la fin de la guerre. D'une manière miraculeuse, elle réussit non seulement à garder les filles qui lui avaient été confiées jusqu'alors mais à en accueillir aussi d'autres.

IV

Après

la Première Guerre mondiale

1. Libération des femmes et des enfants qui étaient dans des maisons musulmanes.

Aussitôt après la signature de l'armistice avec la Turquie, le 30 octobre 1918, les Alliés exigèrent du gouvernement turc la libération de toutes les femmes et des enfants vivant dans les familles musulmanes. Une exigence juste en soi, mais dont la réalisation s'est effectuée pour beaucoup hélas de manière tragique, car l'hiver était à la porte ! Où iraient tous ces gens ainsi libérés ? Leurs maisons, leurs églises et leurs écoles étaient détruites ; la plupart des hommes avaient été tués, les familles déchirées, éparpillées, et il n'y avait plus de communautés arméniennes. Et voici que surgit du jour au lendemain un nouveau malheur qui se rua sur nos équipes de secours comme un flot impétueux.

Ce furent les vieillards, les invalides, les malades que les familles turques libérèrent, ainsi que les enfants que l'on ne pouvait pas encore faire travailler. Il fallait dépenser des sommes importantes pour ces gens démunis de tout et se retrouvant dans la rue. De même, les Arméniens d'Ourfa qui avaient été cachés à Alep et dans les villages arabes revinrent. Ils se retrouvèrent devant des ruines : les maisons étaient détruites, les magasins pillés. Il fallait les aider à trouver un abri et leur accorder une première aide pour la reconstruction de leur atelier ou de leur boutique. Mais ce furent surtout les enfants, plus de mille au total, que Jakob Künzler chercha à préserver de la mort.

Lorsque le grand secours américain, par l'intermédiaire de la N.E.R. parvint jusqu'à Ourfa, Jakob Künzler et sa femme purent remettre en avril 1919 aux représentants de cette société les quelque 700 enfants qui restaient. D'après le rapport final de Jakob Künzler du 20 février 1919, nous pouvons déduire qu'environ 1,3 millions de francs or lui ont été confiés pour l'œuvre d'assistance de 1915 à 1919 ; ces sommes provenaient de la Suisse, d'Amérique, d'Allemagne et de Hollande. Ces dons permirent de sauver des milliers d'orphelins arméniens, de femmes, de réfugiés, de malades et de gens sans travail.

2. L'assistance américaine.

Le moment est venu de parler en détail de cette assistance parce que les Amis Suisses des Arméniens, ou les collaborateurs, ont travaillé de 1897 jusqu'en 1931 en coopération directe avec les américains à Sivas, Samsun, Constantinople, Ourfa (J. Künzler), Brousse (Th. Wieser), Ghazir et Beyrouth. Notre première œuvre d'assistance dans le vilayet de Sivas fut dirigée par des missionnaires américains et le home pour aveugles de Ghazir nous a été remis par la N.E.R.¹³².

Cette assistance est la plus importante qu'un peuple dans le malheur ait jamais pu recevoir d'un autre peuple. Le premier secours fut apporté en 1915 par les missionnaires américains en poste en Turquie, hommes et femmes qui, dans les différentes stations, devaient être des témoins oculaires des tragiques événements. Leur autorité de tutelle, l'A.B.C.F.M.¹²⁷, mit à leur disposition par sa caisse centrale de la B.H. de Constantinople d'importantes sommes d'argent pour secourir les survivants ainsi que tout son personnel se trouvant à l'intérieur du pays.

L'« American Red Cross »¹²⁸, par ses bureaux du Caire, se chargea essentiellement des Arméniens d'Égypte et de Syrie. Elle prit non seulement soin des rescapés du Musa Dagh vivant dans des camps à Port Saïd et des réfugiés arméniens que les troupes anglaises trouvèrent encore en vie lors de l'occupation de la Palestine et de la Syrie, mais elle envoya derrière les troupes qui avançaient de nombreux délégués pour venir en aide aux populations en détresse de Palestine, du Liban et de Syrie.

La troisième organisation qui réunit de grosses sommes était l'« Armenian Union »¹²⁹, une union de tous les partis politiques arméniens et des communautés religieuses d'Amérique. Elle porta assistance surtout aux réfugiés arméniens du Caucase et aux compatriotes déportés en Mésopo-

tamie. En reconnaissance des bons services de l'« Aide Suisse en faveur des Arméniens », l'A.U. fit parvenir en 1918 à notre « Hilfswerk 1915 » deux chèques de 50 000 FS chacun par l'intermédiaire de Léopold Favre.

De la fusion de ces trois organisations naquit, le 16 septembre 1915 à Cleveland (Ohio), sous la pression de la souffrance, l'« Armenian and Syrian Relief Work »¹³⁰.

Nous devons sa réalisation comme une suite à l'appel pour une œuvre d'assistance commune lancé par l'ambassadeur américain en poste à Constantinople, M. Henry Morgentau. Cette œuvre d'assistance fut réalisée par l'intermédiaire de missionnaires, de médecins et de consuls, environ 100 personnes au total, réparties sur 27 stations. Les centres principaux en étaient Ériwan (Arménie Russe), Téhéran (Perse), Le Caire (Égypte) et en Turquie, Alep, Konia, Kharpout et Marsovan.

Un appel du président Wilson à une grande manifestation les 21 et 22 octobre 1916 ne trouva qu'un faible écho. Ce n'est que dans les milieux chrétiens que l'on fit d'assez importantes collectes qui cependant n'apportèrent que le cinquième de la somme espérée. La grande masse du peuple américain ne fit rien pour atténuer la souffrance au Moyen-Orient. On ne peut pas le leur reprocher, car cette année 1916 fut pour eux celle de l'entrée en guerre.

Lorsque vers la fin de la guerre, en 1918, ils virent toute l'étendue de la catastrophe, les Américains augmentèrent leur action et donnèrent à leur œuvre le nom d'« American Committee for Relief in the Near East »¹³¹.

Une collecte du 12 au 19 janvier 1919 recueillit le montant de 30 millions de dollars. On s'aperçut bientôt que non seulement les Arméniens étaient dans la détresse, mais aussi les autres chrétiens, grecs, maronites, nestoriens, syriens et assyriens, et même une grande partie des autres populations vivant au Moyen-Orient. On s'aperçut aussi qu'une aide efficace devait être poursuivie sur plusieurs années encore et sur des bases beaucoup plus étendues. Mais pour cela il fallait l'approbation du Congrès américain. C'est pourquoi, l'A.C.R.N.E. devint une société enregistrée sous le nom de N.E.R.¹³². À la demande du président Woodrow Wilson, le Congrès donna à la nouvelle société l'autorisation de collecter des fonds pendant 10 ans.

Ainsi fut donné le départ à « l'œuvre de charité chrétienne la plus pure et la plus grandiose que le monde ait jamais connue » (Dr J. Lepsius). Son champ d'activité s'étendait sur toute la Turquie, le Kurdistan, la République d'Arménie, la Géorgie, l'Azerbaïdjan, la Perse, la Syrie, la Palestine et la Mésopotamie. Plus tard vinrent s'ajouter encore la Grèce, les Îles

grecques et la Bulgarie. Pour diriger une œuvre aussi étendue, il fallut placer plus de 300 Américains et Européens, pour la plupart des missionnaires qui connaissaient le pays et les populations, la langue et les coutumes. En 1920 aux États-Unis, 87 291 personnes se mirent à la disposition de l'œuvre pour collecter des fonds ou pour aller sur le champ de mission.

La preuve que tout cela était une œuvre de foi est que la N.E.R., qui en 1923 avait un déficit de 643 000 dollars, vit celui-ci être ramené dès 1924 à 228 000 dollars.

L'immensité de cette œuvre d'assistance, unique en son genre, se voit dans les chiffres suivants des six premières années :

1919 : Assistance de 132 000 orphelins arméniens.

1920 : Assistance de 110 639 orphelins et de 561 970 réfugiés.

1921 : Assistance de 114 107 orphelins et de 500 000 réfugiés.

1922 : Assistance de 115 883 orphelins.

Il faut ajouter à cela environ 200 000 réfugiés de Smyrne, 111 000 syriens du Kurdistan et 89 000 arméniens d'Anatolie.

1923 : Assistance de 60 092 orphelins.

Il faut ajouter aussi environ 400 000 réfugiés.

1924 : 618 830 orphelins et réfugiés assistés, y compris tous ceux qui ont reçu des vêtements et ont été soignés dans des cliniques et hôpitaux.

L'aide américaine comprenait quatre domaines :

1. Secours d'urgence (nourriture, vêtements et hébergements)
2. Assistance médicale.
3. Orphelinats et écoles.
4. Artisanat et industrie.

Toute une flotte de navires de la N.E.R. apporta des collaborateurs, des vivres, des médicaments, des tissus, des outils, des machines, des camions et des autos, et même tout l'aménagement nécessaire à des hôpitaux, des cliniques, des orphelinats et ateliers dans les régions en détresse.

Le total des dons en espèces reçus entre 1919 et 1929 s'éleva à 91 146 212,04 dollars ; à cela s'ajoutèrent des dons en nature : vivres, médicaments, tissus, vêtements, linge, nécessaire médical pour les hôpitaux, nécessaire pour les orphelinats, les écoles, machines agricoles et industrielles, camions et autres pour un montant dépassant 25,5 millions de dollars ; au total, 116 646 212 dollars (environ 606,5 millions de francs suisses)¹³³. À ce total de 606,5 millions de la N.E.R., il faut encore ajouter 130 millions de francs provenant du gouvernement américain, de la Croix-Rouge américaine et d'autres sources. Le chiffre total des dons en farine de la « United States Grain Corporation » n'a pas pu être donné ; cependant, il

est prouvé que pour la seule année de 1920, il a été fait don pour 66,5 millions de francs de farine !

3. Le jour de la Règle d'Or (Mat. 7.12).

Il n'était pas facile de réunir chaque année 10 millions de dollars. Malgré les nombreuses aides bénévoles, les actions et les conférences, l'intérêt commençait à s'émousser et les entrées d'argent diminuaient. Une idée nouvelle rendit alors possible la poursuite de l'œuvre de la N.E.R. : l'« International Golden Rule Sunday » (le dimanche, journée internationale de la Règle d'Or). Lors de la séance d'inauguration de l'« International Near East Association »¹³⁴ du 7 au 12 septembre 1923 à Genève, le Dr G.L. Berry, secrétaire de la N.E.R., donna l'impulsion : « Il faut fixer dans tout le monde chrétien un jour où chacun sera invité à se priver de quelque chose et à destiner la somme correspondante aux réfugiés du Moyen-Orient. » Cette proposition fut approuvée par les représentants présents de 20 sociétés de 14 pays et aboutit à une décision concrète.

En Amérique, la date du 2 décembre 1923 fut fixée à cette fin, le 1^{er} dimanche après la fête nationale « Thanksgiving » (jour d'action de grâce à la suite des récoltes) ; en Suisse, le 9 décembre 1923, le 2^e dimanche de l'Avent.

L'idée consistait à ne manger ce jour-là qu'un repas frugal, exactement comme celui des orphelins, et de faire parvenir en dons à la « Near East Relief » ou à une œuvre d'assistance arménienne la somme que représentait la différence entre ce type de repas et un repas dominical normal.

« Le jour d'offrande international en faveur du peuple arménien sans patrie » ou « Jour d'offrande en faveur des Arméniens », comme il s'appelle aujourd'hui, est devenu avec l'appel du début décembre une journée annuelle du souvenir grâce auquel la plupart des dons parviennent à notre œuvre d'assistance suisse aux Arméniens.

4. Les activités d'assistance suisse pour les Arméniens en Suisse et les *Mitteilungen über Armenien*.

« Ne voulons-nous pas nous l'avouer ? Nous, les Amis Suisses des Arméniens, sommes étrangers les uns aux autres, nous n'avons du moins pas de contact les uns avec les autres, et sommes à peine au courant de tout ce qui est fait en faveur de la cause commune dans notre pays » écrivaient le

Dr E. Riggenbach¹³⁶ et Rudolf Gisler¹³⁷, les éditeurs des *Mitteilungen über Armenien* dans le premier numéro de ce périodique qui parut en juillet 1916.

« Il manque à certains d'entre nous une information constante sur les conditions de vie en Arménie, ainsi qu'un aperçu clair sur les activités charitables menées chez nous en faveur des Arméniens ».

Puis ils soumirent aux Amis des Arméniens leur idée de la création d'un bureau central pour les Arméniens en Suisse, qui, en tant qu'organisation indépendante, aurait à exécuter tous les travaux servant la cause commune des Amis des Arméniens..., à organiser des conférences, des soirées de projection, des ventes de charité, et à amener les groupes dispersés des Amis Suisses des Arméniens à se resserrer autour d'un organisme qui leur soit propre.

La liste suivante des sociétés d'assistance aux Arméniens, qui, en ce temps-là, collectaient des fonds en Suisse, montre bien combien il était nécessaire de se regrouper :

1. L'« Evangelisch-armenische Waisenhaus in Brussa » — l'orphelinat évangélique arménien de Brousse — (fondé en 1875 par le pasteur Grégoire Bagdassarian).

2. Les « Schweizerischen Hilfsvereine für Armenien » — les associations de secours suisse en faveur des arméniens — : la « Conférence » ; le « Bureau Central » de Neuchâtel (fondé en 1896) avec 12 comités cantonaux.

3. La « Deutsche Hilfsbund für christliches Liebeswerk im Orient » — l'union allemande d'aide pour une œuvre chrétienne de charité en Orient — (fondée en 1896 par le pasteur E. Lohmann de Francfort sur Main).

4. La « Schweizerische Missionsarbeit in Persisch-Armenien » — l'œuvre missionnaire suisse en Arménie perse — (fondée en 1903 par G. de Benoit de Berne, Samuel Zeller de Männedorf et G. Steinberger de Rämismühle)¹³⁸.

5. La « Verein der Freunde Urfas » — l'association des amis d'Ourfa — de Bâle (fondée en 1907 pour subventionner l'hôpital de la « Deutschen Orient-Mission »).

6. Le « Waisenanstalt in Caesarea » — l'orphelinat de Césarée — (fondé en 1909 par Sœur Maria Anna Gerber de Berne).

7. La « Christliche Blindenmission im Orient » — la mission chrétienne auprès des aveugles en Orient — (fondée en 1909 par le pasteur Ernst J. Christoffel de Malatia).

8. L'« Evangelische Mädchenschule in Konia » — l'école protestante de filles de Konia — (fondée en 1911 par M.B. Niederhauser de Lyss).

9. La « Schweizerische Hilfswerk 1915 für Armenien » — l'œuvre d'assistance suisse 1915 pour l'Arménie — (fondée le 8 novembre 1915 à Berne).

Toutes ces œuvres d'assistance étaient en Suisse ou avaient en Suisse un cercle d'amis assez important. Pour aussi différentes qu'elles étaient par la taille et l'importance, elles n'en restaient pas moins toutes semblables sur un point : c'étaient des œuvres animées d'un amour du prochain le plus noble, suffisamment précieuses pour mériter l'intérêt et le soutien de n'importe quel philanthrope.

Certes, il se manifesta de l'intérêt dans les différents cercles pour le « Bureau Central » qui avait été proposé, mais l'aide matérielle nécessaire fit défaut. Il était encore trop tôt pour pouvoir réaliser un tel projet. Par contre, le Dr Riggenbach et Rudolf Gisler purent concrétiser une des idées exprimées : la création du périodique *Mitteilungen über Armenien*.

Ils avaient pour précurseurs les *Nachrichten von dem Hilfswerk in Armenien* (l'édition française s'intitulant : *Nouvelles de l'œuvre de secours en faveur des Arméniens*). Le premier numéro parut en mars 1898. Plus tard, le journal porta le titre de : *Nachrichten aus Armenien*. L'éditeur en était le « Bureau Central » de Neuchâtel. Les *Mitteilungen über Armenien* étaient à l'origine un journal privé. Le lieu de parution était et est encore aujourd'hui Bâle, exception faite des n° 14 et 15 qui parurent à Genève.

Les n° 6 à 34 parurent aussi en français sous le titre *Nouvelles de l'Arménie*. Rudolf Gisler s'occupa de l'édition française jusqu'à sa mort en 1920, et après lui, ce fut le Dr ès lettres Hubert Matthey de Bâle.

Après un accord amical avec MM. Riggenbach et Gisler, le périodique devint en mai 1919 l'organe de la « Bund der schweizerischen Armenierfreunde » (B.S.A.). Au cours de l'été 1937, le Dr Riggenbach revint sur son accord et fit paraître le périodique de nouveau comme journal privé, comme au début.

Après la fusion de l'« Administration » avec la B.S.A., le 1^{er} juillet 1967, les *Mitteilungen über Armenien* redevinrent l'organe officiel du secours suisse en faveur des arméniens sous le sous-titre de « Vierteljahresschrift des Bundes schweizerischer Armenierfreunde » (périodique trimestriel de la B.S.A.).

Les différents sous-titres expriment cette évolution :

Numéros	<i>Mitteilungen über Armenien</i>
1-5	« Pour l'information des Amis suisses des Arméniens »
6-10	« Périodique servant à l'information des Amis suisses des Arméniens, en même temps organe de l'œuvre de secours suisse 1915 pour l'Arménie et de l'Union des amis d'Ourfa de Bâle »
11-35	« Organe de la Fédération des Amis Suisses des Arméniens »
36-54	« Journal trimestriel de la Fédération des Amis Suisses des Arméniens »
78-196	« Journal trimestriel pour les amis des Arméniens de Suisse »
197 et suivants	« Journal trimestriel des Amis Suisses des Arméniens »

« Les conditions d'alors nous poussèrent vraiment à la fondation d'un tel journal, écrivait le Dr Riggenbach dans son article « 20 ans de Nouvelles d'Arménie », car les comptes rendus sur la catastrophe que la guerre mondiale avait déclenchée sur les Arméniens étaient de plus en plus détaillés et par là de plus en plus atroces. Il arriva que, par la suite, la rédaction des *Mitteilungen* devint naturellement le lieu où parvinrent de nombreux dons qui étaient ensuite distribués aux différentes œuvres de secours. C'est ainsi que le jeune organe entra en liaison avec toutes les œuvres de secours pour l'Arménie, les grandes comme les petites, et qu'il en devint le collecteur et le collaborateur. »¹³⁹

Le Dr Riggenbach et Rudolf Gisler étaient loin d'imaginer à ce moment-là que le journal poserait le fondement d'une extension de secours aux Arméniens, qu'il deviendrait un véritable agent de diffusion de l'œuvre.

L'édition d'un tel journal en 1916 pendant la guerre, à une époque où le papier se faisait rare, représentait un grand risque. Il y manquait aussi les capitaux nécessaires. C'est alors que se manifesta d'une manière inattendue une aide en la personne d'une amie des Arméniens, Mlle Babette Reiser¹⁴⁰ de Waldstatt (Appenzell) qui mit 500 FS à la disposition des deux Messieurs pour la bonne cause, et permit ainsi d'éditer le journal. Elle continua aussi à les aider même après avoir constaté depuis longtemps que l'avenir du journal était assuré.

5. Projet de création d'une œuvre de secours unitaire suisse.

L'application de l'Armistice avec la Turquie éveilla également en Suisse de grands espoirs. Dès le 4 novembre 1918, le Dr Riggenbach et Rudolf Gisler parurent en public avec un tract sur lequel ils proposaient la création d'une œuvre de secours nationale en faveur de l'Arménie.

Le Dr Riggenbach rappelait qu'une grande amie des Arméniens de Bâle, Mlle Elisabeth Burckhardt¹⁴³, lui avait donné l'élan pour ranimer l'action charitable suisse. En fin de compte, elle n'avait aucun mérite, car l'impulsion pour une union plus étroite des Amis Suisses des Arméniens était partie de Bâle. « Avec le brusque changement des événements politiques, le problème arménien est entré dans une nouvelle phase ; le moment est, par conséquent, venu de prendre des décisions » écrivait le Dr Riggenbach. Puis on soumit le projet de créer une œuvre unitaire par la réunion de toutes les sociétés de secours suisses : « Schweizerischen Hilfswerk für Armenien » (l'œuvre de secours suisse en faveur de l'Arménie). On y ajouta même le projet de statuts de l'organisation qui était à créer. L'idée de création d'un bureau international pour l'Arménie en Suisse fut évoquée également.

Le moment était venu de réaliser cette fusion. Ces idées trouvèrent un écho et conduisirent à une rencontre, le 20 novembre 1918 à Berne, à laquelle prirent part différents représentants du secours aux Arméniens¹⁴⁴. Léopold Favre présida cette séance officielle. Le pasteur A. Krafft-Bonnard remarqua qu'une réorganisation de l'œuvre était nécessaire, car les vieux comités ne devaient leur survie qu'au zèle de quelques membres isolés et que beaucoup de vieux amis des Arméniens étaient décédés. Tous les participants furent d'accord avec la proposition du Dr Riggenbach et de Rudolf Gisler. Le pasteur Th. Iselin proposa alors de choisir Genève comme nouveau siège central au lieu de Neuchâtel.

Le pasteur A. Krafft-Bonnard fit la remarque suivante : « Nous avons déjà plusieurs collaboratrices qui veulent partir : Mlle Katharina Stucky et Mlle Julie Riedinger pour Sivas, M. et Mme Andreas Vischer-Oeri pour Ourfa, le pasteur Krikor Boghossian et le professeur Nechan Békian, qui tous deux ont étudié à Genève, aussi pour Sivas ». Et il ajouta : « Mlle Riedinger avait déjà été désignée lors de la session d'Olten en juillet 1917 pour aller à Sivas, mais la guerre avait empêché son voyage. » Et le pasteur Iselin raconta qu'un jeune instituteur (Th. Wieser) était venu voir le Dr Riggenbach et l'avait prié d'être envoyé aussi en Orient (Photo 72).

D'un commun accord, il fut décidé d'informer tous les comités can-

tonaux du contenu des entretiens et des résultats de la séance, et de convoquer une assemblée générale à Berne, si possible dès décembre.

6. La nouvelle organisation de notre aide aux Arméniens.

Le 18 décembre se réunirent à Berne, à l'hôtel « Zum Eidg. Kreuz », 17 délégués représentants des trois œuvres : la vieille « Conférence de 1896 », la « Schweizerischen Hilfswerks 1915 » (l'œuvre de secours suisse 1915) et la « Hilfsstelle für Armenien » — centre de secours pour l'Arménie — (Dr Riggenbach et Rudolf Gisler)¹⁴⁵.

James Du Pasquier, trésorier, représentant le Pr Henri Du Bois de Neuchâtel, Vice-président central gravement malade, déclara que l'ancien comité central de la « Conférence » avait pris sur lui de convoquer l'assemblée générale de ce jour. Il pria ensuite le pasteur Hugendubel de Berne de demander la bénédiction de Dieu sur la séance. Puis il pria Léopold Favre d'assumer la présidence, ce qui fut salué par les applaudissements de toute l'assemblée.

Léopold Favre donna un compte rendu très bref de la séance officieuse du 20 novembre et soumit le projet de statuts juridiquement élaboré. Celui-ci fut ensuite discuté article par article et adopté à l'unanimité.

De l'acceptation de ces statuts résulta la création d'une nouvelle union : « Fédération suisse de secours aux Arméniens ». Elle comprenait :

- a. l'ancienne « Conférence des comités suisses de secours aux Arméniens » de 1896 dont le siège central était à Neuchâtel.
- b. la « Schweizerische Hilfswerk 1915 für Armenien » (l'œuvre de secours suisse 1915 pour l'Arménie) avec son siège à Bâle.
- c. l'entreprise indépendante du Dr Riggenbach et de Rudolf Gisler de Bâle : « Hilfsstelle für Armenien » (centre de secours pour l'Arménie), ainsi que les *Mitteilungen über Armenien*.

Ce journal devint l'organe officiel du comité central de Genève. D'après les nouveaux statuts, le but de la nouvelle fédération était : secours aux Arméniens par des orphelinats, assistance aux veuves, écoles, etc., reprise de l'ancienne œuvre de secours aux orphelins de Sivas. La fédération déclara expressément dans ses statuts sa volonté de travailler dans l'obéissance au Seigneur Jésus et à son Esprit.

Le nouveau comité central siégeant à Genève et élu pour une période de 5 ans est composé de : M. Léopold Favre, président, de MM. les Prs E. Naville et A. de Morsier, vice-présidents, du pasteur Anthony Krafft-Bonnard, secrétaire général, du Pr Lucien Gautier, des Prs Louis Debarge

et Jules Johannot comme assesseurs. À ceux-là s'ajoutent les membres suivants : M. le Dr Wilhelm Vischer de Bâle, MM. Fritz Stucky de Berne, Henri Thelin de Lausanne, James Du Pasquier de Neuchâtel et le pasteur Leo Von Wyss de Thalvil.

L'ancien comité des Arméniens de Genève continua à exister comme comité central avec les membres cités ci-dessus.

Par la circulaire n° 3 du 26 février 1919, le comité central propose le changement du titre français. Le nouveau devait s'intituler « Fédération des Comités suisses amis des Arméniens », en allemand : « Bund der schweizerischen Armenierfreunde ». La raison : cette désignation « Secours aux Arméniens » se justifiait à l'époque des persécutions. Aujourd'hui, avec la renaissance d'un état arménien, l'expression « Amis des Arméniens » paraît plus juste.

7. L'œuvre de charité suisse en 1918.

Elle put se poursuivre et se renforcer grâce aux dons de nos amis des Arméniens et aux sommes importantes destinées à Ourfa et Alep que notre comité central recevait des autres œuvres de secours aux Arméniens : 182 332,50 FS des comités de la « Armenian National Union » d'Amérique (union nationale arménienne), 32 000 FS de Hollande, 4 000 FS du Danemark. Malgré de gros obstacles, tous les dons parvinrent à leurs destinataires. Furent assistées surtout les villes d'Ourfa, d'Alep (présence de 120 orphelins contre 55 avant la guerre), de Brousse (orphelinat « Zoar » du pasteur Bagdassarian), de Malatia (l'orphelinat que la mission américaine prit en charge lorsque le pasteur Christoffel dut quitter le pays).

De même reçurent du secours les orphelinats de Césarée, l'orphelinat syrien de Jérusalem, celui de Salmast en Perse, et les œuvres de la « Deutschen Hilfsbundes » (fédération allemande de secours).

8. Une douloureuse rétrospective.

De 1896 à 1918, plus de 2 000 orphelins furent élevés par le secours suisse. Hélas, plus des 2/3 ont péri au cours des massacres et des déportations.

Les jeunes gens et les hommes furent fusillés sur place ou égorgés ; les enfants, les filles et les femmes ont été décimés au cours des marches qui durèrent des semaines et même des mois dans le désert (par la maladie, la

soif et la faim). Les Turcs, les Kurdes et les Bédouins arabes en enlevèrent des quantités innombrables et les forcèrent à se convertir à l'Islam. Nul ne connaît le nombre des malheureuses qui ont disparu dans les harems turcs.

9. Départ des premiers collaborateurs après la Première Guerre mondiale en 1919.

Le docteur A. Vischer-Oeri et son épouse, les demoiselles K. Stucky et J. Riedinger, le pasteur K. Boghossian et le professeur N. Békian s'embarquèrent le 25 mai 1919 sur le « Lotus » des Messageries maritimes pour Constantinople. Ils emportèrent environ quatre tonnes de bagages : vêtements neufs et usagés, linge, chaussures, ustensiles, médicaments, instruments chirurgicaux et autres. Toutes les caisses et les ballots portaient à côté de l'adresse et du numéro une grande croix rouge. Ils se heurtèrent à d'énormes difficultés pour obtenir leurs passeports, leurs mandats spéciaux, leurs sauf-conduits, leurs autorisations de sortie du territoire et leurs documents de douane. Les premières démarches furent entreprises dès novembre 1918 et à la veille du départ de Genève, le 18 mai 1919, ils n'étaient pas encore certains que tout serait en règle. Le voyage dans cette période troublée ne fut possible que grâce aux relations personnelles de Léopold Favre avec les plus hautes instances gouvernementales de la Suisse et de l'étranger.

La traversée fut pénible : un bateau bondé de rats et de punaises dans les cabines et des nuits blanches ! Arrivés à Constantinople le 31 mai, ils étaient attendus au port par une aide de M. Peet de la « Bible House » qui les remplit de joie : c'était Miss Graffam de Sivas ! Par elle, ils eurent des nouvelles fraîches sur la situation désespérante à l'intérieur du pays. Une confirmation visible de cette situation étaient les groupes d'enfants arméniens qui venaient de là-bas : ils étaient maigres, couverts de plaies, difformes, vêtus de haillons, ne parlant que le turc. Le spectacle en était poignant. Et dans les rues, ils virent des centaines de femmes arméniennes aux visages fatigués, amaigris, baignés de larmes, toutes à proximité de la B.H. où elles espéraient recevoir des vêtements, de la nourriture, de l'argent, des conseils ou obtenir du travail. Près d'elles marchaient des filles silencieuses et tristes, la plupart de celles qui avaient pu s'échapper des maisons turques. Nos collaborateurs furent très étonnés de ne pas voir de troupes alliées dans Constantinople, la capitale de la Turquie vaincue.

Le jeune pasteur Boghossian éprouva une immense joie de trouver ici

sa fiancée, Saténig de Sivas. Le mariage eut lieu avant même la poursuite du voyage.

M. et Mme Vischer purent se mettre en route dès le 8 juin pour Alep dans un train de marchandises avec leurs innombrables bagages. Ils étaient tout seuls et durent se débrouiller pour l'hébergement, car la nuit le train de marchandises ne circulait pas. D'Alep, ils allèrent jusqu'à Tel Abiad, la gare la plus proche pour prendre le train d'Ourfa. Mais la voiture de la Croix-Rouge américaine qu'ils attendaient n'arriva pas à cause d'une panne. Dans son « Journal d'Ourfa 1919-1920 », Madame Vischer écrivait : « Nous fîmes une promenade dans la fraîcheur du soir, puis nous dressâmes près de la gare nos lits de camp et nous passâmes une merveilleuse nuit à la belle étoile. Vers le matin, il était peut-être trois heures, nous entendîmes le klaxon d'une voiture et déjà frère Jakob se tenait au pied de nos lits. Nous fûmes si contents de nous revoir ! » Le 16 juin 1919, vers 8 heures du matin, ils arrivèrent à Ourfa et descendirent chez les Künzler car la maison du docteur était occupée par des officiers anglais !

« Ce fut un retour triste pour mon mari et pour moi, écrivait Mme Vischer dans son journal. Nous ne trouvâmes ni le pharmacien, ni nos employés de l'hôpital, ni nos employés de maison, ni les orphelins et leurs parents du grand orphelinat. Tous étaient morts ! Tout le quartier arménien avait été détruit jusque devant la cour de notre maison. » Trois jours plus tard, les Künzler, avec leur cinq enfants et leur fille adoptive arménienne Vartouhie (Rose), nous quittaient déjà pour retourner en Suisse via Alep et Beyrouth. Nous eûmes à peine le temps de parler avec eux sur un minimum de choses.

Les collaborateurs pour Sivas, Mlles Stucky et Riedinger, le pasteur Boghossian avec sa jeune épouse et le professeur Békian finirent par trouver le 27 juin une occasion pour poursuivre leur route, et après beaucoup de difficultés atteignirent Sivas le 27 juillet, deux mois après leur embarquement à Marseille. Bien qu'il fut près de minuit, la moitié de la ville était debout et accueillit les envoyés suisses avec une immense joie. Les orphelins, surtout, pleuraient de joie en revoyant Mlle Stucky, leur « Maïrig ».

La situation à Sivas était extrêmement triste, la première impression bouleversante : des maisons détruites et des gens dans une misère indescriptible.

Mlle Riedinger écrivait : « Oui, les Turcs avaient fait les choses à fond ». Nous nous en rendîmes compte aussi en ce qui concernait notre nouvel orphelinat. Ils avaient emporté tout ce qui n'était pas rivé ou cloué. Les poutres étaient couvertes d'entailles, les portes enfoncées à coups de hache, les fenêtres brisées à coups de marteau, le foyer détruit, la vaisselle et

tous les ustensiles disparus. Dans les pièces vides allaient et venaient des chats et des chiens abandonnés ; sur le carrelage des pies, des corbeaux, des moineaux. Et d'en-bas jusqu'en haut, des punaises grouillaient comme si elles avaient été semées. Durant la dernière année de la guerre, les Turcs ne cessèrent de harceler les orphelines. Elles étaient obligées de déménager d'une maison dans l'autre. Au cours de ces « déplacements », le mobilier des maisons fut en grande partie volé.

Un mois plus tard, Mlle Stucky et le pasteur Boghossian se rendirent à Érzingian pour voir s'il était possible d'y transférer la mission. Ils furent si mal reçus par les autorités qu'ils furent convaincus de l'impossibilité du transfert. Le voyage faillit d'ailleurs leur coûter la vie, car dans la nuit leur auto fut attaquée par de dangereux brigands. Ils n'eurent la vie sauve que grâce à l'attitude courageuse des quatre gendarmes turcs qui les accompagnaient.

10. Démarches diplomatiques.

Les années 20 furent une période profondément troublée, traversée par des courants révolutionnaires et de grandes difficultés économiques.

Après la Première Guerre mondiale, l'Europe saignait de mille plaies. Ce fut un temps où les frontières effacées furent retracées, où l'on distribuait les territoires ; bref, où les puissants de la terre (c'étaient alors les Alliés) essayaient de régler la succession de la Première Guerre mondiale. Cela se réalisait dans les négociations de paix qui débutèrent à Versailles dès janvier 1919 et par la Société des Nations qui venait d'être fondée.

Les Arméniens, qui plaçaient tous leurs espoirs sur les Alliés, avaient envoyé deux délégations à Paris : l'une avec des représentants de la « République démocratique d'Arménie » fondée en 1918 à Ériwan (Parti Dachnag) et l'autre avec des représentants du « Conseil national Arménien » fondé en 1912 et soutenu par le patriarcat arménien de Constantinople (Parti Ramgavar).

Soutenus par l'Angleterre, ils exigeaient un état indépendant de la Turquie, à l'intérieur de ses anciennes frontières historiques.

Les deux délégations représentaient politiquement deux partis rivaux. Chaque délégation prétendait être la seule représentante légitime du peuple arménien, ce qui fit mauvaise impression sur les Alliés. Ceci a certainement aussi contribué à la perte totale de l'indépendance de l'Arménie.

Bien que les Amis Suisses des Arméniens ne s'immisçassent en aucun cas dans la politique, le bureau central de Genève considéra comme son

devoir, au vu de l'immense catastrophe de l'Arménie, d'intervenir auprès des gouvernements responsables des Alliés en faveur des Arméniens et de soumettre des propositions pour la sécurité de leur avenir. Dès le 2 novembre 1918, le comité de Genève avait envoyé au président Wilson un télégramme le priant de défendre la cause des Arméniens lors des prochaines négociations de paix. Le télégramme était suivi d'une lettre signée par les représentants des principales églises de la Suisse.

Le 20 janvier 1919, le comité central adressa au congrès de Paris un mémorandum. Les quatre points principaux étaient :

1. Libération définitive du joug turc.
2. Reconnaissance de l'autonomie et indépendance de l'Arménie.
3. Désignation d'une grande puissance qui aiderait à la construction du pays.
4. Le territoire de l'Arménie devrait comprendre la République du Caucase et les vilayets de Turquie. De plus, le nouvel état devrait avoir un accès à la Mer Noire et un deuxième à la Méditerranée à travers la Cilicie.

Lord Bryce, le plus grand ami anglais des Arméniens, avait poussé Léopold Favre à faire cette demande.

Protestation du comité de Berne : le comité de Berne (Fritz Stucky) n'était pas tout à fait d'accord avec cette demande et trouvait qu'il serait préférable, qu'en tant qu'œuvre chrétienne de secours, de ne pas se mêler de politique ; cela pourrait davantage nuire à notre œuvre que l'aider.

Cependant, ce n'était pas que Genève qui donnait dans la politique. À Bâle aussi, lors de l'assemblée tenue le 11 février 1919, une résolution fut adoptée après les discours du Pr Michels, du Dr A. Oeri, du Dr A. Vischer et du Dr E. Graeter, et adressée aux gouvernements alliés dans laquelle était exprimée la profonde sympathie des Amis Suisses des Arméniens pour les efforts de création d'un état arménien. Ce fut surtout le Dr A. Oeri, qui était alors l'un des journalistes les plus réputés de Suisse et le rédacteur en chef des *Basler Nachrichten* (Nouvelles de Bâle), qui plaida avec passion pour une intervention des grandes puissances en faveur des Arméniens. Étant le beau-père du Dr A. Vischer-Oeri d'Ourfa, il était au courant de la situation désespérée des Arméniens sous la domination turque.

D'autres démarches émanèrent aussi de Genève : le 23 mai 1919, un télégramme adressé au sénateur américain Lodge, chef de l'opposition ; le 3 octobre 1919, un télégramme adressé au président du sénat américain, M. Marshall ; le 31 octobre 1919, un télégramme du président Wilson à M. Marshall et à l'Union de la presse de New York ; en novembre 1919, un appel du comité international de la Croix-Rouge (président Edouard Naville) parut dans tous les grands quotidiens américains s'adressant au

« Président T.W. Wilson et au peuple des U.S.A. », et fut reproduit aussi par la plupart des journaux européens : « ... Nous savons que l'Amérique est entrée en guerre uniquement pour la cause du droit et de la justice... Nous prions l'Amérique de prendre toutes les mesures nécessaires pour garantir la vie aux Arméniens et leur assurer l'indépendance et la liberté ».

En décembre 1919, au conseil national à Berne, un grand ami des Arméniens, le Dr Otto de Dardel de Neuchâtel, tint un brillant discours en faveur des Arméniens. Tout d'abord, il leur mit sous les yeux toutes les souffrances indicibles que ce peuple avait endurées et qu'il continuait à endurer malgré l'Armistice. Puis il pria le Conseil Fédéral d'entreprendre des démarches en faveur des Arméniens.

Dans sa réponse à l'interpellateur, le Président Fédéral Gustave Ador exprima toute la sympathie que la Suisse éprouvait à l'endroit des Arméniens, ce peuple si malheureux et si attaché à sa patrie et à sa foi. Le Conseil Fédéral était disposé à prodiguer son aide à ce peuple, mais, fidèle à ses principes, il ne s'immiscierait cependant pas dans la politique intérieure de la Turquie et ne ferait aucune démarche auprès du gouvernement turc. Mais par contre, il donnerait pour mission à ses représentants diplomatiques d'entreprendre auprès des puissances alliées les démarches qui conviendraient. Il demanderait que l'indépendance de ce pays soit garantie dans le traité de paix signé entre les Alliés et la Turquie.

11. Derniers efforts de Genève en faveur d'une Arménie libre.

Le 2 février 1920, les délégués du comité de Genève, MM. le Pr Paul Mariaud, doyen de la faculté de droit de Genève et le pasteur A. Krafft-Bonnard, notre secrétaire général, se rendirent à Paris pour remettre une note à M. Millerand, président du conseil, à M. Deschanel, président de la République, à M. L. Bourgeois, président du Sénat et à M. Barthou, président de la Commission des Affaires Étrangères.

Tous ces efforts ne menèrent cependant pas au but que l'on voulait atteindre et restèrent par la suite sans résultat. Connurent aussi le même sort les démarches du président Wilson qui était plein de sympathie pour les Arméniens et qui par une commission extraordinaire avait même fait fixer les frontières du nouvel état arménien. Le président Wilson et tous les idéalistes, au cours des négociations de paix et dans la nouvelle fédération des peuples, ont été joués par les vieux politiciens durs à cuire et routiniers d'Europe. Dans leurs réflexions, seules les considérations politiques et

économiques firent pencher la balance : sphères d'influence, marchés et concessions et, surtout, le pétrole !

Les 5 années de malheur de l'Arménie

1919 : Année d'insécurité.

En accord avec les Arméniens, le Congrès de Paris voulait remettre aux États-Unis d'Amérique le mandat sur l'Arménie pour une durée de 20 ans. Le président Wilson était d'accord sur le principe. Et la France avait donné à la délégation arménienne (Boghos Noubar Pacha) des espoirs quant à une grande Arménie allant du Caucase jusqu'au golfe d'Alexandrette, ou du moins, à une Arménie occidentale sous protection française¹⁴⁶.

Après la signature de l'armistice de Mudros, les autorités françaises invitèrent les quelque 200 000 réfugiés à retourner en Turquie. Les armées anglaises et françaises prirent même en charge les frais de transport et de subsistance. C'est ainsi que beaucoup quittèrent les pays voisins où ils s'étaient réfugiés pour retourner en Turquie, là où ils avaient vécu et se mirent à reconstruire leur maison, à cultiver leurs terres dans un environnement qui leur était hostile. Car les nationalistes turcs ne pouvaient, ni ne voulaient s'accommoder de la défaite.

Dans les conditions de l'armistice était prévu le retrait des troupes turques de leurs frontières d'avant la guerre, mais aucune occupation du pays par les Alliés, ni le désarmement de l'armée turque ! C'était une faute capitale. Ainsi les Turcs restaient maîtres à l'intérieur de leur pays. Quelques troupes franco-anglaises suffisaient à peine pour occuper les ports et les zones en bordure de la Turquie.

Les chrétiens de l'intérieur ne jouissaient d'aucune protection et vivaient dans l'insécurité et leur vie était constamment menacée¹⁴⁷.

Cette situation amena la délégation arménienne d'Érivan à adresser, dès le 20 mars 1919, une demande urgente aux États-Unis d'Amérique :

1. Total désarmement des Turcs, Kurdes et Tatares.

2. Occupation militaire de l'Arménie par les troupes alliées. Si cela ne pouvait pas se faire :

3. Autorisation d'occuper l'Arménie par des volontaires arméniens et les troupes de la République Arménienne.

À ce moment-là tout aurait été encore possible, car le prestige des vainqueurs était encore si grand et l'armée turque tellement démoralisée qu'on aurait pu tout obtenir en faveur de l'Arménie.

La puissance était entre les mains des Alliés victorieux et le Turc ne s'incline que devant la puissance !

Mais les Alliés étaient si préoccupés par leurs problèmes européens et ils étaient surtout si désunis, que des semaines et des mois s'écoulèrent sans que le problème turc soit réglé.

Par contre, un autre avait bien vu le problème turc et mis à profit ce temps : c'était Mustafa Kemal Pacha¹⁴⁸, un ancien général de la Première Guerre mondiale (chef d'armée de Gallipoli). Il sut tirer magistralement profit des rivalités entre les Alliés et de leur faiblesse militaire, et peu à peu réorganisa l'armée turque. De juin à août 1919, il convoqua des rassemblements à l'échelle nationale à Érzéroum et à Sivas et fonda en septembre la République Turque.

En tant que « gouvernement révolutionnaire », il prit contact avec la Russie Soviétique et reçut de là-bas 300 000 livres or pour combattre les pays capitalistes. Il fit acheter par des marchands d'armes européens de grandes quantités d'armes, de munitions, des vêtements, des chaussures, du linge et d'autres choses. Il donna le mot d'ordre : « La Turquie aux Turcs !^{148a} Pas une parcelle de notre sol ne peut être cédée aux Arméniens ou à n'importe quel autre état ». En 1921-22, il chassa les Grecs, déposa le dernier sultan Mohamed VI et déchira le Traité de paix de Sévres, signé par le gouvernement précédent (10 août 1920)¹⁴⁹. Et les puissances alliées « victorieuses » durent se résoudre, après la catastrophe grecque de Smyrne (1922), à négocier avec le nouveau gouvernement nationaliste et à signer le traité de Lausanne (1923) profondément remanié et dans lequel il n'était plus du tout question de l'Arménie !

1920 : Année de décisions et de décisions manquées.

L'influence du nouveau kémaliste se fit sentir au sud de la Turquie dès le début de 1920, surtout après le remplacement des troupes anglaises par des troupes françaises.

En plein hiver, après d'abondantes chutes de neige, la ville de Marache fut attaquée, faisant 7 à 8 000 victimes chez les Arméniens. Le 9 février commença le siège d'Ourfa par les Kurdes et les bandes kémalistes, plus tard par des troupes régulières encadrées par des officiers turcs. Au bout de 2 mois, la garnison française qui y stationnait fut à cours de vivres et son commandant accepta la proposition d'évacuer Ourfa, proposition que les nationalistes avaient faite plusieurs fois. On lui garantit les honneurs de la guerre. Mais sur la route, à 2 heures environ d'Ourfa, alors qu'ils passaient par des gorges, les français furent attaqués et anéantis par des forces irrégulières beaucoup plus nombreuses. Environ 160 prisonniers furent ramenés à Ourfa ; le reste des 300 hommes environ fut tué et parmi eux 11 des 12 officiers.

De Suisse, le Dr Vischer apprit la nouvelle du retour prochain à Ourfa de M. et Mme Künzler ; les billets de bateau étaient déjà réservés.

Cette perspective et la rare occasion de pouvoir se rendre à Alep avec deux voitures de la « Near East Relief » américaine décidèrent le Dr Vischer et son épouse à quitter Ourfa le 30 mai 1920 pour retourner en Suisse.

La ville arménienne de Hadjin subit le siège des kémalistes de février à décembre. Elle fut défendue héroïquement par les Arméniens sans que l'armée française ne lui fût venue en aide. La bataille se termina par le massacre d'environ 10 000 Arméniens.

Même à l'intérieur du pays, l'extension du mouvement kémaliste devenait de plus en plus effective. Après le nouvel an 1920, la population arménienne de Sivas fut dans l'inquiétude, surtout après qu'elle eût vent des nouvelles des massacres de Marache et des combats d'Hadjin et des localités environnantes.

Quelques incidents sanglants en mai, dans les environs de Sivas, accrurent la peur des Arméniens. Dans cette atmosphère de panique, le pasteur Boghossian put convaincre notre directrice Mlle K. Stucky et finalement aussi Mlle J. Riedinger de transférer tout l'orphelinat à Samsun à proximité de bateaux qui pourraient les secourir. C'est ainsi que 40 filles quittèrent Sivas sous la direction de Mlle Riedinger et de deux autres institutrices arméniennes et atteignirent au bout de 8 jours le port de Samsun au prix de mille difficultés. Mlle Stucky, avec le pasteur Boghossian, sa femme et

leur nouveau-né, un garçon, les rejoignirent à la mi-juin avec les autres institutrices.

En tant qu'Arménien, le pasteur Boghossian vivait, comme tous les Arméniens de Turquie, dans une perpétuelle angoisse pour sa vie, celles de sa femme et de leur petit garçon. Ceci est compréhensible. Mais ce qui l'est moins, c'est que Mlle Stucky, la directrice responsable de la maison, se soit laissée persuader d'interrompre notre œuvre à Sivas avec autant de hâte et sans motif réel. On pourrait trouver une raison pouvant expliquer son attitude dans ses liens avec le pasteur Boghossian. Elle l'avait accueilli alors qu'il était un petit orphelin et en avait fait son fils adoptif.

Cette interruption précipitée de notre travail à Sivas et la fuite pour Samsun étaient tout à fait inutiles, car le gouvernement turc ne causait aucune difficulté à notre orphelinat. Cela s'avéra sans raison, car Mlle Stucky mit notre maison à la disposition des Américains qui demeurèrent à Sivas avec leurs orphelins jusqu'en 1922 !

En liaison avec la N.E.R. américaine, Mlle Stucky et notre orphelinat auraient pu demeurer en toute tranquillité à Sivas jusqu'à cette date.

Lors du grand Exode de 1922, toutes les orphelines du groupe de Turquie méridionale, dirigé par J. et E. Künzler, auraient été convoyées vers la Syrie. Mlles Stucky et Riedinger auraient pu, comme Sœur Verena Schmidli, aider à l'évacuation hors de Turquie et seraient restées au Liban, comme le firent les Künzler. Même l'« École Arméno-Suisse » de Constantinople, dont l'existence fut brève, aurait pu continuer à Beyrouth et y être d'une grande richesse pour les enfants des réfugiés arméniens.

Samsun était une ville portuaire bondée de réfugiés, si bien qu'il était presque impossible d'y trouver un gîte convenable. Ajoutés à cela la vie très chère, et surtout le mauvais climat.

De grands marécages dans les environs de la ville étaient le foyer des moustiques qui provoquaient la malaria. Au bout de peu de temps, toutes les filles tombèrent malades et l'une d'elles mourut. Samsun était aux mains des kémalistes et totalement coupée de Constantinople. Bientôt nos collaborateurs manquèrent d'argent. Ils furent alors secourus par la « Near East Relief » qui avait à Samsun de grands dépôts de provisions, et ils furent aidés gratuitement !

Lorsque le comité central de Genève eut connaissance de la fuite de Sivas et de la fâcheuse situation de Samsun, il convoqua pour le 2 juillet une assemblée générale à Berne pour discuter de la situation. Celle-ci décida d'envoyer immédiatement à Samsun Jakob Künzler et Theodor Wieser pour aider l'œuvre en détresse. Ils y arrivèrent le 22 juillet. Mlle Riedinger racontera plus tard à ce sujet : « C'était une période de

désespoir non seulement chez nous, mais dans toutes les maisons les gens étaient atteints de la malaria. Aucun médecin ne pouvait venir chez nous. Mais le secours arriva de manière très inattendue. Un soir, comme j'étais sortie, j'observai deux étrangers qui toisaient chaque maison et s'arrêtaient à chaque coin de rue en hésitant. Lorsque je m'approchai, je reconnus aussitôt les deux étrangers : MM. Künzler et Wieser ! Ce fut pour moi une surprise et une joie en même temps. M. Künzler visita aussitôt nos malades, et il était touchant de voir combien il était soucieux à leur sujet. »

Les deux jours suivants, ils discutèrent de la situation de notre orphelinat. Après mûre réflexion, la fermeture de la maison fut décidée. 17 grandes filles de plus de 14 ans trouvèrent du travail dans les différentes institutions américaines, 4 filles purent être hébergées dans des familles, une fille était morte de la malaria, et les 18 plus petites furent accueillies par l'œuvre de secours N.E.R. qui, à Samsun, avait la charge de plus de 1 000 orphelines ! Les 6 institutrices trouvèrent une place dans les écoles grégoriennes arméniennes.

Le 25 juillet, Mlle Riedinger fut aussi atteinte de la malaria. Monsieur Künzler décida de la rapatrier en Suisse, car les crises étaient très violentes et affectaient son cœur. Le 6 août, il trouva l'occasion de faire le voyage à Constantinople. Theodor Wieser fut aussi atteint de la malaria, mais il échappa aux crises.

Le 7 août, Jakob Künzler quitta Samsun pour atteindre finalement Ourfa en passant par Marsovan, Amassia, Tokat, Sivas, Malatia. Il y arriva le 23 août, quatre mois après le retrait de la garnison française qui avait connu une fin si tragique.

En chemin, Jakob Künzler fut attaqué par un Kurde solitaire et fut complètement dépouillé de ce qu'il possédait, ce qui jusqu'ici ne lui était jamais arrivé ! Le 10 octobre, Theodor Wieser quitta aussi Samsun et habita à Skutari-Constantinople, chez le révérend Boghossian, qui était devenu pasteur de l'Église Évangélique Arménienne de l'endroit (sous la direction de la mission américaine). Comme il n'était pas possible de réaliser le projet d'aller à Ourfa, Theodor Wieser prit, le 3 décembre, un emploi de représentant de la N.E.R. à Brousse¹⁵⁰.

Sur le conseil d'une missionnaire américaine, Mlle Stucky resta à Sassoun jusqu'en décembre 1920 ; elles deux espéraient quand même encore avoir un travail à l'intérieur du pays, en Arménie libre ; mais ensuite, elle quitta Sassoun et vint aussi à Constantinople.

Après avoir nettoyé le sud de la Turquie, les kémalistes attaquèrent en septembre 1920 la « République Démocratique Arménienne » avec une armée d'environ 40 000 hommes (20 000 Turcs et 20 000 Kurdes). La jeune répu-

blique était dans le besoin dans tous les domaines et avait encore à lutter avec ses contradictions internes. En octobre, des bolcheviques renversèrent le gouvernement démocratique ; mais leur tyrannie exaspéra tellement la population qu'elle se souleva, chassa les rouges et rétablit l'ancien gouvernement. Mais alors la situation devint critique, et plus tard tourna à la tragédie : de l'est commença l'avance de l'armée rouge et de l'ouest l'attaque des kémalistes. Sous cette double pression s'effondra la résistance, malgré tout le courage de la petite armée arménienne ; et pour ne pas tomber aux mains des Turcs, le gouvernement démocratique démissionna le 29 novembre 1920 et fut remplacé par un autre, ami des Russes. Celui-ci fit proclamer la « République Soviétique d'Arménie ». Sur le plan politique aussi, les événements de l'année 1920 furent décisifs pour l'avenir du peuple arménien. Le 23 avril, les États-Unis avaient reconnu la République arménienne. Là-dessus, le « conseil supérieur » de la conférence de San-Rémo demanda, le 25 avril, aux États-Unis à travers le président Wilson, de se charger du mandat sur l'Arménie. Le 24 mai, la demande fut rejetée par le Sénat par 11 voix contre 4¹⁵¹.

Avec cette décision négative du Sénat, les dés étaient jetés, car aucun pays ne pouvait ou ne voulait se charger du mandat ; et pour les Arméniens, il était exclu de construire un état libre sur le sol de leur vieille patrie à l'intérieur du territoire turc sans avoir une véritable puissance derrière eux.

C'était une maigre consolation que cette aide humanitaire généreuse apportée aux Arméniens par les États-Unis, car la seule véritable aide à la construction de leur état leur était refusée.

À quoi bon maintenant tous les efforts en faveur d'une « Arménie Libre » de la « Conférence Internationale Philarménienne » de Paris, des 6 et 7 juillet, avec ses mémorandums adressés aux gouvernements alliés, à la Société des Nations et aux colonies arméniennes dans le monde entier ?

À quoi a servi la création de la Ligue Internationale Philarménienne¹⁵² en septembre 1920 à Genève, sur décision du congrès philarménien des 6 et 7 juillet à Paris pour laquelle le pasteur Krafft-Bonnard s'était tant engagé ?

À quoi bon le traité de Sèvres signé par la Turquie, les Alliés (Angleterre, France, Italie) et l'Arménie, dans lequel la République arménienne était reconnue « de jure » en tant qu'état indépendant ?

À quoi bon, en fin de compte, que le président Wilson ait établi les frontières du nouvel état le 22 novembre 1920 (Photo 11) ?

À quoi tout cela a-t-il servi ? À rien, absolument à rien !

Autant d'efforts et de décisions inutiles qui furent pris dans une totale

méconnaissance de la véritable situation de la Turquie. Cette erreur de jugement est certainement due au manque d'informations sûres.

Le sénateur français, M. Victor Bérard, pouvait bien parler à la conférence de Paris (6-7 juillet 1920) du général Mustafa Kemal comme d'une « invention de la haute finance européenne » ; et le président de la République Démocratique d'Arménie, également présent, Avédis Aharonian, dit : « Mustafa Kemal, c'est une fable, un conte, il n'existe pas : il n'y a pas de bandes de barbares. »

Le Dr A. Vischer-Oeri fut le seul à voir clair ; n'avait-il pas été témoin de la force des nationalistes à Ourfa, lors de la destruction de la garnison qui s'y trouvait ? C'est pourquoi il fit une très sérieuse mise en garde contre une sous-estimation du mouvement national : « Les masses populaires turques sont tellement fanatisées et si bien organisées, qu'il faut aujourd'hui leur opposer une grande armée pour pouvoir les combattre ».

Même en Suisse, il était impossible aux responsables des comités de se faire une idée exacte de la situation en Turquie, car ils manquaient d'informations dignes de foi. C'est ainsi qu'on en arriva à prendre de mauvaises décisions. En pensant au projet d'un nouveau centre de notre œuvre à Érzingian, le comité central de Genève décida, en mars 1920, du choix des collaborateurs nécessaires : directeurs : M. et Mme Künzler ; directeur d'école : Theodor Wieser ; médecin chef : le Dr Adjémian, et Madame ; employée de maison : Mlle Marie Maillefer ; infirmière : Mlle Sophie Mayer ; et Max Müller, directeur des ateliers.

Le 9 avril, le comité de Berne éleva une protestation contre cette très importante décision et le procédé arbitraire : « seule une assemblée des représentants de tous les comités peut être habilitée à prendre des décisions aussi importantes ». Toujours est-il qu'ensuite, sur décision de l'assemblée générale du 2 juillet à Berne, MM. Künzler et Wieser ne furent pas envoyés à Érzingian mais à Samsun pour « sauver » l'orphelinat de Sivas qui avait échoué là-bas.

Les autres décisions prises à Samsun furent : la liquidation de l'œuvre auprès des orphelins de Sivas, le rappel des collaborateurs qui y travaillaient et la poursuite modeste de la mission médicale à Ourfa avec J. Künzler.

Le comité de Berne insista sur le fait que notre œuvre d'assistance était en priorité destinée aux orphelins ; et en second lieu seulement, à la mission médicale !

Lors de l'assemblée générale, Léopold Favre fut nommé président d'honneur, après avoir dû renoncer à son poste de président du comité central pour raison de santé (Photo 73).

1921 : Année de désillusions et nouvelle détresse des réfugiés.

Le gouvernement nationaliste de Mustafa Kemal s'était refusé à reconnaître le traité de Sévres signé par le gouvernement de Constantinople dans lequel était prévu un état indépendant arménien. De plus, tout le territoire de l'Arménie était entre les mains des nationalistes. C'est ainsi qu'à la conférence de Londres (février à mars 1921), les Alliés durent céder et consentir à ce qu'il ne soit plus question pour les Arméniens que d'un « Foyer National » à l'est de la Turquie.

Presque au même moment, commencèrent des négociations directes entre la France et la Turquie.

Après le retrait des troupes britanniques de Turquie, l'armée française dut endurer toutes les attaques des kémalistes. Des milliers de soldats français y laissèrent leur vie. De plus, l'occupation de la Cilicie coûta, en 2 ans, 2 milliards 400 millions de francs en dépenses militaires. Il fallait trouver une solution. On en arriva finalement à la signature d'un « Traité d'amitié franco-turc » à Angora (20 octobre 1921) par lequel la France renonçait à la Cilicie et retirait ses troupes. Cela eut pour conséquence un flot de réfugiés de plus de 150 000 arméniens qui se déversa sur la Syrie et le Liban, deux territoires arabes sur lesquels la Société des Nations avait donné mandat à la France.

L'évacuation totale de la Cilicie par la France fut pour les Arméniens la cause d'une cruelle déception et ressentie par eux comme une trahison.

N'était-ce pas justement la France qui leur avait fait à Paris des promesses et donné de grands espoirs ; et des milliers de volontaires de la légion arménienne n'ont-ils pas combattu en Cilicie sous le drapeau de la France !

La détresse des arméniens réfugiés en Suisse

Depuis les massacres sanglants du temps d'Abdul Hamid II, des Arméniens avaient trouvé refuge en Suisse. Grâce à leurs capacités, la plupart avait trouvé une place et percevait un salaire. Les quelques-uns qu'il avait fallu aider le furent par nos comités cantonaux. Mais les années de la Première Guerre mondiale apportèrent des charges nouvelles, surtout par les soins donnés dans les sanatoriums aux réfugiés atteints de tuberculose. Heureusement, la Croix-Rouge américaine apporta une importante contribution jusqu'à la cessation de ses activités au printemps 1919, surtout auprès des Arméniens malades des poumons. Mais alors la situation devint critique. Le projet d'une caisse spéciale de secours aux réfugiés ne put se

concrétiser, parce qu'il y avait peu de donateurs. Alors, il fallut traiter cas par cas.

La plupart des Arméniens, disséminés dans les villes de Genève et Lausanne, vivaient dans les conditions les plus désespérées. Le pasteur Krafft-Bonnard écrivait : « À l'heure actuelle, il se trouve en Suisse des réfugiés arméniens qui ne sont pas en état de subvenir à leurs besoins : des malades, des vieillards, des enfants. À Leysin, cinq tuberculeux sont en traitement ; ils sont complètement démunis ; parmi eux, une jeune veuve avec ses deux enfants. Elle a tellement travaillé pour pouvoir les nourrir que le surmenage et les privations ont eu raison de sa santé. Si nous avions pu l'aider à temps, elle aurait été épargnée, aux dires des médecins. Voici une autre famille qui vit dans les conditions les plus misérables : le mari est malade, la femme complètement épuisée, les trois enfants menacés de tuberculose. D'autres ont vendu au fur et à mesure tout ce qu'ils possédaient pour ne pas mourir de faim et n'ont plus rien. Partout, ils sont renvoyés avec des promesses. »

C'est alors qu'au printemps 1921 apparut une solution inattendue : à Begnins, près de Nyon sur le Lac Léman, une ancienne pension était à vendre. Avec ses 21 chambres, des bâtiments annexes et de grandes transformations à faire, elle se présentait comme un lieu d'habitation spacieux et agréable. Le propriétaire en demandait 52 500 FS ; il ne voulait pas toucher à la première hypothèque de 30 000 FS.

Le pasteur Krafft-Bonnard proposa au comité central de faire l'acquisition de cette maison. Mais au cours de sa séance du 4 mai, celui-ci s'opposa à la création d'un tel « Foyer »¹⁵³.

Le comité de Berne agit de la même façon lors de sa séance du 12 mai. Lorsque la maison fut quand même achetée, le missionnaire Fritz Stucky démissionna en déclarant : « Je ne peux plus continuer à collaborer, parce que je ne suis pas d'accord avec l'achat d'une maison à Begnins. Les sommes collectées doivent être employées en faveur des orphelins et non placées dans l'achat d'une maison. Le bureau central du pasteur Krafft-Bonnard nous coûte déjà de grosses sommes ». Les deux comités objectèrent, en outre, que cette nouvelle œuvre pouvait faire diminuer la masse des dons. C'est pourquoi ils trouvèrent qu'il était nécessaire de fonder dans ce but une société spéciale.

Personne ne voulant prendre la responsabilité des réfugiés arméniens en Suisse (les associations de bienfaisance et la Croix-Rouge qui avaient été sollicitées avaient toutes refusé), il ne restait plus qu'à créer une société spéciale. C'est ainsi que fut créée, le 21 juin 1921, la société « Le Foyer Arménien » (« Société immobilière du Foyer arménien en Suisse »). Furent

nommés : président, le professeur en théologie Jules Breitenstein ; trésorier, Henri Necker, fondé de pouvoir au « Crédit Suisse » à Genève. Puis à l'assemblée générale des délégués à Bienne, le 23 janvier 1922, cette œuvre de Begnins fut reconnue comme deuxième branche de la « Fédération des Comités suisses amis des Arméniens », sans aucune obligation financière cependant pour le comité central.

Le 13 juillet 1921, le « Foyer » put être ouvert avec 46 Arméniens apatrides, des vieillards et des veuves pour la plupart, ainsi que des hommes et des femmes qui, affaiblis par les privations et les souffrances, ne pouvaient plus se tirer d'affaire eux-mêmes et en étaient réduits à accepter le secours suisse.

Le « Foyer » demeura à Begnins jusqu'au 30 novembre 1922, puis fut transféré à Genève, car cette maison de Begnins devint ensuite un refuge pour les enfants arméniens de l'orphelinat suisse de Constantinople qui avaient dû quitter la Turquie.

Tandis que le mouvement kémaliste s'étendait de plus en plus — même à Constantinople — nos collaborateurs sur place, ainsi que le bureau directeur en Suisse, agirent avec une méconnaissance totale de la véritable situation en Turquie.

Au printemps 1921, Mlle Stucky et le pasteur Boghossian avaient fondé, grâce aux dons du comité de Berne, une « École Arméno-Suisse » à Skutari, avec pour directeur le pasteur Boghossian. Cette école fut dirigée sous la responsabilité personnelle de Mlle Stucky et indépendamment de notre œuvre de secours suisse.

Lorsque le 15 août 1921 éclata un grand incendie à Skutari, Mlle Stucky et le pasteur Boghossian décidèrent de rebâtir l'école qui avait été détruite à Makri-Köy.

Dans une lettre à sa sœur, le missionnaire Fritz Stucky lui demanda s'il n'était pas possible de fonder aussi un orphelinat à Makri-Köy en remplacement de l'œuvre abandonnée à Sivas. Mlle Stucky fut ensuite priée par le comité de se rendre en Suisse pour faire un rapport de la situation. Là, elle reçut la charge inattendue de soigner le président Léopold Favre qui était gravement malade. Le 22 février 1922, le comité de Genève tint dans le salon de Léopold Favre et en sa présence une séance (la dernière avant sa mort) au cours de laquelle fut décidée la création d'un nouvel orphelinat à Constantinople. Après la mort de Léopold Favre, Mlle Stucky retourna en août à Constantinople et ouvrit le 5 septembre 1922 en toute discrétion à Makri-Köy l'orphelinat suisse avec 20 enfants. La maison qui avait été louée venait d'être mise en état, avait même l'électricité et convenait très

bien pour l'œuvre. En octobre, arriva de Suisse la nouvelle responsable de la maison, Mlle Marie Maillefer.

Fuite vers la Suisse

Le travail de l'école et de l'orphelinat connut cependant une fin brutale. Après la catastrophe de Smyrne (fin août), la situation devint critique à Constantinople à cause de la pression croissante des kémalistes et de leur hostilité envers les Arméniens. Il fut alors décidé de cesser les deux activités et de se réfugier en Suisse avec les orphelins.

Après un vif échange de lettres, le comité central approuva la décision et pria la N.E.R. américaine de l'aider auprès des autorités. En même temps, il envoya par télégramme l'argent du voyage avec l'ordre définitif de quitter Constantinople. Le comité central ne fut pas le seul à agir ainsi. Dans les mêmes jours, les œuvres de secours anglaises et américaines transférèrent 750 protégés à Corfou.

Le 19 novembre, 50 personnes (41 orphelins, 7 employés et 2 directrices) quittèrent Constantinople par un bateau qui les conduisit à Marseille. De là ils partirent pour Genève et arrivèrent le 1^{er} décembre 1922 à Begnins, leur nouveau refuge¹⁵⁴.

1922 : Année de l'Exode.

Le retrait de Constantinople fut un événement insignifiant comparé au gigantesque exode qui s'effectuait depuis avril 1922. D'abord, l'évacuation de 25 000 Arméniens et Grecs de la N.E.R. vers le Caucase, la Perse, la Grèce, la Syrie, le Liban et la Palestine. Puis, l'expulsion et la fuite de 1 050 000 Grecs après la catastrophe de Smyrne¹⁵⁵ (27 août au 4 septembre 1922). Parmi eux se trouvaient des dizaines de milliers d'Arméniens. À partir de 1919, les Américains avaient réuni en Anatolie plus de 30 000 orphelins chrétiens dans 70 orphelinats. Les autorités turques exigèrent alors que, pour chaque enfant de chrétien qu'elles toléraient sur leur territoire, les Américains leur paient les frais d'entretien d'un orphelin musulman. Au début, la N.E.R. remplit cette condition, mais bientôt il dut constater que la plus grande partie des sommes versées allait dans les poches des fonctionnaires turcs habilités à les percevoir !

Comme l'entretien des orphelins arméniens devenait de cette manière trop onéreux, la direction de la N.E.R. prit la décision de fermer tous les orphelinats de Turquie et de sortir les enfants du pays.

D'avril à novembre 1922, s'effectua l'évacuation systématique d'envi-

ron 17 000 enfants vers la Grèce et environ 8 000 vers la Syrie. La partie des enfants dirigés sur la Syrie était sous la direction de Jakob Künzler et de sa vaillante épouse Elisabeth, aidés de plusieurs missionnaires, Sœur Verena Schmidli (Suisse), Miss Ruth Eddy et Miss Holmes (Angleterre), ainsi que Madame Kalk (U.S.A.).

Jakob Künzler était entré, en effet, au service de la N.E.R. à Ourfa en janvier 1922, car la B.S.A. ne pouvait plus garantir d'allocations¹⁵⁶ pour le travail médical étant donné l'état de ses finances de l'année 1922.

Lorsque l'évacuation des orphelins fut achevée, le directeur de la N.E.R. proposa à Jakob Künzler et à son épouse la direction d'un des plus grands orphelinats du Liban. Ils acceptèrent cette offre et eurent, à partir de février 1923, la direction de l'orphelinat de filles à Ghazir avec 1 414 enfants.

À l'automne 1922, le gouvernement turc donna à la population chrétienne l'autorisation d'émigrer, ce qui auparavant était interdit et passible de peine sévère. Pour cette raison, la plupart des Arméniens et des Syriens chrétiens quittèrent Ourfa pour la Syrie et le Liban.

Ainsi, le temps était aussi venu de fermer l'hôpital le 1^{er} octobre 1922. Jakob Künzler écrivit dans son article « Dernières nouvelles d'Ourfa » : « Il me sera très difficile de me séparer d'Ourfa ; seulement, je vois que je dois suivre la voie du Seigneur ». Et le docteur A. Vischer écrivait à la fin de l'article « 25 ans d'œuvre suisse parmi les Arméniens à Ourfa » : « C'est ainsi qu'a pris fin le travail des Suisses à Ourfa. Nous avons toujours aspiré, non seulement à atténuer la souffrance physique ou à apporter aux pauvres et aux malades secours et consolation, mais aussi à témoigner dans notre activité aux chrétiens et aux musulmans de l'amour de Christ par les paroles et par les actes. Nous espérons qu'avec l'aide de Dieu, notre travail n'aura pas été vain. »

À quoi ressemblait Ourfa en 1930 ? Jakob Künzler visita la ville du 9 au 14 juillet. Il raconte : « Prochainement, la ville sera fournie en électricité : des ingénieurs allemands sont en train de l'installer. La cathédrale arménienne est devenue une centrale électrique. Là où jadis rayonnait la lumière spirituelle, rayonne maintenant la lumière terrestre sur la ville. Toutes les églises chrétiennes sont aujourd'hui des écoles turques, sauf la cathédrale arménienne et l'église protestante arménienne : toutes les deux étaient trop loin pour les habitants. C'est pourquoi l'église protestante est aussi aujourd'hui transformée en hôpital vétérinaire.

« Il reste encore quelques-unes des maisons arméniennes, la plupart seulement à la périphérie. Il n'y a plus de vignes dans les vignobles arméniens aux alentours de la ville. La plupart des canalisations d'eau ont été

bouchées. Tous les hommes portent des chapeaux à l'européenne, pour la plupart des casquettes, peu de chapeaux feutre ou de chapeaux de paille. Les femmes sont encore toutes voilées, tandis que toutes les femmes des étrangers travaillant en Turquie se déplacent librement sans voile.

« Des Turcs me montraient leur chapeau et disaient : 'Ne crois pas que là-dessous la tête ait changé. Non ! Nous ne pouvons pas quitter notre peau. Mais attends, nos enfants seront meilleurs ; aujourd'hui, ils vont tous à l'école sans exception'. Tous les Turcs tiennent à ce qu'on ne les considère pas comme des Asiatiques, mais comme des Européens. Mais la saleté de la ville est encore aussi grande que jadis, ainsi que la mortalité infantile. »

1923 : Année de l'abandon de l'Arménie.

Dans le traité de paix de Sèvres (10 août 1920), il avait été accordé aux Arméniens, par les puissances alliées, un état qui leur serait propre, sous la protection de la Société des Nations.

Dans le traité de Lausanne, il n'était plus du tout fait mention de l'Arménie¹⁵⁷.

La délégation arménienne, dirigée par Avédis Aharonian, ne fut pas reconnue et ne put pas prendre part aux négociations « parce qu'elle représentait un gouvernement démocratique arménien qui n'existait plus, puisque cet état se trouvait maintenant sous régime soviétique ». La délégation turque refusait toute concession envers les Arméniens avec l'argument : « Ils ont maintenant un état en Arménie Soviétique et n'ont pas besoin de patrie en Turquie ! »

Les Arméniens avaient mis tous leurs espoirs sur les grandes puissances, sur leurs promesses et leurs traités, et furent trompés sur « toute la ligne » !

Le délégué de Grande-Bretagne, Sir Horace Rumbold, confessa au pasteur Krafft-Bonnard et à Edouard Naville, au cours d'une conversation à Genève : « Le Turc ne cède que devant la force, mais nous ne pouvons pas lui en opposer. Il est aujourd'hui impossible de recommencer la guerre ; nous ne pouvons pas non plus faire la guerre pour les Arméniens. Nous ne voulons pas nier nos engagements, mais nous ne sommes pas en mesure de les respecter. Il ne nous reste pas d'autre alternative que de satisfaire aux exigences des Turcs. Les choses sont claires : les Arméniens sont sacrifiés ».

À Lausanne, Avédis Aharonian, le célèbre écrivain arménien et président de la délégation arménienne, avait solennellement rappelé aux membres de la conférence les promesses que les Alliés, en tant que

combattants pour le droit, la justice et l'humanité, avaient faites non pas une seule fois, mais de nombreuses fois au petit peuple arménien. Il concluait son discours avec l'espoir que la conférence ne se séparerait pas sans avoir tenu ses promesses solennelles et contribuer au triomphe du droit du peuple arménien. Mais il dut se convaincre qu'il avait parlé en idéaliste et que, lorsque les politiciens réalistes des grandes puissances parlaient de liberté et d'indépendance, ils pensaient en réalité à leurs intérêts économiques et, quand ils parlaient de droit et de justice, ils pensaient pétrole, le pétrole de Mossoul !

L'issue de cette conférence fut loin d'être satisfaisante, et elle le demeure ; car le traité de Lausanne se basait sur la fiction que les Arméniens n'existaient pas. De ce fait, il ne sert ni à la paix, ni à la justice. Par la suite, la situation des Arméniens devint si tragique que l'on a du mal à se l'imaginer.

La terreur vécue sous la domination turque et l'insécurité des années d'après-guerre furent suivies de grandes difficultés pour les réfugiés arméniens sans patrie : ils étaient sans papier d'identité de leur pays, sans la représentation administrative d'un pays étranger, sans moyen, sans connaissance d'une langue étrangère, sans logement valable, habitant sous des tentes ou dans des baraquements, sans travail ni revenu. De plus, ils étaient affaiblis ou malades à cause des privations, de la faim et de la détresse des années de déportation.

VI

Nouvelle assistance de la Suisse :

1923-1930

1. Begnins et Genève.

Lorsque le départ des orphelins de Constantinople fut décidé, le home de réfugiés de Begnins fut transféré à Genève, puisque le « Foyer » devait devenir maintenant un orphelinat. Toujours est-il que durant les 15 mois de son existence à Begnins, le home a hébergé 50 personnes pour une période plus ou moins longue. Il se trouva à Champel une maison qui convenait bien et qui fut louée pour un prix très intéressant. Dès le 27 novembre 1922, grâce aux dons généreux des Amis suisses des Arméniens, on put y emménager. Pour les réfugiés, Genève était plus approprié que Begnins en ce qui concerne les possibilités de travail, de cours du soir et d'école pour les enfants. Au printemps 1929, cette maison fut victime de la rectification d'un tracé de route et démolie. Pour la remplacer, on put acquérir, dès avril 1928, un ancien pensionnat de jeunes filles, et le 1^{er} mai 1929, on put y emménager. Le nouveau home « Le Foyer Arménien » ou « Hayastan » (Arménie), 22 chemin du Velours, devint la propriété de la « Société du Foyer arménien à Genève ». Le Conseil Fédéral consentit, en 1928, à une première hypothèque de 100 000 FS, remboursable au bout de 15 ans (à

3% d'intérêt), et la Société de Banque Suisse accorda un prêt de 80 000 FS. La contribution du Conseil Fédéral fut surtout rendue possible par l'intercession du conseiller fédéral Giuseppe Motta, un grand ami des Arméniens.

Begnins

Comme le home et l'école ne pouvaient accueillir tous les orphelins, il fallut acquérir une deuxième maison à proximité.

De 1922 à 1930, furent accueillis à Begnins 142 enfants au total : 101 garçons et 41 filles. 101 enfants passèrent par le home de Genève : 72 venaient de Begnins et 29 arrivèrent directement à Genève¹⁵⁸.

Visite de hautes personnalités : lors de la session de la Société des Nations en 1924, au cours de laquelle la question arménienne fut de nouveau évoquée, le home reçut la visite de plusieurs hautes personnalités : tout d'abord les gens de la presse, parmi lesquels les représentants des plus grands journaux européens, puis le ministre belge de Brouckère et enfin le conseiller d'état Giuseppe Motta, président de l'assemblée de la Société des Nations. Tandis que les représentants de la presse rendaient compte de leur visite en termes élogieux dans leurs journaux, les deux hommes d'état prirent la parole au cours de la cinquième session de la Société des Nations et rappelèrent, dans des discours qui allaient droit au cœur, la détresse du peuple arménien et le devoir de la Société des Nations d'y remédier. Dans le passé, le conseiller d'état, Motta, avait déjà parlé du problème arménien (24 septembre 1922). Il conclut son discours, qu'il avait tenu avec une profonde conviction et une grande sympathie pour les Arméniens, avec les dernières paroles du patriote genevois Philibert Berthelier : « Vous ne mourrez pas, vous vivrez ! »

Le foyer des réfugiés de Genève

Ce service béni put être poursuivi avec des dépenses annuelles allant de 20 000 à 30 000 FS. En 1923, la maison comptait 37 personnes, hommes, femmes et enfants. 85 réfugiés arméniens purent être soit entièrement, soit partiellement entretenus : des veuves et des orphelins, des vieux, des malades, des infirmes et des sans-emploi (dépenses totales : 32 702,25 FS). 13 malades, dont 11 tuberculeux en séjour dans les sanatoriums, occasionnèrent à eux seuls pour 18 498,20 FS de dépenses. Les dépenses totales pour cette aide aux réfugiés furent de 1923 à 1930 de 198 208,40 FS.

Orphelins arméniens dans des familles suisses

Le comité central recevait sans cesse des demandes d'Amis suisses des Arméniens voulant accueillir des orphelins dans leur famille ou même les

adopter. À l'appui d'anciennes expériences malheureuses, le conseil se vit dans l'obligation de les rejeter, dans l'intérêt même des enfants. Il s'était avéré que cette forme d'aide aux orphelins n'était pas la bonne (la « Deutsche Hilfsbund für christliches Liebeswerk im Orient » — fédération allemande d'œuvre charitable en Orient — qui au début avait accueilli en Allemagne des orphelins et les avait élevés, fit les mêmes expériences). La transplantation de tels enfants dans des familles suisses, aux conditions de vie totalement différentes, n'avait pas eu un effet favorable sur leur épanouissement. Même avec une bonne éducation, les enfants souffraient d'une certaine dualité dans leur personnalité. Ils étaient arméniens par leur origine et suisses par leur éducation : ils avaient en eux deux âmes ; ils étaient des hommes intérieurement déchirés et ne savaient, à vrai dire, pas à quoi ils appartenaient et qui ils étaient vraiment.

2. Comité central de Genève.

En avril 1922, le comité avait perdu son premier président qui était un homme remarquable. Peu de temps après, le 9 décembre 1923, il eut à déplorer la mort de son deuxième président : Auguste de Morsier, de Genève. Son successeur fut Henry Necker de Genève et, en 1929, lui succéda le colonel divisionnaire Guillaume Favre, de Berne, comme quatrième président.

À l'assemblée générale annuelle de la B.S.A. du 5 juillet 1929, il fut élu président, avec Mlle Julie Riedinger de Zurich comme nouvelle secrétaire (le pasteur A. Krafft-Bonnard resta secrétaire du comité de Genève).

Changement de la constitution du 18 décembre 1918 : pour s'adapter au changement de situation, un nouvel accord fut adopté lors de la séance du 16 novembre 1925 du comité central. Le point capital était le devoir pour tous les comités cantonaux de porter l'œuvre commune de Begnins et de Genève. Ce nouvel accord fut de courte durée : il fut changé au bout de 3 ans à peine. Un certain malaise avait résulté à la suite des déficits annuels de la Caisse Centrale tenue par le pasteur Krafft-Bonnard. L'exposé sommaire des grands postes de dépenses fit regretter qu'on n'ait pas vraiment vérifié les comptes. Non pas que les bilans annuels en tant que tels auraient été contestés — les comptes avaient certes été vérifiés — mais les dépenses pour la propagande et l'administration furent considérées comme abusives.

C'est ainsi que s'exprima le missionnaire Fritz Stucky à la séance du comité de Berne du 21 avril 1925, après la notification des comptes annuels de Genève en 1924 (recettes : 135 968,50 FS ; dépenses : 150 499,05 FS ;

déficit : 14 530,55 FS). Il dit que c'était une grande erreur de ne pas avoir de trésorier particulier, la trésorerie et le secrétariat ne devant pas être assumés par une seule et même personne. M. le pasteur A. Hopf et le Colonel Favre s'exprimèrent en des termes analogues.

Le missionnaire F. Stucky, trésorier du comité de Berne depuis 30 ans, ne pouvait plus poursuivre sa collaboration ; il donna sa démission au cours de la séance du 7 octobre 1925. Ce fut alors l'architecte Heinrich Hopf qui lui succéda. Les déficits augmentèrent avec les années et atteignirent en 1928 la somme de 37 273,40 FS.

Cette situation peu réjouissante fut la cause du changement de l'accord de 1925 par celui du 7 juillet 1928. Le détail du texte se trouve dans les archives.

L'obligation d'entretenir les deux maisons de Begnins et de Genève fut abandonnée et remplacée par la recommandation faite aux membres de soutenir ces foyers.

Entre-temps, sans que ce fût fait intentionnellement, avait surgi une concurrente, avec la nouvelle œuvre d'assistance aux aveugles à Ghazir. Les différents comités voulaient maintenant avoir les mains libres quant à l'utilisation de leurs fonds et ceci d'autant plus que la nouvelle œuvre de Ghazir fut bien accueillie dans les milieux des Amis des Arméniens (Photos 17 et 18).

3. Le centre des aveugles de Ghazir¹⁵⁹ de 1924 à 1930.

« Peut-être que les faibles et ceux qui sont retardés dans leur développement nous sont envoyés pour que l'amour entre les hommes ne tiédisse pas »

Haïrabad Torossian

En 1925, la N.E.R. américaine avait commencé à réduire l'œuvre d'assistance car ses recettes avaient considérablement diminué. Plus aucun enfant ne fut accueilli et l'activité des orphelinats fut réduite autant que possible. De plus, on essaya de confier les œuvres existantes à d'autres sociétés d'assistance.

C'est ainsi que l'orphelinat de Ghazir, qui a ses débuts en 1924 comptait 1 414 filles, réduisit ses effectifs à 1 010 et en 1925 à 431 : 327 filles et 104 travailleuses sur des tapis¹⁶⁰ (Photo 16).

Au printemps 1925, Mme Künzler se rendit en Suisse. Elle tenta de gagner les gens à l'idée que les Amis suisses des Arméniens devraient

s'occuper des aveugles de Ghazir. En juillet, Theodor Wieser se rendit à son tour en Suisse. Il était venu à Ghazir en juin 1923 comme précepteur des enfants Künzler. Les aveugles vivaient en ce temps-là à Mamultein, un petit village au bord de la mer en aval de Ghazir. La direction de la N.E.R. les avait amenés d'Alep au Liban dans le but de les héberger dans le centre d'aveugles « Syrischen Waisenhaus » (l'orphelinat syrien) de Jérusalem. Mais l'Angleterre qui avait le mandat sur la Palestine exigea une caution si élevée que le projet échoua. Les négociations avaient duré plusieurs mois. Durant ce temps, presque tous les aveugles furent atteints de malaria.

Au cours de la réunion de travail mensuelle des collaborateurs de la N.E.R., on parla aussi de la situation critique des aveugles de Mamultein. Où aller avec eux, puisqu'il n'était plus question d'aller à Jérusalem. On ne savait que penser ; personne ne voulait se charger de ce groupe misérable d'aveugles malades. C'est alors que s'annonça J. Künzler, qui proposa de s'occuper des aveugles à côté de ses orphelines. Et ainsi, le 1^{er} avril 1924, 105 enfants aveugles, garçons et filles, arrivèrent à Ghazir.

Jakob Künzler et son épouse étaient si occupés par leurs orphelines et les ouvrières en tapis qu'ils avaient à peine le temps de s'occuper des aveugles. C'est ainsi que leur précepteur, Theodor Wieser, s'occupait dès le début des aveugles en plus de son travail d'enseignement. Plus le temps passait, et plus il avait de la joie à s'occuper d'eux, si bien que Jakob Künzler put écrire dans sa lettre du 10 février 1925 au Dr Vischer de Bâle : « Il me semble que l'instituteur de nos enfants pense à se consacrer à ce travail ».

Le 10 août 1925, sur l'invitation du Dr E. Riggenschach, on se réunit au « Sonnenblick » à Baden. Le pasteur Th. Iselin exposa avec détails le nouveau projet d'une aide suisse aux aveugles de Ghazir ; le Dr E. Riggenschach parla des relations entre le comité à créer et notre fédération et Th. Wieser des conditions de vie en Orient et plus spécialement de la situation des aveugles à Ghazir.

Bien qu'il n'y eût encore aucune proposition précise de la part des représentants de la N.E.R. avec lesquels les trois rapporteurs avaient conféré une semaine plus tôt, on passa, après la discussion, à la constitution du nouveau comité inter-cantonal. Tout le monde était d'avis qu'une action directe en Orient de l'assistance suisse en faveur des Arméniens serait souhaitable. Avec cela, on ne voulut pas non plus ignorer que nos œuvres en Suisse pourraient en pâtir. Sous le nom de « Schweizerhilfe für blinde Armenierwaisen auf dem Libanon » — S.B.A.L. — (assistance suisse auprès d'orphelins arméniens aveugles au Liban), ce nouveau comité devint membre de notre B.S.A. Il s'engageait à s'occuper des aveugles restés à

Ghazir, à les élever dans la foi chrétienne et à pourvoir à leur formation professionnelle. Il était composé des représentants de neuf cantons qui étaient, pour la plupart, aussi membres du comité des Amis des Arméniens de leur canton¹⁶¹.

Le 27 février 1926 fut signé à Paris un traité entre la N.E.R. (M. Gordan L. Berry de New York) et la S.B.A.L. (pasteur Wilhelm Vischer, président, de Tenniken (canton de Bâle) en présence de Theodor Wieser. La S.B.A.L. s'engageait à prendre partiellement la responsabilité de la direction et de l'entretien du centre d'aveugles de Ghazir, du 1^{er} avril 1926 au 31 mars 1928, et totalement à partir du 1^{er} avril 1928. La N.E.R. promit d'assurer pour deux ans encore une contribution financière mensuelle de 5 dollars par enfant aveugle (Photo 76).

Pour faire connaître la nouvelle œuvre en Suisse, Theodor Wieser tint au cours de tout l'hiver 1925-26 une série de conférences dans les cercles des Amis suisses des Arméniens.

Il y rencontra beaucoup de sympathie et un solide soutien, et put trouver des parents adoptifs pour presque la moitié des aveugles. Le 25 mars 1926, il quitta la Suisse, fit une visite au grand camp de réfugiés arméniens de Marseille d'où il devait s'embarquer, et arriva à Beyrouth au bout d'une semaine. « La nuit était déjà tombée lorsque nous arrivâmes à Ghazir, écrivit-il plus tard. Sur la place du village, nous trouvâmes rassemblés, à la lueur de toutes sortes de lampes, les gens du village et les filles qui nouaient des tapis. Tous étaient dans la joie et agitaient des branches comme lors d'une vraie fête populaire. Mais mes yeux scrutaient la foule jusqu'au moment où ils découvrirent à l'arrière-plan ceux que je languissais de revoir durant tout le temps de mon séjour en Suisse : les aveugles.

« Ils jouaient du violon et chantaient pour m'accueillir. Monsieur Künzler profita de l'occasion pour expliquer aux enfants la nouvelle situation. 'Voyez-vous, dit-il, votre *Hairig* (« père ») est arrivé. Ainsi, moi, qui jusqu'ici était votre protecteur, je ne suis plus votre père mais désormais je serai votre grand-père !' À ces mots, tous poussèrent des cris de joie. Aussi dans les jours qui suivirent, je décelais, en discutant avec les employés et les enfants, le bon esprit qui régnait parmi eux. Ce fut pour les enfants une joie toute particulière lorsque je leur parlai de leurs parents nourriciers de Suisse. J'en perçois aujourd'hui l'écho dans les lettres que chacun envoie à ses nouveaux parents de la lointaine Suisse. Puisse ce lien d'amour, qui unit des éléments aussi différents, être pendant très longtemps une grande bénédiction pour les deux parties ! » (Photo 87).

Le 1^{er} avril 1926, Theodor Wieser prit la direction du home d'aveugles, et le 20 août, les aveugles reçurent leur nouvelle directrice, Alice Humbert-

Droz, infirmière d'Alep, que Theodor Wieser venait d'épouser. Dieu accorda au couple trois enfants. Mme Wieser s'occupait, en plus de ses enfants, des malades, des invalides et des cas de maladies chroniques. Plus tard, elle se chargea aussi d'un pavillon de nourrissons arméniens malades, à Ghazir. En plus de cela, il fallait assister des familles arméniennes du village qui étaient dans le besoin et soigner leurs malades.

Ce même été 1926, le pasteur Alfred Hopf de Zimmerwald (du comité de Berne) fit un voyage qui le conduisit en Grèce, en Égypte, au Liban, en Syrie et en Palestine ; il visita les camps de réfugiés de Beyrouth, de Damas et d'Alep, ainsi que l'œuvre de Ghazir avec les aveugles et les orphelins voyants. Les résultats de ce grand voyage furent un livre, *Unter Verfolgung und Trübsal, Missions- und Kulturbilder aus dem Orient* (« Sous la persécution et dans la misère : images de mission et de culture d'Orient ») — Éditions Walter Loeptien, Meiringen, 1928 — et ses tournées de conférence à travers la Suisse (1927-28) où il gagna beaucoup de sympathisants pour la cause des Arméniens.

En 1927, notre secrétaire central, le pasteur A. Krafft-Bonnard, entreprit un voyage de six mois qui le conduisit en Hollande et aux États-Unis. Il reçut en Hollande pour 3 955,85 FS de dons et aux États-Unis pour 72 420,35 FS, qui furent utilisés pour amortir les hypothèques de la maison de Begnins. Un autre voyage le conduisit à la fin de l'automne 1929 au Moyen-Orient.

Quel ne fut pas l'étonnement des collaborateurs de Ghazir lorsqu'ils virent soudain, le 22 novembre, le pasteur Krafft venir visiter la maison des aveugles. Il arriva en mission secrète :

Pour la sécurité du nouveau pipe-line traversant la Mésopotamie, l'Iraq-Petrol Company projetait d'installer les réfugiés arméniens dans des villages nouvellement construits le long du tracé de l'oléoduc, tout aux frais de la société. Le pasteur Krafft avait pour mission de sonder les classes dirigeantes arméniennes pour savoir si l'exécution du projet était possible. Le résultat fut un refus total et catégorique, car les Arméniens ne se voyaient pas en sécurité pour leur vie ou leurs biens parmi les Bédouins arabes, et il ne fallait pas s'attendre à une protection des gouvernements français et anglais lors de l'indépendance effective des tribus bédouines.

En 1928, l'assistance américaine auprès des aveugles cessa, et à partir du 1^{er} avril, le home d'aveugles de Ghazir fut entièrement à la charge de la Suisse. On recruta comme nouveau collaborateur pour les affaires commerciales Karl Meyer (auteur de ce livre), employé des postes à Bâle. Comment en était-il arrivé à cette vocation ? Dans un article « Mon voyage à Ghazir », j'avais écrit : « Plus le temps passe et plus je me sens attiré par un

travail au service des autres, qui soit fait pour l'amour du Seigneur et en remerciement pour la Vie Nouvelle que j'avais reçue en Lui. Lors d'un voyage en Orient à l'automne 1926, j'avais fait connaissance de l'œuvre auprès des enfants aveugles à Ghazir, puis à mon retour à Bâle, j'étais entré en contact avec le Dr E. Riggerbach. Il avait l'impression que j'étais l'homme qu'il fallait pour ce nouveau poste. Tout d'abord interloqué, je reconnus au bout de quelques temps l'appel de Dieu que j'avais attendu pendant cinq ans et je m'engageai. En visitant des homes d'aveugles en Suisse et en Allemagne, l'école de tissage de Wattwil et l'atelier de tissage de Bâle, je pus, jusqu'à mon départ fin janvier 1928, m'initier aux différents métiers exercés dans les homes d'aveugles, ainsi qu'aux métiers du tissage et de la teinturerie. Le 9 février 1928, j'arrivai à Ghazir. L'accueil fut extrêmement cordial. Je fus particulièrement touché par la chorale des aveugles qui exécuta un chant en allemand, *Avec le Seigneur, tout commence !* Oui, c'est dans ce sens et dans cet esprit que je voulais commencer mon travail » (Photo 88).

Le 4 octobre 1928 eut lieu à Zurich l'assemblée générale annuelle de l'« Assistance suisse auprès des orphelins aveugles arméniens du Liban ». Comme le président, le Rév. Wilhelm Vischer, répondant à une invitation de la maison de Bodelschwingen s'était rendu à Béthel près de Bielefeld, un autre président fut élu, le Dr A. Vischer-Oeri qui, par son long séjour en Orient, était tout indiqué pour ce travail. Le trésorier, le Rév. Th. Iselin, fut remplacé par Robert Weber de Zurich ; le Docteur en droit, Conrad Gelzer de Bâle, reçut la charge de secrétaire.

À Ghazir parut sous l'impulsion de Karl Meyer un nouveau journal, *Nachrichten vom Libanon* (Les nouvelles du Liban), dont le premier numéro sortit le 1^{er} décembre 1928.

Il servait à mieux informer les amis de l'œuvre en Suisse et rendait compte de la vie du home des aveugles et, plus tard, du travail des Künzler à Beyrouth, et renseignait sur le pays et les gens, les us et coutumes du Liban. Le dernier numéro (le 39) parut en mars 1941. On ne put continuer à le faire paraître à cause de la guerre et de la censure qui ne permit plus d'imprimer en langue allemande !

L'année 1929 apporta du renfort à l'équipe de collaborateurs de Ghazir en la personne de Mlle Hilde Witzemann de Rothrist qui arriva le 10 avril pour décharger Madame Wieser. Elle se chargea de surveiller les nombreuses maisons disséminées que l'on avait louées dans le village et de toute l'animation intérieure, à l'exception des soins aux malades et aux infirmes. Son expérience dans le domaine du travail social lui permit de

s'adapter rapidement aux nouvelles conditions, ceci pour le plus grand bien de nos aveugles.

Le 3 octobre 1929 eut lieu à Zurich l'assemblée générale annuelle de la S.B.A.L. qui décida un changement dans l'organisation. Au lieu du comité international fut constituée une union portant le même titre, au sens de l'article 60ff du code civil suisse. Elle avait pour but de se charger de l'orphelinat pour aveugles arméniens de Ghazir près de Beyrouth et de poursuivre cette œuvre. La nouvelle union reprenait les actifs et les passifs de l'ancien comité avec effet à partir du 1^{er} janvier 1929. Le Dr A. Vischer-Oeri fut élu président, le pasteur Th. Iselin vice-président, le Dr Gelzer, secrétaire et Robert Weber trésorier.

4. Décès de deux éminents amis des Arméniens.

En 1930, nous eûmes à déplorer la perte de deux grands amis des arméniens : le Dr Fridtjof Nansen et le Dr Andreas Vischer-Oeri, le premier de renommée mondiale, le second, un médecin tranquille.

Fridtjof Nansen, appelé la « Conscience de l'Europe », était né le 10 octobre 1861 à Froen en Norvège et mourut le 13 mai 1930. Zoologue, explorateur du pôle nord, prix Nobel de la paix, un homme au grand cœur, un ami des opprimés et des sans-patrie (apatrides). Rendu célèbre par sa traversée du Groënland et son expédition au pôle nord avec son bateau le « Fram ».

La Société des Nations, nouvellement fondée à Genève, le nomma en 1921 Haut Commissaire aux Réfugiés. Il y avait à cette époque-là plus d'un million de réfugiés russes et plus de 300 000 réfugiés arméniens dans le monde entier qui étaient devenus apatrides.

À son initiative fut créé par la Société des Nations le « Passeport Nansen ». Dès le 5 juillet 1922 pour les Russes et le 31 mai 1924 pour les Arméniens, le passeport fut reconnu par la plupart des états.

Ses efforts, dans les années vingt, en faveur des réfugiés, pour le rapatriement des prisonniers de guerre et aussi contre la famine en Russie, en faveur des Arméniens apatrides et des Grecs expulsés de Turquie, sont connus mondialement.

Grâce à son esprit d'organisation, à son courage et à sa persévérance, il a réussi à rapatrier un demi-million de prisonniers de guerre appartenant à plus de 30 pays et à atténuer le sort de nombreux réfugiés. Le nombre de réfugiés dont Nansen a pu s'occuper s'élève à 1 250 000 Grecs,

1 000 000 de Russes, plus de 300 000 Arméniens et quelque 10 000 Bulgares, Assyriens, Chaldéens et Turcs (Office Nansen S.D.N. Genève).

Fridtjof Nansen fut président d'honneur de la « Ligue internationale philarménienne » et était aussi très attaché à notre œuvre d'assistance suisse.

Lors de l'inauguration du nouveau home « Le Foyer Arménien » à Genève en 1929, il s'adressa aux enfants en reconnaissant combien ce travail parmi la jeunesse arménienne le renforçait dans l'espoir que la cause arménienne verrait un jour un heureux aboutissement.

Son livre « Peuple trompé » montre à quel point il avait été impressionné par le destin du peuple arménien et profondément déçu par la faillite des grandes puissances et de la Société des Nations qui les avaient ignominieusement trahis et complètement laissé tomber.

Tant parmi les savants que parmi les bienfaiteurs de l'humanité, une place d'honneur revient de droit à Fridtjof Nansen. Et le peuple arménien, auquel il voua son dernier amour, lui rendra les mêmes honneurs qu'à ses propres morts illustres et gardera de lui un souvenir impérissable et une profonde gratitude (Photo 60).

Le Dr Andreas Vischer-Oeri, né le 18 septembre 1877, était le sixième enfant du professeur Wilhelm Vischer-Heusler, titulaire de chaire d'histoire à l'université de Bâle. Il devint chirurgien et orthopédiste et mourut le 10 juin 1930 à Bâle, sa ville natale. Alors qu'il était élève de seconde au Lycée, il fut atteint d'une périostite au tibia gauche, et les gestes sûrs du chirurgien appelé en consultation lui inspirèrent une grande considération. Cette expérience eut une influence sur sa décision, lorsque, à la fin du Lycée, on lui demanda ce qu'il voulait étudier. Il répondit : histoire ou médecine. S'il se décida finalement pour les études de médecine, c'est parce qu'il souhaitait travailler un jour comme médecin missionnaire en un lieu où l'activité médicale lui semblerait particulièrement importante et lui donnerait satisfaction.

À Bâle, il travaillait comme médecin assistant à l'hôpital civil lorsque la visite du diacre Jakob Künzler d'Ourfa lui rappela de vieux souvenirs. Il se mit à la disposition de la « Deutschen Orient-Mission » et, au printemps 1905, quitta la Suisse pour se rendre à Constantinople où il devait subir l'examen d'état turc de médecine. L'hôpital missionnaire d'Ourfa fut désormais son nouveau champ d'action. Il s'offrait, tant à l'habile médecin qu'au sympathique philanthrope, beaucoup d'occasions de se manifester, mais le Dr Vischer se trouvait dans une atmosphère constamment tendue entre Arméniens et Turcs, chrétiens et musulmans.

« Nous voulons aider les malades, guérir leurs douleurs ou, si ce n'est pas possible, les atténuer, écrit-il dans un rapport envoyé à Bâle. Nous voulons apporter aussi à ce peuple d'Orient le bien que nous avons appris dans notre patrie. Dans un pays déchiré par le fanatisme, la haine, les dissensions, nous voulons montrer que l'on peut aimer ses ennemis, pardonner à ses persécuteurs, à ceux qui vous haïssent, faire du bien et que l'on peut aussi dans la souffrance se savoir entre les mains de Dieu, notre Père. »

Dans une autre lettre : « Un jour arriva en consultation un Turc assez jeune, poli, de bonne apparence. Lorsqu'il partit, mon serviteur arménien me chuchota à l'oreille : 'C'est cet homme qui a donné le conseil diabolique de mettre le feu à notre cathédrale dans laquelle s'étaient réfugiés surtout des femmes et des enfants et c'est lui-même qui a dirigé les opérations !' J'en frémis d'horreur. Doit-on être épouvanté à la vue d'hommes qui, après de tels actes viennent encore à nous et osent nous demander de l'aide ou bien, devons-nous plutôt nous réjouir de ce qu'ils nous font confiance car nous ne cherchons malgré tout que leur bien ? Nous voulons l'espérer et croire qu'ils perçoivent un peu de l'esprit de Christ qui nous commande d'aimer nos ennemis et de faire du bien à ceux qui nous haïssent, pour qu'ils voient que... »

En 1920, le Dr Vischer rentra définitivement en Europe, acheva à Vienne et à Munich sa formation médicale dans le domaine de l'orthopédie et s'établit à Bâle comme médecin spécialiste. Ce changement de situation et cette réadaptation à la vie de sa ville natale ne furent pas faciles. Il eut même beaucoup de peine au début. La pensée de l'œuvre de sa vie, détruite par la guerre en Orient, ne le quitta jamais vraiment.

Il consacrait tout son temps libre à l'œuvre suisse en faveur des Arméniens. Toute la tragédie de ce peuple et la situation souvent désespérée des réfugiés l'affectaient beaucoup. Son être était empreint d'une profonde gravité. On sentait, en l'approchant, qu'il avait beaucoup plus vécu que les autres hommes.

Le Dr Vischer s'était complètement donné pour aider les autres, sans égard pour lui-même ; il travaillait à Ourfa et se donnait souvent au-delà de ses forces. Il s'en suivit une maladie des poumons qui s'aggrava avec les années et qui mit prématurément un terme à sa vie à l'âge de 53 ans (Photo 77).

1930-1939

1. Nouveaux présidents et collaborateurs.

À l'assemblée annuelle de la S.B.A.L. à Zurich, le 27 août 1930, le révérend Karl Buxtorf de Bâle fut élu nouveau président à la place du Dr Vischer-Oeri qui venait de mourir. Karl Meyer, qui revenait de Ghazir en congé pour la première fois, émit trois souhaits : fonder un établissement pour infirmes, augmenter les fonds en vue de l'acquisition d'un camion pour la maison et l'usine et trouver un contremaître européen pour les ateliers agrandis et surtout pour l'atelier de tissage de kilim que l'on aspirait à monter.

Il eut la joie de voir bientôt s'annoncer pour ce poste Hans Bänziger, un ancien catéchumène du pasteur Buxtorf alors en poste à Künsnacht (canton de Zurich). Il avait fini ses études à l'école de la soie de Zurich, avait travaillé dans le secteur des soieries à Lyon et était, depuis cinq ans, contremaître dans une usine de métiers à tisser automatiques en Écosse.

À partir du 1^{er} août 1931, il se mit au service de la B.S.A. et visita d'abord différentes maisons d'aveugles, des ateliers pour handicapés et des usines en Écosse, en Angleterre et en Suisse pour apprendre les métiers spéciaux pour aveugles et la fabrication de meubles en rotin. Le 3 mai 1932 (il n'avait pas encore tout à fait 29 ans), Hans Bänziger arriva à Ghazir et se fit très vite à son nouveau travail. Au bout de peu de temps, ses collaborateurs remarquèrent qu'il y avait maintenant parmi eux un spécialiste se distinguant non seulement par sa capacité et son sérieux, mais aussi par l'ordre qu'il mettait de partout. Et les aveugles sentirent bientôt qu'il les aimait parce qu'il était toujours prêt à leur rendre service.

À part cela, nous eûmes en 1931 l'arrivée de nouveaux collaborateurs : le 1^{er} juin, Jakob et Elisabeth Künzler prirent la direction de l'œuvre de Beyrouth et le 24 novembre arriva à Ghazir, dans la maison n° 8, la jeune madame Martha Meyer-Wassmer. Le dernier collaborateur suisse avant la déclaration de la guerre fut Armin Ort, diplômé de commerce, qui arriva à Ghazir le 17 mai 1938.

2. « Bund schweizerischer Armenierfreunde » « Fédération suisse Amis des Arméniens » : 1931.

L'année 1931 apporta un tournant dans notre œuvre d'assistance par le fait que le poids de l'effort en Orient fut à nouveau déplacé, bien sûr non plus en Turquie, mais au Liban. Cela entraîna un changement dans l'organisation. C'est ainsi qu'à l'assemblée générale des délégués de la B.S.A. du 8 juillet 1931 (bureau central à Genève), la proposition de fusion avec la S.B.A.L. fut approuvée à l'assemblée générale de la S.B.A.L. du 30 septembre 1931 à Zurich et élevée au stade de décision.

Les nouveaux statuts étaient :

Article 1 :

« Les membres du comité de la dite 'Bund der schweizerischen Armenierfreunde' d'Argovie, d'Appenzell, de Bâle, de Berne, de Glaris, des Grisons, de Schaffhouse, de St Gall, de Thurgovie, de Zurich, ainsi que l'administration des *Mitteilungun über Armenien* fusionnent avec la 'Schweizerhilfe für blinde Armenierwaisen auf dem Libanon'. L'Union constituée au sens de l'article 60ff du code civil suisse porte désormais le nom de 'Bund schweizerischer Armenierfreunde'. Le siège de l'Union se trouve au lieu de résidence du président en exercice, qui doit être obligatoirement en Suisse. »

Article 2 :

« L'Union a pour but de venir en aide aux Arméniens indigents qui se trouvent en Orient. Elle soutient financièrement en priorité les homes d'aveugles et d'infirmités arméniens situés à Ghazir près de Beyrouth au Liban. Ensuite, elle participe aux œuvres d'assistance dans les camps de réfugiés... »

À l'assemblée des membres de la B.S.A., le 21 juin 1933 à Zurich, une modification des statuts fut décidée en ajoutant au nom allemand de notre Union le sous-titre français : « Fédération suisse Amis des Arméniens ».

Le nouveau bureau directeur se composait de sept membres : le révérend Karl Buxtorf, président ; le docteur en droit C. Gelzer, secrétaire ; Robert Weber, trésorier. Les autres membres étaient : Madame Dr G. Vischer-Oeri, le révérend A. Hopf, C. Scherrer-Brunner et le Dr E. Riggenbach. Étaient considérés comme membres de l'Union les membres du comité suisse-allemand de la S.B.A.L. et de l'administration des *Mitteilungun über Armenien*.

La nouvelle B.S.A. prenait soin de 120 aveugles et infirmes à Ghazir,

venait en aide aux camps de réfugiés de Beyrouth et d'Alep. De plus, elle prenait en charge les dépenses pour l'entretien de 40 orphelins des homes de Begnins et de Champel jusqu'à la fin 1932 et aussi de deux réfugiés incurables se trouvant au sanatorium à Leysin (subvention à l'œuvre genevoise pour 1931 : 53 745 FS).

Tous les comités de Suisse romande furent dissouts, excepté celui de Genève qui garda la responsabilité des maisons de Begnins et de Champel, ainsi que des malheureux réfugiés de Genève et de Lausanne.

Le président, le pasteur K. Buxtorf qui dirigeait la nouvelle union avec beaucoup de prudence, donna, hélas, sa démission dès 1937. Il put cependant proposer un bon successeur sur lequel M. et Mme Meyer avaient attiré son attention : le révérend Karl Schenkel de Stanberg (Argovie). À l'assemblée générale annuelle de Zurich du 14 juin 1937, il fut élu nouveau président de la B.S.A. (Photos 78 et 79).

3. Aveugles, infirmes et sourds-muets à Ghazir, de 1930 à 1939.

Les aveugles

« De tout ce que j'ai vu de beau au cours de mon grand voyage en Égypte, en Palestine et en Syrie, le plus beau pour moi fut encore Ghazir » écrivait le pasteur Gottlob Wieser de Wattwil rendant compte de son voyage en Orient au printemps 1931.

« On est déjà surpris par le paysage lorsque l'on vient des régions désertiques, caillouteuses et arides de Palestine et qu'on tombe soudain sur le versant ouest du Liban, d'une grande fertilité, bien cultivé et bien peuplé, et que l'on découvre Ghazir avec son ruisseau limpide qui coule au beau milieu du village. Et quelle vue merveilleuse sur la côte et la mer !

« Mais plus belle encore que le paysage, c'est l'œuvre qui est accomplie ici. Ghazir signifie pratiquement home d'aveugles arméniens. Grâce à la pauvreté du village, le home a pu s'installer si largement qu'il occupe actuellement 15 maisons qui ont été louées. Mais toute médaille a son revers, même les installations spacieuses de notre home. Il suffit de rester quelques jours seulement et de participer à la vie et aux activités de la maison pour être fortement impressionné par l'énorme tâche qui pèse sur les dirigeants. Quelle patience et quelle sagesse faut-il pour diriger une famille de plus de 100 membres. Sans une foi forte en l'aide de Dieu et l'amour inépuisable que donne la foi, il ne serait pas possible à notre équipe dirigeante de tenir dans ce poste difficile. »

Et non seulement ils ont tenu, mais ils ont dirigé et agrandi l'œuvre avec beaucoup de joie durant toutes les années précédant la Deuxième Guerre mondiale. Ainsi le home compte 6 maisons d'habitation (avec des salles de classe), deux hôpitaux, un pavillon pour infirmes, une grande cuisine commune et un office (magasin), trois ateliers et une teinturerie (servant en même temps de salle de bain et de buanderie).

L'école comprenait :

a. L'école d'enseignement général pour aveugles. Elle peut être considérée comme la continuation de l'école d'aveugles du pasteur E. Christoffel de Malatia, car les aveugles de cette ville purent non seulement sauver leur vie, mais encore apporter avec eux au cours de l'exode tout le matériel scolaire jusqu'à Ghazir. Le niveau d'enseignement qui y était dispensé correspondait à peu près à celui de nos écoles primaires et se poursuivait plus loin avec la pratique de trois langues : l'arménien, l'arabe et l'anglais (Photo 19).

b. L'école de musique sous la direction d'un musicien arménien. On y enseignait surtout des chant populaires, de vieux chants religieux arméniens et on y dispensait des leçons de violon et d'harmonium à des aveugles doués (Photo 23).

c. L'école des infirmes, dans laquelle étaient aménagés un jardin d'enfants et des classes primaires.

d. Le journal arménien des aveugles, *Louïss* (lumière), paraissant tous les deux mois, qui doit sa création au service auprès des aveugles à l'étranger. Ce journal était envoyé à d'anciens pensionnaires aveugles et à d'autres en Syrie, en Irak, en Grèce, en Amérique du Nord et du Sud, et devint un véritable lien entre notre maison et les personnes isolées.

Nous devons à l'initiative de M. et Mme Künzler l'existence des ateliers. Ils envoyèrent quatre petits aveugles, deux garçons et deux filles, à Jérusalem, à l'institution d'aveugles de l'« Orphelinat syrien » du pasteur Schneller en vue d'une formation dans quatre domaines particuliers : fabrication de corbeilles en osier, de meubles en rotin, de brosses et de fins travaux de vannerie. Ils furent si bien formés que de retour à Ghazir, ils purent travailler en excellant dans leur branche (Photos 20 à 22). Le tissage de kilim, notre meilleur secteur de travail, doit ses débuts à l'usine de tapis de Ghazir. Pour envelopper les tapis persans de grand prix, on utilisait pour les protéger des tapis de laine bon marché appelés kilim. Theodor Wieser eut ensuite l'idée de fabriquer ces tapis avec plus de soin pour qu'ils puissent être utilisés comme descentes de lit, tapis et tapis d'escalier. Ils furent tissés beaucoup plus épais, insensibles à la lumière et ne craignant pas l'humidité ; ils trouvèrent bientôt un bon débouché en Suisse.

À Ghazir, dans les ateliers de tissage, la répartition du travail a apporté un important essort dans ce secteur : l'entente et la compréhension mutuelles de tous ceux qui travaillaient ensemble, aveugles, mal-voyants, infirmes, bien-voyants, et où chacun se voyait attribuer une tâche correspondant à ses aptitudes.

Ce n'était que de cette façon que l'on pouvait fabriquer des produits commercialisables et qui, au niveau des prix, pouvaient supporter la concurrence des produits industriels fabriqués par des ouvriers voyants.

Il était tragique pour les aveugles, qui avaient le même besoin de salaire que les bien-voyants, d'avoir à mettre deux fois plus de temps pour fournir le même travail. Il fallait malheureusement tenir compte de ce temps pour fixer les prix, et ceci était au désavantage du centre. L'activité dans les différents ateliers signifiait une véritable bénédiction pour nos protégés parce qu'elle leur procurait un travail quotidien régulier. À côté de cela, il y avait, bien sûr, d'autres besoins vitaux à satisfaire : le culte dominical, les conférences, l'exercice de la musique avec une chorale mixte et des concerts de violon, les vacances d'été à la fin du mois de juin, les vacances de Noël et de la St Sylvestre, les excursions de préférence dans des endroits ombragés au bord d'une source et finalement les séjours de vacances dans un village de montagne dans les mois chauds de l'été. Un jour, l'école des aveugles et l'école arménienne du village organisèrent une journée sportive avec jeux et rondes et la participation de l'orchestre des aveugles. Ce fut une véritable fête villageoise à laquelle « tout Ghazir » participa et même les religieuses catholiques ! Le summum de la fête fut une chose qui ne s'était encore jamais vue : un match de football joué par des enfants aveugles avec un ballon sonore !

Ce fut un très grand événement pour la chorale des aveugles et l'orchestre de violons que de donner des concerts à Beyrouth, ce qui leur donna l'occasion de paraître en public. Les paroles prononcées par Astrig Boyadjian, jeune violoniste de talent, firent une profonde impression sur le public : « Nous ne voyons pas, mais vous nous voyez. Nous vous remercions d'être venus nous écouter. Malgré des conditions difficiles et grâce au travail de notre infatigable professeur de musique, nous avons pu être prêts pour ce concert.

« Nous n'avons pas été toujours aveugles, mais à cause de notre ennemi qui nous a déjà ravi nos parents, nous avons, pauvres orphelins, perdu aussi la vue. Nous avons été rassemblés par la N.E.R. américaine qui a pris soin de nous. Après la dissolution de cette société, ce furent les Amis suisses des Arméniens qui prirent soin de nous. Nos parents adoptifs nous ont même offert des violons et s'occupent de nous comme de vrais parents.

Ils nous écrivent et, à Noël, nous envoient des cadeaux ; à cette occasion, nous voulons leur exprimer publiquement notre reconnaissance. Chers compatriotes, nous sommes des aveugles il est vrai, mais pas des mendiants. Nous ne vous demandons pas l'aumône, mais des encouragements. Nous travaillons et apprenons des métiers pour aveugles : nous tressons des paniers, des meubles en rotin, nous fabriquons des brosses, tissons des tapis ; nous chantons, jouons du violon ; nous écrivons et nous lisons et, grâce à l'assistance de personnes charitables, nous sommes devenus des hommes et des femmes utiles. »

Astrig Boyadjian a plus tard émigré en Arménie Soviétique, s'est mariée, a eu des enfants et est aujourd'hui directrice musicale de l'orchestre de Leninakan (l'ancienne Alexandropol).

Le point culminant dans la vie de la maison des aveugles fut, aussi bien pour les élèves que pour les collaborateurs suisses, la visite de notre président, le pasteur Karl Buxtorf, qui séjourna du 11 avril au 1^{er} mai 1932. Il prit connaissance de la vie et des activités de Ghazir et, à la suite de cela, séjourna quelque temps à Beyrouth dans le triste univers des baraques et campements des réfugiés.

Les infirmes

La veille de Noël 1929, K. Meyer alla chercher à Beyrouth un jeune paralytique arménien, le conduisit à Ghazir et le transporta dans ses bras de sa voiture à l'infirmerie : il s'agissait de Haïrabed Torossian. Ce jeune orphelin était gravement atteint de rhumatisme articulaire et, faute de soins, était devenu paralysé des deux jambes. Il resta chez nous pendant quarante ans, jusqu'à ce que le 1^{er} octobre 1969 la mort le délivre de ses souffrances. Pour tous ceux qui le connaissaient, sa vie fut un exemple de patience et de soumission à la volonté du Seigneur : « Ma vie est une chaîne ininterrompue de souffrances et de douleurs. Mais c'est aussi le destin de mon malheureux peuple » écrivait-il en 1948 à son correspondant Hans Mahler qui était aussi atteint de cet incurable rhumatisme articulaire. Et à son père adoptif en Suisse, le pasteur Oskar Steger, il écrivait en 1962 : « Ce matin j'ai lu le psaume 31 qui m'a bien réconforté. L'Écriture Sainte m'enseigne si bien ; elle m'a fortifié dans la foi et m'a donné la force de résister, moi qui durant toutes ces années, depuis ma jeunesse, ai été mis à l'écart, qui ai dû vivre une vie pleine de souffrances comme un prisonnier. Je suis assis depuis tant d'années, j'aimerais travailler, gagner ma vie, mais je suis dépendant des autres¹⁶². Là aussi, j'ai appris à me taire et à me contenter de ce que l'on me donne et tout cela par la grâce de Dieu. Je remercie le Seigneur de ce que tout au long de ces années j'ai appris à me

contenter de ce que j'avais et en être toujours satisfait. Il vaut mieux être reconnaissant de toute la charité qui nous a été faite que de regretter toujours les choses que nous aurions bien aimé avoir ».

Haïrabad a vécu un grand moment lorsqu'en 1954 il retrouva après quarante ans de séparation la seule sœur encore vivante qui lui restait. Ils étaient huit frères et sœurs : deux frères furent tués à la guerre et les autres partirent en déportation avec ses sœurs et sa mère. La sœur qu'il avait retrouvée vivait à Bagdad avec son second époux ; elle avait des enfants et petits-enfants, si bien que Haïrabad devint de façon inattendue oncle et grand'oncle. L'année suivante, il eut une joie encore plus grande lorsque sa sœur et son mari vinrent lui rendre visite à Beyrouth (Photo 36).

Lors du rapport annuel de 1968-69 du home de handicapés, le nouveau directeur, Felix Ziegler, écrivait, à la mort de Haïrabad : « Bien que paralysé des deux jambes, Haïrabad a été durant quarante ans une aide infatigable pour notre maison. Sa mort a été pour lui une délivrance après tant d'années de souffrance ; lui-même avait écrit encore dans sa dernière lettre à son parrain : 'Tant que nous sommes dans notre corps terrestre il nous faut porter notre croix. Nos douleurs et nos souffrances constituent les étapes qui nous conduisent à Dieu. Auprès de lui nous ne connaissons plus ni maladie, ni souffrance'. Il nous manque à tous par son amabilité et sa serviabilité.

« Depuis le matin six heures et jusqu'à plus de neuf heures du soir, il gardait notre porte, disant une parole aimable à chaque personne qui en franchissait le seuil ; il donnait les renseignements nécessaires, recevait les dons pour la maison, transmettait les commissions, lisait le journal aux aveugles, tapait leurs lettres sur sa machine à écrire. Bien qu'il fut handicapé, il aidait tout le monde. »

La création effective du home de handicapés eut lieu le 14 février 1931, date de son ouverture dans le pavillon 10, où 15 garçons et filles furent accueillis. Aucun n'étant aveugle, ils reçurent tous un enseignement normal au jardin d'enfants et à l'école primaire. À leur sortie, ils avaient tous un métier : ils étaient enseignants, horlogers, peintres d'enseignes, couturières. À côté des chambres, des salles de classe et des salles de séjour, le pavillon des handicapés avait une salle de soins à l'intention du médecin et un gymnase avec des appareils spéciaux. Un des traitements les plus importants pour les handicapés était le massage fait par une infirmière. Un orthopédiste allemand était appelé en cas de besoin.

Les sourds-muets

Le premier médecin suisse qui s'était occupé de sourds-muets armé-

niens était le Dr H. Christ à Ourfa. Le 4 novembre 1900, il écrivait à ses parents à Bâle : « Est-ce que l'école des sourds-muets de Riehener prendrait des pensionnaires ? Je ne connais pas moins de trois candidats (dont deux frères), tous des garçons très intelligents, de familles protestantes arméniennes... Ici on ne peut pratiquement rien faire pour les rendre capables d'entrer en communication avec d'autres hommes ».

Cette demande ne trouva pas d'écho.

À Ghazir, la nouvelle aide fit des débuts remarquables : au printemps 1933, la célèbre Karen Jeppe écrivait d'Alep à Theodor Wieser lui demandant s'il ne pouvait pas accueillir une fille sourde-muette dans le but de lui donner une formation. Il y avait bien à Alep un cordonnier arménien qui, de lui-même, avait eu l'idée d'enseigner des sourds-muets. Il avait élaboré un système original qui avait déjà connu du succès ; il manquait cependant de culture générale. M. et Mme Wieser se rendirent à Alep en avril et firent la connaissance de cet autodidacte et pensèrent même un moment l'envoyer à Jérusalem pour qu'il reçoive une formation complémentaire. Là, une missionnaire anglaise avait commencé à enseigner des sourds-muets arabes¹⁶³. Ce projet tomba à l'eau et l'on n'en reparla plus.

Le 1^{er} avril 1937, la police amena à Ghazir un sourd-muet en haillons : c'était un mendiant qui avait été victime d'une agression à Beyrouth. On savait seulement qu'il s'appelait Kévork. Ce devait donc être un Arménien. N'importe quel employé se souvenait qu'il existait à Ghazir une maison pour aveugles, paralytiques, handicapés et malades arméniens. On envoyait ainsi le sourd-muet de poste de police en poste de police jusqu'à Ghazir en pensant que Ghazir serait un lieu fait pour lui ! On lui fit d'abord prendre un bain très chaud, puis on lui donna des vêtements propres. Mlle Witze-mann voulut brûler ses haillons, mais Kévork protesta violemment et ne voulut pas se séparer de ses vieux chiffons. Lorsqu'enfin il comprit qu'il pouvait garder les beaux vêtements propres, il s'estima satisfait. Il était adroit et observateur. C'est dans l'apprentissage de la langue qu'il avança avec le plus de peine, car il était déjà bien trop vieux ; il devait avoir entre 30 et 35 ans. Toujours est-il que notre maître lui apprit toute une série de mots. Comme les autres aveugles adultes, Kévork demanda à aller à Beyrouth pour Noël ; il ne revint pas.

Lors du projet de construction d'une école pour sourds-muets, Theodor Wieser avait évoqué son séjour à Ghazir.

Pour cela il profita de son congé en Suisse pour visiter l'école de Wollishofen et fut étonné de voir les performances des élèves. De retour à Ghazir, il demanda à Mlle Senem Saatjian, préceptrice des enfants Wieser et traductrice de lettres de parents adoptifs, si elle ne voulait pas se consacrer

crer à cette tâche. Mlle Senem parlait couramment l'allemand. Elle avait été formée d'abord par la « Deutschen Hilfsbund » de Marache, puis à l'école biblique « Malche » (Mark Brandenburg), à la suite de quoi elle avait enseigné cinq ans en Allemagne. Elle hésita longtemps. Elle avait peur de cette lourde tâche. Mais en janvier 1938, elle reçut cette joie intérieure qui lui permit de dire oui. Dès le 11 mai 1938, elle partit pour la Suisse, à Warben près de Berne, où elle fut aimablement accueillie à l'école des sourds-muets par le couple qui la dirigeait, M. et Mme Guckelberger. Au bout de deux mois d'enseignement, elle alla à Riehen, puis à Wollishofen et à l'automne elle retourna à Ghazir. Mlle Senem, qui était une pédagogue née, sut si bien transcrire la méthode européenne pour sourds-muets en arménien qu'elle obtint bientôt de très grands succès.

Le 8 novembre 1938, on fit l'ouverture de la première école arménienne pour sourds-muets avec trois filles de Beyrouth. Le verset du jour était : « Tu ne maudiras point un sourd et tu ne mettras devant un aveugle rien qui puisse le faire tomber, car tu auras la crainte de ton Dieu. Je suis l'Éternel » (Lévitique 19.14).

La réaction des villageois arabes à la vue de ces nouvelles recrues fut très amusante. Mlle Senem entendit ses voisins dire : « Jusqu'à présent nous n'avions jamais vu de telles filles. Comment M. Wieser trouve-t-il donc ces enfants anormaux ? Il doit certainement donner de l'argent pour les amener à Ghazir »

Par la suite, la nouvelle école pour sourds-muets connut un développement extraordinaire grâce aux qualités immenses de Mlle Senem et à son total dévouement. Elle fut d'une grande bénédiction pour les élèves, garçons et filles. À l'issue de leur scolarité, ceux-ci pouvaient exercer des métiers tels que : bijoutiers, coiffeurs, tailleurs et couturières. Cette variété de travaux pour aveugles, infirmes et sourds-muets, dans de nombreuses maisons, fut rendue possible grâce à la collaboration de fidèles employés et ouvriers arméniens dans les homes, à l'école et dans les ateliers.

4. Le sanatorium arménien au Liban.

Cette même année 1938, une autre œuvre en faveur des Arméniens nécessiteux put être réalisée au Liban : le sanatorium national arménien d'Azounieh, qui fut inauguré le 12 août 1938. C'est la B.S.A. qui a pour l'essentiel contribué à sa réalisation, non seulement par des dons assez importants pour la construction et la prise en charge de 5 lits libres pour

des malades nécessiteux, mais aussi et surtout par la collaboration de Jakob Künzler.

La misère des réfugiés des années 20 (le chômage lié à la pauvreté et le séjour dans les baraquements étroits des camps aux installations sanitaires insuffisantes) fut surtout la cause d'une forte propagation de la tuberculose entre autres maladies. « Au cours de mes visites pastorales dans le camp, raconte le pasteur protestant arménien Yevnok Hadidian lors de la cérémonie inaugurale, je rencontrais de plus en plus de malades atteints de tuberculose pulmonaire. Très affaiblis, ils étaient couchés par terre dans un coin de la pièce qui servait à la fois de salle de séjour, de chambre et d'atelier pour toute la famille. Sans argent, sans soins médicaux, sans espoir de guérison, ils gisaient là, toussant, râlant, voyant venir la mort et constituant un constant danger de contagion pour toutes les familles.

« Cette misère me bouleversait au point qu'avec d'autres personnes nous cherchâmes de l'aide pour ces pauvres malades. Un petit comité constitué de représentants respectifs des églises grégoriennes, catholiques et protestantes arméniennes s'efforça d'en trouver.

« En 1922, la mission américaine mit gracieusement à notre disposition un hôpital inutilisé situé à Mamultein, au bord de la mer. Nous eûmes ainsi la possibilité de séparer les malades des bien portants. Bientôt, l'hôpital, avec ses 30 lits, s'avéra trop petit, et il fallut construire des baraquements. Au cours des 15 années qui suivirent, 808 malades furent hébergés, mais peu d'entre eux seulement purent quitter vivants cette maison. La plupart du temps, la maladie qui avait trop évolué, le climat marin peu propice à la guérison et les circonstances défavorables en étaient la cause. Les dons étaient peu abondants et souvent on ne servait qu'une maigre pitance à Mamultein, ce qui était très mauvais pour les tuberculeux.

« Cette situation indigne remuait plus d'un cœur compatissant et aussi celui de Jakob Künzler qui, en tant que directeur de l'orphelinat de la N.E.R. à Ghazir, était un voisin direct des tuberculeux et qui leur rendait souvent visite.

« Au cours des années qui suivirent grandit dans son cœur, et celui d'autres personnes, le souhait de voir se dresser sur les montagnes du Liban un sanatorium dans un climat plus sain. »

Pour Jakob Künzler, il était clair qu'une station thérapeutique ne pouvait se situer au bord de la mer, dans une chaleur humide, mais en montagne à l'air pur et sec comme à Davos. Il était tout aussi clair qu'un sanatorium exigeait de gros moyens. C'est ainsi qu'il se mit en quête de donateurs : en 1932-33, au cours d'un voyage à Strasbourg, Londres, Berlin et Francfort sur Main, auprès d'amis des Arméniens d'Europe, au début

de 1935 en Palestine, en Égypte et fin 1935 aux États-Unis d'Amérique où il rencontra des Arméniens du Nouveau Monde. Le résultat fut plus que modeste : en Amérique, sur les 50 000 dollars qu'il avait espérés, il n'en reçut que 2 000 ! Et cependant, ce voyage fut décisif pour l'avenir, car à la suite de ses conférences, des comités de femmes se constituèrent et prirent financièrement en charge le sanatorium. Pendant quelques années, Jakob Künzler chercha un endroit convenable, et fin 1934, il le trouva à Azounieh, près de Ain-Dara, à environ 1 200 m d'altitude. Son site était exceptionnel, offrant une vue magnifique sur la chaîne du Liban et les cèdres de Ainzahalta. L'air est si sec et pur, si frais en été et froid en hiver. Jakob Künzler n'a pas seulement fait s'ouvrir les sources financières et trouvé le lieu idéal, mais encore la directrice responsable en la Sœur Rösli Kirchhofer de Zurich, fille d'un fidèle ami des Arméniens et membre important du comité de Zurich. Elle prit ses nouvelles fonctions le 28 avril 1939. Durant quatre ans, elle a été au service des malades avec beaucoup d'abnégation et un dévouement empreint de l'amour du Christ. Grâce à son action, elle a aidé le sanatorium à surmonter les premières années difficiles (Photo 31).

Lorsque l'œuvre se concrétisa sous l'aspect d'une très belle construction et qu'au bout de peu de temps on constata de réelles guérisons, la confiance des Arméniens dans leur « Sanatorium national d'Azounieh » grandit dans le monde entier. Par la suite, il fut agrandi et reçut un 3^e étage. Tout autour se construisirent des maisons d'habitation pour les médecins et le personnel. Des dons particuliers de la part de fondations et de bienfaiteurs rendirent possible l'acquisition d'appareils médicaux modernes et l'installation d'un bloc opératoire complet si bien qu'aujourd'hui le sanatorium arménien est le meilleur de tout le Liban.

5. Industrie et commerce.

L'année 1938 apporta à l'œuvre de Ghazir une autre extension : le transfert de la direction des affaires à Beyrouth et la création du « Comptoir de Brosses » au centre de la ville. Au cours des années, les branches artisanales étaient devenues multiformes.

L'« industrie » ne comprenait pas seulement les ateliers pour aveugles de Ghazir et le secteur artisanal employant près de 400 veuves et orphelines à Beyrouth (qui tous deux servaient à l'apprentissage et à la création d'emplois), mais aussi encore d'autres branches commerciales : à Ghazir, la fabrication de balais en tiges de riz et de faucheuses électriques automati-

ques ; à Beyrouth, le département de machines électriques pour filer la laine des kilims, le magasin pour la clientèle, le point de vente central des brosses et des balais pour tout le Liban et la Syrie, exploité en commun avec une fabrique arabe de brosses, tout en étant sous notre direction commerciale ; en Suisse, le dépôt central de la B.S.A. où sont livrés les tapis kilims de Ghazir et d'autres productions d'Orient. En tout, douze filiales dans tout le pays.

Seulement, Ghazir était un village de montagne situé à 25 km de Beyrouth, la capitale où était concentrée toute la vie commerciale et politique. Cette distance était souvent un gros obstacle. Il advint que, dès 1937, plus de 70 anciens pensionnaires habitaient Beyrouth et vivaient chichement ; ils venaient sans cesse nous demander d'installer en ville à leur intention des ateliers pour aveugles. Lorsque le nouveau collaborateur commercial Armin Ort arriva et fut mis au courant, on put penser à la réalisation de ce projet. La première démarche fut le transfert de la direction commerciale de Ghazir dans les nouveaux locaux du « Comptoir de Brosses » à Beyrouth.

Le 3 novembre 1938, Karl Meyer et son épouse, ainsi qu'Armin Ort, quittèrent leur chère maison de Ghazir et s'installèrent dans le quartier Sanaya à Ras-Beyrouth.

6. Le travail de Beyrouth.

Dans les années 1921-22, après que la France eut évacué la Cilicie déjà occupée, les régions de Marache, d'Aïntab et d'Ourfa et qu'elle les eut abandonnées à la Turquie, il s'en suivit un exode des Arméniens, fuyant ces territoires qu'ils avaient réintégré après l'armistice de 1918. Un an plus tard, se joignirent à eux des milliers de fugitifs venant des régions de Sivas, de Kharpout et de Diarbekir. C'étaient environ 100 000 personnes qui fuyaient alors vers les villes d'Alexandrette, d'Alep, de Damas et de Beyrouth.

Au début, le gouvernement français mit des tentes à leur disposition. Les camps de réfugiés furent de plus en plus étendus ; on construisait sans cesse des baraques, les unes plus misérables que les autres, souvent si petites que la nuit on pouvait à peine s'y étendre. Beaucoup trouvèrent bientôt un logement ; d'autres partirent pour la France et l'Amérique. En 1930, on comptait encore à Beyrouth plus de 100 000 personnes logées dans 1 400 baraques, soit environ 7 personnes par baraque ! La promiscuité, l'absence de véritables installations sanitaires, d'eau courante et le

manque d'hygiène qui en découlait, étaient la cause de nombreuses maladies : dysenterie, typhus, éruptions cutanées, trachome et tuberculose (Photos 24, 25 et 26).

La première œuvre d'assistance à se manifester fut la « Croix-Rouge Américaine », puis la N.E.R., ainsi que les amis des Arméniens anglais et danois. La première impulsion d'une action d'assistance suisse fut donnée par le pasteur Alfred Hopf lorsqu'il visita, en 1926, le camp de réfugiés de Beyrouth. Plus tard parvinrent pour les camps des dons occasionnels du comité de Berne et de l'administration de Bâle. 1930 peut être considéré comme le début de l'aide aux camps, car cette année-là Jakob Künzler donna l'impulsion pour la construction de petites maisons pour les veuves. Les trois premières, comprenant en tout douze logements, furent prêtes dès novembre 1931. Le terrain à Remeil avait été mis gracieusement à sa disposition par M. Burnier, représentant de la S.D.N. Le constructeur, arménien, était un technicien du bâtiment qui avait été formé à Winterthur !

Jakob Künzler effectua un séjour en Suisse de fin septembre 1931 à mars 1932 et fit 208 conférences. Dès décembre 1931, Madame Künzler put inaugurer les premiers services d'assistance : cuisine populaire, crèche, secteur artisanat, ainsi que des permanences où des conseillères se tenaient à la disposition des femmes et des jeunes filles. L'été 1932, 175 enfants affaiblis et sous-alimentés purent partir pour Zahlé, à la première colonie de vacances.

L'œuvre, sans cesse grandissante, conduisit à l'acquisition d'une maison appelée « Maison Emmanuel », du nom du Dr Riggenbach de Bâle, et qui devint le centre de l'œuvre de Beyrouth. Elle comprenait une cuisine populaire, un jardin d'enfants, une polyclinique, un bureau de conseillère maternelle, un secteur artisanat et le bureau de l'administration.

Jakob Künzler écrivait un jour : « Le secteur artisanat est la plus belle œuvre de notre aide aux réfugiés. Chaque fois qu'il y avait une commande de la Suisse, nous étions assaillis par des femmes et des filles désireuses de travailler dans nos ateliers. Pour les salaires et le matériel, nous dépensions environ 10 000 FS par an. »

Grand incendie dans le camp de réfugiés de Beyrouth

Dans la nuit du 30 janvier 1933, une grande partie du camp « Quarantina » fut détruite par un incendie. Le feu prit probablement dans une boulangerie et dévora avec une rapidité incroyable les baraques en bois vermoulues ; 780 d'entre elles furent détruites. Le lendemain matin, environ 3 300 personnes se tenaient devant les ruines fumantes de leur logis. La nuit même de l'incendie, le gouvernement organisa les secours, en mettant

à leur disposition les bâtiments de quarantaine, où étaient habituellement hébergés les pèlerins de La Mecque de passage à Beyrouth. Dès le lendemain matin, une cantine militaire entra en fonction et chaque jour on distribuait de la soupe et du pain. Il était réjouissant de voir combien cette catastrophe sut aplanir les oppositions quasi quotidiennes entre musulmans et chrétiens, Arabes et Arméniens, Orientaux et Européens. Le comité arménien de secours, immédiatement constitué, reçut des dons de toutes parts. Et Mme Künzler ne fut pas peu étonnée de recevoir, dès le 31 janvier, de notre comité, comme première aide, un mandat télégraphique de 10 000 FS. Il fut suivi en février d'un autre de 5 000 FS. Cette somme permit de payer le loyer d'une pièce pendant deux mois pour 300 familles, le temps de trouver un autre logement. Puis, deux grandes cantines populaires furent aménagées dans lesquelles purent être accueillies jusqu'à 1 800 personnes, dont les frais furent couverts en partie par les comités de secours aux Arméniens et en partie par l'Office Nansen aux réfugiés, de Genève.

La « Construction de maisons pour les veuves » connut un essor inattendu grâce aux conférences de Jakob Künzler durant l'hiver 1932-33. De nombreux donateurs et donatrices se chargeaient de toutes les dépenses pour la construction d'une pièce avec une petite cuisine (1 000 FS); d'autres donnaient pour le terrain, pour un toit, une porte, une fenêtre. Ainsi furent construites de 1933 à 1939, au total 449 pièces pouvant héberger environ 1 500 personnes : des veuves avec leurs enfants, des couples d'aveugles et des personnes âgées vivant seules. À l'exception des « maisons de pionniers » destinées aux réfugiés des « Sandjak », toutes les constructions étaient la propriété de la B.S.A. (Photo 27).

Une branche précieuse de l'œuvre de Beyrouth était la colonie de vacances annuelles de Zahlé. Près de 200 enfants sous-alimentés des camps pouvaient passer les mois chauds de l'été à l'air frais de la montagne, recevant une bonne nourriture et une bonne assistance médicale. À la fin d'un tel séjour, Jakob Künzler écrivit dans sa chronique : « Le 24 septembre 1935, les enfants sont repartis pour Beyrouth dans quatre autobus. C'était magnifique de voir toutes ces joues rouges d'enfants bien nourris. Les mères étaient si heureuses à la vue de leurs enfants. Mais dès le lendemain, on apprenait que beaucoup d'enfants voulaient retourner à Zahlé où il y avait tous les matins du lait et du raisin toute la journée ! »

En juillet 1935, Jakob Künzler alla visiter une région éloignée de Beyrouth, au Nord de la Syrie : les villages assyriens situés le long du Khabur, un affluent de l'Euphrate. Près de 5 000 réfugiés d'Irak avaient été installés là par l'Office Nansen de Genève. Mais il leur manquait encore des

objets de toute première nécessité, tels que lampes, assiettes, tasses, couteaux, cuillères, fourchettes, aiguilles, fil, savon, pétrole et outils, étoffes et autres objets. Jakob Künzler rédigea un rapport et reçut des dons qui permirent de soulager aussi cette détresse.

En octobre 1936, Mme Künzler, Mlle Witzemann et Mlle Glanville (des amis australiens des Arméniens) visitèrent ces villages dont le nombre s'était élevé à 17, avec environ 10 000 Assyriens. Beaucoup souffraient de maladies des yeux ; ils étaient très pauvres et, malgré tous leurs efforts, ils ne parvenaient qu'à de maigres récoltes dans le travail de la terre.

Une branche latérale de l'œuvre de Beyrouth fut, en 1936, l'aide aux malades dans les villages des steppes de Syrie que la Société des Nations avait fait construire pour les réfugiés arméniens de souche paysanne. Malheureusement, cette région était ravagée par la malaria, à cause des marécages environnants. Dans les trois villages, Muchachène, Hayachène et Normarache, on avait installé deux infirmières dont une sage-femme : la population bénéficiait ainsi d'une assistance médicale.

Un autre témoignage de l'œuvre de Beyrouth était la fête de Noël des aveugles. « La petite fête fut magnifique malgré la pluie, notait Jakob Künzler dans sa chronique. Il y avait là environ 125 aveugles, infirmes, épileptiques, réunis dans la salle Emmanuel agrandie. De leur vie, beaucoup n'avaient assisté à une si belle fête ; la chorale mixte et l'orchestre des aveugles de Ghazir l'avaient animée par leur représentation. On amena une vieille femme infirme et à demi-aveugle sur une petite voiture où elle était constamment étendue et on l'installa au milieu de la salle. Cela me rappela tout à fait l'histoire du paralytique dans l'évangile de Marc au chapitre 2. Comme la vieille femme rayonnait ! Mais nous ne pûmes hélas pas lui dire : 'Prends ton lit et va dans ta maison' ! Son fils, lui-même épileptique, qui la véhiculait, n'avait encore jamais vu une telle fête. Il faut noter qu'outre l'écoute de la Parole de Dieu, des messages et des chants, les conviés eurent un bon repas et reçurent un don en espèces de la part du home d'aveugles de Ghazir et de la nôtre : une boîte de lait condensé, une orange et un sachet de bonbons ! »

L'aide discrète aux aveugles, non seulement à l'occasion de Noël, mais tout au long de l'année, était une partie de l'œuvre de Beyrouth — et il y avait près de 100 aveugles arméniens âgés, la plupart vivant dans les camps de réfugiés ! — L'hiver, ils étaient invités chaque dimanche après-midi à la salle Emmanuel, où on leur racontait une histoire tirée de la Bible, et la rencontre se terminait autour d'une tasse de thé et des biscuits.

Même après la déclaration de la guerre en 1939 et jusqu'en 1944, le travail put être poursuivi avec les soupes populaires, les crèches, les consul-

tations pour les mères, les sections de travail manuel et l'assistance médicale — avec bien sûr des restrictions — ceci grâce aux dons suisses qui affluèrent généreusement. En 1940, on put même construire 50 logements pour des veuves.

7. Le Sandjak d'Alexandrette.

En Méditerranée orientale, là où la côte de l'Asie Mineure forme un arc de cercle en direction du sud, se situe la région d'Alexandrette. C'était une partie des États du Levant, détachés de la Turquie après la Première Guerre mondiale et dont le mandat avait été confié à la France par la Société des Nations, jusqu'à leur majorité politique.

Depuis 1937, des bruits couraient que la Turquie voulait s'emparer de cette région à cause surtout du port d'Alexandrette. Les troubles politiques qui en résultèrent et le mécontentement des populations amenèrent la Société des Nations à préparer des élections générales qui, organisées de façon impartiale, auraient été défavorables à la Turquie. Les Turcs formaient une minorité à côté du reste de la population formée d'Arabes, d'Alaouites, d'Arméniens et d'autres ethnies.

La Turquie menaçait d'envoyer des troupes. Alors, pour éviter un conflit armé, la France conclut le 3 juillet 1938 un traité d'amitié avec la Turquie qui permettait à celle-ci d'entretenir au nord du Sandjak une quantité de troupes égale à celle que la France avait dans le sud, c'est-à-dire 2 500 hommes. Cette région était ainsi pratiquement perdue pour la Syrie.

Mais lorsque l'on apprit que le gouvernement français avait assuré, dès avant les élections, à la représentation turque 22 des 40 sièges au parlement, alors que toute la population turque n'atteignait que 40% de l'ensemble, la commission de la Société des Nations, dirigée par le professeur Karl Jakob Burckhardt¹⁶⁴ de Bâle, démissionna et les élections n'eurent pas lieu.

Après les tristes expériences découlant du traité d'amitié franco-turc de 1921 (le traité Franklin-Bouillon), les Arméniens savaient ce qui les attendait. À l'époque, les troupes françaises abandonnèrent la Cilicie occupée sans aucune nécessité militaire. Il en résulta de nouveaux massacres dont furent victimes 20 000 Arméniens. « Chat échaudé craint l'eau froide ! » Environ 35 000 Arméniens et autres ethnies hostiles aux Turcs voulurent quitter la Syrie, mais au début n'en obtinrent pas l'autorisation du gouvernement français : l'émigration ayant été jugée totalement injustifiée.

C'est pourquoi, des milliers de gens abandonnèrent sur place tous leurs

biens et fuirent le pays, souvent de nuit, et se réfugièrent à Alep, Damas et Beyrouth. Parmi eux se trouvaient des gens qui avaient déjà échappé aux massacres de 1895, puis de 1909, 1915 et 1920 et qui devaient fuir à nouveau.

En juillet 1939 arrivèrent au Liban 13 000 Arméniens qui furent d'abord hébergés dans toutes les écoles arméniennes vides (les vacances d'été vont de juillet à septembre). Les habitants des villages de la montagne du « Musa Dagh », rendus célèbres pour leur combat contre les forces turques très supérieures en nombre et sur-armées, étaient aussi parmi les fugitifs. Le gouvernement français mit à leur disposition, dans la plaine de la Bekaa (entre le Liban et l'Antiliban), dans la région d'Anjar, des domaines ruraux qui avaient jadis appartenu à la famille du sultan. Au début ils vécurent là en plein champ, sous des tentes primitives.

Lors d'une visite que firent Theodor Wieser et sa femme depuis Ghazir, leur attention fut attirée par une tente plus grande que les autres : c'était l'église. Il y avait en effet à l'intérieur un petit autel avec une Bible et deux chandeliers. Et à l'entrée de la tente était accrochée à l'armature une barre de fer servant de cloche. Un deuxième détail fit sur eux une profonde impression : entre les tentes, ils aperçurent, rangés les uns sur les autres, de petits cercueils noirs. Ils contenaient les dépouilles mortelles des combattants tombés au « Musa Dagh ». « Nous les avons déterrées et déposé leurs ossements dans ces petits cercueils pour qu'ils demeurent près de nous, nous expliqua un Arménien. Nous avons dû abandonner aux Turcs nos maisons et nos champs, mais ils n'auront pas nos morts. Nous leur préparons un nouveau lieu de repos, parmi nous. »

Les Amis suisses des Arméniens avaient uni leurs forces pour atténuer cette nouvelle misère, aussi bien à Anjar (en arménien Mussa Ler) qu'à Ras-el-Ein près de Tyr sur la Méditerranée où un autre groupe de réfugiés du Sandjak avait été installé. Jakob Künzler y installa deux infirmières arméniennes et ouvrit une clinique. À Tyr, comme on manquait de pain, il envoya des tonnes de farine en collaboration avec la société arménienne de secours. À Anjar, dans l'ensemble des 6 villages qui comptait 1 450 maisonnettes, il put, en compagnie de la société arménienne de secours et de l'université américaine de Beyrouth, réaliser un vaste programme de cultures, en se procurant des semences de blé, de pommes de terre, de pois chiches, de maïs, et de haricots. De plus, il acheta des bœufs, des vaches et, pour le cheptel personnel des familles, des agneaux, des veaux, des mules, des chèvres et des moutons. À Beyrouth, il fit construire 40 maisonnettes destinées aux veuves et orphelins réfugiés du Sandjak. Le gouvernement français, qui avait le mandat sur le Liban, fit construire, jusqu'à la fin

avril 1940 à Anjar et à Tyr, près de 2 000 maisons en dur pour les réfugiés parvenus jusque-là, octroyant à chacun une chambre avec un w.-c. ; à la suite de la guerre, la France ne pouvait pas consacrer d'avantage de moyens financiers.

1939-1946

1. La guerre et ses conséquences pour notre œuvre.

Le 1^{er} septembre 1939, la déclaration de la guerre surprit aussi nos collaborateurs qui se trouvaient en Suisse à ce moment-là : M. et Mme Meyer pour leur congé en Europe, Mlle Witzemann en visite chez ses parents, et M. Hans Bänziger rentré pour se marier avec Mlle Elly Wülser. À Bâle, Karl Meyer dut rejoindre son régiment le long de la frontière, et Armin Ort fut convoqué par le consulat de Beyrouth à rentrer pour le service militaire. Seuls les couples Künzler à Beyrouth et Wieser à Ghazir purent demeurer à leur poste. En raison de son âge, Theodor Wieser aurait dû être incorporé, mais, avec l'aide du comité central de la B.S.A. de Berne, il put obtenir une dispense et fut autorisé à rester à son poste à Ghazir. Par bonheur, Mlle Witzemann put retourner à Ghazir dès novembre 1939.

À l'exception de la nôtre, toutes les autres œuvres charitables en faveur des Arméniens au Moyen-Orient furent coupées de leur pays d'origine. Dans la mesure de leurs moyens et de leurs forces, les Amis suisses des Arméniens s'efforcèrent de venir en aide aux œuvres se trouvant en difficulté, c'est-à-dire : à l'« Action Chrétienne en Orient » (A.C.O.), à la « Hülfsbund » (fédération allemande de secours) et à l'œuvre danoise « Karen Jeppe » d'Alep.

Durant cette Deuxième Guerre mondiale, on peut distinguer trois périodes :

a. De 1940 à 1941 :

Sous l'administration française du gouvernement de Vichy, le pays souffrit sur le plan économique de la coupure avec la France, provoquée par le blocus britannique. Les conséquences furent un énorme chômage, la pauvreté et l'augmentation du coût de la vie.

b. De 1942 à 1945 :

Sous le gouvernement de la France Libre de De Gaulle et l'occupation militaire britannique, le pays connut la levée du blocus économique, le rattachement à la zone Sterling et ainsi à l'Empire britannique. La conséquence fut une prospérité économique dans tous les domaines et de nombreux emplois.

Les Arméniens furent ceux qui surent le mieux tirer profit de la situation grâce à leur grande possibilité d'adaptation, leur qualité professionnelle, leur don des langues ; ils se rendirent indispensables à la vie économique du pays et ainsi ils furent récompensés de leur peine et gagnèrent beaucoup d'argent. Bientôt, ils purent se construire des ateliers, des usines et des maisons. Aussi prirent-ils en charge leurs églises et leurs écoles, leur sanatorium, des unions d'aide arménienne et les dotèrent de riches présents.

Cela permit de poursuivre en 1943 la soupe populaire à Beyrouth grâce aux dons de la Croix-Rouge arménienne de cette même ville (dépenses mensuelles : 12 000 FS). Le 1^{er} juillet 1944, l'œuvre de J. et E. Künzler cessa. Il ne leur restait plus que le contrôle du petit orphelinat et la garde des nombreux « Hope-Kinder » (les enfants de l'Espoir) atteignant jusqu'à 130 enfants.

Le bilan final de l'œuvre de Beyrouth de 1932 à 1944 indiquait des dépenses totales s'élevant à 800 000 FS et 377 constructions¹⁶⁵.

Fin juin 1944, l'« Action Chrétienne en Orient » à Alep cessa aussi son aide aux veuves. Il ne resta plus que les orphelins de père et de mère dont on continua de s'occuper.

c. Après la guerre de 1939-45 :

Dans tout le pays, ce fut la dissolution des organisations de guerre entraînant le licenciement des employés et ouvriers. Le chômage et la crise économique en furent la conséquence. Les républiques arabes nouvellement créées au Liban et en Syrie étaient incapables de maîtriser la situation. L'insécurité prit des proportions telles que la vie humaine était menacée. La haine des musulmans pour les chrétiens s'intensifia ; la chasse aux juifs commença, ainsi que l'infiltration politique de puissances étrangères dans le pays. Des bruits qui couraient à propos d'une émigration des Arméniens en Arménie Soviétique se trouvèrent confirmés par l'ouverture, le 1^{er} février 1946, de bureaux recevant les inscriptions pour Hayastan (Arménie). Il s'en ouvrit 10 à Beyrouth.

2. Ghazir.

Lorsque à la fin août, la situation politique devint critique, Theodor Wieser procéda à l'achat de provisions non périssables de première nécessité. Un envoi de 85 caisses de lait condensé arriva à Ghazir en octobre et avant la fin de l'année les caisses de Noël arrivèrent de Suisse en bon état.

Le 26 janvier 1940, le couple Meyer et Armin Ort étaient de retour à Ghazir. Le général Henri Guisan, en accord avec le Conseil Fédéral, décida de libérer tous les Suisses se trouvant à l'étranger et qui avaient encore une possibilité de rejoindre leur poste outre-mer. Le 5 avril 1940, ce fut le tour du jeune couple Bänziger qui s'installa dans la maison n° 8 à Ghazir (l'ancien logement des Meyer).

Les Meyer et Armin Ort allèrent dans le haut village de Ghazir et en face du Sérail y trouvèrent un nouveau local dans une vieille demeure arabe, où en 1863 l'orientaliste Ernest Renan écrivit son livre devenu célèbre : *La vie de Jésus*.

3. Collaboration avec d'autres œuvres.

En 1940, avant le départ des collaborateurs, lors de sa séance à Aarau, le comité directeur avait pris la décision suivante : dans le cas où il y aurait trop de personnel à Ghazir, celui-ci devrait, dans la mesure du possible, aider les autres œuvres. Cela se fit de la manière suivante : Theodor Wieser se chargea de la présidence du « Orphaned Missions Committee » (comité des missions aux orphelins) formé à Beyrouth le 20 avril 1940 pour venir en aide à la mission danoise qui, par suite des actes de guerre allemands, avait été totalement coupée de la métropole. Plus tard, ce comité, qui recevait des fonds, surtout des États-Unis, s'occupa aussi de l'A.C.O. à Alep. Après la fermeture des deux maisons des amis anglais et arméniens à Beyrouth, Mlle Hilde Witzemann se mit comme assistante sociale à la disposition des orphelins hébergés dans des familles. Plus tard, à partir de mars 1943, elle collabora à la « Protection de l'Enfance » comme surveillante auprès des garçons et filles arméniens.

Le couple Karl et Martha Meyer fut témoin de la grande efficacité de cette décision du comité : en octobre 1940, Mlle Kati Ostermann d'Alep avait demandé d'urgence des collaborateurs car, par suite de la guerre, elle était restée la seule européenne à la mission de l'A.C.O. Dès le 20 novembre, la B.S.A. nous (Karl Meyer et son épouse) mit à la disposition de l'A.C.O. à Alep pour l'hiver 1940-41 en pensant que d'ici le printemps la

guerre serait terminée. Mais nous demeurâmes à Alep jusqu'au 19 novembre 1945. Ce jour-là, je pus confier officiellement l'œuvre de l'A.C.O. au révérend Wm Lytle (de la mission de l'Église réformée presbytérienne d'Irlande et d'Écosse) à Idlib (Syrie). Dès le lendemain, nous retournâmes à Ghazir dans notre vieille maison près du Sérail.

À Alep, j'avais la direction de la Mission Protestante Française et je devais aussi m'occuper de toute la comptabilité. Ma femme jouait le rôle d'assistante sociale auprès des veuves et des orphelins ; elle assistait les pauvres et assurait la permanence de la crèche ; elle apporta aussi son aide à l'« Union Chrétienne des Jeunes Filles ». Mlle K. Ostermann, qui était infirmière diplômée, garda la direction de la polyclinique et, en tant que française, assura la liaison avec l'administration française.

Cette collaboration prouva sa grande efficacité lors de l'achat de blé en Mésopotamie. Grâce à nos relations avec l'« Œuvre Karen Jeppe » (secrétaire : Léopold F. Gaszczyk) et l'aide de cheik Missak Mélonian (fils adoptif de Karen Jeppe) de Tineh près de Tel Abiad en Mésopotamie, nous réussîmes à acheter, au cours de trois voyages, 120 tonnes de froment à des cheiks bédouins. Sept institutions en furent les heureux bénéficiaires : à Alep, la Croix-Rouge française, l'A.C.O., et l'« Œuvre Karen Jeppe » ; à Beyrouth, notre « soupe populaire » et l'orphelinat des « British Friends of Armenia » (amis britanniques des Arméniens) ; à Jebeil, l'orphelinat danois pour les enfants arméniens et à Ghazir, l'institut des aveugles. Ainsi était assuré le pain quotidien de nos aveugles et de beaucoup d'autres orphelins. Les achats eurent lieu au bon moment, car dès 1942 le prix du pain avait augmenté de 400 % ! De plus, pour Ghazir, je pus acheter encore en Mésopotamie 600 kg de « Semné », le beurre arabe, un produit alimentaire que l'on ne trouve pas au Liban.

Les aveugles d'Alep bénéficiaient aussi de la présence des collaborateurs de Ghazir : à la fin décembre 1940, nous célébrâmes avec eux le premier Noël des aveugles dans cette ville, auquel assistèrent aussi d'anciens pensionnaires de Ghazir et des aveugles d'Alep avec leurs épouses. Nous pûmes y voir les fruits de notre travail à Ghazir, car les aveugles avaient préparé un beau programme, composé de beaux morceaux de musique, de poèmes et de discours, ce qui nous remplit de joie.

De plus, je pus considérablement aider les aveugles à trouver du travail. Des marécages des environs d'Antioche, je fis venir des cargaisons de roseau qui permirent la confection de paillasons (ou de nattes). Dans le centre d'Alep, nous pûmes louer un local servant d'atelier et de magasin pour trois aveugles.

L'occupation militaire de la Syrie par les troupes britanniques apporta

à la mission une tâche nouvelle tout à fait inattendue : au cours de l'hiver 1942-43, des soldats anglais vinrent à nos réunions, et cette année-là Noël fut célébré uniquement par des soldats africains du Kénia Britannique et du Botswana. Les années suivantes, ce fut le tour des troupes coloniales françaises de Madagascar et du Cameroun. Nous fûmes très surpris de voir qu'il y avait parmi eux de nombreux chrétiens : les malgaches, fruits de la « Mission de Paris », et les noirs du Cameroun, fruits de la « Mission de Bâle ».

Pendant tout un hiver, ils vinrent régulièrement à nos soirées bibliques qui avaient lieu avec chants, thé et petits-fours. La première fois qu'ils se présentèrent nous leur demandâmes leurs noms et c'était merveilleux de voir soudain la maison se remplir de patriarches, de prophètes et d'apôtres ! Lors de leur baptême, les païens abandonnent leur ancien nom et prennent des noms bibliques tels que : Adam, Noé, Abraham, Isaac, Jacob, Joseph, Moïse, David, Ésaïe, Jérémie, Daniel, et Jean-Baptiste, et même ceux des apôtres du Seigneur ! Chaque dimanche, nous avions un culte pour les chrétiens et autres soldats camerounais où je parlais français et étais traduit dans leur langue douala par un sous-officier qui était instituteur. La direction de la Mission demandait d'effectuer des visites à la ville éloignée de Hassaki en Mésopotamie, où l'A.C.O. entretenait une station missionnaire et une école pour enfants arabes, assyriens et arméniens. En 1945, juste avant la fin de la guerre, un voyage me conduisit jusqu'aux avant-postes à Derik aux bords du Tigre. Après le départ soudain d'Armin Ort de Ghazir le 19 juin 1943, départ que nous eûmes du mal à comprendre à l'époque, je dus m'occuper, en plus de la comptabilité de la maison et des ateliers, des bilans annuels et de l'établissement du budget. À cet effet, je passais chaque année quelques semaines au Liban. L'année 1944 fut extrêmement dure, si bien que je ne restai que deux mois à Alep et passai les dix autres mois en voyage à l'étranger.

4. « La Mission Médicale Évangélique du Levant ».

Bien que notre œuvre n'eût pas de liens très étroits avec la Mission Médicale (l'administration de Bâle recevait et transmettait des dons isolés), elle en faisait partie car son fondateur et directeur, le Dr Adrien Monnier, était de notre canton de Neuchâtel.

L'A.C.O. appela en 1924 le Dr Monnier pour assurer l'assistance médicale du petit hôpital de notre mission à Alep où travaillait une autre neuchâteloise, Sœur Alice Humbert-Droz, comme infirmière et qui plus

tard devint Madame Wieser à Ghazir. Des désaccords avec le directeur de la mission, le Dr Paul Berron de Strasbourg, amenèrent le Dr Monnier à se retirer en 1930 et à fonder sa propre œuvre, la « Mission Médicale ». Son hôpital privé appelé « Ében-Ézer » était situé à Homs au sud d'Alep. En Suisse, il fut soutenu par deux petits comités des cantons de Neuchâtel et de Vaud avec des dons d'un montant total allant de 5 000 à 8 000 FS par an.

Le Dr Monnier se consacra essentiellement aux malades parmi les Arméniens réfugiés de Turquie. À côté de cela, il s'occupait d'autres malades sans ressources : des chrétiens, des juifs, des musulmans. Dans son cabinet privé, il avait aussi des patients fortunés. Le nombre total annuel des patients était de 13 361 dont 8 903 chrétiens, 3 553 musulmans et 905 juifs. Pour aussi différents qu'étaient ces malades de par leur origine et leur religion, ils avaient ceci de commun : ils étaient tous des hommes ayant besoin d'un médecin. Et le Dr Monnier était un très bon médecin, surtout bon chirurgien et bon gynécologue.

Le Dr Monnier vécut à Alep jusqu'après la Deuxième Guerre mondiale, puis il travailla en 1947-49 à la Croix-Rouge à Jérusalem, et, enfin, encore quelques années à son propre compte à Bourj-Hammoud à Beyrouth où il avait une clinique avec quelques lits. Une maladie grave l'obligea à retourner dans son pays. Il y mourut le 3 novembre 1966 à l'hôpital St Loup à Pompaples près de La Sarraz (Vaud).

5. La France et la Grèce.

Notre œuvre de secours s'étendit au cours des années, non seulement à Beyrouth, Ghazir et Alep, mais aussi à Marseille et Cavalla. Dans ces deux villes, elle cessa son activité à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Dans les années 20, les immigrés arméniens avaient constitué à Marseille un grand camp de réfugiés où régnaient la pauvreté, la détresse et les maladies. Le premier visiteur fut Theodor Wieser qui, en mars 1926, lors de son départ pour Beyrouth-Ghazir, fit un tour au camp, sans qu'il en résultât pour autant une aide pour les occupants.

À l'automne 1929, le rév. Hopf de Zimmerwald y effectua une visite, fit un rapport détaillé et suggéra une collecte de vêtements et de linge, de couvertures, de matelas, etc.; de plus, le comité de Berne fit don de 33 caisses de lait condensé. Plus de 700 familles reçurent ainsi, avant les fêtes de Noël, une aide précieuse de la Suisse.

Une deuxième collecte de vêtements fut organisée à Berne, en décem-

bre 1936, qui permit d'envoyer à Marseille 20 caisses et 20 sacs de vêtements et de linge, de chaussures, de manteaux et d'autres choses.

En 1944, la Suisse connut une récolte exceptionnelle de pommes. Le rév. K. Schenkel, président de la B.S.A., organisa une vaste opération « pommes » qui trouva chez les amis des Arméniens un écho tel que 13 wagons contenant au total 110 tonnes de pommes purent être expédiés à Lyon et à Marseille.

Depuis 1931, l'administration de Bâle et la caisse centrale de Zurich ont envoyé aux Arméniens réfugiés en France de nombreux dons en espèces dont le montant exact, hélas, n'a pas pu être fixé.

En Grèce, une grande famine avait éclaté au cours de la Deuxième Guerre mondiale parce que l'armée d'occupation allemande avait réquisitionné tous les produits alimentaires accessibles et les avait fait transporter en Allemagne. Par la suite, près de 100 000 Grecs moururent de faim.

« Je ne peux plus supporter cette misère et j'ose maintenant appeler les amis suisses au secours » écrivait en 1943 Sœur Hedwig Aenishänslin qui travaillait à Cavalla pour la « Deutschen Hilfsbunds für christliches Liebeswerk im Orient » (comité de secours allemand d'œuvres charitables chrétiennes en Orient). Il manquait surtout de la quinine pour lutter contre la malaria qui était très répandue ; il manquait aussi de la nourriture, des vêtements, du linge et des draps. Une aide rapide est doublement efficace, et le 24 décembre 1943, Sœur Hedwig était déjà en possession de deux caisses de lait condensé, de 4 000 sachets de quinine, qui purent être envoyés par la Croix-Rouge à Cavalla. Une somme considérable de dons en espèces permit pour Noël d'atténuer un peu la misère.

Dans cette même période, un don de 3 565,30 FS fut envoyé à l'œuvre de la Croix-Rouge internationale, en faveur des enfants pour Athènes et le Pirée, où il y avait alors 2 200 nourrissons et 138 000 enfants en bas-âge, pour la plupart sous-alimentés et dont beaucoup mouraient.

Les liens avec Cavalla furent interrompus à cause de la guerre et ne purent être rétablis avant la fin de l'année 1945.

Par contre, en mai 1945, il fut possible d'envoyer 10 000 FS à l'œuvre d'aide aux Arméniens de Grèce par l'intermédiaire du comité international de la Croix-Rouge à Genève.

6. Home de Ghazir : transfert à Bourj-Hammoud en 1946.

En 1943-44, le Proche-Orient vécut dans une atmosphère sensiblement plus détendue. La victoire de l'armée anglaise à El Alamein (octobre 1942)

sur l'Afrikakorps écartait dans l'immédiat tout danger de guerre pour ces régions. Cela contribua à un apaisement et à une stabilisation de la situation économique au Liban. L'activité commerciale et industrielle augmenta considérablement et créa, surtout à Beyrouth, de nouvelles perspectives d'emploi, si bien que de nombreux travailleurs quittèrent leurs villages pour la ville.

Cet exode toucha aussi Ghazir que de nombreuses familles quittèrent en octobre 1944 pour s'installer à Beyrouth. Une des raisons essentielles fut assurément la fermeture de l'école communale arménienne dont le directeur avait trouvé un meilleur emploi à Beyrouth. D'autre part, cinq ouvriers voyants de nos ateliers et un employé quittèrent Ghazir à cause de leurs enfants.

Des polonais à Ghazir

À cette même époque, apparurent des polonais réfugiés de Perse¹⁶⁹ qui louèrent dans le village 23 maisons et, plus tard, encore davantage. Ils devaient payer pour la location d'une pièce autant que le home d'aveugles payait pour toute une maison ; à cause de cela, il y eut beaucoup de disputes avec les propriétaires qui voulaient reprendre leurs maisons, ou bien les louer à un prix beaucoup plus élevé. Mais il y avait au Liban une loi protégeant les locataires et ils ne purent rien entreprendre. Mais tout retomba sur Theodor Wieser car les propriétaires furieux se vengèrent sur lui et lui créèrent beaucoup d'ennuis jusqu'à son départ de Ghazir.

L'heure d'un changement profond avait aussi sonné pour le home d'aveugles.

En voyant les grandes possibilités de travail des Arméniens au Liban, Theodor Wieser exprima, lors de l'assemblée générale annuelle de tous les collaborateurs à Ghazir, le 26 octobre 1944, une toute nouvelle idée : « Nous devrions proposer aux Arméniens de constituer un comité qui prendrait en charge la situation des enfants anormaux. »

Tous furent d'accord pour que, au cours de l'hiver 1944-45, les représentants des trois églises arméniennes (grégorienne, catholique et évangélique) fussent contactés par Theodor Wieser afin d'entendre leur opinion.

De même, fut prise à l'unanimité, la décision de soumettre au comité directeur de la B.S.A. les propositions suivantes :

1. Liquidation totale de l'œuvre de Beyrouth ;
2. Remise des maisons de Beyrouth, du sanatorium, du home d'aveugles et de l'hospice des vieillards aux mains du personnel et à deux églises arméniennes (K) ;
3. Remise du home d'aveugles de Ghazir¹⁷⁰ à un comité arménien, ce

qui mettrait fin à l'œuvre de secours en faveur des Arméniens qui avait duré 50 ans.

« Il va de soi, remarqua Theodor Wieser, que ces décisions doivent recevoir l'accord du comité directeur de la B.S.A. ». Mais justement, cet accord fut donné par celui-ci avec beaucoup de réserves. Il estima qu'il valait mieux attendre la fin de la guerre pour procéder à des changements aussi fondamentaux. « Nous nous demandons ce qu'il adviendra des aveugles ? écrivait le pasteur Schenkel dans sa lettre du 25 janvier 1945. En Orient, on est peu compréhensif et l'on ne sait pas bien s'occuper d'eux. »

Dans la situation générale actuelle, les Arméniens ne pouvaient pas se décider à prendre à leur charge l'œuvre parmi les aveugles. Madame Meyer demanda s'il ne fallait pas d'abord transférer les aveugles à Beyrouth pour les rapprocher des Arméniens, afin de faciliter la passation des responsabilités. Malgré les réserves du comité directeur de la B.S.A. et de la réticence des Arméniens, Theodor Wieser entreprit la liquidation systématique du home d'aveugles dans l'espoir que l'œuvre ainsi fortement réduite serait prise plus facilement en charge par les Arméniens.

Il vendit le mobilier, les machines et les outils des ateliers de tapis (kilims), de la teinturerie et du magasin qu'ils avaient en ville et fit don du matériel scolaire au lycée polonais.

En renvoyant des ouvriers, des élèves et des aveugles qui avaient encore des parents, il réduisit le nombre de ceux-ci à 40, et celui du personnel nécessaire à 10.

Mais le projet de constitution d'un comité arménien demeura quand même sans suite. Lors d'un dernier entretien en décembre 1946 à Antélias, le Catholicos arménien s'obstina à dire qu'il attendait de plus amples indications sur le départ des Arméniens pour l'Arménie Soviétique, départ qui avait déjà commencé¹⁷¹.

Quant aux représentants de l'Église Évangélique, ils reculèrent devant la tâche lorsqu'ils se rendirent compte de ce qu'on leur remettait (ceci d'après les propos d'Ohvannès Tachdjian) une œuvre mal en point avec des ateliers en ruine, sans aucun capital industriel¹⁷².

Theodor Wieser transmet dans son télégramme du 13 décembre 1946 au comité directeur la conclusion de ces pénibles négociations : « Les deux Églises arméniennes rejettent la collaboration. Reprise des négociations dans deux ans. »

7. Départ des collaborateurs du Liban.

Vers la mi-janvier 1946, ce fut notre collaborateur Jakob Künzler qui eut le premier une occasion de s'envoler pour la Suisse et de faire un rapport de vive voix au comité directeur. À la mi-février, il fut suivi par le couple Meyer, et vers la fin du mois de mars par la famille Wieser. Mlle Witzemann et Hans Bänziger demeurèrent à leur poste à Ghazir, ainsi que Mme Künzler à Beyrouth. Ils ne regagnèrent la Suisse qu'au mois de juin.

Le 4 septembre, le couple Künzler s'envola de nouveau pour Beyrouth. Puis Jakob Künzler opéra les changements nécessaires dans les trois blocs du groupe de pavillons IV (48 pièces) qui devaient constituer le nouveau home d'aveugles¹⁷³. Le 21 octobre Theodor Wieser revint à Beyrouth. À la suite de gros efforts occasionnés par les transformations des trois blocs, Jakob Künzler fut, dans la nuit du 15 au 16 novembre, victime d'un infarctus qui le conduisit au bord de la tombe¹⁷⁴.

Le transfert des aveugles, des infirmes et du personnel de Ghazir à Bourj-Hammoud eut lieu le 26 novembre 1946. Grâce à la grande expérience, aux qualités pratiques et aux dons d'organisation de Hans Bänziger, ainsi que de l'aide constante de Mlle Witzemann, les travaux, à Ghazir, ô combien pénibles, de rangement, d'emballage, de transport et d'installation dans les nouveaux locaux à Beyrouth s'effectuèrent du 14 au 25 novembre, sans heurts et sans incidents. Les 20 derniers camions chargés du matériel industriel suivirent le 4 décembre et, pour finir, le 20 décembre, les métiers à tisser non-vendus furent mis en dépôt dans la grande salle Emmanuel parce qu'il n'y avait pas de place pour eux dans le nouveau home. Et enfin, du 28 novembre au 20 décembre 1946, Theodor Wieser rendit à leurs propriétaires, après en avoir effectué les réparations nécessaires, toutes les maisons qui avaient été louées. Ainsi prit fin à Ghazir l'œuvre d'aide suisse qui avait duré 20 ans (Photo 32).

8. L'aide en 1946.

Au Liban, elle fut placée d'une part sous le signe de la réduction de l'œuvre et des restrictions parmi les aveugles, d'autre part de l'animation par Mme E. Künzler d'un travail tout nouveau : l'aide scolaire pour 60 enfants pauvres. Une autre aide, qui depuis des années s'opérait dans le plus grand secret, l'assistance de 80 enfants illégitimes et abandonnés — ceux que l'on est convenu d'appeler les « Hope-Kinder » — put être

poursuivie sans restriction grâce aux fidèles parents adoptifs qui envoyaient 240,00 FS par an pour chaque enfant.

En Syrie, où la collaboration du couple Meyer à l'A.C.O. à Alep avait pris fin à l'automne 1945, il resta comme fruit de ce séjour de cinq ans une série de 6 livres scolaires, « Ararat », pour les écoles évangéliques arméniennes qui avaient vu le jour grâce à l'initiative de Karl Meyer. Ce sont les premiers manuels scolaires arméniens rédigés dans un esprit vraiment chrétien et qui furent imprimés pour la Syrie et le Liban.

Ces livres « Ararat » furent conçus d'après la pédagogie de Lévon H. Lévonian, directeur de la grande école privée arménienne « Ous-soumnassiratz » (ceux qui aiment l'étude), qui fut, hélas, victime de meurtriers scélérats. Pour honorer sa mémoire et permettre aux autres écoles arméniennes d'accéder légitimement à cette excellente méthode d'enseignement, je décidai de faire imprimer ces manuels « Ararat ». L'éditeur officiel fut la B.S.A. qui avait aussi alloué les sommes nécessaires à l'impression de la première série.

En Grèce, une forme d'aide toute nouvelle vit le jour : après la fermeture des cantines populaires à Beyrouth, il fut proposé aux parents adoptifs suisses de prendre en charge un enfant arménien de Grèce où la misère était devenue si grande. C'est ainsi que réussit le parrainage de 100 enfants dont s'occupait à Athènes un comité de « Secours protestant auprès de la jeunesse » de Genève. Cette aide auprès des jeunes était placée sous le patronage de la « Fédération des églises suisses » (Pr. D. Adolf Keller de Genève). En France, dans différentes communautés arméniennes du Midi, des bourses d'études de 40 FS annuels furent également octroyées à 21 enfants pauvres.

Dans un tout autre domaine, les communautés évangéliques arméniennes reçurent une aide de la part de la B.S.A. pour la fondation d'un journal pour la jeunesse chrétienne, en arménien et en français, intitulé : *Vèrelk*.

C'est lors d'un voyage à travers la France, que le couple Meyer effectua au nom du comité directeur afin de mieux connaître les communautés arméniennes et juger de la nécessité de créer un secrétariat pour la jeunesse, qu'ils constatèrent l'absence d'un journal évangélique pour la jeunesse arménienne. Ce fut à partir de leur rapport détaillé sur ce voyage que le comité directeur accorda alors une somme de 2 000 FS, grâce à laquelle ce périodique put voir le jour.

9. De fidèles donateurs.

Il est étonnant, et c'est là encore une raison de joie et de reconnaissance, de voir que même dans les années de guerre, les Suisses sont demeurés fidèles à l'œuvre.

La caisse centrale de la B.S.A. montrait le total suivant des dons reçus :

1939	189 353,27 FS	1943	158 058,99 FS
1940	168 358,86 FS	1944	170 721,32 FS
1941	161 730,11 FS	1945	175 041,17 FS
1942	188 971,75 FS	1946	162 608,32 FS

En Suisse, parallèlement à l'administration de son journal *Mitteilungen über Armenien* et des comités cantonaux, ce fut notre rapporteur Conrad Scherrer-Brunner qui, grâce à ses 12 conférences, ses 6 cultes et à ses 7 enseignements destinés aux enfants, ainsi que par la vente de timbres, s'efforça en 1946 de trouver les fonds nécessaires. Pour ses conférences, il fut le premier à utiliser la nouvelle série audio-visuelle *50 ans d'activité des Amis suisses des Arméniens* que Karl Meyer avait constituée, accompagnée d'un texte détaillé à l'intention des conférences.

Nos collaborateurs en congé en Suisse tinrent d'autres conférences : Jakob Künzler, Theodor Wieser et Karl Meyer, ainsi que la Sœur Hedwig Aenishänslin qui après la cessation de l'œuvre à Cavalla était également répartie en Suisse.

10. Begnins et Genève.

« L'histoire de notre œuvre suisse est vraiment tragique. Nos décisions étaient constamment réduites à néant à cause des changements politiques », écrivit un jour le pasteur Krafft-Bonnard, directeur des deux homes de Begnins et de Genève. Sa pensée fondamentale était de former les élèves arméniens de telle manière, qu'une fois de retour dans leur pays, ils servent leur peuple comme dirigeants. Car c'était pour lui chose certaine que l'Arménie devait renaître. C'était une exigence de la justice qu'il ne cessait d'invoquer dans ses propos et ses écrits. C'était, hélas, peine perdue. Après le traité de Lausanne (1923) et l'entrée de la Turquie dans la Société des Nations (1923), toute personne réaliste était douloureusement consciente de ce que tout espoir d'une solution politique à la question arménienne était à jamais enterré. Pour les Arméniens, il n'y avait plus de « retour dans la

patrie ». Et c'était le drame de la vie du pasteur Krafft : il ne pouvait pas s'accommoder de cette cruelle situation, à savoir que le peuple arménien avait été trompé. C'est pourquoi, il tenait tant à poursuivre cette œuvre dans les homes de Begnins et de Genève. En effet, il fit même venir de Marseille d'autres enfants afin de les éduquer à Begnins. Alors que d'autres orphelinats virent en quelques années leurs effectifs diminuer à la suite de nombreux départs, le fardeau du comité de Genève demeura inchangé pendant plus de deux décennies.

Et le pasteur Krafft portait ce fardeau, lui qui avait mis sa vie au service de la cause de l'Arménie sans ménager sa peine ; il était en même temps secrétaire général et trésorier de notre ancienne fédération des amis des Arméniens. C'était un pasteur très ouvert, impulsif et compatissant et un remarquable orateur, auteur de nombreux ouvrages sur la question arménienne et sur son œuvre¹⁶⁶. Par contre, le rôle d'administrateur et de responsable d'une maison ne lui convenait pas. Il ne parvint que rarement à équilibrer les dépenses et les recettes. Chaque année, les déficits sapèrent le crédit des homes. Les frais généraux, les dépenses pour les voyages et l'impression de nombreuses brochures engloutissaient des sommes énormes, à tel point que les comités de Suisse Alémanique n'envoyèrent plus leur contribution financière à Genève, mais la mirent à la disposition des fournisseurs eux-mêmes pour que les pensionnaires des homes pussent recevoir leur nourriture quotidienne.

Les comités cantonaux, et surtout ceux de Berne et Zurich, n'étaient pas d'accord avec les méthodes employées à Genève et les buts d'aide aux Arméniens qui y étaient poursuivis. Ils estimaient que l'œuvre n'était pas faite pour donner à une minorité d'enfants un enseignement solide qui les conduirait jusqu'à l'université, alors qu'en Orient, les mêmes dépenses pourraient secourir des centaines d'autres enfants. Pour cette raison, ils firent pression pour une cessation systématique de l'œuvre. Comme le pasteur Krafft n'y consentait pas, l'assemblée générale annuelle de la B.S.A., réunie le 22 juillet 1932 à Zurich, décida de suspendre les subventions à compter du 1^{er} janvier 1933. Ceci eut pour effet un sérieux refroidissement des relations avec le comité de Genève. Heureusement que le pasteur Krafft avait eu en la personne du Dr E. Riggenbach un ami compréhensif qui lui resta fidèle et qui souvent le tira des pires difficultés. Dans les années qui suivirent, un certain nombre d'élèves purent quitter le home pour rejoindre des membres de leur famille ou se rendre dans des pays pouvant leur assurer une existence honorable. Ainsi le nombre des pensionnaires de Genève put être ramené à 38 enfants en 1938.

Puis la Deuxième Guerre mondiale éclata. Lorsqu'avec la mobilisation

générale de nombreux emplois furent vacants, les élèves devenus adultes espèrent trouver du travail. Ils furent déçus. On ne voulait pas d'étrangers apatrides, on préférait des Suisses. Cependant, la plupart d'entre eux réussirent plus tard à trouver une activité quelconque, avec, il est vrai, des salaires si souvent insignifiants qu'ils étaient obligés de compter encore sur l'aide du home.

Leur situation était aggravée par le fait qu'ils n'avaient de permis de séjour que pour le canton de Genève. Tous les autres cantons leur étaient fermés (n'étaient autorisés à séjourner à Begnins, canton de Vaud, que les élèves et leurs maîtres arméniens). Seuls, un médecin de Leysin et un dentiste de Bâle, parent, grâce à leur profession, obtinrent un permis de séjour. De plus, la mauvaise situation financière fut fatale. Pour régler des dettes pressantes, on dut vendre, dès 1936, tout le patrimoine de Begnins (3 bâtiments) et à un très bas prix, hélas ! Élèves et professeurs furent transférés à Genève. Le manque d'argent chronique poussa plus tard la direction à franchir un nouveau pas, plus dur encore : l'abandon du « Foyer Arménien », magnifique bâtiment qui portait le nom de « Hayastan ». En 1942, le pasteur Krafft se vit obligé de transférer les 15 derniers pensionnaires dans une vieille bâtisse vouée à la démolition, 8 avenue de Calas, que le propriétaire lui avait cédée pour un loyer dérisoire. Le superbe immeuble du « Foyer » put être loué à un prix très élevé. Après la Deuxième Guerre mondiale, il fut loué à une délégation chinoise de Pékin.

Ce fut la décision la plus douloureuse que le pasteur Krafft eût jamais prise, celle du départ du « Foyer Arménien ». Cela signifiait une faillite totale de tous ses projets et c'était comme un symbole de la véritable Arménie : les enfants d'Arménie devaient renoncer à leur home, à leur belle patrie, l'abandonner à des étrangers.

Le dimanche 14 octobre 1945, le pasteur Krafft mourut à Genève, dans une petite villa du Chemin Puthon où il s'était retiré la dernière semaine de sa vie. Il était âgé de 77 ans¹⁶⁷. Lorsqu'il sentit sa fin approcher, il quitta la clinique de Lausanne où il était soigné et se fit conduire à Genève. Il voulait vivre ici près de ses enfants arméniens. Il eut encore la force de prononcer quelques paroles d'adieu qui se terminèrent ainsi : « Mes enfants, je vous aime tous. »

C'est ainsi que le pasteur Krafft quitta ce monde ; c'était un homme plein de foi et de confiance qui ne s'est laissé détourné de son chemin par aucune déception, si profonde fût-elle : « Ce ne sont pas des hommes qui m'ont confié cette tâche, dit-il un jour à son ami le pasteur Alcide Roulin, mais un Autre. C'est pourquoi, j'ai cette ferme assurance que malgré tous les échecs apparents, elle n'a pas été vaine. »

Pour lui; le destin de l'Arménie n'était pas en premier lieu un problème d'aide philanthropique, mais avant tout une question de justice à laquelle nous ne pouvions rester indifférents. « Il est sans doute important de sauver des vies humaines et de leur apporter toutes sortes d'aides, écrivit-il un jour, mais nous aurions tort de croire qu'ainsi nous avons rempli notre devoir. Il y va de l'existence d'un peuple chrétien, victime des intérêts économiques d'autres peuples que l'on dit chrétiens. La voix du sang de ton frère crie de la terre jusqu'à moi : nous n'avons pas le droit de nous taire devant cette injustice ; ce serait de la lâcheté. » Il lui fut répondu : « Mais que faire ? Pouvons-nous, nous Suisses des quelques comités de secours, changer quoi que ce soit à la politique mondiale ? Quelle chimère ! » Là-dessus il répondit : « Tous les prophètes d'Israël qui exigeaient la Justice au nom de l'Éternel ne pouvaient s'appuyer ni sur le pouvoir du pays, ni sur l'armée pour faire entendre leur voix. Ils annonçaient pourquoi ils étaient envoyés, conscients de ce que Celui qui leur avait confié cette mission est plus puissant que les hommes et qu'Il dispose de possibilités inconnues des hommes. Mais nous devons protester, même si nous crions dans le désert. »

Jusqu'à son dernier soupir, le pasteur Krafft resta fidèle à sa vocation et à la cause arménienne. Ce fut une vie de dévouement, d'amour agissant, de combat courageux, avec certains succès et de profondes déceptions. Mais son nom occupera à jamais la première place dans l'histoire de notre œuvre charitable en faveur des Arméniens (Photo 81).

À la mort du pasteur Krafft, le vice-président, le pasteur Alcide Roulin de Neuchâtel, reçut la présidence du comité de Genève avec pour tâche la liquidation du « Foyer Arménien ». Cela fut réalisé lorsque les derniers élèves purent se rendre indépendants du home et se débrouiller seuls.

Le rapport annuel de la B.S.A. de 1948 mentionne très brièvement : « La liquidation n'a pas encore pu être menée à bonne fin ».

Il existait bien, depuis des années déjà, une association non structurée d'anciens élèves de Begnins et de Genève pour entretenir leur amitié et leurs relations. En vue de reprendre le « Foyer Arménien », on fonda alors une association conforme à l'article 60ff du code civil suisse, l'« Association des anciens élèves du Foyer Arménien », ayant son siège à Genève. C'est à cette association que le pasteur A. Roulin et M. André Brandt von Berchem, greffier et trésorier du comité de Genève et en même temps de la « Société Immobilière du Foyer Arménien à Genève », firent avec l'acte notarié de « Cession de biens mobiliers » du 13 décembre 1951 donation de tous les actifs et passifs de la « Société Immobilière du Foyer Arménien »¹⁶⁸. L'immeuble ne pouvait pas être vendu. Si l'« Association des

anciens élèves » venait à être dissoute, les biens reviendraient à la « Caisse d'aide à la colonie arménienne de Suisse » qui, à son tour, aurait à accomplir des missions de secours conformément aux statuts.

Par cette cession de biens, l'œuvre du comité de Genève prit officiellement fin. Il ne restait plus au président, le pasteur Roulin et au greffier, M. Brandt, qu'à dissoudre l'ancien secrétariat central. Après un examen soigneux des documents et un tri qui fut pénible et qui prit beaucoup de temps, on remplit deux caisses en se débarrassant de tout papier sans valeur : dans la première, on déposa les documents les plus importants du secrétariat central, et dans la deuxième caisse, tous les documents concernant les « anciens élèves ».

Dans la deuxième quinzaine de mars 1952, la première caisse fut remise aux « Archives d'État » à l'Hôtel de ville de Genève, et la deuxième à l'« Association des anciens élèves ». Alors que la deuxième caisse avec tout son contenu est toujours conservée à Genève, la première caisse a disparu des archives de l'État depuis mars 1963 et n'a pu être retrouvée malgré toutes les recherches entreprises¹⁹⁷.

11. Les « anciens » élèves de Begnins et de Genève.

Combien d'élèves sont passés par les deux maisons de Begnins et de Genève ? On ne peut le dire avec précision. En 1939, le pasteur Krafft estimait leur nombre à 250, garçons et filles. La plupart ont émigré dans les pays d'Europe, en Orient et en Arménie Soviétique, en Amérique du Nord et du Sud, au Canada et même en Australie : c'est le destin des Arméniens !

En 1971, vivaient en Suisse encore 50 « anciens ». Ils se rencontrent 3 fois par an : le 6 janvier, jour de l'Épiphanie (jour du Noël arménien) pour une fête familiale avec leurs enfants, au mois de juin pour une fête champêtre, et en automne pour une soirée familiale avec repas, toujours les trois générations réunies. L'Association continue à s'occuper de ses membres qui sont dans le besoin : trois vieillards qui sont tout à fait dépendants de cette aide et quelques autres qui le sont périodiquement.

12. Les Arméniens en Suisse aujourd'hui.

Il n'y a pas que les « anciens » mentionnés ci-dessus qui vivent en Suisse, mais aussi des Arméniens qui s'y sont installés : les uns à titre de travailleurs étrangers, d'autres encore comme réfugiés. Leur nombre est

estimé à environ 1 000 personnes. Environ 60 % d'entre eux vivent à l'ouest du pays, les autres dans différents cantons de Suisse Alémanique. Ils travaillent pour la plupart dans l'industrie et le commerce ; certains sont médecins, dentistes, techniciens et musiciens. Dans l'Oberland bernois vit un pasteur, J. Karnoussian, qui a épousé une suisse et parle très bien le dialecte bernois « Bärndütsch ». Dans nos universités, il y a toujours des étudiants arméniens, surtout à Lausanne et à Genève. Dans ces universités, des professeurs arméniens ont enseigné ou y enseignent encore.

Le signe le plus visible de la présence arménienne en Suisse est bien l'église arménienne située dans un quartier périphérique de Genève. Elle a été construite dans la commune de Troinex, adossée au Mont Salève, entourée de beaux parcs, dans le style typique des vieilles églises d'Arménie : un soubassement cruciforme et, au centre, une coupole à 16 côtés. Inaugurée le 14 septembre 1969, elle a une capacité de 200 places.

Les Arméniens de Suisse n'auraient certainement jamais pensé à construire leur propre église si M. Hagop Topalian d'Italie n'avait mis à leur disposition, en souvenir de ses parents, la somme de 480 000 FS (110 000 dollars) « en vue de la construction d'une église, à la condition que les Arméniens de Suisse se chargent de l'emplacement, de l'aménagement intérieur et de l'entretien futur de leur église. » C'était l'été 1960. Le montant du don suffisait juste pour construire les murs et le toit. Le total des dépenses s'éleva à 1 080 000 FS et on y fit face grâce aux efforts du comité des églises de Genève durant des années qui sut inciter les donateurs isolés, les fondations à l'étranger et l'église arménienne d'Amérique à se monter plus généreux. Nos amis des Arméniens, par un appel à l'administration des *Mitteilungen über Armenien*, ont apporté leur contribution à la construction et aux aménagements intérieurs.

L'église porte le nom de « Sourp Hagop » (Saint Jacques) et est administrée par la « Fondation Saint Grégoire l'Illuminateur » de Genève. Un prêtre de l'église apostolique arménienne préside à la messe dominicale avec la participation d'un cœur mixte chantant de vieux chants liturgiques. Comme toute la Suisse forme une seule paroisse arménienne, le prêtre y est appelé à présider à des baptêmes, des mariages et des enterrements. De plus, il célèbre périodiquement des messes à Zurich, assisté par la chorale locale. L'église de Genève est placée sous l'autorité spirituelle du Catholikos arménien d'Étchmiadzin d'Érivan.

À l'heure actuelle, il existe en Suisse cinq associations arméniennes enregistrées : l'« Association des anciens élèves du Foyer Arménien » de Genève, l'« Union Arménienne de Suisse » à Genève, la « Fondation Saint Grégoire » à Genève, l'« Union Générale Arménienne de Bienfai-

sance » à Lausanne (bureau central pour l'Europe) et l'« Armenischer Kulturverein » (union culturelle arménienne) à Berne. Toutes ces associations travaillent pour le bien social, culturel et spirituel de leurs compatriotes. Les Arméniens résidant en Suisse au titre de travailleurs étrangers sont surtout originaires de Turquie. Quelques-uns viennent d'Égypte, de Syrie et du Liban. Par l'intermédiaire du service des réfugiés de l'« Entraide Protestante suisse aux Églises et aux Réfugiés » (E.P.É.R.) à Zurich, des veuves et leurs enfants, ainsi que des vieillards et des malades ont pu être acheminés dans notre pays et bénéficient de l'assistance de cette œuvre. À cette occasion, nos collaborateurs retraités ont rendu de bons services en tant qu'interprètes ou grâce à leur bonne connaissance du peuple. Une mention spéciale pour l'« Union Générale Arménienne de Bienfaisance », dont le siège social est depuis 1924 à Lausanne, pour ses mérites et ceux de son jeune directeur actuel du bureau pour l'Europe, M. Charles Sevkhonian, qui est en même temps membre du « Comité Romand » de la B.S.A. À son instigation, un grand festin fut donné le 5 mai 1974 à l'hôtel Beau Rivage Palace à Ouchy-Lausanne en reconnaissance de l'œuvre d'assistance poursuivie depuis 1896 par la Suisse en faveur des Arméniens et en l'honneur du comité directeur de la B.S.A. À cette occasion, on lut la bulle pontificale du chef de l'église arménienne, le Catholikos Vaskèn I^{er} qui a son siège à Étchmiadzin. Il y reconnaît les services rendus par les Amis suisses des Arméniens durant des décennies, leur amour pour son peuple si durement éprouvé, ainsi que la fidélité et la constance de l'assistance et il demande la bénédiction du Tout-Puissant sur les Amis des Arméniens et donne sa bénédiction paternelle »¹⁹⁸ (Photos 1, 89 et 90).

L'après-midi, les invités eurent la joie et le rare plaisir d'assister à un programme artistique : le ballet arménien « Sossi » exécuta des danses folkloriques, la chanteuse Mlle Sirvart Kazandjian, soprano, chanta des mélodies arméniennes et M. Charles Jauquier, ténor, des chants populaires suisses de J. Dalcroze, G. Doret, C. Boller et Abbé Bovet.

En témoignage de l'œuvre de la B.S.A., les invités décidèrent de faire un don de 10 000 FS pour l'impression du livre *Armenien und die Schweiz* (titre original de cette traduction).

VII

Après

la Deuxième Guerre

mondiale :

1946-1973

1. Le Liban jusqu'à l'intégration de l'œuvre en 1963.

Lors de sa séance du 11 janvier 1947 à Zurich, le comité directeur avait décidé de confier la direction du home d'aveugles au couple Meyer puisque Theodor Wieser voulait commencer une nouvelle œuvre en Grèce. Le pasteur K. Schenkel déclara alors : « L'œuvre en Orient doit être maintenue puisque Beyrouth représente notre activité la plus importante. Nous vous faisons entièrement confiance pour diriger là-bas le travail en connaissance de cause et en toute bonne conscience. Les liens avec les églises arméniennes ne doivent pas être rompus, mais ils doivent être au contraire entretenus, en vue d'une reprise ultérieure des négociations et dans le but de remettre l'œuvre entre les mains des Arméniens. Si possible, le travail des ateliers industriels devra être mené de telle sorte qu'il puisse couvrir les frais du home. » Voilà la mission qui nous incombait à Beyrouth. Durant toutes ces années-là, jusqu'à notre retrait à l'automne 1963, nous avons travaillé à bien la remplir. En avril 1947, les débuts furent plutôt pénibles,

car nous avions l'impression d'avoir à diriger un navire échoué, surtout lorsque nous pensions à l'ancien home de Ghazir.

Theodor Wieser était parti pour la Grèce trois semaines avant notre arrivée et la direction avait été confiée à Hans Bänziger et Mlle Witzemann. Sur le même bateau, il emporta 80 pièces de frêt pour la nouvelle maison qu'il allait fonder : 50 lits métalliques, 74 chaises pliantes, une baignoire, des placards, un bureau, de la bonne laine de Syrie, de belles et chaudes couvertures de laine et d'autres choses encore.

Mlle Witzemann et Hans Bänziger, qui étaient restés à leur poste durant sept années successives, purent enfin entreprendre leur voyage de retour pour la Suisse le 28 avril 1947. Mlle Witzemann avait fidèlement servi pendant 18 ans parmi les aveugles et Hans Bänziger pendant 15 ans.

Comme cela a déjà été dit, la première impression du home d'aveugles de Bourj-Hammoud était pénible, voire décevante : les aveugles vivaient à l'étroit dans de petites chambres. Toutes les pièces étaient surpeuplées. Partout sur les balcons s'entassaient des bancs, des chaises, des tables, des cartons et des caisses. Les ateliers avaient été réduits au minimum et il fallut emmagasiner tout le matériau brut dans la grande baraque en bois que Hans Bänziger avait construite. Quelle différence avec Ghazir ! Nous avions là-bas 20 bâtiments, 146 pièces, à notre disposition ; ici, 48 pièces dans 3 bâtiments.

Il était très oppressant de voir toute la maison entourée de haies de barbelés fixés sur des socles de béton. Cela nous rappelait chaque jour les camps d'internement de la Deuxième Guerre mondiale. Les puits perdus que l'on avait creusés en toute hâte à l'automne 1946 pour les w.-c. étaient totalement insuffisants et débordaient continuellement en répandant des odeurs nauséabondes (il n'y avait alors pas de canalisation à Bourj-Hammoud).

Une des premières tâches était donc la mise en place de canalisations internes. On creusa entre les bâtiments à partir des nouveaux puits perdus très profonds, des fossés devant recevoir des tuyaux avec des vases d'expansion intermédiaires filtrant l'eau qui est abondamment pompée par les racines des grands eucalyptus. Les horribles barbelés disparurent aussi ; ils furent coulés dans un mur de béton de 2 mètres de hauteur blanchi à la chaux.

À la fin de l'année 1947, le home comptait 46 aveugles, 5 infirmiers et 1 sourd-muet, en tout 52 pupilles. Parmi eux, il n'y avait que 4 élèves aveugles, car tous ceux qui avaient encore des parents leur avaient été rendus à Ghazir. L'école ne donnait plus d'enseignement en arabe, ni en anglais ; les deux institutrices non-voyantes nous avaient aussi quittés. Par

contre, les cours de chant et de violon, qui avaient été également interrompus, reprirent, ainsi que la chorale mixte des aveugles. La question du culte fut réglée de la manière suivante : deux dimanches par mois, il était célébré ici au home, quant aux autres dimanches, les aveugles étaient libres d'aller à l'église arménienne du quartier ou en ville. Le jeudi soir, nous avions en plus une étude biblique pour tous, et le mardi soir, une heure de méditation et de prière, présidée par le responsable et grâce à laquelle les aveugles apprenaient à connaître les œuvres du Royaume de Dieu et les missions dans le monde entier. Nous n'avions pas seulement le souci de leur nourriture spirituelle, mais aussi de leur culture générale et de leur formation par des exposés dans différents domaines pour lesquels nous avions recours à des conférenciers arméniens. En 1948, le professeur d'anglais non-voyant, dont nous avons dû nous séparer, demanda à travailler.

Nos élèves reçurent donc à nouveau un enseignement dans cette langue étrangère primordiale. Par la suite, les cours d'arabe purent reprendre aussi, ce qui, pour un pays de langue arabe, était d'une nécessité absolue. Plus tard, nous réussîmes à faire venir de Bethléhem une jeune aveugle qui leur dispensa un excellent enseignement.

Au mois de mars de la même année, la maison fut agrandie par l'acquisition d'un quatrième bâtiment, ce qui allégera considérablement le travail. Et derrière le bâtiment, on construisit le nouvel atelier où furent fabriqués les balais de sorgho comme ceux que l'on regardait au marché avec tant d'envie. Les deux derniers longs bâtiments furent ajoutés à notre home en avril 1950 après réparations et transformations, et ainsi notre centre comprenait maintenant six bâtiments neufs et anciens avec en tout 98 pièces.

Au printemps 1948, nous eûmes la grande joie d'avoir parmi nous, du 11 au 20 mai, le président de notre œuvre, le doyen K. Schenkel, et le conférencier C. Scherrer-Brunner. C'était la première visite d'un membre du comité directeur depuis 1932, date à laquelle était venu le président d'alors, le pasteur K. Buxtorf! Leur séjour fut hélas gâché par les événements politiques au Moyen-Orient : le 14 mai 1948, la Grande-Bretagne avait déclaré que son mandat sur la Palestine prenait fin et elle avait retiré ses troupes. Ce même jour, dans la grande salle du musée de Tel-Aviv, Ben Gourion avait annoncé la création de l'État d'Israël¹⁷⁵.

Mais dès le lendemain, toutes les armées de ses voisins arabes passèrent à l'attaque pour détruire l'État Juif à peine créé. Auparavant déjà, et surtout entre le 22 et le 28 avril, des milliers de réfugiés de Palestine avaient afflué vers le Liban et la Syrie, cette dernière refusant dès le 12 mai d'en

accueillir d'autres ! Fin 1949, il y avait au Liban 142 243 réfugiés palestiniens. À la suite de ce flot de réfugiés, il y eut dans les deux pays des épidémies de paludisme, de dysenterie, de typhus, de variole et de choléra. Elles firent beaucoup de victimes. Avec les aveugles, nous dûmes tous nous faire vacciner contre la variole et le choléra.

— L'année 1949 vit la réouverture de l'école des sourds-muets qui avait été fermée à Ghazir en 1943. Le 2 mai, notre institutrice confirmée, Mlle Senem Saatjian, commença avec un élève, et à la rentrée scolaire du 10 octobre, on vit arriver 3 filles et 2 garçons. Ce service était particulièrement précieux, car nulle part ailleurs au Liban et en Syrie on ne s'occupait de la scolarité des sourds-muets arméniens. En 1950, après 4 années de travail acharné, le centre pour aveugles put être considéré comme solide. Au 31 décembre 1950, il comptait 75 protégés répartis en : 53 internes et 22 externes, auxquels s'ajoutaient 21 ouvriers et employés voyants : 96 personnes au total (35 hommes et 61 femmes).

— La décision du comité directeur de 1947 de poursuivre l'œuvre sous l'égide suisse s'avérait être la bonne.

— Il était encore prématuré de remettre l'œuvre entre les mains des Arméniens, car les années d'après-guerre ne ressemblaient en rien aux dernières années de la Deuxième Guerre mondiale avec toutes les possibilités de gagner de l'argent pour les Arméniens ; c'était même le contraire : le chômage sévissait de nouveau, et il régnait une grande insécurité par suite de la guerre israélo-arabe. L'émigration en Arménie Soviétique ajouta encore à l'incertitude quant à l'avenir des Arméniens au Liban.

— Malgré tout, nous sentions que l'intérêt des Arméniens pour notre œuvre ne cessait de croître d'année en année, et leurs dons étaient de plus en plus importants¹⁷⁶. Pour être juste envers les Arméniens, il faut dire qu'ils firent de très gros sacrifices au profit de leurs propres œuvres. Ainsi, en 1950, ils entretenaient en Syrie et au Liban les églises, 60 écoles et le sanatorium, pour une contribution totale de 1 200 000 FS. Le sanatorium seul engloutissait 200 000 FS (en 1949, il y eut des dons spéciaux pour la construction d'un 3^e étage, d'une maison pour le médecin et les infirmières : au total 270 000 FS). Notre aide de la B.S.A. apporta les 10 % de la somme ; cependant elle resta très précieuse et indispensable en tant qu'aide spécialisée pour aveugles, sourds-muets, infirmes, veuves, orphelins et vieillards.

— De même, le transfert de Ghazir à Beyrouth, dans l'ancienne colonie des veuves, s'est révélé être une bonne chose. Seul l'emplacement des bâtiments dans cette banlieue était peu satisfaisant : Bourj-Hammoud a toujours été une cité destinée aux plus pauvres. Le terrain était marécageux

et donc bon marché. Parce que tous les habitants étaient des Arméniens, Jakob Künzler construisit là les maisons des veuves.

L'émigration en Arménie Soviétique (1946-47) constitua un grand tournant. Les partants vendirent à bas prix leurs maisons à des Arabes aux familles nombreuses qui commencèrent à utiliser chaque centimètre carré de terrain en agrandissant leur logement. C'étaient surtout des Métuali de la vallée de La Bekaa (proximité de Baalbek) et du Sud-Liban. Les Métuali sont des musulmans chiites et appartiennent aux tribus les plus primitives qui habitent au Liban. Il ne se passait pas une semaine sans querelles sanglantes parmi ces gens qui pratiquent la loi non écrite de la vendetta. Leur nombre augmentait d'année en année. Cela nous donna l'idée de quitter Bourj-Hammoud et d'ériger un nouveau centre sur les hauteurs, en-dehors de Beyrouth. Près de Mkallis, il y avait alors un terrain à vendre de 20 000 m² au prix de 4 FS le m². L'architecte suisse Rolf Meyer, qui était alors à Beyrouth, établit des plans pour un projet avec un devis de 670 000 FS (en 1951). Hélas, ce projet ne put être réalisé. Plus tard, on dut faire de la nécessité une vertu : à l'ancien endroit situé derrière les 6 bâtiments, on acheta encore quelques centaines de mètres carrés à un prix prohibitif, et de 1957 à 1963 fut construit le home pour aveugles.

Par nos relations avec l'Amérique, nous fûmes confrontés à des tâches inattendues, au cours des années 50, dans le cadre de notre service auprès des aveugles. À l'instigation de l'UNESCO¹⁷⁷, des « World Braille Conferences » furent tenues un peu partout dans le monde¹⁷⁸. Leur but était l'unification des différents systèmes d'écriture pour aveugles dans les pays et langues concernés sur le principe du « Système mondial Braille » qui se fonde sur le système de Louis Braille¹⁷⁹. Il y avait partout des systèmes d'écriture si différents qu'un véritable enseignement et une littérature pour aveugles étaient presque impossibles.

La première de ces conférences eut lieu du 12 au 17 février 1951 au Palais de l'UNESCO à Beyrouth¹⁸⁰. Harmoniser les différents systèmes aurait entraîné d'énormes difficultés. C'est pourquoi la solution qui fut trouvée put être considérée comme tout à fait géniale : il s'agissait de renoncer à tous les systèmes existants et d'adopter le « Système mondial Braille » en adaptant quelques signes aux langues en question. Maintenant, l'Inde et les États de Malaisie ont un système unifié, de même que les pays arabes avec le Pakistan et l'Iran (qui écrivent avec des caractères arabes).

Les Arméniens, représentés par notre centre, étaient les plus heureux parce que leur système avait été accordé au système européen dès 1925 par le directeur des études de la N.E.R. américaine, M. George M. Wilcox. Des

38 lettres de l'alphabet arménien, seules 4 durent être modifiées pour être en accord avec le nouveau « Système mondial Braille ».

Notre centre, qui possède toutes les branches de l'assistance aux aveugles, fut prié par le gouvernement libanais d'organiser au Palais de l'UNESCO une exposition sur tous les moyens d'enseignement et les travaux. Elle eut beaucoup de succès et fit connaître davantage notre centre.

Une deuxième tâche nous attendait au printemps 1952. La célèbre Helen Keller, connue du monde entier¹⁸¹, à la fois sourde et aveugle, et sa compagne Polly Thomson projetaient une tournée de 5 semaines à travers les pays arabes du Moyen-Orient afin d'y susciter plus d'intérêt pour l'assistance apportée aux aveugles et aux sourds-muets. L'auteur de ce livre fut prié d'organiser le voyage et reçut la responsabilité d'accompagner ces dames à travers l'Égypte, le Liban, la Syrie et la Jordanie jusqu'à Jérusalem. Ce voyage eut lieu du 15 avril au 19 mai 1952.

Pour nous, l'événement le plus important de ces semaines riches en péripéties fut la visite d'Helen Keller à notre centre le 1^{er} mai. Les élèves d'alors, des aveugles et des sourds, n'oublieront jamais ce jour-là. Helen Keller caressa et embrassa les petits aveugles, fut en admiration devant les petits chapeaux finement tricotés par les petites aveugles, toucha la grande carte en relief du Liban, lut à haute voix les écritures arméniennes sans en comprendre la signification, « écouta » le poème d'un élève sourd en posant trois doigts sur sa pomme d'Adam, sa bouche et son nez (Photos 34 et 35).

Nous préparâmes une réception officielle aux deux dames dans la grande église évangélique d'Aschrafiéh parce que notre salle de réunion était trop petite. La chorale des aveugles donna une note plus puissante aux paroles saisissantes d'Helen Keller qui disait entre autres : « Ce n'est pas la cécité qui est notre plus grande souffrance, mais le comportement des voyants envers nous les aveugles. »

Après le Liban, nous visitâmes la Syrie et la Jordanie. Je les accompagnai encore jusqu'à la Jérusalem arabe. Là, à la Porte des Amandiers qui constituait alors l'unique passage vers la Jérusalem juive et Israël, nous primes congé¹⁸², et Helen Keller m'embrassa !

En décembre 1952, nous fûmes chargés d'une nouvelle mission : la « Société Biblique » de New York nous demanda si nous pouvions transcrire le texte original en « Braille » pour une Bible arménienne. Nous acceptâmes et confiâmes cette difficile tâche à deux pensionnaires compétents : Haïrabed, paralytique mais voyant, et l'institutrice non-voyante, Mlle Chenorig. Pendant six ans, Haïrabed lui lut la Bible mot après mot,

phrase après phrase et l'aveugle tapait sur sa machine Braille les signes de l'écriture à 6 points.

Fin avril 1959, la transcription originale de toute la Bible était prête. Il aurait été impensable de pouvoir s'acquitter de ces tâches supplémentaires demandées par l'Amérique sans l'aide précieuse de notre nouvelle collaboratrice si douée pour les langues, Mlle Kati Ostermann. Elle arriva à Beyrouth, le 5 novembre 1951, et jusqu'au printemps 1955 elle rendit à notre travail un service extraordinaire grâce à ses bonnes connaissances de l'allemand, de l'anglais, du français, de l'arménien et du turc.

Puis nous vécûmes des moments extraordinaires lors du 25^e anniversaire du centre comme œuvre suisse (1928-1953) que nous célébrâmes le 1^{er} mai 1953. La direction centrale de l'œuvre suisse était représentée par le conférencier Fritz Lüber qui nous apporta les salutations et les vœux des amis des Arméniens. Nous citerons cet extrait du message du président, le pasteur K. Schenkel, qu'il nous avait transmis : « Si nous, Amis suisses des Arméniens, nous nous sommes penchés sur le cas des aveugles, c'est uniquement dans le sens des paroles de l'Évangile de Jean, chapitre 9, versets 1-3 : 'Afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en eux'. L'œuvre de Dieu en nous les hommes est miséricorde. Il a eu pitié des hommes et nous a envoyé son fils. Nous vivons tous de la miséricorde du Dieu vivant et nous voulons, à notre tour, vous faire part de cette miséricorde dont nous avons nous-même bénéficié. Si grâce à notre humble service vous sentez que Dieu vous aime et vous fait vivre cette miséricorde à travers votre cécité, alors notre service durant ces 25 années n'aura pas été vain. » (Photos 33 et 85).

Comme parole du Seigneur pour ce jour anniversaire, nous avons choisi le verset 29 du Psaume 18 : « L'Éternel mon Dieu éclaire mes ténèbres », et nous l'inscrivîmes sur une banderole au-dessus de la scène où s'étaient réunis près de 500 invités. Parmi eux, on avait remarqué la présence de l'archevêque arménien Khat qui représentait le Catholicos de Cilicie à Antélias.

Quelques chiffres :

Des 116 aveugles (57 filles et 59 garçons) que nous avait laissés en 1928 la N.E.R. américaine restaient encore, comme internes en 1953, 17 filles et 1 homme, auxquels vinrent s'ajouter 8 hommes comme travailleurs externes. Au cours des années, arrivèrent encore 163 aveugles, sourds-muets et infirmes, au total 279 personnes. Départs et décès : 202 personnes, si bien qu'il restait encore 77 internes et externes.

Ce centre comprenait en 1953 les domaines suivants : jardin d'enfants, école primaire pour aveugles (16 élèves), école primaire pour sourds-muets

(14 élèves), école de musique avec enseignement du violon, de la flûte, de l'harmonium et du chant, bibliothèque en Braille avec près de 1 000 ouvrages en 6 langues, bibliothèque de prêts pour anciens élèves et aveugles de langue arabe, journal bimestriel en Braille arménien pour les anciens élèves et autres aveugles de l'extérieur, ateliers (57 ouvriers) qui étaient aussi bien un lieu de travail pour internes et externes qu'un lieu d'apprentissage pour élèves plus âgés ou pour aveugles venant d'autres centres (Photos 38 à 42).

En souvenir du 25^e anniversaire de l'œuvre et afin de la mieux faire connaître aux Arméniens, je rédigeai une brochure de 120 pages intitulée : « Louïss khavari méтч » (lumière dans les ténèbres), qui fut si bien accueillie qu'elle fut bientôt suivie d'une 2^e édition. Ces 5 000 brochures se révélèrent comme un précieux moyen d'attirer l'attention des Arméniens du monde entier sur notre centre.

Nous eûmes une fête d'un autre genre à l'occasion de la 2^e visite de notre président, le pasteur K. Schenkel, au printemps 1955. En sa présence, le 3 mai, fut inauguré le buste en bronze de Jakob Künzler que Mme Débaz-Riggenbach avait sculpté en mémoire du premier « père des aveugles » de Ghazir et fondateur des centres de Bourj-Hammoud. À cette fête était présent aussi notre nouveau collaborateur, Peter Braunschweig, qui était arrivé de Suisse depuis peu, le 28 avril. La dernière grande tâche qui nous incombait furent les transformations dans le centre au cours des années 1957-1963.

Dans les années 30, Jakob Künzler avait fait construire les 6 bâtiments de la colonie des veuves avec des matériaux très simples et du meilleur marché, dans l'idée de procurer un logement au plus grand nombre possible de veuves avec leurs enfants grâce aux dons provenant de Suisse. Après 20 ans d'utilisation, ces maisons avaient vieilli et elles avaient surtout besoin de réparations (Photo 37).

Après cela, on se rendit compte que les aveugles étaient vraiment à l'étroit et qu'ils n'avaient pas de lieu de promenade ni dans le centre, ni dans le quartier aux rues étroites de plus en plus peuplées. La seule solution satisfaisante aurait été de nouvelles constructions en-dehors de Beyrouth. Comme un tel projet avait été rejeté par le comité directeur, il ne restait plus que la transformation des constructions existantes.

Les travaux commencèrent à la fin septembre 1957. Mais dès l'année suivante, ils furent bloqués à cause de la guerre civile qui éclata en mai 1958 et se prolongea jusqu'au 20 novembre, faisant plus de 4 000 morts et causant beaucoup de dommages dans le pays.

Selon le dessein du président égyptien Gamal Abdel Nasser, le gouvernement du Liban devait être renversé et remplacé par un autre, rendant

ainsi possible son annexion à la Syrie qui constituait déjà une partie de la République Arabe Unie qui venait d'être fondée.

Par des agitateurs, il fit secrètement distribuer de l'argent, des armes, des munitions et des explosifs pour des actes de sabotage, des attentats à la bombe, en vue de l'invasion. Bientôt cela commença partout à la fois ; de jour comme de nuit la fusillade fit rage.

Notre directrice, Mme Meyer, faillit même trouver la mort lorsqu'elle voulut aller faire des achats dans un grand magasin A.B.C. du centre ville. Elle dut son salut à la circulation intense qui l'empêcha de traverser tout de suite la rue. Le magasin brûla jusqu'au 4^e étage et fut en grande partie détruit. 31 personnes périrent dans les flammes. Les combats, les attentats à la bombe et les incendies se prolongèrent durant tout l'été. Et c'est grâce à l'attitude décidée du président chrétien Camille Chamoun, qui permit le débarquement de la 6^e flotte américaine à Beyrouth ainsi qu'à la résistance acharnée des chrétiens et surtout de la jeunesse maronite, que le projet criminel de Gamal Abdel Nasser échoua. L'aventure de son grand « Führer » coûta à l'Égypte 1,2 milliards de FS !

Le centre eut à subir aussi les conséquences de cette curieuse révolution, même si la population de Bourj-Hammoud fut dans son ensemble épargnée. Non seulement les travaux de maçonnerie furent complètement arrêtés, mais les ateliers enregistrèrent de grosses pertes à cause de la baisse des ventes durant des mois.

Au cours des deux années suivantes, les travaux purent se poursuivre et s'achever en 1960. C'est avec satisfaction que nous vîmes arriver de Suisse, le 1^{er} octobre 1960, une jeune fille, Mlle Ruth Haubenschmid pour épauler la responsable de la mission pendant une année. Car, après les nouvelles constructions, il fallut transformer et réparer les vieux bâtiments. Comme les activités normales se poursuivaient tout au long des travaux, ceux-ci n'avancèrent que lentement. L'évacuation d'une vieille maison et l'aménagement des nouveaux bâtiments occasionnèrent un surplus de travail qui fut surtout à la charge de Mme Meyer. Heureusement que sa santé lui permettait de faire face à la tâche, et du matin au soir elle était à son poste¹⁸³.

Aussi, après 6 années de travail ininterrompu, nos vacances en Suisse de l'été 1962 furent très précieuses et nous pûmes renouveler nos forces.

À l'automne de la même année, Peter Braunschweig rentra en Suisse pour y épouser Mlle Heidi Haas. Le jeune couple arriva au début de décembre 1962 à Beyrouth où tout le centre lui réserva un accueil chaleureux et il prit un logement à l'extérieur du centre.

À l'achèvement de tous les travaux de construction, on aménagea aussi

au printemps 1963 un parc au milieu des maisons. En mai on y sema du gazon des Bermudes qui supporte bien les grosses chaleurs. À peine avait-il verdi qu'apparut un beau matin un petit rouge-queue qui avançait timidement sur la pelouse en sautillant et cherchant sa nourriture. Cela ne s'était jamais produit auparavant et, excepté les moineaux, aucun oiseau n'avait trouvé le chemin du centre.

Les dépenses totales pour les travaux s'élevèrent à 700 972 FS (500 694,70 livres libanaises, y compris le prix du terrain)¹⁸⁴.

Lorsque tous les travaux furent achevés, le couple Meyer quitta Beyrouth le 30 septembre 1963 et le centre pour aveugles qu'il avait dirigé depuis 16 ans pour aller se retirer en Suisse. Le bureau directeur désigna comme successeur de Karl Meyer celui qui était jusqu'alors son collaborateur, Peter Braunschweig. Avec son épouse, il prit la direction de l'œuvre à partir du 1^{er} octobre 1963.

L'œuvre de Beyrouth de J. et E. Künzler, qui avait été considérablement réduite, se limitait après la guerre à deux domaines : l'assistance aux « Hope-Kinder » et l'aide nouvelle aux élèves des familles indigentes auxquels on payait les frais scolaires. Tous les autres domaines avaient été supprimés ou remis à des organisations arméniennes, comme par exemple la cantine populaire. Le travail d'artisanat ne fut pas reconduit, car les filles et les femmes pouvaient trouver du travail qui leur assurait un meilleur revenu que le tricot.

Jakob Künzler eut encore la grande joie de se voir discerner le 22 novembre 1947 par la faculté de médecine de l'Université de Bâle le grade de docteur en médecine à titre honorifique. C'était la reconnaissance de la patrie à ses services extraordinaires auprès d'hommes dans la souffrance, que ce soit pendant la guerre comme en temps de paix (Photo 86).

Au début de décembre 1947, il remit ses derniers comptes à M. Meyer et alla s'établir à Ghazir avec sa femme et Mme Maass de Palestine, sœur de Mme Künzler. Il y vécut encore une année calme et s'éteignit le 15 janvier 1949. Il fut inhumé dans le cimetière protestant de la rue de Damas à Beyrouth. Sa tombe de pierre brute du Liban porte l'épithaphe : « Amor Omnia Vincit » (l'amour surmonte tout). Les dernières lignes qui parurent à son sujet dans la *Beirut-Chronik* (Chronique de Beyrouth) du début janvier furent : « En janvier 1949, les Künzler ont été remplacés dans leur travail par Mlle Witzemann. En décembre, il avait encore écrit 20 lignes, 'L'histoire de notre travail de Beyrouth'. Il était aussi grand temps. Il est devenu aux trois-quarts aveugle... »

La B.S.A. perdit en Jakob Künzler son collaborateur le plus capable, celui qui avait le mieux réussi dans ses entreprises, non seulement dans le

domaine charitable, mais aussi médical, ceux de l'hygiène, de l'économie politique et de la science. Il a raconté ses observations et ses expériences dans de nombreuses publications plus ou moins importantes (il y en a plus de 100)¹⁸⁵.

Le jour de ses obsèques, le 17 janvier 1949, Mlle Hilde Witzemann vint à Beyrouth pour prendre en mains l'œuvre de son prédécesseur. Sous sa prudente direction, celle-là continua de prospérer pour le bien de tous les pensionnaires. Même les relations avec les églises arméniennes furent plus étroites.

Ainsi, dès novembre, l'église évangélique arménienne décida d'organiser une kermesse annuelle pouvant financer le repas de midi de 25 femmes de l'hospice de vieillards. Et en décembre fut fondé le comité des femmes pour l'hospice des vieillards, composé de membres des églises évangéliques et grégoriennes ; il devint bientôt très actif et s'impliqua davantage d'année en année sous la présidence de Mme le pasteur Helen Hadidian.

En 1952, le travail de Mlle Witzemann s'étendit : elle s'occupait de 19 veuves avec leurs 51 enfants, 87 femmes seules de l'hospice et de 6 hommes non-voyants mariés avec leurs 11 enfants (en plus des 20 « Hope-Kinder » et des 130 élèves). Pour les cas qui nécessitaient des soins, on put aménager plus tard 5 chambres, une salle de bains et une cuisine.

Une grande aide fut apportée par l'assistance médicale gratuite du médecin arménien, le Dr Donélian, qui avait dans le quartier un dispensaire et qui chaque jour venait à l'hospice et au centre des aveugles pour des soins. C'était un gynécologue très demandé ; il avait un cabinet important et, c'est pourquoi, il pensait déjà à abandonner le dispensaire. Mais sa mère ne le lui permit pas, lui disant : « Je ne veux pas que tu renonces à ce travail ; au contraire, tu dois être aussi à la disposition des pauvres, et pas seulement des riches qui peuvent payer ». Avec un sourire séduisant, il nous rapporta les propos de sa mère et ajouta : « Et ainsi, je continue à venir ici ». Une véritable mère arménienne et un vrai fils qui honore la parole de sa mère.

L'ancien noyau de l'œuvre de Beyrouth, la « Maison Emmanuel » avait été mis après la guerre à la disposition de la « Fondation Karagheusian » comme centre de l'œuvre sociale à Bourj-Hammoud. Le 12 avril 1957, cette fondation acheta à la B.S.A. la maison et le terrain au prix de 65 000 FS. Plus tard, l'ancienne « Maison Emmanuel » fut rasée et à sa place fut construit un bâtiment correspondant mieux aux buts de la « Fondation ».

En 1959, l'hospice de vieillards fut l'objet de travaux : réparations des

pavillons, construction d'une salle de soins, d'un bain turc et d'une remise pour le matériel ; tout ceci s'avérant nécessaire à la vie des pensionnaires. Un don de la « Fondation Gulbenkian » en 1961 permit de remplacer la toiture en tôle ondulée qui, complètement rouillée, n'était plus imperméable, par une terrasse en béton. Cette même fondation permit aussi la construction d'un premier étage sur différents pavillons qui étaient de plain-pied. Les nouvelles chambres ainsi dégagées permirent l'accueil de femmes qui attendaient impatiemment d'entrer à l'hospice. À vrai dire, nous devrions parler de cité de vieillards, car Jakob Künzler avait fait construire 14 pavillons individuels, certains de plain-pied, d'autres avec étage, un véritable village « Dörfli ». Après la construction d'un mur d'enceinte en 1961, tout cela prit l'aspect d'une cité qui donnait aux résidents un sentiment de sécurité et de bien-être. Ceci fut particulièrement apprécié par les jeunes veuves avec leurs enfants que Mlle Witzemann avait également accueillies dans la mesure des places disponibles. Les femmes âgées avaient du plaisir à voir la jeune génération vivre parmi elles et apporter un peu de distraction par ses jeux et divertissements (Photos 44 et 46).

L'aide de Mlle Witzemann fut, ô combien bénéfique, dans la reconstruction des quartiers arméniens où les baraques en ruine purent être remplacées par de solides maisonnettes en béton.

Il était réjouissant de voir que l'intérêt porté à l'hospice de vieillards par la population arménienne allait chaque année grandissant. Il se manifestait par l'augmentation des dons en espèces et en nature (quantité de moutons que l'on ne cessait de recevoir).

Outre le bien-être physique, au centre pour aveugles la vie spirituelle était aussi un des soucis de la maison grâce aux études bibliques hebdomadaires animées des années durant par Naséli, une Sœur aveugle. Les vieillards qui pouvaient encore marcher participaient au culte du dimanche matin, au centre. Les associations de femmes arméniennes et des groupes religieux visitaient les vieillards et organisaient des distractions à leur intention. Et les jours de fête, surtout à Noël et à Pâques, toute la famille que constituait l'hospice était dans la joie et chacun recevait un cadeau de Mlle Witzemann (Photo 45).

2. Grèce.

La Deuxième Guerre mondiale avait plongé la population dans une misère effroyable. Comme cela a été mentionné plus haut, une première aide de nos Amis des Arméniens avait été possible à l'automne 1946 par le

parrainage de 100 enfants arméniens dont s'était chargé un comité de secours à la « Jeunesse Évangélique » de Genève. Mais c'est à l'initiative de Theodor Wieser que nous devons ce tout nouveau champ de mission.

Au cours de l'été 1945, il avait rencontré à Beyrouth un représentant du Comité International de la Croix-Rouge de Genève qui lui fit part de la grande misère qui sévissait en Grèce et lui conseilla d'aller lui-même s'en rendre compte sur place. C'est ainsi que Theodor Wieser s'envola le 27 novembre 1945 pour Athènes, via l'Égypte, à bord d'un appareil militaire américain. Il fut épouvanté par le terrible découragement des hommes qui, pendant l'occupation nazie et la guerre civile qui s'en suivit, avaient perdu presque tout espoir de retrouver une vie normale. Il le ressentit particulièrement dans le camp de réfugiés arméniens de Durguti. Une association de femmes arméniennes lui raconta l'important secours apporté par la Suisse en nourriture pour enfants et lui demanda de les faire bénéficier d'un préventorium¹⁸⁶.

Ce projet fut confirmé par une parole du Seigneur tirée de l'Évangile de Matthieu, au chapitre 25, versets 31-46, dans le jugement des nations par le fils de l'homme : « Car j'ai eu faim, soif, j'étais étranger, nu, malade, en prison, et vous êtes venus vers moi ». Il lut cette parole, assis sous un canot de sauvetage lors de sa traversée de Marseille à Beyrouth en octobre 1946 et eut la conviction intérieure qu'il devait commencer une œuvre nouvelle en Grèce.

« Tout début est difficile » écrivait Theodor Wieser après son arrivée le 30 septembre 1947 avec son épouse à Athènes (ils avaient laissé leurs trois enfants en Suisse). En ce temps-là vivaient encore en Grèce 26 000 Arméniens ; mais une grande inquiétude s'était emparée de tous, et la plupart pensaient émigrer en Arménie Soviétique. Sur les conseils de protestants arméniens de Kokkinia-Pirée, ils commencèrent le 1^{er} décembre 1947 par nourrir les enfants pauvres et chétifs de l'école évangélique arménienne sous le patronage du pasteur Demirdjian.

Après avoir cherché des semaines durant, ils trouvèrent à Kastri, à 17 km d'Athènes, dans un quartier résidentiel, une assez grande maison située dans un parc et comprenant des appartements de 4 pièces. Theodor Wieser put en louer trois. Dans la quatrième vivait une famille grecque qui ne partit que huit ans plus tard, après qu'ils lui eurent versé une indemnité de 4 000 FS (Photo 49).

En ce temps-là, un haut fonctionnaire grec aida Theodor Wieser à obtenir une autorisation écrite pour poursuivre le nouveau travail sous le nom de « Schweizerisches christliches Hilfswerk » (œuvre suisse d'assistance chrétienne). Le 28 janvier 1948, les 28 premiers enfants arrivèrent,

une moitié arménienne et l'autre grecque : c'était la condition imposée par le gouvernement. Plus tard, lorsque tout le bâtiment put être utilisé, on fut en mesure d'héberger en hiver 35 enfants, et en été jusqu'à 80 enfants grâce à l'installation de tentes à l'ombre des pins. En 1955, après le départ du locataire grec, tout le bâtiment avec 8 000 m² de terrain fut acquis pour la somme de 95 000 FS, acquisition à laquelle l'E.P.É.R. apporta, à elle seule, une contribution de 30 000 FS. Puis, le 4 juillet 1956, un terrain limitrophe de 2 900 m², avec une magnifique pinède, fut acheté au prix intéressant de 45 000 FS. Cela permit d'agrandir la propriété dans des proportions idéales et de construire. Quelques années plus tôt déjà, en février 1950, grâce aux efforts de Hans Bänziger, le home avait reçu de l'armée anglaise une baraque en tôle ondulée : c'est Lady Norton, l'épouse de l'envoyé britannique, qui l'avait offerte au centre avec tout le matériau de construction et le ciment nécessaire.

Elle put être montée au cours de l'été grâce au concours d'un groupe de 6 hommes du service civil international.

Ainsi, dans l'espace de huit années et au prix d'énormes sacrifices fut réalisé un travail très positif ayant permis à plus de 1 000 enfants arméniens et grecs de recouvrer une bonne santé.

Les directeurs du centre, Theodor et Alice Wieser, étaient arrivés en Grèce en septembre 1947 au fort de la guerre civile. Même parmi ses plus proches, on ne distinguait plus l'ami de l'ennemi. Un jour, il y eut même une perquisition faite par une vingtaine de policiers, car il avait été dit que des communistes se cachaient dans le centre. À cette époque-là, le gouvernement se méfiait des Suisses parce qu'ils aidaient ces indésirables Arméniens ! Même l'autorisation d'ouvrir le centre avait été obtenue avec beaucoup de difficultés. Et il fallut attendre 11 ans pour que les autorités acceptassent de reconnaître officiellement notre maison comme centre de convalescence pour enfants de 6 à 12 ans.

Bien qu'elle fût à peine tolérée comme œuvre évangélique dans le pays (l'église orthodoxe grecque s'y opposait), l'état ne l'empêchait pas de continuer à diriger sous la même étiquette et d'apporter aux enfants chaque jour la Parole de Dieu. Mme Wieser surtout, grâce à ses manières aimables de suisse de langue française, et sans avoir beaucoup à parler, avait su instaurer un règlement intérieur empreint d'un véritable esprit chrétien. Le maintien de l'ordre général était certes facilité par le fait que les enfants étaient de condition misérable ; ils s'étonnaient par exemple de ce que chacun avait son propre lit !

L'envoi de Hans Bänziger en octobre 1948 fut fort apprécié pour notre travail. Son sens pratique et son esprit d'organisation lui permirent de se

charger de tous les travaux de construction, et son sens de l'ordre et de l'exécution consciencieuse des tâches le désignèrent pour trouver des parrainages pour l'E.P.É.R. dans toute la Grèce. Vers la fin de 1950, l'E.P.É.R. demanda le parrainage financier de 180 orphelins dont 17 Arméniens. Theodor Wieser se rendit en décembre en Macédoine, à Katerini et à Salonique, pour y rencontrer personnellement les enfants. Et Hans Bänziger se rendit pendant les vacances de Noël en compagnie du vicaire A. Spycher à Kalavrita dans le Péloponèse (sud de la Grèce) pour y donner l'argent que l'E.P.É.R. aurait dû verser depuis longtemps déjà (Photo 57).

« À cause du très mauvais temps, de la neige et de la pluie, le voyage ne fut pas une partie de plaisir, écrivit-il dans son rapport, mais tout se passa bien, et le lendemain de notre arrivée, nous pûmes, avec l'aide d'un villageois parlant l'anglais, rendre visite aux 13 familles : toutes des veuves, chacune avec plusieurs enfants. Les époux avaient été fusillés le 13 décembre 1943 par les forces d'occupation allemande. Ce furent en tout 700 hommes qui, en ce jour sinistre, tombèrent sous les balles de l'ennemi. De plus, presque toutes les maisons furent dynamitées, si bien que les femmes et les enfants, qui avaient été rassemblés dans l'école, se retrouvèrent totalement démunis. Aussi le secours que nous pûmes leur apporter fut-il accepté par tous avec tant de reconnaissance.

En 1949, Hans Bänziger avait pris la direction du centre de Kastri après le départ de M. et Mme Wieser pour Kokkinia, la station missionnaire des Quaker anglais. Ils voulaient installer dans les locaux des deux bâtiments un hospice de vieillards, mais la direction de Londres n'était pas d'accord et le projet de collaboration échoua. Au bout de six mois, en avril 1950, M. et Mme Wieser partirent en congé en Suisse.

En septembre 1950, Theodor Wieser retourna seul en Grèce (son épouse resta en Suisse pour se consacrer à l'éducation de leurs trois enfants) et loua avec le vicaire A. Spycher un logement à Athènes. Ce jeune théologien suisse était venu en Grèce en décembre 1949 pour se consacrer à la communauté protestante allemande d'Athènes et des environs qui était demeurée sans pasteur¹⁸⁷. Avant lui déjà, en plus de ses activités, Theodor Wieser s'était chargé de ce travail pastoral et des cultes, en plus de ces activités.

Après le retour de Mme Wieser en 1951, Hans Bänziger se consacra à partir de l'automne aux travaux d'urgence dans les quartiers de réfugiés arméniens. De plus, le paiement deux fois par an des sommes envoyées par l'œuvre de parrainage de l'E.P.É.R. à environ 250 orphelins grecs et arméniens et plus tard à 600 devint une tâche régulière. Comme il était réjouissant de voir la disponibilité de l'E.P.É.R. qui apportait son aide aux

25 petites communautés évangéliques grecques, faisant construire des chapelles et des écoles, des camps de vacances et des logements pour les prédicateurs ; et tous les fonds étaient confiés au fidèle Hans Bänziger.

L'E.P.É.R. aidait aussi notre centre depuis 1949 en envoyant régulièrement d'assez importantes quantités de nourriture.

Le 29 mars 1953, une nouvelle collaboratrice, Mlle Berta Alder, arriva à Athènes et s'installa à Kastri. Les premiers temps, elle se consacra à l'apprentissage de la langue du pays qu'elle posséda bientôt parce qu'elle était douée pour cela. Dès l'été suivant, elle devint le bras droit de Mme Wieser et une aide précieuse pour le centre et, plus tard, pour la population d'Athènes et d'alentour.

À l'automne 1955, elle devint responsable du centre de Kastri, tâche à laquelle elle se sentait vraiment destinée (Photo 51).

La construction de l'hospice de vieillards de Kokkinia fut rendue possible grâce à un concours de circonstances extraordinaires. Theodor Wieser avait à cœur la détresse des vieux arméniens qui restaient après le départ des jeunes pour l'Arménie Soviétique. Sa première tentative auprès du gouvernement grec pour obtenir un terrain permettant la réalisation de son projet de construction échoua.

C'est alors que vint à Athènes un Arménien d'Amérique, Peter Tozlian¹⁸⁸ (Bédros Tozlian), un riche fermier de Californie, homme simple mais profondément croyant, qui voulait consacrer le fruit de ses économies à l'aide de ses compatriotes se trouvant dans le besoin. Lorsque Theodor Wieser apprit qu'il voulait acheter deux petites maisons destinées aux vieillards arméniens, il lui fit part de son plan de construction d'un hospice pour veuves et vieillards et lui montra, dans le quartier arménien de Kokkinia, un terrain qui convenait. Là-dessus, ils allèrent à la banque et Peter Tozlian fit remettre à Theodor Wieser la somme de 7 000 dollars : 3 000 dollars pour la construction d'une chapelle en faveur d'une petite communauté de frères arméniens et 4 000 dollars pour l'achat du terrain du futur hospice !

En 1954, arriva à Kastri une délégation du Haut Commissariat aux Réfugiés de l'ONU. Elle avait entendu parler de l'achat du terrain et offrit à Theodor Wieser de financer la construction d'un hospice pour 50 réfugiés arméniens¹⁸⁹. L'offre était d'autant plus inattendue qu'il ne savait pas du tout qui, à Genève, était à l'origine de cette aide. Il accepta avec joie ; cependant, en décembre de la même année, il dut se rendre à Genève pour de plus amples entretiens et pour y faire connaître le comité des Amis suisses des Arméniens¹⁹⁰. Depuis, il y eut six autres projets de collaboration

en Grèce et au Liban, un signe de la grande confiance au comité des Amis suisses.

Les années 1955 et 1956 virent la construction et l'aménagement de l'hospice sous la direction du prudent Hans Bänziger. Le 9 janvier, les premiers vieillards purent s'installer et le 12 mars eut lieu l'inauguration officielle en présence des représentants du gouvernement grec, de l'ONU, de l'ambassade helvétique, de l'église arménienne, ainsi que de nos collaborateurs Theodor Wieser et Hans Bänziger. Le ministre suisse dit dans son discours : « Cette maison est un signe de ce que notre époque de matérialisme n'a pas encore étouffé l'amour du prochain ; car c'est le fruit de la collaboration de la Grèce, des Nations-Unies et de la Suisse, une œuvre de bonne volonté inspirée par l'amour du prochain qui est l'expression de notre foi. »

La parole du Christ a été de nouveau confirmée : « Ce que vous avez fait au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait » ! Et M. McYver, représentant de l'ONU, mentionna dans son discours qu'il avait un jour demandé à un réfugié ce qu'il désirait le plus au monde. « Donne-moi la clé d'une porte » avait répondu ce dernier. Les vieillards qui maintenant habitent ici ont obtenu la clé de leur propre porte. Que cet hospice soit désormais un havre de paix pour ces vieux réfugiés qui durant de longues années ont vécu dans l'insécurité et les soucis (Photo 52).

Le 26 août 1957 arriva à Kokkinia une nouvelle collaboratrice : Sœur Dorothee Hauri, qui fut l'infirmière de l'hospice. « C'est un vrai petit tas de souffrance qui peuple cet hospice, à moitié aveugle et sourd et atteint de toutes sortes d'infirmités dues à la vieillesse, écrivait-elle dans sa première lettre. Et maintenant, ils se cramponnent aux soins médicaux et aux médicaments car ils ont été si longtemps privés de tout. Si seulement on pouvait ne serait-ce que parler à ces vieilles gens !

« Mme Wieser me mit au courant de la marche de l'hospice et au bout de 10 jours elle m'en remit la responsabilité. Peu à peu, on s'y retrouve et l'oreille aussi s'habitue à cet embrouillamini d'arménien et de turc, de grec, d'anglais, de français, de haut allemand et d'alémanique » (Photo 54).

Deux ans plus tard, on put construire un nouveau bâtiment sur le terrain de l'hospice grâce à l'aide de l'ONU aux réfugiés. Un bâtiment de deux étages avec 12 chambres, avec chacune un coin cuisine et un débarras, pour les vieux arméniens qui peuvent encore faire leur ménage.

Une autre collaboratrice pour la Grèce joignit son poste à Kastri le 30 octobre 1959 : Sœur Gritli Beerli, le bras droit de Mlle Berta Alder. Elle a travaillé dans plusieurs hôpitaux suisses comme puéricultrice diplômée et s'est occupée pendant un an et demi de l'enfant d'un couple suisse résidant

à Athènes, ami de M. et Mme Wieser et de Hans Bänziger. C'est par leur intermédiaire que Sœur Gritli entra en contact avec notre œuvre. Et maintenant, elle mettait son expérience et ses compétences au service des enfants de Kastri.

Lorsqu'en 1960, M. et Mme Wieser retournèrent dans leur patrie pour y jouir de leur retraite, ils savaient qu'ils laissaient l'œuvre de Kastri et de Kokkinia dans de bonnes mains.

Qu'il me soit permis de rappeler ici une œuvre à la fondation de laquelle Theodor Wieser eut une part active : c'est l'orphelinat mixte d'Istanbul. Lors d'une visite à Istanbul en février 1955, le missionnaire de Diarbekir, M. Nilson lui apprit que 20 000 Arméniens se trouvaient encore dans leur ancienne patrie en Anatolie Orientale. Nouvelle tout à fait inattendue qui éveilla l'intérêt de Theodor Wieser. En 1956, il put effectuer son premier voyage à l'intérieur de la Turquie. En compagnie d'un Arménien natif de Turquie et de l'Arménien Herant Güzélian, il atteignit les régions où ces Arméniens vivent complètement isolés, le plus souvent au milieu des Kurdes. Les impressions que lui a laissées ce voyage furent déterminantes pour le projet de l'orphelinat.

La tâche la plus urgente leur paraissait être « de ne pas laisser s'éteindre le faible lumignon », c'est-à-dire donner les possibilités de conserver l'héritage chrétien et la langue.

Cela débuta alors avec un seul garçon qui put fréquenter l'école de la communauté arménienne d'Istanbul¹⁹¹. Plus tard, leur nombre s'accrut d'année en année, pour dépasser le chiffre de 100 (des filles furent aussi accueillies). Dans ce pays, l'école ferme trois mois pendant l'été à cause de la chaleur. Comme la plupart des enfants ne pouvaient pas retourner dans leur famille à cause de la distance, il leur fut possible de passer cette période dans une maison de vacances à Tusla au bord de la mer.

Dans cette maison de vacances et plus tard aussi à l'orphelinat vint travailler Hans Schellenberg, enseignant très doué qui étudiait la langue turque à l'Université d'Istanbul. Il était secondé par sa jeune femme dans l'éducation des enfants.

Il manque ici la place pour parler plus en détail de l'œuvre d'une communauté évangélique arménienne. Le tout est une aventure de la foi. C'est pourquoi Theodor Wieser a qualifié tous ses rapports détaillés de confidentiels, en donnant pour raison que l'attitude des Turcs n'a que peu changé depuis les massacres de 1915 et que les Arméniens étaient toujours un peuple proscrit.

En février 1961, le Commissariat aux Réfugiés de l'ONU s'adressa

pour la cinquième fois à la B.S.A. la priant de se charger d'un nouveau projet : celui de l'hospice de vieillards de Salonique, deuxième ville de Grèce.

M. et Mme Wieser se déclarèrent prêts à assumer cette nouvelle charge et à partir une fois de plus, cette fois-ci dans une ville au nord du pays qui leur était complètement inconnue. Leurs enfants ne comprirent pas cela, ni d'ailleurs la dislocation du foyer à Uster. Le 14 octobre 1961, ils quittèrent ensemble la Suisse pour la dernière fois, Mme Wieser mourut le 24 mars 1963.

L'impulsion pour cet hospice de 50 lits avait été donnée par le « Secours norvégien à l'étranger ». Pour commémorer le 100^e anniversaire de la naissance de son illustre concitoyen Fridtjof Nansen et honorer sa mémoire, il fit construire cet édifice. De son côté, la « Fondation Calouste Gulbenkian » accorda les fonds nécessaires qu'elle transmit au service des réfugiés de l'ONU à Genève. Et celui-ci confia à la B.S.A. la construction de l'hospice qui, à son achèvement, devint, avec le terrain, la propriété de la B.S.A.

Le collègue américain « Anatolia » avait laissé un joli terrain non-bâti planté de pins le long d'une route très fréquentée ; celui-ci put être acquis par Theodor Wieser au prix très intéressant de 55 000 FS environ. Puis il fit établir par un jeune architecte grec plans et devis. Le montant dépassa de loin le budget prévu par l'ONU : cependant les Norvégiens se déclarèrent prêts à couvrir les dépenses supplémentaires.

Hélas, il s'avéra que le couple Wieser avait manifestement trop présumé de ses forces. Leur santé laissait à désirer. Déjà auparavant, Mme Wieser avait souffert de diabète. À la suite de l'hiver rigoureux, elle dut garder le lit pendant tout le mois de février car elle souffrait des reins. M. Wieser connut aussi des problèmes de santé : il souffrait d'insomnie et de terribles maux de têtes. Il était surtout oppressé par la pensée qu'il n'était plus apte à poursuivre la tâche et veiller à l'exécution des travaux. Et c'est dans ce sens qu'il écrivit en Suisse au bureau directeur. La semaine suivante, il reçut une lettre du jeune architecte Walter Kupferschmid lui proposant son aide. Il arriva à Salonique au cours de l'été 1962 et le couple Wieser put ainsi retourner dans sa patrie après 11 mois de présence en Grèce.

En octobre 1962 fut posée la première pierre en présence de l'archevêque grec de Salonique qui était venu en personne pour demander l'aide et la bénédiction de Dieu pour cette œuvre. Et après les deux années que dura la construction, sous la direction de Walter Kupferschmid, le nouvel hospice de vieillards, le « Home Fridtjof Nansen », fut inauguré le 10 octo-

bre 1964 pour le 103^e anniversaire de la naissance du grand ami des Arméniens en présence du pasteur K. Schenkel, président de la B.S.A., et du pasteur A. Kupferschmid, vice-président. Après la bénédiction prononcée par l'archevêque arménien de Grèce, Sahag Ayvazian, Odd Nansen, architecte à Oslo, dévoila un buste de son illustre père érigé dans le hall d'entrée de l'hospice.

Sur une plaque commémorative, on pouvait lire en grec, norvégien, arménien et en anglais, l'inscription suivante : « Cet hospice fut fondé par le conseil norvégien aux réfugiés et la Fondation Calouste Gulbenkian pour offrir un toit aux réfugiés sous la protection du Haut Commissariat de l'ONU, en mémoire du professeur Fridtjof Nansen » (Photo 58).

La maison d'enfants de Kastri connut une autre « inauguration » le 20 février 1963. Ici on avait posé le 27 septembre 1961 la première pierre du nouveau pavillon de 20 lits qui, à l'achèvement des travaux, put héberger dès l'été 1962 un groupe d'enfants en colonie de vacances. Un don de l'UNREF avait permis de réaliser l'agrandissement du bâtiment qui se voyait augmenté de deux grandes chambres pour enfants ayant besoin de grand calme, d'une salle de soins et d'une chambre d'infirmière, ainsi que d'un office et d'un cellier au sous-sol. Depuis longtemps déjà, la direction aspirait à de tels aménagements pour pouvoir correctement héberger en été plus de 150 enfants. Ainsi, il y avait en 1963 plus de 50 enfants qui n'avaient plus du tout de foyer. C'étaient, la plupart du temps, des enfants de parents divorcés ; 25 enfants étaient à demi orphelins. Comme les vacances d'été durent en Grèce trois mois et que durant cette période les quelques crèches sont fermées, la seule issue était le plus souvent le home d'enfants pour que ces derniers ne fussent pas livrés à la rue (Photo 50).

À Kokkinia aussi, au cours des années, un agrandissement s'avéra nécessaire et en 1968 la construction s'augmenta de 8 chambres pour malades chroniques. En même temps, le logement du directeur fut agrandi et les installations sanitaires réaménagées. Un don de l'E.P.É.R. de 20 000 FS fut à cette occasion fort apprécié (Photo 53).

Les pensionnaires de l'hospice de Salonique prenant de l'âge, la construction d'un pavillon de soins devint nécessaire. En même temps, le nouveau bâtiment dut subir d'assez grosses réparations. Lors de sa construction, on ne savait pas qu'il avait été bâti sur un sol remblayé. Il y eut un affaissement de terrain provoquant d'importantes fissures. Par bonheur, le conseil norvégien aux réfugiés participa aux frais supplémentaires grâce à un don de 25 000 FS.

D'autres aménagements purent être réalisés en 1971 : les maisons de Kastri et de Salonique furent dotées de cuisinières électriques, ainsi que

d'une grande cuisinière pour collectivités pour celle de Salonique. Nous accueillîmes avec joie les dons exceptionnels d'un montant de 28 395 FS souscrits auprès de l'administration. De plus, on put envisager les rénovations extérieures du premier bâtiment qui étaient indispensables.

De nouveaux collaborateurs pour la Grèce :

Theodor Wieser avait recommandé pour la direction du nouveau foyer « Fridtjof Nansen » à Salonique le couple Farner-Randle. Il occupa son poste le 1^{er} juillet 1964. Hélas, on se rendit bientôt compte que le couple n'était pas fait pour ce poste. Après un bref séjour, ils durent partir et quitter la B.S.A. le 30 juin 1965. Pour assister le couple inexpérimenté dans sa nouvelle tâche, Theodor Wieser était parti immédiatement dès novembre 1964 à Salonique. En février 1965, Mlle Berta Alder en poste à Kastri put se libérer pour quelques mois et vint aussi à Salonique. Ce changement ne lui fut pas aisé et elle écrivit cependant dans sa lettre : « C'est avec des sentiments mitigés que je pris le 6 février le train pour Salonique. Je pensais au changement de travail qui m'attendait.

« Depuis des années, j'étais habituée à l'animation gaie d'un home d'enfants, et cette conversion auprès de personnes âgées avait pour moi quelques chose d'oppressant. Aujourd'hui je sais que les pensionnaires ont passé le seuil du « Foyer Nansen » avec quelque inquiétude, car le nom d'"hospice" de vieillards n'a pas un bon écho chez les Arméniens ; on s'en méfie, comme chez nous de l'hospice pour pauvres gens.

« Ils se représentaient une vieillese heureuse, au milieu de leur famille, considérés et respectés par leurs enfants et petits-enfants.

« On voit dans notre foyer se constituer lentement une communauté où les individus apprennent à s'aider, à se soutenir mutuellement, et des amitiés se créer. Ainsi nous espérons que le foyer Nansen deviendra petit à petit ce qu'il devrait être, c'est-à-dire une patrie pour les vieux réfugiés, où l'on s'aime et l'on a de l'attention les uns pour les autres et où chacun a le droit de donner un sens aux dernières années de sa vie.

« À cela contribuent aussi, dans une grande mesure, les réunions où une part d'éternité s'écoule dans la vie quotidienne du foyer et qui chaque jour renouvellent nos forces ».

Deux jeunes amies, qui au cours d'un voyage s'arrêtèrent à Kastri, acceptèrent la direction du foyer. Elles connaissaient Mlle Alder, Th. Wieser et H. Bänziger. Ces nouvelles directrices du foyer prirent leur poste, l'une, Mlle Margrit Brunner, le 6 mai, et l'autre, Mlle Heidi Zürcher, le 29 juillet. La première travailla aussi comme secrétaire pendant plus d'un an, et l'autre aussi comme infirmière pendant trois ans.

Pour succéder à Hans Bänziger qui se retira en 1966, on nomma

comme nouveau directeur de l'œuvre en Grèce Gilbert Philippin-Kupferschmid. En mars 1965, il avait passé 10 jours à Kokkinia pour faire connaissance avec l'œuvre. Il arriva à Athènes le 29 novembre 1965 avec son épouse, Hanna, et ses deux petits enfants (Photo 56).

Pour Salonique aussi, on trouva un couple de directeurs: Ernst et Micky Nef-Golding qui arrivèrent le 21 mai 1966 et prirent la relève de Theodor Wieser. Une infirmière écossaise pourvoit depuis février 1970 au service des soins.

En août 1966, le pasteur Spycher et M. Schneider se rendirent en Grèce et à Istanbul. À l'assemblée générale annuelle qui eut lieu à Linthal le 5 septembre, tous deux firent part de leurs impressions sur l'œuvre. Le pasteur Spycher mentionna entre autres une observation qu'il avait faite en Grèce et dit: « Dans notre œuvre arrive un nouveau type de gens: des collaborateurs du service civil et de l'ONU. D'aucuns craignent que la substance chrétienne de notre œuvre se perde, mais je ne le crois pas. Notre service est bien un service d'amour pour notre Dieu. »

Un an plus tard, à Herisau, le pasteur Schenkel fit part de ses scrupules et de ceux d'autres personnes en ces mots: « Nous devons nous demander si nous sommes sur la bonne voie en ce qui concerne les nouveaux collaborateurs. La B.S.A. a conscience de sa qualité d'œuvre religieuse évangélique et nous nous sommes toujours efforcés de permettre aux chrétiens arméniens de conserver et de renforcer leur foi. »

Une année plus tard encore, lors de l'assemblée annuelle de 1968 à Trimbach, Gilbert Philippin se défendit contre de telles objections: « J'ai entendu dire que certains nous reprocheraient de ne pas travailler dans un esprit suffisamment chrétien. Mais c'est complètement faux, puisque nous, les jeunes, avons aujourd'hui une toute autre position par rapport à la foi chrétienne. Nous nous reconnaissons davantage dans les actes que dans les nombreux discours. S'impliquer quotidiennement dans ses relations avec les autres n'est certainement pas facile: mais si nous avons la bonne attitude, l'œuvre ne demeurera certainement pas sans être récompensée. Le meilleur principe d'éducation chrétienne n'est-il pas l'exemple quotidien? Si nous sommes francs, Dieu donnera sûrement sa bénédiction. Si la génération de nos pères accepte ce changement et le soutient, la jeunesse ne manquera certainement pas ni dans les églises, ni dans les organisations. »

Pour la Grèce, il faut noter encore les changements suivants: Sœur Dorothee Hauri, de l'hospice de Kokkinia, donna sa démission fin octobre 1966 pour prendre en Suisse la direction de l'hospice des vieillards Dekenats de Seon (Argovie).

Pendant les vacances qu'elle passa en Turquie avec Theodor Wieser et

en compagnie de Herant Güzélian, murît en eux la pensée d'unir leurs destinées. Peu après leur retour en Suisse fut célébré le 26 novembre 1966 le mariage Wieser-Hauri.

Le 1^{er} septembre arriva à Kokkinia, comme personnel auxiliaire, Rose-Marie Eichenberger pour une durée d'un an. Elle se mit rapidement et avec joie au courant du travail de secrétaire et de ménage, tandis que Mme H. Philippin se chargeait des soins auprès des malades. Trois ans plus tard, elle pouvait remettre ce travail à Sœur Juliane Cuendet qui arriva le 15 octobre 1969 à Kokkinia. Et un an plus tard, on put faire venir à Salonique, également pour le service d'infirmière, Madame Suzanne Häberling qui arriva le 14 septembre 1970 et qui se consacra particulièrement aux maladies chroniques. Le 1^{er} janvier 1974, Sœur Heidi Rihs lui succéda.

Nos protégés sont dans toutes les maisons aux bons soins de nos collaborateurs qui remplissent leur tâche avec une conscience et une fidélité remarquables. Le « Foyer Fridtjof Nansen » qui peut héberger 50 personnes âgées, n'a jamais été complètement occupé, puisque selon les directives du Commissariat aux réfugiés de l'ONU, seuls pouvaient être accueillis les réfugiés arméniens apatrides, dont le nombre en Grèce était limité.

Par contre, l'hospice de vieillards de Kokkinia est toujours très fréquenté, et les places libérées à la suite de décès sont vite réoccupées par de nouveaux arrivants.

Au home d'enfants de Kastri, il y a toujours beaucoup d'animation et la responsable, Mlle Berta Alder, a toujours beaucoup à faire pour venir à bout de cette troupe pleine de vie, qui vient toujours à elle avec de nouvelles requêtes.

Le home est recherché, car il se dit partout à l'entour que les enfants de Kastri se rétablissent vite ! Ainsi, il y a toujours plus de demandes que de places disponibles. Introduit par Mlle Alder, le système familial s'est avéré extrêmement précieux pour l'éducation. Dans ce petit cercle, l'enfant se sait protégé et se sent heureux. Quelques chiffres : en été 1967 vivaient au home 215 enfants, 107 arméniens et 108 grecs ; parmi eux, 60 garçons et filles vivaient toute l'année à Kastri ; parmi eux 30 demi-orphelins qui allaient aussi à l'école là-bas. Jusqu'à la fin de 1971, 5 441 enfants étaient passés par cet établissement, dont 2 786 arméniens et 2 655 grecs. Le travail fut augmenté d'un service pour enfants cardiaques. Sont aussi accueillis de nombreux enfants abandonnés par les hôpitaux, des malades de l'assistance publique.

La population arménienne aujourd'hui :

Des 80 000 Arméniens qui, à l'origine, après la catastrophe de Smyrne

en septembre 1922, s'étaient réfugiés en Grèce avec la population grecque d'Asie-Mineure, il ne reste que 7 000 à 8 000 personnes. Ce sont surtout des personnes âgées et des malades, ainsi que des familles qui n'ont pas la possibilité de quitter la Grèce. Tous les autres ont émigré : en Arménie Soviétique, en Argentine, au Canada, en Australie et dans d'autres pays. Le gouvernement grec publia une loi en 1968 selon laquelle tous les réfugiés vivant depuis plus de 8 ans dans le pays obtenaient la nationalité grecque.

Jusqu'en 1963, la plupart des Arméniens vivaient encore dans des camps de réfugiés. Pour faire disparaître ces camps, des immeubles furent construits pour les réfugiés grâce à la collaboration du Haut Commissariat de l'ONU, avec l'aide de la Fondation Gulbenkian et du gouvernement grec.

À part cela, les Arméniens ne perçoivent aucune aide des services sociaux grecs. Ce sont donc surtout des œuvres étrangères : la B.S.A., l'« Armenian Missionary Association of America » (A.M.A.A.), la « Fondation Howard-Karagheusian » et la « Christliche Stiftung für das Kind » (fondation chrétienne en faveur de l'enfance) qui ont financé les écoles, les églises et l'œuvre sociale.

Il y a trois églises et cinq écoles à Athènes et au Pirée, avec au total 650 enfants. La plupart des Arméniens sont des ouvriers qui gagnent à peine leur vie.

Le travail parmi les Grecs et les étrangers :

Nous le mentionnons parce qu'il occupe une part importante de l'activité de certains collaborateurs. L'aide aux enfants à Kastri n'aurait pas été autorisée par le gouvernement sans que l'on acceptât aussi des enfants grecs.

Une autre aide qui s'est avérée extrêmement précieuse, qui fut dirigée par Hans Bänziger et maintenant par Gilbert Philippin au nom de l'E.P.É.R., était la prise en charge des 700 parrainages d'enfants grecs et arméniens.

Deux fois par an, 60 FS sont distribués aux enfants. Ceux-ci écrivent une lettre de remerciement qui est traduite et réexpédiée en Suisse.

Les lettres des parents adoptifs suisses arrivent aussi sur le bureau du responsable de Kokkinia ; elles sont traduites et remises aux enfants. Environ 3 500 lettres sont échangées au cours d'une année.

Pour récompenser cette œuvre, l'E.P.É.R. nous envoie chaque année environ 6 tonnes de nourriture et de vêtements pour les trois maisons.

La Croix-Rouge suisse donne également des adresses de parrainages pour des Grecs âgés et malades et aussi pour les Arméniens. Elle fit construire à Épire des logements pour les familles pauvres et à la réalisation

desquels Gilbert Philippin contribua activement. Avec l'aide du service à la construction, 17 maisons purent être ainsi construites en 1967.

Les liens avec l'ambassade suisse à Athènes sont très étroits. Ils produisirent tout leur effet lorsque Gilbert Philippin, qui était il y a quelques années conseiller aux œuvres sociales, participa à la réalisation d'une léproserie. Il s'agissait du projet élaboré par M. Monnier, fonctionnaire fédéral suisse, de créer en Grèce un foyer pour 120 lépreux.

Gilbert Philippin rendit un autre service très précieux en assurant deux fois par mois à Athènes le culte de l'église protestante de langue française. Les liens avec les membres de cette communauté ont souvent été très profitables à nos maisons et surtout aux enfants de Kastri qui ont bénéficié d'un soutien moral et financier.

3. Chypre.

Alerté par un appel au secours des autorités religieuses de l'église apostolique arménienne de Nicosie et les nouvelles verbales rapportées par l'ambassadeur suisse accrédité aussi à Chypre, le directeur de notre œuvre au Liban, Peter Braunschweig, se pencha en janvier 1965 sur la situation particulière de 300 familles arméniennes qui, à la suite des troubles, se trouvaient dans une grande détresse. Elles habitaient surtout dans le secteur turc de Nicosie, et, par suite de la démarcation sévère du secteur turc, elles furent contraintes de quitter leur maison et leur travail pour aller s'installer en secteur grec. Elles durent abandonner leurs maisons, leurs magasins et tout ce qu'elles possédaient, ce qui pouvait être estimé à près de 15 millions de FS. Beaucoup étaient ainsi plongés dans une grande misère (surtout les personnes âgées). Peter Braunschweig écrivit un rapport des faits au comité directeur de la B.S.A. et au service de presse protestant; ceci, non dans l'intention première de proposer un projet d'aide, mais surtout pour contribuer à une meilleure compréhension du conflit compliqué cyprite. La réaction de la B.S.A. se concrétisa dans un premier temps par un envoi immédiat de 5 000 FS pour atténuer la misère. Cette somme permit à l'église arménienne d'aider pendant 4 mois 30 familles en leur octroyant une subvention mensuelle de 1 à 6 livres cyprites. La même année, la B.S.A. fit un autre envoi de 5 000 FS, si bien que la plupart des familles purent être aidées pendant 8 mois. En décembre 1966, Hans Bänziger fit une visite à Chypre au nom de la B.S.A. pour se rendre compte des conditions de vie et savoir comment les sommes avaient été utilisées. Il était accompagné de M. Goodyear, représentant du Haut Commissariat

aux Réfugiés de l'ONU au Liban. Ce dernier envisageait une aide aux nombreux Arméniens apatrides de Chypre. Le résultat du voyage fut le projet d'octroyer une indemnité à vie à 50 Arméniens sans patrie, âgés de plus de 70 ans.

La B.S.A. et le Haut Commissariat participèrent pour 40 % et l'église arménienne pour 20 % aux frais annuels s'élevant à 6 000 dollars. L'administration de Bâle put accueillir une partie de ces personnes âgées dans le système des parrainages. La B.S.A. se chargea de l'exécution de ce programme d'aide en liaison avec l'église arménienne de Nicosie. La direction en fut remise à Werner Hupfer. En 1968, 57 personnes âgées perçurent ainsi 10 dollars par mois ; en 1971 il n'y en eut plus que 34. En trois ans, 23 de ces apatrides avaient rejoint leur patrie céleste.

4. Perse (Iran).

Environ 200 000 Arméniens vivent dans ce pays. Ils parlent encore tous arménien mais se sentent iraniens et ont leur part dans le développement du pays. Comme partout où il y a des Arméniens, il y a aussi leur église ; en Iran, il y a les trois communautés : apostolique arménienne, évangélique et catholique romaine.

À partir de l'automne 1966, le pasteur Nersès Khatchadourian d'Alep s'occupa de la communauté évangélique arménienne de Téhéran qui était restée sans berger ; il était envoyé par l'A.C.O. et l'Union des Églises Évangéliques Arméniennes de Beyrouth. Il avait eu l'occasion de connaître l'œuvre dans ce pays à la suite de séjours qu'il y avait effectués auparavant. Pour trouver les moyens nécessaires d'étendre cette œuvre, il s'adressa entre autres aux représentants de la B.S.A. à Beyrouth. Peter Braunschweig recommanda au bureau directeur l'envoi de dons à l'occasion de Noël aux familles déshéritées, ainsi que l'envoi d'une travailleuse sociale et un don pour le projet de camp de vacances pour enfants sous-alimentés. Après quelques hésitations, le comité directeur accorda à l'occasion du Noël 1966 un don unique de 1 000 dollars en estimant qu'il revenait à l'A.M.A.A. d'apporter ici son aide. Pour la travailleuse sociale, on accorda en 1967 1 500 dollars et 800 dollars pour le camp de vacances. De plus, l'administration se chargea du parrainage de 10 élèves pauvres de Téhéran.

En août 1968, Werner Hupfer se rendit à Téhéran et envoya un rapport détaillé au bureau directeur. Il obtint que cette aide fût poursuivie jusqu'en 1970 sans être réduite, avec des montants de 11 304 à 13 740 FS. À la

suite d'un autre rapport de Werner Hupfer, le comité directeur accorda pour 1971 une contribution de 12 000 FS.

5. France.

Comme cela a déjà été mentionné, la B.S.A. a pu, dès 1946, apporter son aide à différentes communautés arméniennes du sud de la France grâce à des dons annuels par enfant scolarisé au titre de parrainage.

La B.S.A. a aussi apporté sa contribution à une autre bonne œuvre, la colonie de vacances « La Fontanelle ». Au cœur des Cévennes, se dresse, seule au beau milieu d'une forêt de châtaigniers, une vieille bâtisse : « La Fontanelle » (la petite fontaine) qui, dans les années 50, avait été acquise par l'Union des Églises Évangéliques Arméniennes de France au prix de beaucoup d'efforts et sacrifices financiers. Cette bâtisse voit se réaliser le rêve de vacances de 130 enfants arméniens des grandes villes. Chaque été ont lieu deux camps successifs. Pourquoi les évangéliques arméniens accordent-ils autant d'importance à ce centre de vacances ? Parce qu'ils ont reconnu que c'est le moment privilégié pour semer dans le cœur de la jeunesse la foi de leurs pères, lorsque, loin du tumulte des villes, ils peuvent se regrouper autour de leurs conducteurs spirituels. L'influence spirituelle durant ces vacances est inestimable. C'est pourquoi, tout est fait pour agrandir autant que possible ce lieu de vacances.

Après la création de notre « Comité Romand » à Lausanne le 13 août 1962, les liens avec les communautés évangéliques arméniennes furent approfondis. C'est ainsi qu'en 1964, Mmes Débaz-Riggenbach et Schlegel-Riggenbach assistèrent au synode des églises évangéliques arméniennes à Paris et furent fortement impressionnées par la cordialité et l'esprit de sacrifice de ces Arméniens.

Lors de ce synode fut aussi inaugurée la nouvelle église de Paris-Alfortville à laquelle la B.S.A. avait fait un don de 10 000 FS.

À l'inverse, des pasteurs sont venus et viennent assister à des conférences en Suisse Romande et participer aux assemblées générales annuelles de la B.S.A.

En 1970, dans toute la France vivaient 220 000 Arméniens dont 110 000 dans les grandes villes où il y a aussi des églises évangéliques arméniennes : 5 à Marseille et sa banlieue, 5 dans la région lyonnaise et 3 dans la région parisienne. Il y a en tout 19 communautés religieuses plus ou moins importantes. Elles sont en heureuse collaboration avec les églises protestantes françaises qui sont bienveillantes à leur égard.

6. Activité du comité directeur de la B.S.A.

Jusqu'ici nous n'avons parlé que des champs de mission à l'étranger. Mais l'activité sur ces champs de mission serait impensable sans le travail discret et multiple du bureau directeur et des comités cantonaux, de l'administration et du soutien fidèle des amis suisses.

Les années d'après-guerre entraînent des changements profonds et furent le prélude à une ère nouvelle pour notre œuvre. Elles placèrent le comité directeur devant de grandes tâches, certaines d'un type totalement nouveau, dont la solution nécessitait des décisions fondamentales difficiles à prendre.

Retenons-en brièvement l'essentiel :

1946 : Le bureau directeur décide de poursuivre l'œuvre du home pour aveugles de Bourj-Hammoud car il n'est pas d'accord avec la liquidation totale de celle-ci.

1947 : À l'assemblée générale annuelle de Liestal, les 6 et 7 juillet, les délégués décident de démarrer un nouveau travail en Grèce en faveur des enfants menacés de tuberculose et envoient le couple Wieser pour le diriger.

1948 : En mai, le président, K. Schenkel, et le rapporteur de la B.S.A., Conrad Scherrer-Brunner, font une visite en Grèce et au Liban.

1949 : Le comité directeur décide la construction d'un hospice de vieillards en Grèce.

1950 : L'administration enregistre une forte augmentation du parrainage. 749 suisses parrainent des aveugles, des vieillards, des malades, des « Hope-Kinder », ainsi que des mères de familles.

Séminaire d'introduction du 2 au 4 septembre au Casino « Landegg » de Rorschach sur les lieux de travail de l'œuvre d'aide aux Arméniens. Rapporteurs : Pasteur Karl Schenkel, Theodor Wieser et Karl Meyer.

1952 : En janvier, le comité directeur confie à Karl Meyer la responsabilité du projet de voyage de Helen Keller à travers les pays arabes du Moyen-Orient.

À l'assemblée générale des 17 et 18 août à Zurich, Walter Schneider-Blaser, fondé de pouvoir dans cette même ville, est élu au poste de trésorier général en remplacement du trésorier sortant qui avait rempli ses fonctions consciencieusement et fidèlement depuis 1928.

Le comité directeur rejette le projet de construction d'un nouvel hospice pour aveugles à l'extérieur de Beyrouth ; par contre il est d'accord pour l'achat d'un terrain.

1953 : Le comité directeur donne son accord pour la construction d'un hospice pour aveugles à Bourj-Hammoud. Cependant ordre est donné de

n'acquérir d'abord que les parcelles de terrain comprenant les maisons arabes situées derrière l'hospice.

1955 : En mai, le pasteur K. Schenkel visite l'œuvre de Grèce et du Liban. Le comité directeur décide l'achat de la grande maison de Kastri.

1956 : Lors de l'assemblée générale à Berne, les 26 et 27 août, les délégués décident de modifier les articles 1 et 2 des statuts.

1957 : Lors de l'assemblée générale à St Gall, les 25 et 26 août, les délégués donnent leur accord pour le projet d'agrandissement de l'hospice pour aveugles.

1959 : Le 22 février à Hundwil (Argovie), la ville natale de J. Künzler, eut lieu l'inauguration de la plaque commémorative apposée à la façade de l'église et portant cette inscription : « J. Künzler, père des orphelins arméniens. Né dans notre commune le 8 mars 1871, décédé le 15 janvier 1949 à Ghazir (Liban) ».

1960 : Au printemps, les pasteurs Schenkel et Steiner effectuent un voyage en Grèce.

1961 : Le 3 octobre : signature de l'accord avec le Haut Commissariat aux Réfugiés de l'ONU concernant la construction de l'hospice Fridtjof Nansen à Salonique.

1962 : Le 13 août : création du « Comité Romand » à Lausanne et son accueil au sein de la B.S.A. lors de l'assemblée générale du 27 août à Chur comme 13^e comité cantonal. Les délégués donnent leur accord pour intégrer l'œuvre du Liban à l'Union des Églises Évangéliques Arméniennes.

1963 : Du 15 mai au 16 juillet : voyage de Th. Wieser, de Ueli Schweizer et de Max Hirschburger en vue de la production du film « Volk ohne Land » (« Peuple sans patrie »). Les délégués de l'assemblée annuelle des 1 et 2 septembre à Lucerne donnent pouvoir au comité directeur pour procéder à l'intégration de l'œuvre du Liban à l'Union des Églises Évangéliques Arméniennes. Le 15 octobre à Beyrouth : signature de l'acte d'intégration par les pasteurs K. Schenkel et A. Kupferschmid.

1964 : Lors de l'assemblée annuelle des 30 et 31 août à Berne, on procède à l'élection de Mlle Käthi Bähler de Bâle au poste de secrétaire après le retrait du secrétaire exerçant jusque-là, Ernst Aeschbacher-Germann. Depuis 1937, il avait pourvu à ce poste toujours avec le même dévouement.

Le 10 octobre : inauguration de l'hospice Fridtjof Nansen de Salonique en présence des pasteurs K. Schenkel et A. Kupferschmid.

Le 12 octobre : première du film « Volk ohne Land ». Premier film de la B.S.A.

1965 : A l'instigation du comité directeur, le nom de l'hospice est

changé en « Home pour handicapés ». Le comité directeur ne pouvait plus venir à bout des lourdes charges administratives occasionnées par de nouvelles tâches ; les délégués décident, lors de l'assemblée annuelle des 5 et 6 septembre à Montreux, de créer un nouveau secrétariat central à compter du 1^{er} janvier 1966. La décision en est confiée au couple Walter et Elisabeth Schneider-Blaser de Kilchberg. Les délégués décident aussi la modification des statuts à cause de l'œuvre « Entraide pour l'Habitat des Libanais Arméniens Nécessiteux » (EHLAN) de Beyrouth. Grâce à quoi on put donner à l'œuvre de la B.S.A. un statut libanais.

Au mois d'août 1966 : voyage du pasteur H. Spycher et de M. W. Schneider en Grèce et à Istanbul. Lors de l'assemblée annuelle des 4 et 5 septembre à Linthal, les délégués décident l'impression des rapports annuels de la B.S.A.

1967 : 15 avril : le comité directeur décide la création d'un service social pour le personnel, l'agrandissement du home pour handicapés ; présentation par M. Peter Braunschweig de plans avec un devis d'environ 200 000 FS.

1^{er} mai : À l'instigation de Karl Meyer, le comité directeur décide de rassembler des documents en vue de la rédaction d'un ouvrage sur la naissance et les activités de notre œuvre de secours en faveur des Arméniens.

Theodor Wieser et Karl Meyer se déclarent prêts à se charger de cette tâche.

Le 1^{er} juin : fusion du « R.A.M. » (Rédaction et Administration du périodique *Mitteilungen über Armenien*) avec la B.S.A.

Les 3 et 4 septembre : assemblée annuelle à Herisau. Jubilé : le président Karl Schenkel, le greffier Ernst Aeschbacher et le conseiller juridique Dr Marcus Löw sont membres du comité directeur depuis 30 ans !

1968 : Les 8 et 9 septembre : assemblée annuelle à Trimbach : le pasteur Karl Schenkel se retire de son poste après 31 ans de présidence ; il est nommé président honoraire. Le pasteur Schenkel a marqué la B.S.A. de son empreinte en s'efforçant durant toutes ces années de maintenir l'œuvre ancrée sur l'église évangélique. Il estimait qu'en Europe la chrétienté avait baissé les bras ; c'est pourquoi, il ne se lassait pas de faire appel à l'église pour venir au secours des Arméniens.

Comme nouveau président fut élu le vice-président, le pasteur Alfred Kupferschmid-Hopf. Le nouveau comité de Soleure est accueilli au sein de la B.S.A. comme le 14^e comité cantonal (Photos 74 et 80).

1969 : les 7 et 8 septembre : assemblée générale annuelle à Zurich. Notre rapporteur Fritz Lüber-Egli, âgé de 76 ans, se retire le 30 septembre après 20 ans de service. Bilan de ses activités de 1949 à 1969 : 1265 rap-

ports, 421 sermons, 262 enseignements aux enfants, 20 405 adresses de nouveaux Amis des Arméniens, 175 701 FS de collectes et 52 273 FS de dons individuels.

Le 14 septembre : Inauguration de la première Église Apostolique Arménienne à Genève-Troinex, près de Carouge.

1970 : Les 28 et 29 juin : assemblée annuelle à Leuenberg sur Hölstein (BL). De nouveau se pose la question de savoir si l'existence de la B.S.A. se justifie toujours.

1971 : Les 20 et 21 juin : assemblée annuelle à Rapperswil (SG). Annonce du plus gros legs fait à l'œuvre de secours aux arméniens depuis sa création : 46 000 dollars (148 000 FS), héritage de Peter Tozlian des U.S.A.

Le 27 novembre : sur la place de l'église de Walzenhausen (AR), inauguration d'une plaque commémorative pour le centenaire de la naissance de J. Künzler. La plaque de bronze porte l'inscription suivante : « Jakob Künzler, citoyen de Walzenhausen, né le 8 mars 1871 à Hundwil, décédé le 15 janvier 1949 à Ghazir (Liban), charpentier, diacre, Docteur en médecine honoris causa. Sa ville remercie de tout cœur, à l'occasion du centenaire de sa naissance, le sauveur et père des Arméniens. »

7. Nos collaborateurs recueillis auprès du Père.

Les années d'après-guerre laissèrent des vides dans les rangs de nos membres du comité directeur et de nos collaborateurs :

Conrad Scherrer-Brunner, administrateur à Schaffhouse, décédé le 29 février 1949 lors d'une tournée de conférences à Beinwill-le-Lac à l'âge de 74 ans. Diacre et ami de Jakob Künzler. Rapporteur de la B.S.A. de 1941 à 1949.

Le révérend Karl Buxtorf-Müller de Bâle. Président de la B.S.A. de 1930 à 1937. Décédé le 19 décembre 1953 à Bâle à l'âge de 71 ans.

Le docteur en philosophie Emmanuel Riggerbach-Frenn, de Bâle. Enseignant, rédacteur des *Mitteilungen über Armenien* et directeur administratif pendant 38 ans. L'âme de notre secours aux Arméniens. Décédé le 2 août 1954 à Bâle dans sa 81^e année (Photos 75 et 83).

Madame Alice Wieser-Humbert-Droz. Première épouse de Theodor Wieser. A travaillé au Liban et en Grèce. Décédée le 24 mars 1963 à la maison de retraite de Richterswil dans sa 72^e année (Photo 32).

Mlle Julie Riedinger, directrice de home. Décédée le 8 septembre 1963 à Zurich dans sa 69^e année. Travail en Turquie (Sivas et Samsun), plus tard membre du comité directeur (Photo 72).

Alfred Keller-Mattmüller, décédé le 24 septembre 1965 à Beyrouth dans sa 41^e année dans un accident de la route. Il était directeur du projet de construction de la cité « EHLAN » (Photo 62)

Mme Elisabeth Künzler-Bender, décédée le 17 janvier 1968 à Shemlan au Liban, dans sa 94^e année. Travail en Turquie (Ourfa) et au Liban (Beyrouth) (Photos 29 et 32).

Madame Gertrud Vischer-Oeri, décédée le 16 novembre 1968 à Bâle dans sa 88^e année. Épouse du docteur A. Vischer-Oeri. Travail en Turquie (hôpital missionnaire d'Ourfa), plus tard membre du comité directeur (Photo 72).

Heinrich Hopf-Wahlen, architecte, décédé le 26 octobre 1969 à Berne dans sa 83^e année. Activité en Turquie (construction de l'orphelinat de Sivas). Longtemps trésorier du comité de Berne (Photo 84).

Hans Bänziger, décédé le 5 mars 1972 à Hemberg (St Gall), dans sa 69^e année. Activité au Liban et en Grèce.

Gottlob Wieser-Staehelin, docteur en théologie honoris causa, pasteur. Décédé le 15 janvier 1973 à Riehen (BS) dans sa 85^e année. Longtemps rédacteur du « journal de l'Église Réformée suisse », frère de Theodor Wieser. Président du comité bâlois des Amis des Arméniens.

Theodor Wieser-Hauri, décédé le 15 octobre 1973 à Seon (AG) dans sa 81^e année. Activités en Turquie, au Liban et en Grèce (Photos 32, 57 et 87).

Au Liban : 1964-1973

1. L'intégration de l'œuvre.

La situation politique précaire au Proche-Orient, ainsi que la tendance à la dépossession et à la nationalisation des biens étrangers dans quelques pays arabes, inquiétèrent de plus en plus les collaborateurs. La mission américaine au Liban avait été la première à remettre, dès les années 50, l'ensemble de ses biens, avec les églises et les écoles, à l'église évangélique arabe. Les missionnaires qui restaient encore au Liban poursuivaient leur activité sous la nouvelle direction de l'église en tant que collaborateurs fraternels.

Cette manière d'agir indiquait à nos collaborateurs quelle était l'orientation qu'il fallait suivre.

Depuis 1947, ils s'étaient sans cesse efforcés, avec un succès grandissant, de mettre les Arméniens davantage au contact de l'œuvre. Le but était de remettre l'ensemble de l'œuvre du Liban entre les mains de l'église arménienne.

La première pensée n'était-elle pas de passer l'œuvre à l'église évangélique arménienne ? En 1962, les premiers contacts furent pris avec le pasteur H. Aharonian, président de l'Union des Églises Évangéliques Arméniennes de Beyrouth.

Lors de l'assemblée générale annuelle du 27 août 1962 à Chur, les délégués se déclarèrent d'accord pour le projet d'intégration de l'œuvre au Liban. L'assemblée annuelle du 2 septembre 1963 confirma la décision du 27 août 1962 et donna pouvoir au comité directeur, en vertu du projet n° 5 qui a été présenté, de procéder à l'intégration de l'œuvre de Beyrouth à l'Union des Églises Évangéliques Arméniennes du Proche-Orient.

En exécution de ces décisions fut signé le 15 octobre 1963, à l'hôtel

« Bristol » de Beyrouth, le contrat d'intégration. Les représentants de la B.S.A. étaient les pasteurs K. Schenkel, président, et A. Kupferschmid, vice-président ; ceux de l'Union des Églises Évangéliques Arméniennes étaient les pasteurs Hovhannès Aharonian, président, et Soghomon Nuyujukian, secrétaire général.

L'accord entra en vigueur le 1^{er} janvier 1964. L'œuvre intégrée reçut le nom de « Zentren für behinderte Armenier im Libanon » (centre pour handicapés arméniens au Liban) avec les branches suivantes :

- a. Centre pour handicapés (aveugles et sourds) ;
- b. Maison de retraite ;
- c. Œuvre sociale (enfants d'âge scolaire, les « Hope-Kinder », aide aux pauvres et à la construction).

Cet accord signifiait un tournant dans l'histoire de l'aide suisse aux Arméniens et introduisait une nouvelle forme de coopération dans l'esprit de la conférence de New-Dehli (novembre 1961).

Dans les mois qui suivirent fut constitué à Beyrouth le bureau directeur mixte, composé de trois représentants de l'Union des Églises, de deux représentants de la B.S.A. et de deux membres suppléants.

Après de longs travaux préparatoires, administratifs et juridiques, le titre de propriété de la B.S.A. fut transféré au nom de l'Union des Églises, le 1^{er} juin 1965.

Peter Braunschweig, qui avait mené à bien toutes ces négociations souvent difficiles et absorbantes avec beaucoup d'adresse, écrivait dans sa « Rétrospective sur la période d'octobre 1963 à décembre 1968 » ce qui suit :

« À l'automne 1965, les arrangements passés avec l'Union des Églises Évangéliques Arméniennes parvinrent, par une indiscrétion, à la connaissance du Catholicos de l'Église Apostolique Arménienne à Antélias. Il convoqua immédiatement le représentant de la B.S.A. et réagit avec violence, s'étonnant de ce que la B.S.A. avait déjà fait ses arrangements en faveur du peuple arménien. Lors d'un changement aussi radical que celui qui était prévu, dit-il, il allait de soi que le représentant du peuple arménien fût consulté. Quant à l'église évangélique arménienne, elle ne représente qu'une petite minorité. Il proposa que les biens soient partagés équitablement entre l'Union des Églises Évangéliques Arméniennes et le Catholicat de l'Église Apostolique. L'Union des Églises Évangéliques n'accepta pas cette proposition. Mais elle était prête à renoncer officiellement par acte notarié au droit de décision sur les biens octroyés¹⁹³.

« On put finalement parvenir à un accord qui fut signé le 24 juin 1968 à Antélias.

« Des statuts furent élaborés et une commission paritaire de 9 membres fut nommée. Le 29 juillet 1968 eut lieu la séance constitutive de la nouvelle commission. Ce n'est qu'à partir de cet événement que l'œuvre devint une affaire portée à la connaissance du public. Le contrat ratifié le 24 juin 1968 n'abrogea pas celui du 15 octobre 1963 : il en fut au contraire l'interprétation et l'extension. »

2. Le home pour handicapés.

Le recul de la cécité, constaté depuis des années parmi les Arméniens, se fit particulièrement sentir dans notre maison par le manque de nouveaux élèves aveugles. C'est pourquoi on avait donné à d'autres enfants de familles nécessiteuses la possibilité d'être scolarisés. C'est ainsi qu'au printemps 1964 fut créée, d'abord à titre d'essai, puis à l'automne à titre définitif, une classe de malentendants, en complément de l'école de sourds-muets, grâce à un don de la « Fondation Gulbenkian » pour cet enseignement spécialisé. Un laboratoire audio-oral put être installé permettant ainsi un enseignement de qualité.

Grâce à l'aide de la « Fondation Gulbenkian » on put créer aussi une classe pour 10 élèves déficients. Les enfants étaient soumis au régime de demi-pension et y recevaient un enseignement adapté à leurs capacités. Celui-ci ne consistait pas seulement en l'acquisition de connaissances scolaires, mais aussi en des jeux, des travaux manuels, de la prise en commun du repas de midi et de cours d'hygiène. La nécessité de créer un internat se fit bientôt sentir. La « Fondation Gulbenkian » et l'association « Pain pour le monde » furent prêtes à financer le projet de construction et d'équipement d'un bâtiment spécial pour le secteur des enfants déficients. Toujours plus de handicapés physiques demandaient à travailler aussi dans nos ateliers. C'est ainsi que mûrit le projet d'ajouter aux ateliers des aveugles un département de cartonnage et de reliure. Les fonds nécessaires à l'acquisition des machines correspondantes furent également fournis par la « Fondation Gulbenkian ».

L'année 1965-66 fut celle de la consolidation des choses existantes et la préparation aux nouvelles tâches. À la fin de l'année, l'école comptait 31 élèves : 1 aveugle, 10 sourds-muets, 8 malentendants et 12 élèves déficients demi-pensionnaires. Pour venir à bout de ce surcroît de travail, le bureau de la B.S.A. envoya deux nouveaux collaborateurs à Beyrouth : fin mars 1966, Rūdi Rettenmund avec sa famille pour surveiller les ateliers, et fin mai, Mlle Frieda Schmutz, comme intendante de la maison.

Le bilan annuel de 1966 s'était soldé par un déficit considérable de 29 603,20 livres libanaises, c'est-à-dire environ 4 140 FS. Il fallut trouver d'autres sources de financement. C'est pourquoi, Peter Braunschweig se rendit au printemps 1967 aux États-Unis d'Amérique où, durant un mois, il visita au nom de l'Union des Églises Évangéliques Arméniennes beaucoup de villes où vivaient d'importantes communautés arméniennes. Il parla dans 25 églises et put prendre contact avec plus de 30 pasteurs. Que ce fût lors de contacts individuels ou de nombreuses rencontres avec des églises arméniennes, des organisations et associations, il chercha à faire connaître l'œuvre et à gagner de nouveaux amis et bienfaiteurs. Il recueillit 10 000 dollars pour combler le déficit du centre et 20 000 dollars pour la réalisation du projet de construction de l'internat pour enfants déficients. Avec la somme de 93 000 DM déjà reçue, don du bureau de développement évangélique allemand « Pain pour le monde » et d'autres dons, on put commencer en avril 1967 la construction d'un 2^e étage à chacun des bâtiments existants. Pour cela, il fallut démolir et modifier en partie les étages des pavillons 1, 6 et 7 qui avaient été construits il y avait à peine cinq ans ! Ces transformations agrandirent de 1 100 m² la superficie habitable du centre. Les travaux avancèrent rapidement et furent achevés en décembre 1967 grâce surtout à l'intervention de Werner Hupfer qui en prit la direction et à l'assistance technique d'un jeune chef de chantier suisse (Photo 47).

Le 15 janvier 1968, on put emménager dans les nouveaux locaux, et le 18 avril, le département pour « enfants déficients » put être inauguré solennellement en présence de notre vice-président, le pasteur A. Kupferschmid, et du secrétaire général, Walter Schneider. Du côté arménien assistaient les représentants officiels des deux communautés : le président des Églises Évangéliques Arméniennes, le pasteur H. Aharonian, ainsi que l'archevêque D. Ourfalian, les évêques K. Sarkissian et M. Terzian. La cérémonie marqua un tournant important dans la collaboration œcuménique.

L'enseignement aux enfants déficients fut dispensé en janvier à 3 divisions, puis, à partir de l'automne, à 4 divisions. Toutes ces divisions regroupaient 40 enfants. L'enseignement aux sourds-muets et malentendants était dispensé dans 4 divisions. L'école des aveugles ne comptait plus que 2 élèves (Photo 48).

À la fin de l'année 1968, le couple Peter et Heidi Braunschweig quitta son poste de direction qu'il confia à Felix et Hanna Ziegler-Schoen. Ceux-ci étaient arrivés avec leurs enfants à Beyrouth le 12 novembre. Le nouveau directeur n'eut que 5 mois pour se familiariser à l'œuvre avant le départ du couple Braunschweig de Beyrouth le 31 mars 1969. Le directeur sortant

avait laissé au nouveau un lourd héritage : un déficit atteignant 16 000 FS (114 574 livres libanaises). Il provenait en partie des déficits industriels et surtout des frais énormes occasionnés par les nouvelles classes d'élèves déficients.

Alors qu'en 1967, les salaires des enseignants et autres personnels du centre s'élevaient encore à 84 297 livres libanaises, ceux-ci furent portés en 1968 à 111 913 et en 1969 jusqu'à 143 817 livres libanaises ! Il était évident que ces nouvelles classes représentaient une charge financière trop lourde pour les capacités du centre. Les revenus de ce dernier ne pouvaient évidemment pas couvrir les dépenses sans cesse croissantes, bien que la B.S.A. eût considérablement augmenté sa contribution financière et que l'afflux des dons se fût accru dans les mêmes proportions (1968 : 333 146 FS contre 126 897 FS en 1963, d'où une augmentation de 206 249 FS).

Le nouveau directeur F. Ziegler dut reconnaître que l'équilibre annuel des comptes ne pouvait être rétabli que par une réduction draconienne des dépenses. Cela ne fut possible que par la fermeture d'une classe d'enfants déficients au cours de l'été 1970, de deux autres classes, et de tout l'internat pour cette catégorie d'enfants en 1971. La poursuite de l'enseignement pour jeunes handicapés mentaux s'avéra aussi impossible, faute d'enseignants spécialisés. C'étaient des étudiants de la classe sociale du « Haïgazian College » qui, après avoir reçu un enseignement spécialisé, faisaient un stage dans notre centre ; mais ils ne savaient pas s'y prendre avec ces enfants déficients, comme le rapporta Ruedi Rettenmund lors de l'assemblée générale annuelle.

Ainsi, l'introduction de ce secteur d'activité dans notre centre se révéla une entreprise irréaliste, telle une maison bâtie sur le sable, comme l'avait dit lui-même l'initiateur, Peter Braunschweig, dès 1967 : « Tout cet aménagement du centre serait bâti sur du sable si en même temps ne se créaient pas à Beyrouth des structures de formation d'enseignants pour ce secteur très particulier ».

À l'automne 1971, on n'accueillit plus que des enfants aux facultés intellectuelles à peu près normales, mais ayant quelques difficultés scolaires, essentiellement des élèves qui avaient déjà suivi une ou deux années du cycle primaire. L'enseignement était dispensé à environ 30 enfants dans trois classes spécialisées.

En 1971, l'école se composait au total de 8 classes avec 41 élèves : 1 classe de 2 élèves aveugles, 4 classes avec 24 sourds-muets et malentendants, ainsi que 3 classes spécialisées avec 15 élèves.

Les efforts du nouveau directeur furent couronnés de succès : en 1970

et 1971, il put équilibrer ses comptes et même avoir en 1970 un excédent de 3 549 livres libanaises et en 1971 de 442 livres libanaises (Photo 43).

Les ateliers, qui permettaient à une grande partie de nos aveugles de gagner leur vie, finirent par ne plus pouvoir s'autofinancer et furent dépendants du centre. Le secteur des brosses (le plus grand atelier) souffrit particulièrement de la dure concurrence des autres fabricants de brosses et des produits d'importation bon marché. Tandis que la branche d'activité la plus importante perdait ainsi de plus en plus de son importance, une autre production montait sans cesse : celle des chaises. Tous les jeunes ouvriers affectés à la fabrication des brosses furent recyclés dans la production de chaises. Par contre, le rayon cartonnage connut un échec total. Les machines étaient trop compliquées pour les handicapés et restèrent inutilisées. C'est pourquoi en 1971, le contremaître, Ruedi Rettenmund, se proposa de les vendre.

L'hospice de vieillards et le centre de soins aux aveugles comme future tâche :

Alors qu'on avait sacrifié beaucoup de temps, d'énergie et d'argent pour un projet qui, dans le cadre de notre œuvre, était irréalisable, Peter Braunschweig avait négligé une œuvre qui était sous nos yeux et à laquelle nous étions constamment confrontés. C'était la situation des aveugles. Qu'allaient devenir nos aveugles fragiles du troisième âge ?

Dès 1962, l'auteur, son épouse et Mlle Witzemann avaient notifié la nécessité de créer un centre de soins pour personnes âgées. Les transformations et aménagements opérés durant les 6 années de 1957 à 1962 l'avaient été en partie en vue de cette future tâche (construction de passerelles au 1^{er} étage reliant tous les bâtiments les uns aux autres). Cette idée de Peter Braunschweig fut hélas rejetée.

Cependant, nos protégés vieillissaient et étaient de plus en plus fragiles et nous devions ne pas perdre de vue cette tâche. Heureusement que le nouveau directeur s'en était vite rendu compte. Dès le mois de mai 1971, il écrivit dans le compte rendu d'une séance de travail des collaborateurs : « D'ici cet été, nous projetons d'aménager une nouvelle salle spécialisée pour les aveugles malades. Nos aveugles vieillissent et leur état nécessite la présence d'une infirmière jour et nuit... Il nous faut de l'espace, pour le service de santé, clinique, cabinet dentaire, chambres pour malades et une chambre pour infirmière. Il y aurait donc par la suite probablement aussi un bloc de soins. Pour l'avenir, il faut réfléchir pour savoir si un tel bloc de soins ne doit pas se trouver avec le centre pour personnes âgées. »

3. Le centre pour personnes âgées et l'aide sociale.

À la mort de Jakob Künzler en janvier 1949, ces deux secteurs d'activité furent assurés par Mlle Witzemann. Le centre actuel pour personnes âgées avait été construit dans les années 30 pour y héberger des veuves et, chacun des petits pavillons, avait reçu le nom du donateur. Outre des femmes âgées, on accueille toujours de pauvres veuves avec leurs enfants et la présence de cette jeunesse apporte l'animation et souvent aussi la joie dans la vie quotidienne du centre. On soigne de plus en plus de vieillards fragiles ou malades. En 1964, il apparut urgent de prendre une infirmière et d'aménager un bloc de soins dans le pavillon « Klosters », d'abord avec 6 lits, plus tard avec 12, avec salle à manger et salle de bain. C'est ainsi qu'en 1963, on procéda à la construction d'une nouvelle buanderie avec des lave-linge électriques, en 1968 de 6 cuisines communautaires, en 1970 d'une nouvelle cuisine avec cuisinières à gaz ainsi que d'un 1^{er} étage sur les pavillons bâtis de plain-pied.

Au centre pour personnes âgées est étroitement liée l'œuvre d'aide sociale dont le siège central est le bureau même du centre. C'est le lieu de rencontres mensuelles des protégés des parrainages, des « Hope-Kinder » et des écoliers accompagnés de leur mère. Ce contact régulier conduit à un véritable esprit de famille. Les dons en espèces ou en nature, tels le sucre, le riz et le lait en poudre, qui sont distribués chaque mois, sont vraiment les bienvenus. Les bourses scolaires sont hautement appréciées car les enfants arméniens aiment l'école et chacun considère comme une sanction le fait d'en être exclu. Pour ce qui est des études, les écoliers arméniens ont beaucoup plus de peine que les écoliers suisses car, en plus de leur propre langue, ils doivent apprendre la difficile langue arabe et peu après l'anglais. Toutes ces langues ont des alphabets et des caractères différents que les enfants doivent connaître parfaitement.

En plus des bourses, les parents sont souvent aidés financièrement pour l'achat des manuels scolaires.

C'est une joie toute particulière pour de nombreux élèves de recevoir à Noël des cadeaux de leurs parrains suisses.

Outre les vieillards du centre, environ une trentaine de personnes âgées d'autres quartiers sont aidées. Grâce aux parrainages, elles perçoivent une aide financière à vie. Ceux qui peuvent encore marcher viennent chaque mois au centre pour y recevoir une pension et aussi des produits alimentaires. Les visites à domicile ne se font alors que pour les malades et les infirmes qui ne peuvent se déplacer. Une autre aide est apportée aux familles nécessiteuses qui veulent quitter les baraques de tôle et construire

leur propre maison. Des dons particuliers ont permis de construire en 18 ans 36 petits logements. Les sommes avancées ont été en partie remboursées et servent alors à construire de nouveaux logements. Pour tous les habitants, ils sont la base d'une existence modeste et représentent une aide durable.

À côté de cela, il y a, au centre, une permanence accueillant tous ceux qui ont besoin d'aide. En les conseillant ou les acheminant vers d'autres œuvres de secours et en les aidant même matériellement, on essaie de porter assistance aux familles se trouvant dans la détresse. Les causes de la grande misère sont l'insuffisance des revenus, le coût trop élevé de la vie et le chômage. Il suffit d'un imprévu, d'une maladie ou d'un accident pour que les familles soient durement éprouvées. Une incapacité permanente de travail due à la maladie, la perte de celui qui nourrit la famille ou aussi, ne serait-ce que la perte des bourses de scolarité pour quelques enfants en même temps, placent la famille devant de gros problèmes souvent insolubles. « Notre aide sociale n'est qu'une goutte d'eau dans l'océan. Heureusement qu'il y a quelques œuvres charitables arméniennes assez importantes qui se chargent des cas particulièrement difficiles. Avec cela, les aides de longue durée et les parrainages deviennent de plus en plus importants » peut-on lire dans le rapport annuel de 1970-71.

La nouvelle collaboratrice du centre pour personnes âgées et de l'œuvre sociale, Mlle Elisabeth Meier, arriva en décembre 1967 à Beyrouth et travailla pendant une année ; elle libérait ainsi Mlle Hilde Witzemann qui put se retirer après 40 années de service et rentrer en Suisse le 8 mai 1969 afin d'y jouir de sa retraite.

4. Le projet de construction « EHLAN » au profit de 125 familles.

Dans les banlieues de Beyrouth vivaient encore de nombreuses familles arméniennes dans de misérables cabanes construites en matériau très léger : briques, bois et tôles. Déjà Jakob Künzler et après lui les autres collaborateurs de Beyrouth s'efforcèrent, dans la mesure du possible, d'aider les familles nombreuses et surtout les veuves à s'installer dans des logements salubres.

En 1952, des États-Unis, arriva à Beyrouth un riche protestant arménien, M. Stephan Philibossian, qui avait l'idée de construire à l'extérieur de la ville une cité arménienne pour les plus démunis de ces compatriotes qui vivaient encore dans de misérables campements. Hélas, le projet échoua à

cause du manque de compréhension du gouvernement libanais et du prix trop élevé des terrains demandé par les propriétaires arabes.

En 1962, trois fondations arméniennes, « Gulbenkian », « Karagheusian » et « Philibossian », s'adressèrent à l'ONU et celle-ci se tourna vers la B.S.A. lui demandant de coopérer à la construction de 100 logements. Après de longues hésitations et de profondes réflexions, la B.S.A. décida de participer au projet.

Le Haut Commissariat aux Réfugiés de l'ONU fut curateur du projet et l'ONU pria la B.S.A. de se charger de la réalisation¹⁹⁴.

Cette cité devait comprendre : des logements, des ateliers, des boutiques, une clinique, des jardins d'enfants, une cantine scolaire, des aires de loisirs, une bibliothèque, des aires de jeu, ainsi qu'un logement et un bureau pour le directeur et la travailleuse sociale. Le paiement du loyer leur permettait de devenir propriétaire de leur logement au bout de 20 ans. Le montant fut établi de telle façon que les occupants ne paient en réalité que la moitié de la valeur réelle de la construction (Photos 61 à 65).

Cette nouvelle cité nécessita la création d'une branche libanaise de la B.S.A. La nouvelle association fut fondée en octobre 1964 à Beyrouth sous le sigle « EHLAN »¹⁹⁵.

Le 1^{er} juin 1965, elle fut officiellement reconnue par le gouvernement libanais par un décret du Ministère de l'Intérieur.

Pour mener à bien ce projet, la B.S.A. avait besoin d'un nouveau collaborateur et le trouva en la personne d'Alfred Keller-Mattmüller, le directeur dynamique du centre de la Croix-Bleue de Lihn près de Filzbach (canton de Glaris). Vers la fin du mois d'avril 1965, il arriva à Beyrouth avec son épouse et ses six enfants. Alors Peter Braunschweig lui remit le projet dont il avait déjà exécuté de nombreux travaux préparatoires.

À la fin de l'été, il procéda à l'achat d'un terrain de 18 000 m² situé dans une zone de verdure à Bouchrié, à quelques kilomètres à l'est de Bourj-Hammoud, au prix de 22 livres libanaises le m² (environ 30 FS). Ce fut ainsi le préalable à la prochaine construction. Mais rien ne se réalisa : car comme la foudre éclate dans un ciel serein, ainsi la terrible nouvelle nous parvint. En septembre, Fredi Keller avait été tué dans un accident de voiture ! « Le 24 septembre 1965 au soir, écrivit Peter Braunschweig, il avait quitté son bureau à 10 heures pour rentrer chez lui. Sur la route de Sin-El-Fil où la circulation était intense, il fut heurté de plein fouet par une voiture arrivant en sens inverse et qui, dépassant sa propre colonne de voitures, roulait sur la voie de gauche. Il avait succombé à ses blessures au cours de son transfert à l'hôpital. Son épouse s'en tira, car ses blessures n'étaient pas aussi graves (Photo 62).

« Nous ne pouvons humainement pas répondre à la question de savoir pourquoi le travail de Fredi Keller fut si brutalement interrompu. Mais nous avons cette assurance que Dieu détient la réponse et nous le prions de consoler, fortifier et redonner de l'espoir aux siens et à tous ceux qui ont été bouleversés par sa mort »¹⁹⁶. Non seulement sa grande famille souffrit de cette perte irremplaçable, mais aussi le projet qui, pour tant de gens, signifiait de grands espoirs et qui semblait être remis en question après un départ aussi prometteur.

Pourtant, on annonça un successeur, Werner Hupfer, qui arriva avec sa femme au Liban au printemps 1966. En plus des 125 logements était prévu, dès le début, un centre social avec de petits ateliers et des magasins (Photo-63).

Toute une série de difficultés administratives, juridiques, structurelles, financières, techniques et humaines, différèrent le début des travaux jusqu'au 23 juillet 1968. Puis ceux-ci avancèrent rapidement grâce à la présence du chef de chantier Hansruedi Meier de Zurich. L'organisation allemande d'aide au développement technique « Services outre-mer » avait financé sa collaboration. Après l'achèvement des 56 premiers logements, au cours de l'été 1970 furent construits dans une deuxième tranche de travaux, le centre social ainsi que 26 logements et les ateliers (1971-72). Grâce à la généreuse caution de la « Kirchlichen Entwicklungshilfe in Deutschland » (aide au développement des églises allemandes) fut assuré aussi le financement de la troisième et dernière tranche.

En utilisant au mieux les possibilités du terrain, il fut possible de construire non seulement les 100 logements initialement prévus, mais 125. Avant la fin des travaux, on mena de grandes enquêtes auprès de 500 familles candidates au logement pour en choisir 56 qui étaient les plus nécessiteuses. Ces enquêtes très longues et pénibles furent menées en collaboration avec Werner Hupfer, Mlle Dora Petrissi (du service aux réfugiés de l'ONU), et Mlle Boudjikianian. Depuis juin 1970, Mlle Frieda Schmutz (du centre pour aveugles) est d'une grande aide pour ces travaux et pour l'emménagement des familles.

Le départ de telles familles des quartiers misérables pour ces nouvelles constructions entraîna, et entraîne toujours naturellement, de nombreux problèmes humains. Pour la plupart d'entre elles, il fut difficile de quitter leur environnement familial pour aussi mauvais qu'il fût.

Il y avait des amis, des connaissances qu'ils rencontraient quotidiennement et à qui ils pouvaient ouvrir leur cœur car ceux-ci connaissaient les mêmes difficultés que tous les autres habitants des baraquements. Dans les nouveaux bâtiments, où tout est propre et en ordre, ils ne se sentent pas à

leur aise et plus d'un a du mal à entrer en contact avec ses voisins. Pour les parents comme pour les enfants, la question de l'école constitue un gros problème. Comme il n'y a pas d'école dans le lotissement, les enfants doivent aller à l'école à Bourj-Hammoud et parfois aussi s'inscrire dans les écoles arabes. Les ateliers posent un autre problème important. Les petits artisans vont-ils pouvoir compter sur une clientèle suffisamment fortunée pour pouvoir gagner leur pain ici à l'écart de la ville ?

Les directeurs ont confiance en l'avenir et pensent que ces familles s'habitueront bien aux nouvelles conditions de vie et avec le temps se sentiront à l'aise dans leur nouvel environnement.

Les nombreux enfants de la cité constituent une raison d'espoir. C'est avec joie qu'ils ont pris possession du nouvel espace vital et se sentent heureux de passer leurs jeunes années dans cet environnement dégagé et libre.

POSTFACE

En Suisse, l'aide en faveur des Arméniens est née d'une protestation de notre peuple contre l'injustice.

Ce fut une réaction de notre conscience contre des actes d'une cruauté inouïe uniques dans toute l'histoire sanglante de l'Orient et non un appel à une collecte, l'expression de l'amour chrétien, de compassion humaine envers un peuple frère tombé aux mains de brigands.

Il y a bientôt 80 ans maintenant qu'a commencé l'aide en faveur des Arméniens ! Et elle ne cesse pas : elle se poursuit au Liban, en Grèce, à Chypre, en Turquie, en Iran et en France sous forme de service auprès des aveugles et des sourds, des handicapés moteurs et mentaux, des enfants, des vieillards, des malades et personnes seules.

« Combien de temps encore voulez-vous aider les Arméniens ? » demanda un jour de l'été 1967 le conseiller fédéral, le professeur Friedrich Traugott Wahlen, à notre collaborateur Gilbert Philippin. Et d'autres personnes auront certainement posé la question avec raison : « Combien de temps encore ? ». Et nous répondrons : « Aussi longtemps qu'il y aura des Arméniens ayant à supporter, plus ou moins directement, les conséquences de ces années d'horreur au cours desquelles, de par la volonté du gouvernement turc d'alors, toutes les populations arméniennes de Turquie devaient être anéanties ». Nous ne voulons donc pas oublier que c'est d'abord à cause de leur foi chrétienne, et par conséquent de leur manière de vivre qui en découle, que les Arméniens ont été considérés en Turquie comme des corps étrangers, puis rejetés et haïs. En abjurant leur foi chrétienne et en acceptant l'Islam, les Arméniens auraient pu s'épargner les plus terribles souffrances et même, en tant que musulmans, ils auraient pu, étant donné leurs capacités et leurs dons dans de nombreux domaines, parvenir aux plus grands honneurs. Mais leur foi en Jésus-Christ était plus importante que la prospérité extérieure. Le pasteur Püsant Rubyan de Beyrouth déclara un jour dans son sermon : « Cela ne fait rien si nous, les Arméniens,

nous perdons nos maisons, nos champs, nos vignes et même notre or ; mais si nous perdons notre foi chrétienne, alors nous perdons tout et nous sommes perdus ! »

Les Arméniens nous ont apporté, et apportent aujourd'hui encore, la preuve de la force de la foi en Christ qui surmonte toute chose. N'est-il pas de notre devoir de leur manifester notre reconnaissance pour leur fidélité et n'est-ce pas un privilège si nous, amis des Arméniens, pouvons être à leur égard les instruments de la miséricorde de Dieu ?

L'apôtre Paul écrit :

« Ne nous lassons pas de faire le bien, car nous moissonnerons au temps convenable si nous ne nous relâchons pas. Ainsi donc, pendant que nous en avons l'occasion, pratiquons le bien envers tous, et surtout envers les frères en la foi »

Galates 6.9,10

BIBLIOGRAPHIE

I. Livres, Brochures, Magazines, Journaux

- Arpee Leon, *A History of Armenian Christianity*, (A.M.A.A., New York, 1946)
- Basmadjian K.J., *Histoire moderne des arméniens*, (J. Gamber, Paris, 1922)
- Bryce Vicomte, *Le traitement des arméniens dans l'Empire Ottoman (1915-1916)*,
(trad. fr., G. Kavanagh & Cie, Laval, 1916)
- Favre E., *Léopold Favre. Sa vie*, (1923)
- Fesch Paul, *Constantinople aux derniers jours d'Abdul Hamid*,
(M. Rivière, Paris, 1907)
- Gelzer Hch, *Die Anfänge der armenischen Kirche*, [discours donné], (1895)
- Künzler Jakob, *Garabed und Djürdji, Vater und Sohn*, (Templerverlag,
Potsdam, 1925)
- Künzler Jakob, *Dreißig Jahre Dienst am Orient*, (E. Birkhäuser & Cie, Bâle, 1933)
- Künzler Jakob, *Köbi, der Lückenbüßer, im Dienste des Lebens*, (J. Stauda,
Kassel, 1951)
- Kurkjian V.M., *A History of Armenia*, (Armenian General Benevolent Union,
New York, 1958)
- Lepsius Johannes, *Armenian und Europa*, (H. Jähnichen, Frankfurt sur Main, 1897)
- Lepsius Johannes, *Bericht über die Lage des armenischen Volkes in der Türkei*,
(Templeverlag, Potsdam, 1916)
- Lepsius Johannes, *Deutschland und Armenien*, (Templeverlag, Potsdam, 1919)

- Marquart J., *Die Entsehung und Wiederherstellung der armenischen Nation*, (Alb. Sayffaerth [Otto Fleck], Berlin, 1919)
- Meyer Karl, « *Luiss Chawari Metsch* », (Blindenheim, Bourj-Hammoud, 1953)
- Nansen Fridtjof, *Betrogenes Volk*, (F.A. Brockhaus, Leipzig, 1928)
- Rohrbach P., *Armenien*, (J. Engelhorns Nachf., Stuttgart, 1919)
- Schenkel Karl, *Die Armenier*, (1943)
- Sommer J.W. Ernst, *Das armenische Volk in Sage und Geschichte*, (Deutscher Hilfsbund, Frankfurt sur Main, 1917)
- Sommer J.W. Ernst, *Was ich im Morgenland sah und sann*, (Traktahaus GmbH, Bremen, 1926)
- Vischer-Oeri Gertrud, *Tagebuch aus Urfa 1919/1920*, (1967)
- Wieser Alice et Theodor, *Der Schicksalsweg des ältesten Christenvolkes*, imprimé séparé du n° 3 de *Wanderer von Land zu Land* (1962)
- Der christliche Orient, 1897-1923*
Der Orient, 1921-1927 (Dr Johannes Lepsius)
- Der Zionspilger, 1891-1918* (Der freie Zeuge)
Evangelisches Volksblatt « Brosamen », 1894-1908 (journal protestant)
- Journal Religieux des Églises Indépendantes de la Suisse Romande, 1894-1908*
Nachrichten von dem Hilfswerk in Armenien, 1898-1904
- Mitteilungen über Armenien, 1916-1973*
Basler Nachrichten, 1915-1920
- Journal de Genève, 1915-1920*
Neue Zürcher Zeitung, 1916-1917

2. Récits, Comptes rendus, Chroniques et Lettres

- Berichte des Zentralkomitees, 1896-1916* (en manque quelques-uns)
Jahresberichte, 1896-1973 (en manque quelques-uns)
- Protokolle des Zürcher Komitees, 1896-1947*
Protokolle des Berner Komitees, 1915-1927
- Chronik des Blindenheims, 1926-1963*
Chronik der Beirutarbeit, 1930-1949

Lettres :

Dr. méd. Hermann Christ, à ses parents à Bâle, 1898-1900

Dr. méd. Hermann Christ, à M. Th. Sarasin-Bischoff à Bâle, 1899

Karen Jeppe, Ourfa et Alep, à M. le docteur méd. A. Vischer, Basel, 1915-1930

Karen Jeppe, Alep, à Mme. le docteur G. Vischer, Basel, 1930-1934

Jakob Künzler, Ourfa, à M. le docteur méd. A. Vischer, Basel, 1908-1921

Jakob Künzler, Ghazir/Beyrouth, à M. le docteur méd. A. Vischer, Basel,
1923-1930

Dr. Johannes Lepsius au Dr. méd. A. Vischer, Basel, 1908-1921

Dr. méd. A. Vischer, Ourfa et Bâle, ses lettres de 1905 à 1930

Wieser Theodor, lettres de prière et rapports de 1963 à 1971

PETIT LEXIQUE

Abréviations	Expressions de langues étrangères	Mots étrangers	Titres
A.B.C.F.M.	American Board of Commissioners for Foreign Missions, plus communément : American Board (commission américaine pour les missions à l'étranger)		
A.C.O.	Action Chrétienne en Orient		
A.M.A.A.	Armenian Missionary Association of America (association missionnaire arménienne d'Amérique)		
B.A.	Bundesanwaltschaft		
B.H.	Bible House (maison de la Bible)		
B.S.A.	Bund schweizerischer Armenierfreunde (fédération des amis suisses des arméniens)		
CAHL	Centers for Armenian Handicapped in Lebanon (centre pour arméniens handicapés du Liban)		
D.H.	Deutschen Hilfsbund (fédération d'aide allemande)		
D.H.A.	Deutsche Hilfsbund für Armenien (fédération allemande d'aide en faveur de l'Arménie)		
D.O.-M.	Deutsche Orient-Mission (mission allemande en Orient)		
EHLAN	Entraide pour l'Habitat des Libanais Arméniens Nécessiteux		
E.P.É.R.	Entraide Protestante suisse aux Églises et aux Réfugiés		
F.A.S.A.	Fédération des Amis Suisses des Arméniens		
J.P.D.	Eidg. Justiz- und Polizeidepartement (département fédéral de la justice et de la police)		
N.E.R.	Near East Relief (secours au Moyen-Orient)		
ONU	Organisation des Nations Unies		
R.A.M.	Redaction et Administration des <i>Mitteilungen über Armenien</i>		
S.B.A.L.	Schweizerhilfe für blinde Armenierwaisen auf dem Libanon (aide suisse en faveur des orphelins arméniens aveugles du Liban)		
S.D.N.	Société des Nations (= ONU)		
UNESCO	United Nations Educational, Scientific and Cultural Organisation (organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture)		
UNHCR	United Nations High Commissioner for Refugees (le haut commissariat aux réfugiés des Nations Unies)		
UNICEF	United Nations Infants and Children Emergency Fund		
UNREF	United Nations Relief Emergency Fund		
U.S.A.	United States of America		

a	: arabe	h	: hébreu	po	: polonais
arm	: arménien	i	: indien	r	: russe
ch	: chinois	it	: italien	e	: espagnol
fr	: français	l	: latin	t	: turc
gr	: grec	pe	: persan		

Achiret	a	tribu arabe ou kurde
Agha	t	grand propriétaire terrien
Aïran	t	yaourt à boire (dilué)
Al Ahram	a	les Pyramides (journal du Caire)
Allâh	a	nom donné à Dieu par les musulmans
Allâh akbar		Dieu est grand
(ou Allâhûh akbar)		
Allâh Kérim	a	Dieu est bon
Araba	t	voiture à cheval
Aratchnort	arm	Métropolitain (archevêque)
Autodidakt	gr	autodidacte
Badvéli	arm	prédicateur et pasteur
Baïrâm	pe-t	fête musulmane après le ramadân
Basar	pe	marché oriental
Basarlyk	t	marchandage
Bastonade	it	bastonnade
Bédél	t	caution prévue par la loi permettant l'exemption du service militaire
Bédouin	a	nomade du désert
Bég	t	« Monsieur » : titre dignitaire turc
Bey ou Bek	t	« Monsieur » : titre donné aux officiers et fonctionnaires
Bikbachir	t	lieutenant
Bimbachir	t	major
Bismillâh	a	« Au nom de Dieu »
Boukra	a	demain, le lendemain
Brasero	e	feu de charbon de bois
Califat	a	fonction et dignité d'un calife
Capitulations	l	traités qui donnaient le droit aux états européens de placer leurs concitoyens résidant en Turquie sous la juridiction de leurs propres représentations consulaires.
Catholicos	arm	chef de l'Église Grégorienne Arménienne
Cavalcade	it	cavalcade
Cheik	a	chef de tribu bédouine
(aussi Cheikh ou Scheik)		
Cheik-ül-Islam	a	le plus haut dignitaire et le plus érudit religieux chez les musulmans

Cehid	a	martyr tombé au combat dans la guerre sainte contre les infidèles
Cheriât	a	la sainte loi de l'Islam
Chiiit	a	membres de la secte musulmane qui ne reconnaissent que les successeurs d'Ali
Colloquium	l	colloque
Dachnagtsagan	arm	membres-fédérés du parti national arménien
Dchisyé (Kharadch)	t	impôt d'humiliation pour avoir le droit de garder la tête sur les épaules (c'est-à-dire de conserver la vie)
Derviche	pe	moine mendiant musulman
Deunmé	t	renégat (chrétien converti à l'Islam)
Devichirmé	t	tribut annuel sur les garçons (livraison annuelle d'un contingent de garçons)
Djebel	a	montagne
Djihâd	a	« guerre sainte » des musulmans contre les infidèles
Djinn	a	démons des croyances populaires arabes
Dogma	gr	dogme
Dragoman (Terdchumân)	a	interprète
Dsimmi (ou Simmi)	a	chrétiens subissant le joug musulman en Turquie
Effendi	t	Monsieur
Émir	a	titre princier
Fermân	t	ordonnance impériale
Fetwa	a	autorisation du mufti pour la guerre sainte
Fez, Fes	t	couvre-chef oriental de feutre rouge
Giaour	t	infidèle (mot méprisant désignant les non-musulmans)
Genocid	l	génocide
Gouffa (terme dialectal d'Irak)	l	embarcations rondes que l'on voit sur le Tigre et l'Euphrate (voir aussi le mot Kellek)
Hadchar	a	la « Pierre Noire » sacrée de la Kaaba à La Mecque
Hadchi	a	titre honorifique des pèlerins de La Mecque
Haddch	a	pèlerinage à La Mecque
Hakim	a	médecin
Hamidieh	t	troupes irrégulières de cavaliers du sultan
Hammal	a-t	portefaix (porteur)
Hammâm	a	bain turc

Haremlik	t	la partie d'une maison réservée aux femmes
Hatti-Humayoum	t	Édit de tolérance de 1856 (en Turquie)
Hedchra	a	départ de Mahomet de La Mecque pour Médine en septembre 622
Hodcha	t	enseignant religieux de l'Islam
Illuminator	l	l'Illuminateur
Imam	a	chef d'une mosquée, prier
Iman	a	la foi
in petto	it	en arrière plan
Intchallâh	a	à la grâce de Dieu
Iradé	a	ordonnance du sultan
Islam	a	don total à Dieu et à sa volonté. Nom donné à la religion fondée par Mahomet entre 610 et 632 à La Mecque et Médine
Issa	a	Jésus
Janissaire	t	troupe turque formée d'enfants chrétiens (de « Jeni tcheri » = nouvelle troupe)
Kaaba	a	lieux sacrés de l'Islam à La Mecque
Kachwe	a	café (et un café)
Kachwedchi	a	tenancier de café
Kadâs	t	partie d'un district turc (circonscription)
Kâfir	a	incroyant, non musulman
Kaftan	t-pe	long vêtement
Kaïmakan	t	gouverneur de département
Kalef (ou Khalef)	a	titre selon la loi du successeur de Mahomet, chef spirituel et temporel de l'Islam
Kan	pe	maison, caravansérail
Kandchi	t	propriétaire d'un kan
Karawane	pe	groupe de voyageurs orientaux
Karavanserai	pe	caravansérail
Kawass	a	garde d'honneur des consulats
Kaza	a	département-district
Kebab	t	brochettes de viande
Kef	a	repos-oisiveté
Kélim	pe	sorte de tapis de plusieurs couleurs noué à la main
Kellek	?	(voir Gouffa)
Khan		titre turc et mongol donné à un souverain et accolé à son nom
Kharadch	t	impôt sur la tête (voir Dchisyé)
Khedive	pe	souverain, titre que portait le vice-roi d'Égypte (de 1867 à 1914)
Khodcha	t	enseignant religieux de l'Islam

Kilim	t	tapis de sol noués à la main
Kiosk	t-pe	un kiosque
Kismet	a	la destinée
Komitadchi	a	corps francs
Konak	t	villa-palais
Korân	a	sainte écriture de l'Islam
(ou « Kur'ân »)		
Kourbân-Bairâm	t	fête de sacrifice de l'Islam (sacrifice d'Ismaël)
Machallâh	a	la volonté de Dieu
Madsoun	arm	yaourt
Mangal	t	sorte de barbecue oriental
Medchidi	t	pièces de monnaie turque (= 4,50 FS)
Mélik, Mélek	h	roi
Métallik	t	petite pièce de monnaie turque (environ 5 centimes suisses)
Métropolit	gr	archevêque
Millet	a	communauté religieuse ; en Turquie désigne une église chrétienne reconnue du sultan et la nation qu'elle représente
Mimbar	a	chaire d'une mosquée
Minaret	a	un minaret
Mochee	a-fr	mosquée
Mohammed	a	de son vrai son, Abdul Kasim ibn Abdullah
Mollah	a	religieux musulman
Monophisisme	gr	croyance qui ne reconnaît qu'une seule nature en Christ
Moufti	a	juge religieux de l'Islam
Mouhabedchis	t	ceux qui aiment : nom donné aux grégoriens convertis (grégoriens très religieux)
Mouhadchir	t	colons musulmans (installés dans les régions arméniennes dont les habitants avaient été massacrés)
Moukari	a	loueur de chevaux et de mulets
Moukhtar	a	maire, écrivain communal
Moukker	t	(voir Moukari)
Mouslim	a	(voir Moslem)
Moutessarrif	t	gouverneur d'un district turc (Sandjak)
Moskito	e	moustique transmettant la malaria
Moslem	a	musulman
(ou Mouslim)		
Mu'ezzin	a	celui qui du haut du minaret appelle à la prière
Musa	a	Moïse
Nargileh	pe-t	pipe à eau
Noufous-Teskere	t	carte d'identité

Onbachi	t	caporal : « qui commande 10 hommes »
Pacha	t	titre d'un haut fonctionnaire turc
Padichah	pe	grand roi, grand souverain
Pan-Islamisme	gr	pan-islamisme
Pan-Turkismus	gr	pan-turquisme (turquification de toutes les minorités soumises)
Papyrus	gr	manuscrit, document
Paria	i	membre d'une caste inférieure de l'Inde
Piaster	it	unité de monnaie (100 P = 1 livre turque)
(it = piastra = Metallplate)		
Pilaf	t	plat turc composé de riz et de viande
Pogrom (e)	r	sanglante persécution d'une partie d'un peuple
Raïa (aussi Raya)	a	désigne les peuples soumis à l'Islam
Ramadân	a	mois de jeûne dans l'Islam
(aussi Ramasân)		
Rédifs	t	réserves (de l'armée turque)
Renegat	l	un renégat
Roumi Melleti	t	ordonnance du sultan Mohamed II après la prise de Constantinople de 1453, selon laquelle l'autorité civile et religieuse sur tous les chrétiens de Turquie (sauf les grecs) était transmise au Patriarche arménien de Constantinople
Sabr	t	patience
Sabtieh	t	soldats accompagnant les autorités policières
(aussi Zaptieh)		
Salâm	a	paix ; salutation musulmane
(aussi Selâm)		
Salâm aleikoum	a	« Que la paix soit avec vous »
Sandjak	t	district
Saraff	a	changeur de monnaie
Sarrass	po	sabre à longue lame
Sélamlik	t	partie de la maison réservée aux hommes
Seldjoucides	t	lignée turque, originaire de Buchara ; grand empire aux 11 ^e et 12 ^e siècles. Leurs successeurs furent les Ottomans
Sérail	pe-fr	palais où habitait le sultan
Shah	pe	roi ; titre de l'empereur d'Iran
Shapka	t	chapeau
Shapkali	t	qui porte un chapeau
Simmi	a	chrétiens vivant sous domination musulmane
Softa	a	étudiant en théologie de l'Islam
Sultan	a	général ; titre de souverain musulman

Sunnit	a	musulman qui ne reconnaît que les quatre premiers califes comme véritables successeurs de Mahomet
Tabib	a	médecin
Tchauch	t	soldat de garde
Tchättâhs	t	volontaires à cheval (bandes de soldats irréguliers turcs) ; des pillards
Tchetchen	t	tribu tcherkesse ou circassienne du sud de la Turquie
Terdchumân	a	interprète
Teskere	t	document, passeport intérieur à la Turquie
Than	arm	yaourt dilué avec de l'eau (à boire)
Turanismus	l	nationalisme turc (exaltation de la race turque) ; but : turquification totale ou extermination des populations non turques
Vali	a	titre donné au gouverneur de province
Vartabed	arm	enseignant religieux de l'Église Arménienne
Vehapar	arm	Majesté : lorsque l'on s'adresse à des empereurs, rois et même aux Catholicos
Vékil	a	chef d'une communauté religieuse
Vettura	it	voiture
Vetturino	it	cocher
Vilayet (aussi Wilayet)	t	province turque
Vizir	a	titre de hauts fonctionnaires de l'état
Wadi	a	rivière asséchée de la steppe ou du désert
Wakouf	a	fondation religieuse
Wallâh	a	« par Dieu ! »
Yatagan	ch	sabre courbé
Yawach	t	lentement
Yildiz	t	étoile
Yildiz-Kiosk	t	le palais du sultan à Constantinople (au-dessus du Pera, la partie européenne de la ville)
Yoghurt	t	littéralement : longue vie ; yaourt
Zaptieh	t	voir saptieh
Zarar yok	t	« cela ne fait rien ! », « cela ne fait pas de mal ! »

COLLABORATEURS DE L'AIDE AUX ARMÉNIENS

concernant la Suisse

Abegglen Anna de Zurich. Enseignante. 1910, directrice de l'orphelinat de Van (« Deutscher Hilfsbund für christliches Liebeswerk im Orient »). Été 1939 directrice du « Foyer Arménien » de Genève. Décédée à Zurich à une date inconnue.

Adjémian prénom ?. Docteur. Arménien. Études à Genève. De 1914 à 1919, médecin dans l'armée turque. Perd toute sa famille au cours des massacres, sauf ses deux frères. 1919 : retour à Genève où il retrouve sa fiancée et se marie. Mars 1920 : choisi comme médecin du futur centre médical à Èrzingian en Arménie libre (République Arménienne). L'avance des troupes kémalistes empêche la réalisation du projet. Il ne peut quitter le pays. Lieu et date de sa mort inconnus.

Aenishänslin Hedwig, née le 4 novembre 1900 à Liestal (canton de Bâle), résidant à Gelterkinden (BL), Sœur en mission, envoyée par la « Deutschen Hilfsbund ». D'octobre 1930 à octobre 1944 à Cavalla en Grèce. Visites à domicile, travail auprès des malades, travail de prévention sociale auprès des Arméniens, des Grecs et des Européens. De septembre 1947 à juillet 1972 à Anjar (Liban), envoyée par le « Schweizer Komitee des Hilfsbundes » : travail d'évangélisation auprès des malades, direction d'école. Depuis 1972 en retraite à Kafra Beït Mery (Liban).

Alder Berta, née le 5 octobre 1925, de Herisau. Institutrice d'école maternelle. Entrée à la B.S.A. le 1^{er} avril 1953. Elle aide dans le centre de Kastri jusqu'au 30 août 1953. Travail dans les camps de réfugiés Durguti et Kaiseriani jusqu'au 30 avril 1954. Elle tombe malade. Retour en Suisse et séjour en sanatorium jusqu'au 1^{er} mai 1955. Nouveau départ pour la Grèce le 7 septembre 1955. Depuis le 1^{er} octobre 1955, responsable du home d'enfants de Kastri (Photo 51).

Bagdassarian Grégoire. Arménien, né le 23 mars 1845 à Constantinople, décédé le 29 mars 1919 à Brousse. Son vrai nom : Bagdassarianz. Enseignant. Études à la « Basler Missionshaus » de 1862 à 1867. Ordonné pasteur à Nagold dans le Württemberg. Fondateur du 1^{er} orphelinat évangélique « Zoar » à Brousse en Turquie (13 juillet 1875), en fut le directeur jusqu'à sa mort.

Bagdassarian Emma, Madame. Née Martin, anglaise, mariage en 1876. Dirige l'orphelinat avec son époux ; meurt en 1884 d'une congestion pulmonaire.

Bagdassarian Marie, Madame. Née Mayer, originaire d'Esslingen (Württemberg). A vécu dans le canton de Neuchâtel et y a poursuivi ses études. Professeur diplômée de français, d'allemand et d'anglais, elle enseigna à « Zoar ». Mariage en 1884. Elle fut la 2^e directrice à Brousse ; elle parlait couramment l'arménien et le turc.

Bänziger Hans, né le 15 août 1903 à Küsnacht (canton de Zurich), originaire de Lutzingen (AR), maître tisserand en soierie en France et en Écosse. Entre à la B.S.A. le 1^{er} août 1931. Contremaître au centre pour aveugles de Ghazir de 1931 à 1947. Le 12 août 1939, il épouse à Zurich Mlle Elfy Wülser. Travail en Grèce de 1948 à 1966 : travail social, pendant un certain temps directeur du home d'enfants de Kastri, responsable de la construction et directeur du centre pour personnes âgées de Kokkinia, parrainage de l'E.P.É.R. de 1949 à 1966. Part en retraite en mai 1967. Nouvelle mission de 1968 à 1970 comme représentant de la « Jinishian-Stiftung » à Beyrouth. Part en retraite en Suisse en juin 1970. Décédé le 5 mars 1972 à Hemberg (St Gall), est inhumé à Küsnacht (canton de Zurich) (Photo 57).

Beerli Margrit, née le 1^{er} mars 1921, originaire de Fischingen (TG). Puéricultrice. Entrée à la B.S.A. le 1^{er} octobre 1959. Puéricultrice et directrice remplaçante au home d'enfants de Kastri.

Békian Nechan. Arménien. Études à l'Institut J.-J. Rousseau de Genève (jusqu'en 1919). 27 juillet 1919 : arrivée à Sivas. Enseigne à l'orphelinat de la mission américaine à Sivas. 1922 : fuite à Constantinople. 1923 : directeur de l'orphelinat de la N.E.R. à Corinthe. 1924 : professeur à l'école arménienne de Begnins (Vaud). Lieu et date du décès inconnus (Photo 72).

Boghossian Krikor. Arménien, originaire de Enderes (Turquie). Fut accueilli le 30 août 1899 dans notre orphelinat à Sivas ; plus tard, fils adoptif de la directrice Mlle K. Stucky. Enseignant diplômé du collège américain de Sivas. De 1914 à 1918 : étudiant en théologie à Genève. En mai 1919, retour à Sivas en compagnie de Mlle K. Stucky et Mlle Riedinger. Juin 1920, fuite à Samsun et Constantinople. Fondation et direction de l'« École Arméno-Suisse » de Constantinople. Novembre 1922, fuite vers la Suisse avec le reste des orphelins. Le 1^{er} octobre 1922, arrivée à Begnins. Plus tard, émigration aux États-Unis (Photo 72)

Borel Lucie, originaire de Couvet (canton de Neuchâtel). Enseignante. De 1911 à 1912, collaboratrice à l'« American Board Mission » (école arménienne de filles à Adana). Pas d'autres informations sur elle.

Braunschweig-Haas Peter, né le 1^{er} juin 1933, originaire de Bâle. Études secondaires et universitaires à Bâle (théologie). Entre à la B.S.A. le 1^{er} avril 1955. Collaborateur et directeur remplaçant au centre pour aveugles de Bourj-Hammoud. Épouse à Bâle Mlle Heidi Hass le 6 novembre 1962. À partir du 1^{er} octobre 1963, directeur du centre. De 1963 à 1968, intégration de l'œuvre à l'« Union des Églises Évangéliques Arméniennes » avec l'agrément du Catholicos. De 1967 à 1968, agrandissement du centre pour aveugles et handicapés. Se retire le 31 mars 1969 (Photo 48).

Braunschweig Heidi, Madame. Née Haas le 11 avril 1936, originaire de Bâle. Elle se marie le 6 novembre 1962. Directrice du centre de Bourj-Hammoud, se retire le 31 mars 1969.

Braunwalder, Mlle, prénom ? Enseignante. En 1917, appelée par le comité cantonal de Zurich à créer l'orphelinat arménien de Salmast (Iran). Départ différé à cause de la guerre. Voir aussi Mlle Landolt.

Brunner Margrit, née le 28 décembre 1903, originaire de Wald (canton de Zurich). Secrétaire. Entre à la B.S.A. le 1^{er} mai 1965. De 1965 à 1966, directrice du centre pour personnes âgées « Fridtjof Nansen » à Salonique. Elle se retire en septembre 1966.

Christ-Werner Hermann, né le 28 novembre 1868, originaire de Bâle. Médecin. Entre à la « Deutsche Orient-Mission » en octobre 1898. Il exerce la médecine à Ourfa de 1898 à 1903. Épouse à Bâle Mlle Berta Werner durant l'été 1901. Retour en Suisse le 30 avril 1903. Médecin à Hundwil (AR) de 1904 à 1908, à Riehen de 1908 à 1949. Décédé le 28 septembre 1949 (Photo 68).

Christ Berta, Madame. Née Werner, d'origine allemande et italienne, de Cesena près de Rimini. Son père était réfugié politique allemand lors des troubles de 1848. Épouse le Dr H. Christ. Départ pour Ourfa à la fin de l'automne, arrivée le 22 décembre 1901. Gravement atteinte du typhus en été 1902, rechute en 1903. Retour en Suisse le 30 avril 1903. À Hundwil de 1903 à 1905. Décédée le 1^{er} décembre 1905. Sa tombe est demeurée jusqu'en 1967 (Photo 68).

Christoffel Ernst J., né le 4 septembre 1876, originaire de Rheydt/Rhein, district de Düsseldorf. Prédicateur et enseignant. Études à la « Predigerschule » de Bâle. En 1904, il est précepteur à Zurich. Appelé par le professeur Godet à la direction de l'œuvre à Sivas. Au cours de l'hiver 1906-07, il se retire et rentre en Allemagne. De 1907 à 1908 : conférences en Allemagne et en Suisse. Est ordonné pasteur à Bâle en octobre 1908. À la fin de l'automne 1908, départ pour la Turquie. Ses frais sont pris en charge par le pasteur C. Sarasin-Forcart d'Arlesheim. Création du centre pour aveugles « Bethesda » à Malatia en janvier 1909. Naissance en Allemagne de la « Christlichen Blindenmission im Orient » (devenue plus tard « Christoffel-Blindenmission im Orient »). 1914-15 : aumônier des hôpitaux de campagne allemands. 1916 : retour à Malatia. 1919 : expulsé par les Alliés. 1925 : se rend à Tabris et fonde une œuvre parmi les aveugles. Décédé à Ispahan le 23 avril 1955.

Cuendet Juliane, née le 14 avril 1931, originaire de Sainte-Croix (canton de Vaud). Infirmière. Entre à la B.S.A. le 1^{er} novembre 1969. S'occupe des pensionnaires du centre pour personnes âgées de Kokkinia. Se retire le 31 octobre 1973.

Farner-Randle Edwin, né le 7 juillet 1915, de Zurich et d'Oberstammheim (canton de Zurich). Comptable. Entre à la B.S.A. le 1^{er} juillet 1964. Directeur du centre pour personnes âgées « Fridtjof Nansen » de Salonique de 1964 à 1965. Se retire le 30 juin 1965.

Häberling Suzanne, Madame. Née le 1^{er} septembre 1923, de Wädenswil et Obfelden (canton de Zurich). Infirmière de maladies chroniques. Entre à la B.S.A. le 1^{er} septembre 1970. Infirmière du centre pour personnes âgées de Salonique et directrice remplaçante. Se retire le 31 octobre 1973 et rentre en Suisse.

Haubenschmid Ruth, née le 11 février 1940, de Müllheim (TG). Entre à la B.S.A. le 1^{er} septembre 1960. Employée de maison de la directrice du centre pour aveugles de Bourj-Hammoud. Se retire le 14 janvier 1961 (devint plus tard infirmière).

Hauri Dorothee, née le 30 mai 1916, de Seon (AG). Infirmière. Entre à la B.S.A. le 1^{er} août 1957. Service de soins auprès des pensionnaires du centre de Kokkinia. Quitte le centre le 29 octobre 1966. Épouse Theodor Wieser le 26 novembre 1966. Elle est actuellement directrice de la résidence pour personnes âgées de Dekanats à Seon (Photo 54).

Hopf Heinrich, né le 19 décembre 1886 à Berne. Architecte. Se rend à Sivas le 30 mars 1914 pour y construire le nouvel orphelinat de filles. Typhus. Retour à Berne fin octobre 1914. Épouse Mlle Rosa Katharina Wahlen en 1919. Trésorier du comité de Berne à partir de 1925. Grand ami des Arméniens. Décédé à Berne le 26 octobre 1969 (Photo 84).

Humbert-Droz Alice, née le 23 août 1891, de Le Locle (NE). Infirmière. Entre à l'A.C.O. le 1^{er} décembre 1922. Service auprès des malades à Alep, surtout auprès des réfugiés arméniens de Turquie. Retrait en mai 1926. Épouse Theodor Wieser à Ghazir le 20 août 1926. Directrice du centre pour aveugles de 1926 à 1946, ainsi que de différents centres en Grèce de 1947 à 1960. Part en retraite en septembre 1960. Retour à Salonique le 10 octobre 1961 pour le début des activités du futur home « Fridtjof Nansen ». L'été 1962, elle retourne en Suisse avec son époux pour raison de santé. Elle décède le 24 mars 1963 au centre pour personnes âgées de Richterswil (ZH) (Photo 32).

Hupfer-Künzi Werner, né le 5 décembre 1935, originaire de Bâle, négociant. Entre à la B.S.A. le 1^{er} avril 1966. Directeur du projet « EHLAN » de construction d'habitation pour 100 familles à Bouchrié près de Beyrouth. Successeur de Fredi Keller (Photo 63).

Hupfer Ursula, Madame. Née Künzi le 29 janvier 1935, originaire de Wetzikon (canton de Zurich). Secrétaire. Arrivée à Beyrouth le 22 mai 1966 (Photo 63).

Keller-Mattmüller Alfred, né le 23 février 1925, de Bâle et de Zurich. Travail social dans les camps de service civil en Suisse et à l'étranger, secrétaire de la « Croix-Bleue à la Jeunesse » à Bâle (de 1948 à 1953). Adjoint au centre de désintoxication « Nüchtern » de Berne, directeur du centre « Lihn » de la Croix-Bleue à Filzbach (GL) de 1957 à 1965. Entra à la B.S.A. le 1^{er} mai 1965. Directeur du projet « EHLAN » à Bouchrié (Beyrouth). Tué dans un accident de la route à Beyrouth le 24 septembre 1965. Sa tombe se trouve à Bâle (Photo 62).

Keller Gritli, Madame. Née Mattmüller le 28 janvier 1927, de Bâle. Entre à la B.S.A. le 1^{er} mai 1965. Arrivée le 24 avril 1965 avec sa famille (6 enfants) à Beyrouth. Retour à Bâle avec ses enfants le 10 octobre 1965. Membre depuis 1969 du comité cantonal de la ville de Bâle et depuis 1973 du comité central.

Kirchhofer Rösli, née le 5 juin 1901, de Zurich. Puéricultrice diplômée à la maternité de Bâle de 1929 à 1939. Première directrice du sanatorium arménien d'Azounieh (Liban) du 26 juin 1939 au 7 septembre 1943. Retour en Suisse en septembre 1943 (Photo 31).

Künzler-Bender Jakob, né le 8 mars 1871 à Hundwil (AR), de Walzenhausen (AR). Charpentier à Bâle en 1891, diacre et infirmier en 1893. Travaille à l'hôpital civil de Bâle de 1894 à 1899. En février 1899, est engagé comme infirmier à l'œuvre médicale d'Ourfa par le Dr Johannes Lepsius pour la « Deutsche Orient-Mission ». Départ le 10 novembre 1899, arrivée à Ourfa le 12 ou 15 décembre 1899. Il épouse Mlle Elisabeth Bender à Safed (Palestine), le 7 novembre 1905. Durant la Première Guerre mondiale, il reste seul à son poste avec son épouse. Témoin des massacres et des déportations. Il quitte Ourfa le 19 juin 1919 et entre à la « Schweizerische Armenierhilfe » le 1^{er} mars 1920. En compagnie de Theodor Wieser, il se rend le 8 juillet 1920 à Samsun. Le 1^{er} janvier 1922, il entre au service de la N.E.R. américaine. Il dirige l'acheminement des orphelins arméniens vers la Syrie et le Liban d'avril à novembre 1922. Du 1^{er} février 1923 au 1^{er} avril 1929, il dirige l'orphelinat de Ghazir, puis travaille à la « Near East Foundation » américaine jusqu'en 1931. Revient à la « Schweizerische Armenierhilfe » le 1^{er} juin 1931. Directeur de l'œuvre à Beyrouth. Sanatorium arménien. Travail dans les villages. Aide aux Assyriens. Construction de maisons. Aide aux réfugiés de Turquie. Le 22 novembre 1947, la faculté de médecine de l'Université de Bâle lui décerne le titre de Docteur honoris causa, le gouvernement libanais l'ordre « Pour le Mérite ». Décès à Ghazir le 15 janvier 1949. Enterrement au cimetière protestant de Beyrouth, plus tard au cimetière privé de la famille Allamudir-Künzler à Shemlan, Liban (Photo 86).

Künzler Elisabeth, Madame. Née Bender le 9 janvier 1875 à Alexandrie, Égypte (après la mort de son père, le frère Chrischona Christian Bender de Gernsbach, Baden, missionnaire en Abyssinie). De 1875 à 1888, orphelinat et école des « Kaiserswerther Schwestern » à Jérusalem. En 1899, préceptrice chez le rév. Dr Christie à Alep. De 1902 à 1905, études d'infirmière en Écosse. Le 7 juillet 1905, elle épouse à Safed Jakob Künzler d'Ourfa. Elle travaille à l'hôpital des missions. Travail social lors des déportations. Directrice de l'œuvre auprès des femmes à Beyrouth. Décédée à Shemlan (Liban) le 17 janvier 1968, et elle y est enterrée. Ses origines sont peu banales et intéressantes : Mme Künzler descendait d'une famille abyssinienne du côté de sa grand-mère. Le roi Jean de Tigré, appelé le roi des chrétiens, de la maison Mangascha, avait une sœur, la princesse Yeschimabet (Elisabeth). Le grand-père de Mme Künzler, le professeur Dr W. Schimper, épousa cette princesse (le professeur Schimper, naturaliste allemand réputé, était membre de l'académie impériale allemande de Berlin). Sa fille aînée, Maria Desta, épouse le missionnaire allemand Christian Bender, le père de Mme Künzler (Photo 29).

Künzler Marie, Madame. Née le 10 octobre 1908 à Ourfa, de Walzenhausen (AR). Fille de Jakob et Elisabeth Künzler. De 1928 à 1929, directrice de l'orphelinat du Dr Johannes Lepsius à Ghazir. Au printemps 1930, collaboratrice de la « Near East League » américaine à Beyrouth. Été 1930, fin de la direction du « Foyer Arménien » de Genève. Elle est actuellement à la retraite et vit à Shemlan près de Beyrouth (Liban).

Landolt, Mlle : enseignante. En 1917 fut envoyée par le comité cantonal de Zurich pour fonder l'orphelinat arménien de Salmast (Iran). Départ empêché par la guerre.

Liemann-Schönenberger Jaime, né le 5 août 1947, domicilié légalement en Colombie. Infirmier en hôpital psychiatrique. Entre à la B.S.A. le 1^{er} octobre 1973. Infirmier à l'hospice de Kokkinia.

Liemann Lotti, Madame, née Schönenberger, le 14 septembre 1946, de Zurich. Infirmière en hôpital psychiatrique. Entre à la B.S.A. le 1^{er} octobre 1973. Infirmière à l'hospice de Kokkinia.

Linder Lina, de Herzogenbuchsee. Enseignante et infirmière. Départ en août 1898. Arrivée à Gürün le 20 septembre 1898. Directrice de l'orphelinat. Départ en juin 1901 et entre au service d'une mission parmi les juifs de Roumanie.

Maillefer Alice, de Romainmôtier (VD). Secrétaire et comptable. Départ pour la Turquie en septembre 1912. Responsable de la section des travaux manuels de l'orphelinat à Bardezag (« Léopold Favre Boy's Home »). Sœur de Madame Marie Maillefer. Rentrée en Suisse : date non connue.

Maillefer Marie, de Romainmôtier (VD). Agent de maison. Départ pour la Turquie en 1907. Dirige l'atelier de couture et soigne les malades au « Léopold Favre Boy's Home » à Bardezag. Retour en Suisse en 1917. Entre à l'école d'infirmière « La Source » de Lausanne. En mars 1920, elle est choisie comme infirmière pour le futur centre médical de l'Arménie Libre (à Érzincian). L'avance des troupes kémalistes empêche la réalisation de ce projet. Elle ne peut plus quitter le pays. Le 22 février 1922, elle est choisie comme directrice du nouvel orphelinat à Makri-Köy. Octobre 1922, départ pour Constantinople. Novembre 1922, avec les orphelins arméniens, elle réussit à fuir vers la Suisse à Begnins.

Margot Félix : lieu et date de naissance inconnus. Du canton de Vaud. Pasteur de l'« Église libre vaudoise » et enseignant. Départ en mission le 7 octobre 1897 (en compagnie des diaconesses Stucky et Zenger). Enseigne à l'« American College » de Marsovan. Le 3 avril 1900, il est appelé par le comité suisse à succéder au rév. Hubbard à Sivas. Directeur de l'œuvre de Sivas d'octobre 1900 à mai 1904. Retour en Suisse pour raison de santé.

Margot M., Madame : lieu et date de naissance inconnus. Originaire du canton de Vaud. Professeur de chant et de musique. Directrice et enseignante à Sivas. Retour en mai 1904 à cause de la maladie de son époux.

Mayor Sophie, Madame : lieu et date de naissance inconnus. Infirmière. Amie de Marie Maillefer. En mars 1922, elle est choisie comme infirmière du futur centre médical à Erzingian. Départ impossible.

Meier Elisabeth, née le 1^{er} juillet 1941, de Wald (ZH) et Wallisellen (ZH). Assistante sociale. Entre à la B.S.A. le 1^{er} décembre 1967. Directrice du centre pour personnes âgées de Bourj-Hammoud, succédant ainsi à Mlle Hilde Witzemann, assistante familiale et aide aux élèves en difficulté. Départ le 31 août 1973. Nouvelle activité. Étude médico-pédagogique en Suisse.

Meyer-Wassmer Karl, né le 2 janvier 1898, de Bâle. Employé des postes de 1914 à 1927. En 1927, appelé à travailler au sein de la « Schweizerhilfe für blinde Armenierwaisen auf dem Libanon ». Choisi comme directeur des ateliers et chef comptable du centre pour aveugles de Ghazir. Préparation à sa nouvelle tâche par des visites de centres pour aveugles en Suisse et à l'étranger, ainsi que de l'école de tissage de Wattwil et des ateliers de Bâle. Arrivée à Ghazir le 9 février 1928. Il épouse Martha Wassmer à Haïfa le 12 novembre 1931. Travail à Ghazir de 1928 à 1938. Nouveau lieu de résidence et siège social à Beyrouth de 1938 à 1939. Administrateur de l'A.C.O. à Alep (Syrie) de 1939 à 1945. En 1946, congés en Suisse. De 1947 à 1963, directeur du centre pour aveugles de Bourj-Hammoud. Transformation, agrandissement et nouvelles constructions de 1957 à 1963. Il retourne en Suisse le 30 septembre 1963 pour y prendre sa retraite. De 1967 à 1973, il rassemble des documents sur notre œuvre « Armenierhilfe ». Rédaction et édition de l'édition originale de ce livre (Photo 88).

Meyer Martha, Madame. Née Wassmer le 25 juillet 1903, originaire de Suhr (AG), secrétaire et directrice de homes à Aarau. En mars 1930, elle est appelée à servir dans l'« Evangelische Karmelmission » en Palestine, et part pour Haïfa. Travail à la maison de la mission et à la maison de repos du Mont Carmel. Elle épouse Karl Meyer le 12 novembre 1931 à Haïfa. De 1931 à 1938 à Ghazir : apprentissage de la langue arménienne. Pourvoit à l'entretien des collaborateurs célibataires suisses et des pensionnaires. De 1938 à 1945, directrice de la crèche des enfants des amis anglais des Arméniens ainsi que de l'œuvre d'aide aux veuves et aux orphelins de l'A.C.O. à Alep. 1946 : congrès en Suisse. De 1947 à 1963 : directrice du centre pour aveugles de Bourj-Hammoud. Le 30 septembre 1963 : départ à la retraite en Suisse (Photo 35).

Monnier Adrien, né en 1888 à La Chaux de Fonds, originaire de Tramelan (BE). Technicien horloger. Travail en Indochine. Reçoit l'appel pour être médecin missionnaire. Études de médecine de 1918 à 1923 et obtention du diplôme de médecin à Neuchâtel. Comme il lui est impossible de partir, il ouvre un cabinet médical à Peseux. En mai 1924, il entre à l'A.C.O. et ouvre un hôpital missionnaire « Ében Ézer » à Alep (Syrie). Quelques années plus tard, il quitte l'A.C.O. et ouvre un hôpital privé à Alep et Homs, soutenu par la « Mission Médicale Évangélique du Levant » jusqu'en 1946. Médecin de la « Croix-Rouge » à Jérusalem de 1947 à 1949. Cabinet médical à Bourj-Hammoud de 1950 à 1953. Retour en Suisse pour raison de santé. Il meurt le 3 novembre 1966 à Pompaples (Vaud).

Müller Max, né le 7 octobre 1887 à Berne, de Unterkulm (AG), mécanicien de précision. Entre à la « Missionsheim » d'Uchtenhagen (fondée par le pasteur Lohmann) où il entend parler de la détresse des Arméniens. De 1914 à 1918, étudie à la « Missionshaus » de Bâle. Pas de départ possible en mission à Marache. Prédicateur auxiliaire à Zurich-Seefeld et Uster (chez les méthodistes) de 1918 à 1920. Le pasteur Krafft-Bonnard le voulait comme contremaître pour le futur centre à Érzingian (Arménie). Visite de l'école de tissage de Wattwil (St Gall) et Zittau près de Dresde. En 1921, cours de conduite à Genève. Son départ pour l'Orient est empêché par l'avance des troupes kémalistes en Turquie. En septembre 1921, il part en mission à Aïntab pour la « Deutschen Hülfsbund ». Collaboration à la N.E.R. Puis en 1922, il travaille comme auxiliaire auprès des orphelins arméniens d'Alep, surtout auprès des malades des yeux. Rassemblement des enfants et étude biblique. En août 1924, il est secrétaire du bureau de l'A.C.O. à Strasbourg (Dr Paul Berron). De 1925 à 1926, prédicateur à Arnstadt, Saalfeld et Rudolstadt (Thuringe). 1928 : départ pour Schumen (Bulgarie). Il se marie. Travail d'évangélisation parmi les Arméniens, les Allemands, les Turcs et les Tziganes. 1938 : retour en Allemagne. Depuis 1940, il est prédicateur à Cobourg où il vit toujours. Depuis 1960, attaché à des journaux missionnaires.

Nef-Golding Ernst, né le 24 décembre 1941, de Urnäsch (AR), maquettiste. Entre à la B.S.A. le 1^{er} juin 1966. Directeur du « Fridtjof Nansen Home » de Salonique qu'il quitte le 31 mai 1973. Nouvelle activité : construction et direction d'ateliers de menuiserie à Camphill, Yorkshire (Angleterre).

Nef Micky, Madame. Née Golding le 19 mars 1939, de l'Île de Wight (Angleterre). Enseignante. Entre à la B.S.A. le 1^{er} juin 1966. Directrice de centre. Départ le 31 mai 1973.

Ort Armin, né le 10 mai 1916, de Zurich et Suhm (AG). Employé commercial. Entre à la B.S.A. le 1^{er} janvier 1938. Arrivée à Ghazir le 17 mai 1938. Bras droit du directeur des ateliers. Correspondance et comptabilité. Départ de Ghazir et de la B.S.A. le 19 juin 1943. Fondé de pouvoir d'une banque à Zurich.

Ostermann Kati, née le 28 mars 1904, de Wasselonne (Alsace). Infirmière. Mars 1930 : à Salonique, infirmière privée. Juillet 1930, elle est à Adana à l'hôpital de la mission américaine où elle apprend le turc. En 1931, gravement atteinte de la malaria. 1932 : départ pour Alep au service de l'A.C.O. De 1945 à 1950, secrétaire, affectée au service des voyages en Alsace et en France. Le 5 novembre 1951, elle arrive au centre pour aveugles de Bourj-Hammoud. Elle seconde la directrice du centre. S'occupe de la correspondance en langues étrangères (parle le français, l'anglais, l'arménien et le turc). Départ le 24 avril 1955 et retour à Strasbourg. Travaille à l'aide sociale de cette ville.

Perrochet, Mlle : prénom, lieu et date de naissance inconnus. Enseignante et missionnaire. Départ pour Tabris (Perse) en 1914 avant le début de la guerre avec le couple de missionnaires américains Coan. Collaboration à la station missionnaire de cette ville. 1915 : arrivée de 25 000 réfugiés arméniens de Turquie, parmi lesquels de nombreux malades atteints du typhus. Mlle Perrochet, aide et infirmière, tombe malade et meurt du typhus.

Pfisterer Rico, né le 21 juillet 1880, de Bâle. Arrivée à Ourfa en avril 1907. Médecin assistant du Dr A. Vischer-Oeri à l'hôpital de la « Deutschen Orient-Mission ». Fin février 1908, retour en Suisse en compagnie du Dr Vischer tombé malade. Son offre de servir à Ourfa pendant trois années n'est pas suivie d'effet à cause du manque de moyens de la mission. Plus tard, il est médecin à Dottikon ; finalement réside à Schönenwerd (SO). Décédé le 4 mai 1939 à l'hôpital cantonal de Aarau.

Philippin-Kupferschmid Gilbert, né le 4 mai 1937, de Neuchâtel. Technicien. Entre à la B.S.A. le 1^{er} octobre 1965. Arrivée à Athènes le 29 novembre 1965. Directeur de Kokkinia. Responsable local de la Grèce (Photo 56).

Philippin Hanna, Madame. Née Kupferschmid le 7 juillet 1942. Assistante médicale. Entre à la B.S.A. le 1^{er} octobre 1965. Arrivée à Athènes le 29 novembre 1965. Directrice du centre et infirmière.

Quintal Hedwig, née ?, de Berne. Enseignante. Départ début janvier 1902 pour la Turquie. Arrivée à Brousse à la fin du mois de janvier. Elle assure l'enseignement à l'orphelinat Kaya-Bachi (Brousse-Ouest). Retrait début août 1904 après la fermeture de l'orphelinat de filles.

Reineck Irene, née ?, de Stuttgart. Enseignante. Départ en novembre 1900 pour Brousse. Enseignement à l'orphelinat Kaya-Bachi. Retour en Allemagne en décembre 1901. Sa mère était suisse de langue française ; son père pasteur en Allemagne.

Reineck Theodora, née ?, de Stuttgart. Enseignante. Départ pour Brousse en juin 1897. Professeur de travaux manuels et de français à l'orphelinat Kaya-Bachi à Brousse-Ouest. Retour en Allemagne en août 1904 après la fermeture de l'orphelinat féminin. Mlle Theodora est la sœur d'Irene Reineck.

Rettenmund-Rechsteiner Rudolf, né le 9 juillet 1942, de Röthenbach (BE). Jardinier, menuisier. Service civil international, coopération civile en Algérie (bâtiment). Entre à la B.S.A. le 1^{er} avril 1966. Contremaître au centre pour aveugles de Bourj-Hammoud. Retrait le 30 juin 1973. Nouvelle activité : chef d'ateliers à Les Hauts-Geneveys (NE).

Rettenmund Ursula, Madame. Née Reschsteiner le 11 décembre 1944, de Röthenbach (BE). Maîtresse de maison. Arrivée au centre le 29 mars 1966. Retrait le 30 juin 1973.

Richard Emma, née?, de Nürnberg. Professeur de travaux manuels et de couture. Départ vers le mois d'août 1898. Arrivée à Brousse en septembre. Travail à l'orphelinat Kaya-Bachi à Brousse-Ouest. Retour en Allemagne en janvier 1901 pour raison de santé. Elle était allemande d'origine française.

Riedinger Julie, née en 1894, de Winterthur. Enseignante, Départ le 12 mai 1919. Arrivée à Sivas le 27 juillet 1919. Travail à l'orphelinat féminin de cette ville. Mai 1920 : fuite à Samsun avec les orphelins. Gravement atteinte de paludisme. Retour en Suisse le 6 août 1920. Plus tard directrice de l'asile municipal de Zurich. Le 5 juin 1929, elle est à Olten, choisie comme secrétaire de la « Bundes der Schweizerischen Armenierfrunde ». Membre du comité cantonal de Zurich. Décédée le 8 septembre 1963 à Zurich (Photo 72).

Rihs Heidi, née le 22 janvier 1944, de Berne. Infirmière en psychiatrie. Entrée à la B.S.A. le 1^{er} janvier 1974. Travail au centre de personnes âgées de Salonique.

Rohner Anni, née ?, de Bâle. Directrice de l'école biblique de la Sœur Eva von Thiele-Winkler. Envoyée à Marache à l'automne 1913 par la « Deutschen Hilfsbund » pour l'ouverture d'une école biblique féminine. Décédée à Marache en 1919 de la fièvre pourprée.

Rohner Beatrice, née ?, de Bâle. Enseignante. Envoyée à Marache en novembre 1900 par la « Deutschen Hilfsbund ». Directrice de l'orphelinat « Bethel ». Arrivée à Alep à la fin décembre 1915. Aide aux orphelins. Le 17 mars 1917 : dépression nerveuse. Jakob Künzler la conduisit d'Alep à Constantinople. Retour en Allemagne.

Rohner Meta, Madame. Née ?, de Bâle. Mère d'Anni et Beatrice. Arrivée à Marache en 1900. « Mère » du home d'enfants « Bethlehem ». Décédée et enterrée en 1912 à Marache.

Schellenberg-Sigrist Hans, né le 6 janvier 1943, de Zurich et Binningen (BL). Professeur de mathématiques et de physique. Entre à la B.S.A. le 1^{er} juillet 1967. Arrivée à Istanbul le 5 juillet 1967. « Travailleur fraternel » au home d'enfants de la communauté évangélique arménienne Gedik Pacha. Retrait le 31 août 1969. Depuis 1970, directeur de la « Jinishian Memorial-Stiftung » à Beyrouth.

Schellenberg Annelies, Madame. Née le 6 juillet 1944, de Kriens (Lucerne). Jardinière d'enfants. Entre à la B.S.A. le 1^{er} juillet 1967. Arrivée à Istanbul le 5 juillet 1967. Retrait le 31 août 1969. Depuis 1970 est à Beyrouth. Études pour travail social au « College for Women » de Beyrouth ; parallèlement, travail social pratique.

Schmidli Verena, née ?, de Neftenbach (ZH). Enseignante. Envoyée fin novembre 1898 en Turquie comme infirmière aux frais d'une dame riche vivant en Suisse : Mlle de Baranoff (Baltin). Projet : création d'un orphelinat arménien à Diarbekir. Le travail y est impossible : le vali fanatique avait fait fermer le 28 décembre 1898 l'orphelinat arménien qui avait été inauguré depuis peu par le pasteur Baehnisch. Il eut une existence de deux mois seulement. Le 17 janvier 1899, poursuite du voyage à Mesereh. Responsable de l'orphelinat masculin « Ében Ézer ». À l'automne 1922, elle aide au transport de 5 000 orphelins arméniens de Kharpout-Mesereh vers la Syrie (direction M. et Mme Künzler). Plus tard, retour en Suisse, 1939 à « Bergli », Obberieden (ZH) où elle mourut.

Schmutz Frieda, née le 27 novembre 1932, de Riggesberg (BE). Professeur d'enseignement ménager et de travaux manuels. Entre à la B.S.A. le 15 mai 1966. Employée au centre pour handicapés de Bourj-Hammoud. Plus tard, assistante sociale dans la nouvelle cité « EHLAN » à Bouchrié, près de Beyrouth.

Schweizer Anna, née le 17 novembre 1865, de Lützelflüh (BE). Enseignante. Août 1896 : appelée à servir dans l'« Armenierhilfe ». Début novembre 1896 : envoyée en Turquie par la « Berner Hilfskomitee für Armenien » (Fritz Stucky de Berne). Première collaboratrice suisse de l'« Armenierhilfe ». Éducatrice à l'orphelinat évangélique arménien « Zoar » de Brousse. Au bout d'un an, tombe gravement malade et séjourne à l'hôpital allemand de Constantinople. Durant l'hiver 1897-98, elle séjourne chez Mme Niven-Zoller (de Bâle). Comme elle ne se rétablit pas complètement, elle est rapatriée en Suisse au printemps 1898. Plus tard, elle enseigne à Reutenen, près de Zäziwil (BE), jusqu'en 1926. En 1935, elle s'installe à Ruswil (LU) et y meurt le 7 juin 1941. Mlle Anna Schweizer était la tante de Mme E. Schneider-Blaser, secrétariat central de la B.S.A., Kilchberg, Zurich (Photo 66).

Spörri-Knecht Johannes, né le 14 août 1852, de Oberuster (ZH). Prédicateur méthodiste. En 1905, appelé par la « Deutschen Hilfsbund » (pasteur E. Lohmann) à servir comme directeur de la station de Van (Turquie orientale). Septembre 1905 : arrivée à Van. Fondation de l'œuvre allemande auprès des orphelins. Construction d'un home pour garçons et filles avec une école. Fin août 1915, fuite de Van jusqu'à Tiflis à travers l'Iran, et retour en Suisse en passant par la Russie. Conférences sur l'Arménie ; sermons. Lieu de résidence Zollikon (ZH). Habita plus tard auprès de son fils, le pasteur G. Spörri à Seengen (AG), où il succomba à un infarctus le 23 mars 1923.

Spörri Frieda, Madame. Née Knecht le 16 février 1862 à Oberuzwil (SG). Arrivée à Van avec ses deux filles en septembre 1906. Fin août 1915 : fuite de Van avec son époux (voir plus haut). Décède en 1940 au Zollikerberg (ZH).

Spörri Irene, née le 23 avril 1898 à Mannheim, originaire d'Oberuster (ZH). Arriva en septembre 1906 à Van avec sa mère et sa sœur. Août 1909 : entre au séminaire d'institutrice « Malche » à Freienwalde près de Berlin (enseignement en trois ans). 1913 : envoyée en Turquie par la « Deutschen Hilfsbund ». Directrice de l'école de Mouch. Mouch était située à cinq jours de voyage à cheval en passant par Bitlis. 1914 : atteinte de fièvre pourprée. Retour auprès de ses parents à Van. Fin août 1915 : fuite de Van et retour en Suisse. De 1916 à 1920 enseigne en Allemagne puisqu'elle ne peut pas enseigner en Suisse à cause de son diplôme allemand. 1921 : à Seengen chez son frère, le pasteur G. Spörri. 1922 : épouse M. Klein de Mannheim et vivait encore là-bas en 1971.

Stucky Katharina, née le 5 juin 1862, de Münsingen (BE). Infirmière. Entre à la maison des diaconesses de Berne le 23 juillet 1879 qu'elle quitte le 11 septembre 1897. Consécration à Berne et départ pour la Turquie le 7 octobre 1897. Arrivée à Sivas le 8 novembre 1897. Directrice de l'orphelinat de garçons. Juin : fuite à Samsun et en décembre 1920 à Constantinople. Printemps 1921 : fondation de l'« École Arméno-Suisse » à Skutari. Le 5 septembre 1922, ouverture de l'orphelinat suisse à Makri-Köy. Fin brutale ! Le 19 novembre 1922 : départ précipité sur un bateau en partance pour Marseille. Arrivée à Begnins le 1^{er} décembre 1922. Plus tard, elle épousera M. Johann Jakob, économiste puis ensuite agent auprès de la « Croix-Bleue ». Décédée à Berne. Mlle Stucky signait toujours ses lettres de Sivas par : « Catherine Stucky » (Photos 67 et 72).

Ulmer Alice, née le 30 avril 1911 à Bâle, de Bubendorf (BL). Professeur de travaux manuels. En 1951, elle entre à l'A.C.O. Elle arrive à Alep (Syrie) le 1^{er} octobre 1956. Activité spirituelle auprès des femmes et des enfants. Depuis novembre 1960, elle travaille à Beyrouth au sein de l'Église Évangélique Arménienne (cercles féminins, visites à domicile, écoles et cathéchisme). Depuis 1968 à Anjar (enseignement religieux et de travaux manuels, école du Dimanche). Depuis 1971 : directrice de la maison missionnaire.

Vischer-Oeri Andreas, né le 18 septembre 1877, de Bâle. Médecin. Envoyé à Ourfa par la « Deutschen Orient-Mission » (Dr Johannes Lepsius). Le 2 avril 1905, arrivée à Ourfa. En février 1908, il tombe malade, gravement atteint de paratyphoïde, et il doit rentrer en convalescence en Suisse. Il épouse Mlle Gertrud Oeri à Bâle le 15 octobre 1908 et retourne à Ourfa le 30 novembre. Début mai 1914, départ en congés, mais le retour est empêché par la déclaration de guerre. De 1914 à 1918, il est médecin militaire puis chirurgien à l'hôpital civil de Bâle. 1918 : soutenance de thèse à l'Université de Bâle. Le 12 mai 1919, départ de Genève pour Ourfa avec son épouse. 16 juin 1919, arrivée à Ourfa. Témoin du siège et de la capitulation de la garnison française. Le 30 mai 1920 : départ d'Ourfa. 27 juin 1920 : arrivée à Bâle. Études de spécialisation en orthopédie à Munich et à Vienne, puis il ouvre un cabinet à Bâle. Membre dirigeant de la B.S.A. Le 4 octobre 1928, deuxième président de la S.B.A.L. Décédé à Bâle le 10 juin 1930 (Photos 71, 72 et 77).

Vischer Gertrud, Madame. Née Oeri le 8 novembre 1881 à Schaffhouse, de Bâle. Épouse le Dr A. Vischer à Bâle le 15 octobre 1908. Seconde son mari à l'hôpital d'Ourfa (opérations, consultations, visite de malades). De 1914 à 1918 à Bâle. De 1919 à 1920, nouveau séjour. Départ définitif d'Ourfa le 30 mai 1920. Après la mort du Dr Vischer, membre du bureau directeur de la B.S.A. et du comité cantonal de Bâle. Décédée le 16 novembre 1968 à Pflegeheim Moosrain, Riehen (Photos 71 et 72).

Wackerli-Zuberbühler Hans-Ulrich, né le 15 mai 1945, de Turbenthal (ZH). Travailleur social. Entre à la B.S.A. le 1^{er} mai 1973. Directeur du « Fridtjof Nansen Home » (Salonique).

Wackerli Doris, Madame. Née Zuberbühler, le 3 mai 1947. Travailleuse sociale. Entre à la B.S.A. le 1^{er} mai 1973. Dirige avec son époux le « Fridtjof Nansen Home ».

Wieser Theodor, né le 21 juin 1893 à Hirzel (ZH), de Neunkirch (SH). Enseignant. Part pour la Palestine le 1^{er} mai 1913 (orphelinat syrien de Jérusalem). De 1915 à 1918, service militaire et études à l'Université de Bâle. Le 25 avril 1919, entre à la « Armenierhilfe ». De 1919 à 1920, il est à Genève où il apprend l'anglais et l'arménien. Le 8 juillet 1920, s'embarque pour Samsun en compagnie de J. Künzler. Le 10 octobre 1920, se rend à Constantinople. Le 3 décembre 1920, entre à la N.E.R. à Brousse. Directeur de la station de Brousse jusqu'en 1922, puis retour en Suisse. De 1922 à 1923, le Dr E. Riggenbach l'envoie faire des conférences. Juin 1923, il part pour Ghazir aider J. Künzler dont il est le précepteur des enfants de 1923 à 1925. Session de l'assemblée du comité à Baden le 10 août 1925. Création de la S.B.A.L. et choix de Theodor Wieser comme directeur du centre pour aveugles de Ghazir. D'août 1925 à mars 1926 : conférences à travers la Suisse et recherche de parents adoptifs pour les aveugles. Le 1^{er} avril 1926, il prend la direction du centre pour aveugles de la N.E.R. Mariage avec Sœur Alice Humbert-Droz à Ghazir le 20 août 1926. Direction du centre de 1926 à 1947. Le 25 février 1947, il quitte le Liban pour la Grèce et ensuite pour la Suisse. Le 30 septembre 1947, arrivée de Theodor et Alice Wieser à Athènes. Mise en place de l'œuvre d'assistance et direction de 1947 à 1960. En juin 1960, ils se retirent en Suisse. Nouveau départ pour Salonique afin d'y commencer un travail. À la suite de problèmes de santé, retour en Suisse en 1962. Mme Alice Wieser décède le 24 mars 1963 à Richterswil (ZH). De 1964 à 1966, Theodor Wieser collabore à l'œuvre de Salonique et la dirige. Deuxième mariage le 26 novembre 1966 avec Sœur Dorothee Hauri à Seon (AG). De juillet à août 1969, ils voyagent en Turquie. En juin 1970, ils se rendent aux États-Unis pour y visiter les églises évangéliques arméniennes. Au printemps 1973, visite au Liban, surtout à Ghazir. Fin de l'été, ils font un dernier voyage ensemble à Istanbul. Il décède le 15 octobre 1973 à Seon (AG) (Photos 57 et 87).

Wieser Alice, Madame. Née Humbert-Droz. Voir Humbert-Droz.

Wieser Dorothee, Madame. Née Hauri. Voir Hauri.

Witzemann Hilde, née le 17 juillet 1902 à Gebenstorf (AG), de Aarau. Études à l'école ménagère de Zurich pour être agent de maison. Études sociales, essentiellement en Angleterre. Entre à la S.B.A.L. le 1^{er} janvier 1929. Visite de centres pour aveugles et de leurs ateliers. Arrive à Ghazir le 10 avril 1929. Employée de maison au centre de Ghazir jusqu'en 1947. Retour en Suisse le 28 avril 1947. Envoyée par le « Don Suisse » et plus tard par la « Croix-Rouge suisse », elle travaille en Hongrie dans un orphelinat de garçons du 10 janvier au 1^{er} novembre 1948. Après la mort de J. Künzler, elle arrive à Beyrouth le 17 janvier 1949 et prend la direction du centre de personnes âgées, de l'école et de l'aide sociale. Le 8 mai 1969, retour en Suisse et retraite (Photo 45).

Zatecki, prénom ? Lieu et date de naissance inconnus. Docteur en médecine. Autrichien. Envoyé en septembre 1898 par la « Conférence ». Premier médecin européen à Sivas. Il exerce à son compte, mais travaille aussi à la pharmacie et à la clinique. Souffre de maladie de gorge chronique à cause de la poussière. À l'issue d'un contrat de 4 ans, il retourne en Europe le 29 septembre 1902. Son épouse était suisse. Absence de renseignements plus précis.

Zbinden Emma, née en 1884, à Versoix (GE). Originaire du canton de Vaud. Éducatrice d'enfants. Arrive à Sivas en août 1913. Elle s'en va au bout d'un an, considérée comme inapte à ce travail, bien que profondément chrétienne. En 1914, elle entre à la mission américaine à Marsovan comme professeur de français et gouvernante. En 1915, elle est à Sivas où elle travaille à l'hôpital américain de février à juin, puis retourne à Marsovan. Retour en Suisse en septembre 1919. De 1921 à 1922, elle est de nouveau en Turquie, à Makri-Köy. Pas d'autres indications.

Zenger Susanna Marie, née le 25 juillet 1867 à Genève, de Oberstocken (BE). Son père était bernois et sa mère vaudoise, descendante d'une famille de huguenots français. Elle est infirmière. Entre au diaconat de Berne le 1^{er} octobre 1894. Elle le quitte le 11 septembre 1897. Elle est appelée à servir en Turquie par le « Zentralbüro der Hilfsvereine für Armenien » (Pr G. Godet). Ordination à Berne et départ le 7 octobre 1897. Arrivée à Sivas le 8 novembre 1897. Elle dirige l'orphelinat de filles jusqu'en 1914. Le 7 décembre 1914, elle part à Érzéroum pour y soigner les soldats turcs blessés et atteints du typhus. Retour le 1^{er} mars 1915. Elle même est atteinte du typhus et meurt à Érzingian le 23 mars où elle est enterrée le 25 mars 1915 (Photo 69).

Zenger Lina, née ? à Genève, de Oberstocken (BE). Sœur de Marie Zenger. Éducatrice d'enfants. Arrivée à Sivas le 23 octobre 1900. Passe l'hiver à Sivas pour y apprendre les langues. Au printemps 1901, elle se rend à Gürün. Elle aide à l'orphelinat. Elle se retire en 1904 et épouse un allemand (M. Eberle).

Ziegler-Schoen Felix, né le 10 février 1938, de Zurich. Enseignant. Entre à la B.S.A. le 1^{er} novembre 1968. Arrive à Beyrouth le 12 novembre 1968. Directeur du centre pour handicapés de Bourj-Hammoud à partir du 1^{er} janvier 1969 (Photo 43).

Ziegler Hanna, Madame. Née Schoen le 31 août 1938, de Munich. Entre à la B.S.A. le 1^{er} novembre 1968. Arrive à Beyrouth le 12 novembre 1968. Dirige avec son époux le centre pour handicapés depuis le 1^{er} janvier 1969.

Zürcher Heidi, née le 31 juillet 1912, de Zurich. Infirmière et assistante médicale. Entre à la B.S.A. le 1^{er} juillet 1965. Arrive à Salonique le 29 juillet 1965. Dirige (avec Mlle Margrit Brunner) le « Fridtjof Nansen Home » et surtout assure le service auprès des malades. Se retire le 30 juin 1968.

Zürcher Josephine, née ?, de Davos. Médecin à Dresde. En 1897, elle est envoyée en mission en Turquie par la « Deutschen Orient-Mission » (Dr Johannes Lepsius). Arrive à Ourfa le 3 juillet 1897. Premier médecin femme européen en Turquie. Se retire fin décembre 1897, et plus tard épouse M. Heinrich Fallscheer (un allemand) de Naplouse en Palestine. En 1898 à Alep ; puis pendant un an à Aïntab (à l'hôpital américain). En 1899 à Beyrouth, en mars à Constantinople pour obtention du diplôme turc de médecin. Elle ne l'obtient pas parce qu'il n'était pas décerné aux femmes en ce temps-là ! En 1924 : dans le village allemand de Waldheim près de Haïfa. Elle était veuve. Pas d'autres indications.

ANNOTATIONS

- (1) = Archives fédérales de Berne E2 Bd. 534 JPD/BA Bd. 55
- (2) = Archives fédérales de Berne JPD/BA Bd. 56
- (3) = Archives fédérales de Berne E2 Bd. 534/137
- (4) = Archives fédérales de Berne E2 Bd. 534/44
- (5) = Archives fédérales de Berne E2 Bd. 534/80-81
- (6) = Archives fédérales de Berne E2 Bd. 534/71-72
- (7) = Archives fédérales de Berne E2 Bd. 534/79
- (8) = Archives fédérales de Berne E2 Bd. 534/259
- (9) = Archives fédérales de Berne E2 Bd. 534/255
- (10) = Archives fédérales de Berne E2 Bd. 534/83 ff.
- (11) = Archives fédérales de Berne E2 Bd. 534/96
- (12) = Archives fédérales de Berne E2 Bd. 534/92
- (13) = Archives fédérales de Berne E2 Bd. 534/93
- (K) = simplification du manuscrit

Chiffres :

- ¹ Behistûn ou Bisutûn : village du Kurdistan perse, situé à 36 km de Kirmanschah (nord-est de Bagdad), célèbre pour sa falaise verticale de marbre blanc haute de 550 m où Darius I avait fait graver des inscriptions.
- ² Les langues indo-germaniques sont par exemple : l'indou (l'hindoustani et le sanscrit), l'iranien (perse, kurde, afghan), l'arménien, l'albanais, le slave (russe, bulgare, serbocroate, tchèque, slovaque), puis le grec, le latin (avec toutes les langues romanes), le celte (irlandais, écossais, breton), le germain (allemand et tous ses dialectes, l'anglais, le norvégien, le danois et le suédois).
- ³ Fridtjof Nansen, *Betrogenes Volk*, p. 248 (F.A. Brockhaus, Leipzig 1928).
- ⁴ Hébr. « Les Armen », qui eux aussi en tant que chrétiens s'attachent à la loi de Moïse.
- ⁵ En grec : « souveraineté unique » de Dieu ; la Trinité fut rejetée.

- ⁶ D'après Paul de Samosate, évêque d'Antioche : Jésus était né de Marie comme homme ordinaire, et ce n'est que par le baptême qu'il fut accueilli par Dieu comme fils et revêtu du Saint-Esprit.
- ⁷ *Histoire de l'Église* VI. 46, 2. Eusèbe devint évêque de Césarée (Palestine) en 314 de notre ère ; il était docteur de l'Église, le « père de l'histoire de l'Église ».
- ⁸ Comparer Matthieu 10.3 ; Marc 3.18 ; Luc 6.14 et 16.
- ⁹ Luc 6.16 et Actes des Apôtres 1.13 : Jude, fils de Jacques, est surnommé aussi Lebbée et Thaddée (Matthieu 10.3).
- ¹⁰ Illuminator (latin = l'illuminateur), l'apôtre de l'Arménie, c'était un prince de la dynastie des Arsacides de laquelle était aussi issu Tiridates III. Il s'appelle en arménien : « Krikor Loussavoritch » ou « Krikor Partev ».
- ¹¹ Catholicos (grec = concernant le tout ; général), titre : chef spirituel de l'Église Arménienne.
- ¹² Métropolitite (grec) : titre d'archevêque d'un pays.
- ¹³ Étchmiadzin : monastère près d'Érivan, siège du Catholicos. Étchmiadzin signifie littéralement : « l'indigène est descendu ».
- ¹⁴ Doctrine renouvelée de Zoroastre (grec = Zarathustra), docteur religieux de l'ancienne Perse, environ 600 av. J.-C.
- ¹⁵ Avaraïr : un village près de la ville de Maku, au sud de l'Ararat.
- ¹⁶ Partisan de la doctrine « d'une seule nature ».
- ¹⁷ Ani était située à l'est de Kars (Turquie orientale).
- ¹⁸ Cilicie : le Dr J. Lepsius l'écrit : « Cilicie », d'autres : « Zilicie ». En arménien, cela s'appelle : « Guiliguia ».
- ¹⁹ Les Croisades avaient pour origine les appels au secours de l'empereur byzantin à qui les Seldjocides avaient pris la moitié de son empire, et non l'idée quelque peu romantique de reconquérir le tombeau du Christ.
- ²⁰ Henri VI, fils de l'empereur Frédéric I Barberousse.
- ²¹ Il y eut six « Léon » ; mais Léon I n'était qu'un prince (un baron). Le prince Léon II prit ensuite le nom de Léon I en tant que premier roi latin.

²³ 1293 : Catholicat de Cilicie établi à Sis.

1441 : l'ancien Catholicat d'Étchmiadzin renouvelé (il était vacant depuis 485) par l'élection d'un nouveau catholicos. Ainsi il y avait deux catholicats.

1921 : le Catholicos Sahag II (de Sis) fuit en Syrie et au Liban.

1930 : Nouveau siège du Catholicat de Sis à Antélias (Liban).

²³ Manoug Pétrossian : né à Sivas en 1676, moine au monastère de la Sainte-Croix à Sivas, où il reçoit le nom de Mekhitar (« consolateur »). Un homme revêtu de hautes qualités spirituelles, doué de connaissances linguistiques, grand orateur, une nature chaleureuse et une vie de sainteté exemplaire. En 1695, il se rend en Terre Sainte. À Alep, il rencontre le père jésuite français Antonius qui le gagne à la cause romaine. En 1701, il est prédicateur à Constantinople ; en 1702, il est soupçonné d'être papiste, et persécuté par le patriarche Avedik. Fuite à Smyrne, et finalement à Modon, Morea (en Grèce méridionale). Là, avec 15 autres personnes partageant la même foi, il trouve refuge chez un vénitien. En 1706 : construction d'un monastère et d'une église à Modon. En 1712 : fondation de l'ordre arménien de bénédictins, les Mekhitaristes, rejoignant l'Église Catholique Romaine. Les liens de l'Ordre avec le peuple arménien seront malgré tout constamment maintenus. En 1715, juste avant l'invasion par les Turcs, fuite avec 11 moines à Venise où il existait une colonie arménienne depuis le 13^e siècle. En 1749, après la mort du prieur Mekhitar, scission parmi les moines. En 1772, les plus conservateurs se séparent et vont à Trieste ; en 1811 à Vienne où ils construisent également un monastère avec une imprimerie qui existe encore de nos jours.

²⁴ Le texte intégral se trouve dans les archives.

²⁵ L'article 61 du traité de Berlin dit : « La Sublime Porte prend l'engagement de mettre en œuvre sans tarder les améliorations et réformes locales nécessaires dans les provinces habitées par les Arméniens et de garantir la sécurité contre les Kurdes et les Tcherkesses (ou Circassiens). À des dates déterminées, elle devra porter à la connaissance des Puissances les mesures prises dans ce sens afin que les dites Puissances puissent en contrôler l'exécution. » Les négociations entre les puissances européennes et la Turquie sur les réformes « dans les provinces habitées par les Arméniens » n'ont concerné que les provinces d'Anatolie orientale et la Cilicie et non l'Anatolie occidentale, ni Constantinople. Les « réformes sous contrôle des Puissances » prévues dans le traité n'ont jamais été appliquées : la rivalité des grandes puissances d'alors les rendait impossibles.

²⁶ Déjà les circonstances qui accompagnèrent sa montée sur le trône étaient mystérieuses. Son oncle, le sultan Abdul Asis (1861-1876) avait été déposé le 30 mai 1876, et dès le 4 juin il avait trouvé la mort. Son successeur fut Murad V, le frère aîné d'Abdul Hamid. Trois mois plus tard, il était déclaré malade mental, déposé et enfermé. C'est ainsi qu'Abdul Hamid monta sur le trône le 31 août 1876.

- ²⁷ Un contemporain décrit ainsi la situation en Arménie, depuis le traité de Berlin : « La population est livrée à l'arbitraire des pachas et des fonctionnaires subalternes. Le chrétien est considéré comme un paria ; son témoignage est sans valeur par rapport à celui d'un musulman malgré les traités qui lui garantissent les mêmes droits. Il est interdit aux Arméniens de posséder des armes — même un couteau de cuisine est considéré comme une arme — alors que les Kurdes sont armés. L'Arménien est obligé d'accueillir chez lui des voyageurs musulmans et de leur accorder tout ce qu'ils désirent, dans certaines circonstances même sa femme ou sa fille. Des emprisonnements arbitraires, les tortures, les meurtres et confiscations de toutes sortes sont choses courantes. »
- ²⁸ Cinq journaux arméniens virent le jour et quatre partis politiques (1). En plus de Marseille, Londres, Tiflis et Alexandrie, il y en avait aussi à Genève : en 1887, le journal *Hintchak* ; en 1889 le parti politique « Hintchak » ; en 1890, le journal *Trochag* et en 1892, le parti politique « Dachnagsoutioun » (K). Les premiers partis s'appelaient révolutionnaires non pas dans le sens de révolte ou soulèvement contre le sultan — c'était loin de leur pensée — mais au sens de transformation de la Turquie en un état constitutionnel. Sous l'oppression croissante, ils passèrent bientôt à des actes de résistance armée et de terrorisme, tandis que le parti « Ramgavar » rejetait les méthodes violentes et faisait entièrement confiance aux patriarches comme seuls représentants légitimes avec l'assemblée nationale arménienne (K).
- ²⁹ À Genève parurent les journaux Jeunes Turcs (2) : 1896, *Mechveret* en turc et en français ; 1897, *Osmanli* ; 1898, le magazine illustré *Beberouhi*. Ce qui étonne le plus, c'est que le journal turc *Mechveret* est composé par le rédacteur arménien Dawthianz du journal arménien *Trochag*. De plus, les deux journaux furent imprimés par la même imprimerie Studer, à Genève.
- ³⁰ Sassoun était l'une des communautés arméniennes les plus intéressantes de Turquie. C'était un ensemble d'environ quarante villages de montagne, totalement indépendants des autorités turques de Bitlis et Diarbekir, et qui s'affirmaient face aux tribus kurdes également indépendantes de leur entourage. C'étaient des éleveurs aisés et des cultivateurs besogneux qui mettaient en valeur leur région montagneuse ; ils vivaient en autarcie et fabriquaient même leur propre poudre à canon.
- ³¹ Vilayets d'Érzéroum, Van, Bitlis, Diarbekir, Mamuret-ül-Aziz (Kharpout) et Sivas.
- ³² Fridtjof Nansen, *Betrogenes Volk*, p. 297.

³³ Assassinat des chrétiens en Turquie de 1821 à 1898 :

1821	Grecs à Constantinople	Nombre de victimes inconnu
1822	Grecs dans l'Île de Chios	50 000
	De nombreux garçons et filles furent vendus comme esclaves. En 1827, un comité bâlois (Pr De Wette et Christian Friedrich Spitteler) paya la rançon de 12 garçons et filles grecs en Égypte, et les accueillirent dans un établissement chrétien à Beuggen près de Badisch-Rheinfelden.	
1850	Arméniens et Nestoriens au Kurdistan	12 000
1860	Maronites et Syriens chrétiens au Liban et à Damas	11 000
1876	Grecs orthodoxes en Bulgarie	25 000
1877	Arméniens (durant la guerre turco-russe)	6 000
1894	Arméniens dans la région de Sassoun	6 000
1895/96	Arméniens et Assyriens	plus de 100 000
1896/98	Grecs de l'Île de Crète en Macédoine, Épire et Thessalie	55 000

³⁴ *Evangelisches Volksblatt « Brosamen »*, Berne, du 30 décembre 1894 ; le 2^e article dans le même journal du 26 mai 1895.

³⁵ Professeur en théologie Georges Godet, né en 1845 à Neuchâtel et décédé le 19 juin 1907. Rédacteur du *Journal Religieux des Églises Indépendantes de la Suisse Romande*. Depuis 1874, professeur d'histoire, de philosophie, d'exégèse et de théologie systématique à la faculté de théologie de l'« Église Indépendante », il développa une grande activité en tant que président de la « Schweizerischen Hilfsvereine für die Armenier » (1896-1907) et en faveur des chrétiens russes persécutés. Issu de la famille Vuillomier Hugonet appelé Godet, en 1444 bailli de Cortaillod (Neuchâtel). En 1527, la famille devient citoyenne de Bondry (Neuchâtel).

³⁶ Les Rascols : des Russes évangéliques, pour la plupart des paysans, qui depuis 1860 tenaient dans les villages des cercles d'études bibliques et de prière et qui étaient persécutés par l'Église Orthodoxe et le gouvernement tsariste. Origine : des paysans du sud de la Russie étant entrés en relation avec des colons allemands (des piétistes souabes) parvinrent à une foi vivante par la lecture du Nouveau Testament.

³⁷ Henri Édouard Rosselet, né le 26 octobre 1845. Pasteur à Le Locle (1870), à Couvet (1888-1905), décédé le 4 octobre 1905 à Couvet.

³⁸ Aujourd'hui *La Salle des Pasteurs* ; avant la Réforme, la chapelle des fondateurs. Elle se trouve 3 rue de la Collégiale comme faisant partie de *La Collégiale* qui constitue près du château attenant un magnifique groupe de bâtiments.

³⁹ Exemple de Bâle : décision du conseil des églises du 1^{er} mai 1896 : le 10 mai, du haut de toutes les chaires, lecture d'une prière d'intercession « en faveur des Arméniens en butte au fanatisme turc et aux païens, ces survivants d'une des communautés chrétiennes les plus anciennes de l'Orient » ; et collecte au culte du 17 mai.

- ⁴⁰ En juillet 1896, lettre circulaire de la conférence des représentants des autorités religieuses protestantes des cantons suisses à St Gall s'adressant à leurs églises : « À l'instigation du conseil synodal de Berne, il a été décidé une collecte en faveur des Arméniens et des Russes persécutés pour atténuer leurs souffrances. »
- ⁴¹ Le vilayet de Van, avec environ 200 000 Arméniens, était un grand centre de population arménienne. Le 1^{er} massacre y eut lieu du 1^{er} au 20 novembre 1985.
- ⁴² Le 1^{er} massacre eut lieu le 30 septembre 1895 à Constantinople. Le 2^e était la conséquence du coup de main sur la banque ottomane à Constantinople commis par un petit groupe de révolutionnaires arméniens. Ils voulaient ainsi protester contre la passivité des Grandes Puissances en matière de « réformes arméniennes » et les forcer à intervenir contre le sultan. Ils avaient des bombes et de la dynamite et menaçaient de faire sauter toute la banque si leurs exigences n'étaient pas satisfaites. La réponse du sultan fut le 2^e massacre de Constantinople faisant 15 000 victimes. Étrange fut l'épilogue de ces coups de main : tous purent quitter librement la banque à la suite de l'intervention de l'ambassadeur auprès du sultan !
- ⁴³ Des articles à ce sujet paraissaient continuellement dans la plupart des quotidiens et des journaux chrétiens qui exprimaient leur horreur face aux atrocités turques et leur profonde sympathie pour les Arméniens. Mais cela agaça beaucoup certaines personnes. Le professeur Dr Oncken, historien allemand, écrivit l'article le plus frappant qui parut dans le *Bund* de Berne du 3 octobre 1896 (3) : « L'émotion s'est emparée de toutes les couches de la population en Angleterre et en Suisse, au point que l'on peut parler de 'delirium arménien'. On demande au Conseil Fédéral de pousser les grandes puissances à intervenir en Orient en faveur des Arméniens. Mais cela déclencherait la guerre, et même une guerre mondiale. Question : les Arméniens valent-ils ce sacrifice ? »
- ⁴⁴ La 2^e grande manifestation eut lieu le 11 octobre 1896 à Zurich sous la direction du doyen le Professeur Dr K. Furrer, président du comité d'aide de Zurich.
- ⁴⁵ Jules Albert Bonnard, né le 16 janvier 1858 à Begnins, décédé le 7 mars 1917 à Genève. Descendant d'une famille huguenote du Dauphiné qui s'était réfugiée en Suisse en 1730. Études à Lausanne, Paris et en Allemagne. Avocat, rédacteur de la *Gazette de Lausanne* et plus tard du *Journal de Genève*. Spécialiste de politique étrangère.
- ⁴⁶ Dr Johannes Lepsius, pasteur, né le 15 décembre 1858, décédé le 3 février 1926 lors de ses vacances à Merano (Tyrol du sud). Fils d'un égyptologue, prédicateur auxiliaire et directeur de l'école allemande de Jérusalem (1884-1886), il épouse Margarethe Zeller, fille du pasteur Zeller, petit-fille de l'évêque Samuel Gobat de Jérusalem. Pasteur à Friesdorf, près de Wippra dans le Harz (1887-1897) ; fonda en 1888 une manufacture de tapis de Smyrne pour les jeunes filles et les femmes de cette ville composée de très pauvres paysans et travailleurs journaliers. Son très grand intérêt pour l'Orient le conduisit à Pâques 1896 à fonder la « Deutschen Orient-Mission » parmi les musulmans. Les massacres des Arméniens en changè-

rent l'orientation ; elle devint une mission de secours auprès de veuves et orphelins arméniens. Son 1^{er} voyage en Turquie (de mai à juin 1896) donna une série d'articles dans le *Reichsboten* sous le titre : « La vérité sur l'Arménie », qui en Allemagne avait si justement appelé le mouvement arménien. En 1896, son livre, *Armenien und Europa*, est édité : une accusation contre les puissances chrétiennes et un appel à la conscience chrétienne des Allemands. En 1898, il transfère sa manufacture de tapis à Ourfa pour procurer du travail aux veuves et orphelins arméniens.

⁴⁷ Professeur Garabed Thoumayan (4), né en 1852 à Marsovan (Turquie) ; en 1874, études universitaires à Genève ; en 1886, mariage avec Mlle Rosier. Directeur du séminaire de théologie de Marsovan. En 1893, il est arrêté avec plus de 800 autres Arméniens parce que l'éducation de tant de jeunes Arméniens déplait au gouvernement turc. Condamné à mort avec 16 autres Arméniens. Grâcié par le Sultan après l'intervention des ambassadeurs allemands et anglais (son beau-frère, le pasteur Hoffmann-Rosier de Genève, se rendit à Constantinople et obtint sa libération à condition que le grâcié quitte la Turquie).

⁴⁸ La « Résolution de Lausanne », fortement simplifiée (le texte intégral se trouve dans les archives) : « Les citoyens suisses rassemblés le 7 septembre à l'Hôtel de ville, épouvantés et consternés par les massacres perpétrés en Arménie et stupéfaits de la passivité des Grandes Puissances qui en d'autres temps ont assuré la protection des chrétiens en Orient, convaincus de ce que face à cette inaction seul un grand mouvement de fraternité humaine et de solidarité chrétienne pourra amener les gouvernements à accomplir leur devoir, considérant que le peuple suisse a déjà pris plus d'une fois des initiatives internationales, délèguent un comité pour organiser une manifestation du peuple suisse et ont cette confiance que le Conseil Fédéral saura faire prévaloir cette manifestation auprès des Grandes Puissances européennes ».

⁴⁹ Il y avait dans ce comité M. Virieux, président du Conseil d'état, M. Décoppet, conseiller d'état, M. Cérésole, conseiller national, M. E. Combe, recteur de l'Université, les pasteurs H. Secrétan, de Loes et Mojon, le prêtre catholique romain Pahud, H. Lehmann, rabbin, et d'autres personnes.

⁵⁰ Avec les divisions suivantes : propagandes en Suisse et à l'étranger, signature de pétitions dans le canton de Vaud, cérémonies publiques et brochures, propagande par les églises, la presse et les finances et aide.

⁵¹ En français : « Conférence des Comités suisses de secours aux Arméniens ». Étaient présents les représentants de Genève, Lausanne, Neuchâtel, Bienne, Berne, Bâle et Zurich.

⁵² Bureau central de Neuchâtel : Pr G. Godet, président ; M. Reutter (avocat), secrétaire ; M. Jean Quinche, trésorier.

- ³³ On apprit bientôt que l'évolution de l'œuvre auprès des orphelins exigeait qu'on prenne des mesures pour lesquelles on n'avait pas besoin de convoquer l'assemblée générale. C'est pourquoi, pour la liquidation rapide des affaires, fut constitué le 10 décembre 1896 à Berne un « comité exécutif » avec les présidents des comités cantonaux : Pr G. Godet (Neuchâtel), M. Léopold Favre (Genève) et le pasteur Hugendubel (Berne).
- ³⁴ Aussi « Comité en faveur des Arméniens persécutés, Lausanne » et « Grand Comité Vaudois pro-arménien ».
- ³⁵ Fritz Stucky de Gysenstein (BE) — de son vrai nom Friedrich Stucky — missionnaire de la ville de Berne. Frère de Katharina Stucky, directrice de home à Sivas, oncle de M. Heinrich Hopf-Wahlen architecte à Berne. Membre fondateur du 1^{er} « Hülfs-Komites für die verfolgte Christen in Rußland und Armenien » et du « Bernischen Lokalkomitees für das Hilfswerk in Armenien ». Trésorier du comité de Berne pendant 30 ans.
- ³⁶ Elle avait été créée à Begnins le 28 septembre par le pasteur A. Krafft-Bonnard et dura de 1896 à 1914. En tout, trente orphelins furent secourus et adoptés par des familles suisses. C'est un paysan qui lui en avait donné l'idée. Après le culte, il était venu le voir avec sa femme à propos de la collecte en faveur des Arméniens et avait dit : « Monsieur le Pasteur, nous ne pouvons faire qu'un petit don pour les orphelins arméniens. Nous avons sept enfants, mais quand on a sept enfants on peut en avoir aussi un huitième. Si vous faites venir un orphelin d'Arménie, nous l'accueillerons et l'éleverons comme notre propre enfant. »
- ³⁷ L'orphelinat évangélique arménien « Zoar » de Brousse-Est fut créé le 13 juillet 1875 par l'instituteur et pasteur arménien Grégoire Bagdassarian qui avait poursuivi ses études à la « Missionshaus » de Bâle de 1862 à 1867. La famine qui régnait alors là-bas avait fait 150 000 victimes. De nombreux orphelins affamés erraient à travers le pays. Profondément bouleversé, il écrivit à Bâle pour demander du secours. Par l'intermédiaire du pasteur Theodor Sarasin-Bischoff, rédacteur du « Christlichen Volksboten », il reçut un premier don de 1 500 FS et commença par l'accueil d'une seule petite famille nommée « Lussig » (petite lumière). Ce furent bientôt près de 100 garçons et filles. L'orphelinat put être créé grâce à des dons de la Suisse, plus tard aussi d'Allemagne, d'Angleterre, d'Amérique, d'Australie, de Turquie et de Russie. Il existait en Suisse différentes « Brussa-Vereine » (Association Brousse). Dans les années 1875 à 1901, l'administration de la « Maison des Missions de Bâle » centralisa les dons, puis ce fut M. C. Stolz, libraire de la « Société Évangélique de St Gall ». En 1896, le total des dons suisses s'élevait à 72 783,95 FS. À partir de 1896, le Dr E. Riggenbach et R. Gisler envoyèrent également des dons. Après la mort du pasteur Bagdassarian le 29 mars 1919, la N.E.R. américaine se chargea de l'œuvre et prit soin des 150 enfants. Theodor Wieser, qui en 1920 travaillait à Brousse pour la N.E.R., écrivait : « J'ai visité les bâtiment de l'orphelinat de Bagdassarian ; des réfugiés y habitent ; d'orphelinat, il n'y a plus de trace. » (K)
- Brousse, située au sud-est de la mer de Marmara, réputée pour ses sources d'eau chaude soufrée. Capitale des sultans turcs jusqu'à la conquête de Constantinople (1453). À l'époque romaine, Prusa, capitale de Bithynie (1 Pierre 1.1).

- ⁵⁸ Sivas, capitale du vilayet du même nom et siège d'un vali. Sivas est située sur le Murdan-Szu, un affluent du Kisil-Irmak (d'Halys le vieux), à peu près au cœur de la Turquie. C'est l'ancienne Mégalopolis qui fut appelée Sebasta à l'époque des premiers empereurs romains. Garnison romaine sous l'empereur Dioclétien, elle devint la capitale de la province d'Asie-Mineure. L'immigration arménienne ne s'est faite qu'après 1021. Depuis ce temps-là, c'est le siège de l'archevêché arménien. Âge d'or du 11^e au 14^e siècle. Population atteignant jusqu'à 100 000 âmes. Depuis 1855, siège de la mission américaine. Lors des massacres du 12 novembre 1895, périrent environ 1 500 arméniens, parmi lesquels le pasteur protestant ; le presbytère, deux églises, quatre bâtiments scolaires furent incendiés. En 1897, Sivas comptait encore 43 000 habitants dont environ 8 000 arméniens et 1 500 grecs.
- ⁵⁹ Le total réel n'est pas connu, car de nombreux dons ne sont pas passés par les comités mais ont été acheminés en Turquie par d'autres voies et sont parvenus aux malheureux (K).
- ⁶⁰ Le trésorier général de la mission américaine était M. W.W. Peet de la « Bible House » de Constantinople. Il fut pendant de nombreuses années sur place l'âme véritable du secours aux Arméniens.
- ⁶¹ Bardezag (en arménien : « source dans le jardin ») sur le golfe d'Ismid (la vieille Nicomédia) en Bithynie. En 1897, la population était en totalité arménienne ; elle fut épargnée par les massacres. Agriculture et soieries.
- ⁶² Ce don alla aux orphelins de Sivas, Zeitoun, Bardezag et Diarbekir ainsi qu'à diverses œuvres d'aide aux écoles et orphelinats de Constantinople (K).
- ⁶³ Léopold Favre, né le 24 décembre 1846 à Genève, décédé le 4 avril 1922 à Genève. Son père, Alphonse Favre était géologue du massif du Mont Blanc. En 1896, il est président du comité genevois de secours en faveur des Arméniens, plus tard encore membre du Comité exécutif de tous les comités cantonaux. De 1897 à 1909, il entreprend 8 voyages en Turquie. En 1915, membre du comité directeur de la « Schweiz. Hilfswerk 1915 ». Il traduit en français les brochures écrites par le Dr A. Oeri, *Quelques documents sur le sort des Arméniens en 1915*, Genève 1915 et 1916. Il écrit aussi la préface à la brochure intitulée *Maïrig Marie Zenger. Seize ans chez les orphelins arméniens à Sivas*, Genève 1915 (Photo 73).
- ⁶⁴ Les représentants étaient : le professeur en théologie Dr K. Furrer, pasteur à Zurich, président ; le professeur en théologie Henri Paschoud, Lausanne ; le Dr Holenstein, St Gall ; M. Schaller, conseiller d'état, Fribourg et M. Kistler, secrétaire d'état, Berne.
- ⁶⁵ Le nombre total des signatures s'élevait alors à 433 080. Le 26 mars 1897, le Dr Furrer de Zurich annonça au chancelier fédéral (5) un total de 453 013. Plus tard, le 2 avril 1897, vinrent s'ajouter les 1 278 voix d'Obwalden. Au total, 454 290 signatures furent recueillies (les détails pour les différents cantons se trouvent dans les archives).

⁶⁶ « Extrait du compte rendu de la session du Conseil Fédéral suisse (6) : mardi, le 2 mars 1897. Signatures en faveur des Arméniens. Le comité qui recueille des signatures en faveur des Arméniens a demandé une audience auprès de M. le Président Fédéral afin de lui remettre la pétition. Le président Deucher, saisi de la demande, se voit dans l'obligation de déclarer au comité que le Consul Fédéral n'est pas en état d'introduire une action en faveur des Arméniens auprès des puissances européennes ou de la Turquie. Extrait du compte rendu au département politique pour avis. »

⁶⁷ Par cette réponse, l'affaire était classée par le Conseil Fédéral (7). Un examen approfondi du compte rendu du Conseil Fédéral de mars à juin 1897 ne donna pas d'autre renseignement.

⁶⁸ Télégramme adressé au ministre turc à Bruxelles (8) :

« Son Excellence Caratheodory Effendi, Ministre de l'Empire Ottoman, Bruxelles.

Nous prions Votre Excellence de vouloir bien être auprès de Sa Majesté l'Empereur des Ottomans l'interprète des vœux que le Conseil Fédéral forme pour Sa personne et de transmettre à Votre Auguste Souverain nos sincères félicitations à l'occasion du Jubilé de Son avènement au trône.

Au nom du Conseil Fédéral Suisse

Le Président de la Confédération :

signé : Hauser »

Réponse télégraphiée du 4 septembre 1900 au Président de la Confédération Suisse disant (9) :

« Je viens vous offrir mes remerciements particuliers pour les félicitations et les vœux amicaux exprimés au nom du gouvernement fédéral par l'intermédiaire de mon représentant à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de mon avènement au trône.

Abdul Hamid »

⁶⁹ La « Deutsche Hilfsbund für christliches Liebeswerk im Orient » entretenait dès la fin de 1896 quatre stations à l'intérieur de la Turquie : Bebek, Kharpout, Van et Marache avec 608 orphelins auxquelles vinrent s'ajouter Mesereh (1897), Hadjin (1899), Bitlis (1900), Mouche (1907), Arabkir (1910), Harunia (1910), Alep (1917) et Anjar (1947). Avant la Première Guerre mondiale y étaient recueillis 1 600 orphelins et 167 veuves (1914) ; scolarisation des enfants par 111 instituteurs et institutrices arméniens qui enseignèrent au total 3 400 enfants. Il y avait aussi une école normale d'instituteurs et institutrices à Mesereh, l'école « St Thaddée » à Mesereh pour la formation d'évangélistes, l'école biblique féminine à Marache, des écoles professionnelles pour formation de cordonniers, tailleurs, tisserands, menuisiers, serruriers, boulangers et jardiniers.

⁷⁰ La « Deutsche Hilfsbund für Armenien » (appelée plus tard « Deutsche Orient-Mission », Berlin, avec le comte A. von Bernstoff, président, le Dr J. Lepsius, directeur, et Richard Schäfer, trésorier) entretenait fin 1896 les stations d'Ourfa et Kayseri, Ourmia en Perse et Varna en Bulgarie (700 orphelins). Orphelinats,

hôpital, clinique, fabrique de tapis, ateliers, évangélisation et imprimerie. En 1964, il existait encore les stations d'Ourfa en Turquie, Ourmia et Khoi en Perse ainsi que Philipopol, Schumla, Rustschuk et Sofia en Bulgarie.

- ⁷¹ Il est intéressant de voir tous les préparatifs de ce voyage (10) : 28 avril 1897 : l'inspection de l'orphelinat civil autorise le pasteur Fichter, prédicateur auprès des orphelins à prendre le congé désiré. Le 29 avril 1897 : le « Petit Conseil » de la ville de Bâle et le Conseil du Gouvernement écrivirent au Conseil Fédéral pour lui demander des lettres de recommandation pour le pasteur Fichter. Le Conseil Fédéral répondit qu'il ne le pouvait pas, mais que le département politique pourrait entrer en contact avec les gouvernements par nos ambassades. Le 20 mai 1897 : notre représentation à Paris envoya la *Lettre d'introduction auprès de M. Cambon, Ambassadeur de France en Turquie, en faveur de M. le Pasteur Fichter* (13) — il est à remarquer que le prénom Hans n'est pas mentionné, ce qui plus tard lui sera fatal —.
- ⁷² En ce temps-là, la Suisse n'avait pas de représentant diplomatique en Turquie.
- ⁷³ « Notre vénéré pasteur, notre père bien-aimé ! Votre départ inattendu remplit nos cœurs déchirés d'une insupportable tristesse. Nous ressentons aujourd'hui de nouveau la grande douleur qui nous avait saisis lorsque nos propres pères furent séparés de nous pour ne plus revenir. Nous vous remercions, vous et tous ceux qui ont posé sur nous une main secourable, porté assistance à des orphelins abandonnés et nous ont réunis sous un toit où nous jouissons de bénédictions tant pour nos corps et nos esprits que pour nos âmes. Adieu ! Transmettez nos plus vifs remerciements à nos bienfaiteurs suisses. Ne nous oubliez pas ! Et soyez assuré que votre souvenir demeurera à jamais dans nos cœurs. » (K).
- ⁷⁴ Heureusement, le directeur de l'orphelinat de Gürün (ville située à 3 jours de voyage), le pasteur arménien, put encore venir à Sivas y rencontrer le pasteur Fichter.
- ⁷⁵ Si le pasteur Fichter avait pu effectuer son voyage dans toutes les régions prévues, il aurait pu se faire une autre idée de la situation. La mort précoce du missionnaire Hubbard qui s'était trop surmené, survenue le 13 avril 1899, montre qu'il aurait fallu quelqu'un pour décharger le directeur américain.
- ⁷⁶ Arbre de vie = thuya, appartient à la famille des cyprès.
- ⁷⁷ Les dépenses totales du voyage du pasteur H. Fichter en Anatolie du 9 juillet au 16 octobre 1897 s'élevèrent à 3 950 FS (Photo 8).

⁷⁸ En 1897, il y avait dans les orphelinats des villes suivantes :

	Garçons	Filles
Brousse (Kaya-Bachi) : sur 50 filles	—	25
Bardezag : sur 96 garçons	21	—
Marsovan	12	—
Sivas	90	70
Gürün	45	25
Marache et Zeitoun	27	10
Arabkir	11	13
Aïntab (au collège américain)	5	—
Smyrne	—	9
Jérusalem (orphelinat syrien)	16	1
	227	153

Au total 380 enfants dans les orphelinats, plus 200 placés dans des familles : ce qui fait un total de 580 enfants.

⁷⁹ Ourfa était, à la fin du siècle dernier, peuplée de Turcs, d'Arabes, de Kurdes, d'Arméniens, de Syriens et de Juifs. Population de 50 000 habitants dont 20 000 chrétiens et 3 000 musulmans. Sur les 20 000 chrétiens, il y avait 15 000 Arméniens (12 000 grégoriens, 2 000 protestants et 1 000 catholiques) et 5 000 Syriens. Les habitants vivaient dans des quartiers séparés, selon leur religion et leur nationalité. La population turque était très mélangée : sémites, aryens, tatares, perses, hindous, caucasiens et même des types nègres !

⁸⁰ Mlle Corinna Shattuck, Ourfa : née en 1847 en Amérique, orpheline de père et de mère à 3 ans. Toute jeune, elle donne sa vie au Seigneur, devient institutrice et s'engage bientôt dans le service missionnaire. Sa mission, l'« American Board for Foreign Missions », l'envoya en 1874 en Turquie (Aïntab et Trébizonde). Au bout de 7 ans, elle fut atteinte de tuberculose. Retour en Amérique et guérison après un séjour de 3 ans en sanatorium. En 1883, elle retourne en Turquie (Marache). En 1892, elle dirige les écoles protestantes d'Ourfa. Au cours de l'hiver 1909, elle est de nouveau gravement atteinte aux poumons. Elle est rapatriée en Amérique où elle meurt le 22 mai 1910 (K) (Photo 70).

⁸¹ Mlle Josephine Zürcher, de Davos, docteur en médecine. Premier médecin suisse à Ourfa. Médecin assistante au sanatorium du Dr Lahmann de Dresde. Elle arrive le 3 juillet 1897 à Ourfa. Ouvre la clinique le 22 juillet. À l'automne se fiance avec M. Heinrich Fallscheer, collaborateur à l'œuvre du Dr Lepsius à Ourfa. Mariage à Alep en 1898. En 1899, voyage de Beyrouth à Constantinople pour y passer le diplôme turc de médecin. Elle ne peut pas l'obtenir parce que la Turquie d'alors ne délivrait pas ce diplôme aux femmes ! Avec l'aide du comte von Mülinen, citoyen suisse, haut fonctionnaire à l'ambassade allemande à Constantinople, chambellan de l'empereur Guillaume II, elle obtint quand même des autorisations turques la liberté d'exercer son métier dans tout l'Empire jusqu'à ce qu'elle

le « décroche » (plus tard) ! À partir de 1899, elle est médecin à Beyrouth où l'on perd sa trace. En 1924, lors d'un voyage en Palestine, Theodor Wieser l'a rencontrée à Waldheim près de Häfa. Elle était veuve (K).

- ⁸² « Le chant sublime » du radiateur à pétrole. Une lettre du 21 janvier 1900, adressée à ses parents, montre combien le Dr Christ était humble et reconnaissant pour la moindre amélioration de sa vie quotidienne : « Je réponds à votre chère lettre que j'ai reçue hier soir (lettre à cheval sur deux siècles, envoyée en décembre 1899), assis à la lumière rougeoyante et à la bonne chaleur (sans fumée) du merveilleux radiateur à pétrole que j'ai reçu il y a une semaine. C'est en effet une conquête. Avec cela on n'a pas à se battre pour faire du feu ; il suffit au contraire d'allumer seulement le radiateur, l'approcher de soi et on a chaud. Je vous remercie encore une fois de tout mon cœur pour ce beau cadeau de nouvel an ! » Et huit jours plus tard : « Près de moi le radiateur, qui au moyen de son réflecteur, envoie une agréable chaleur sur mes pieds encore protégés par une épaisse peau de mouton... » (K).
- ⁸³ La maison du diaconat « Zum Hirzen », Aeschenvorstadt 50, Bâle, se trouvait dans l'ancienne auberge « zum Hirzen » de 1888 à 1908. Le fondateur et bienfaiteur en était le dévoué Auguste Burckhardt-Heussler. Elle formait des infirmiers chrétiens et était le pendant des maisons des diaconesses. Hélas, au bout de quelques années, l'intérêt pour le métier d'infirmier diminua. Lorsqu'il n'y resta plus que le directeur et un seul diacre se consacrant à cette vocation, la maison dut fermer le 30 septembre 1908.
- ⁸⁴ M. E. Zollinger, négociant suisse et banquier et en même temps Consul d'Allemagne à Alep.
- ⁸⁵ Fièvre avec des frissons provoquée par la malaria (paludisme)
- ⁸⁶ Comparer l'autobiographie de J. Künzler, *Köbi*, p. 25 et 26.
- ⁸⁷ Comparer l'autobiographie de J. Künzler, *Köbi*, p. 34.
- ⁸⁸ Comparer l'autobiographie de J. Künzler, *Köbi*, p. 38.
- ⁸⁹ Le 23 décembre 1899, le Dr Christ écrivait à ses parents : « Dans la clinique, je sens déjà la main organisatrice de Künzler. Il est lui-même très alerte et toujours de bonne humeur ; il fait parfois résonner une bonne tyrolienne d'Appenzell qui fait du bien dans ce pays désert et où l'on entend peu chanter. »
- ⁹⁰ Sœur Ida Künzler, de la maison des diaconesses « Riehen », sœur de J. Künzler d'Ourfa, fut ordonnée 1^{re} diaconesse à Hundwil. En ce temps-là, il n'y avait pas encore de médecin là-bas. C'est pourquoi elle pria le Dr Christ de venir à Hundwil. Il accepta volontiers, surtout dans l'espoir de voir sa femme se rétablir au bon air de la montagne. Hélas, ce ne fut pas le cas. Il y eut des rechutes, et même les cures à Davos n'eurent aucun effet. La tombe de Mme Christ-Werner resta jusque dans les années trente au cimetière de Hundwil. La pierre tombale était encore visible jusqu'en 1967.

- ⁹¹ Le Dr Christ fut remplacé par un jeune médecin arménien : le Dr Avédis Djébédjian, médecin assistant à l'hôpital américain d'Aïntab.
- ⁹² Le n° 1 des *Nouvelles* parut en mars 1898. Les *Nouvelles* étaient remis aux donateurs aux frais des différents comités et distribués comme compléments de plusieurs journaux chrétiens (K).
- ⁹³ Dépôts en Suisse de travaux manuels : M. Th. Iselin, Blumenrain 34, Bâle ; Mme H. Scholder-Develay, Lavaterstrasse 65, Zurich ; M. le Pasteur J. Ninck, Vereinshaus, Winterthur ; Mme G. Godet, Evole, Neuchâtel.
- ⁹⁴ Mme Perry, de Sivas, qui a tenu dans différentes localités des conférences sur notre œuvre là-bas ; M. et Mme Barmen, de Kharpout ; M. et Mme Tracy, de Marsovan ; M. et Mme Baldwin, de Brousse.
- ⁹⁵ Dépenses pour l'année 1900 : 114 068,45 FS ; pour 1905 : 38 138,75 FS.
- ⁹⁶ Même après la dissolution de son comité, le Jura bernois est resté fidèle à l'orphelinat de Sivas. Le 29 novembre 1915 se constitua de nouveau une branche indépendante de la « Hilfswerkes 1915 für Armenien » qui venait d'être créée ; elle s'appela le « Jurassisches Komitee ».
- ⁹⁷ Le pasteur Djurdji Barsumian, fils du prédicateur Garabed Barsumian, qui avait ouvert une petite école dans une pièce unique mais qui, faute de moyens, ne put poursuivre le travail.
- ⁹⁸ Charles Fermaud, de Genève, né le 17 juin 1855, décédé le 8 juillet 1937. Employé de banque, lieutenant d'artillerie, secrétaire général de la fédération mondiale de l'« Union Chrétienne de Jeunes Gens ».
- ⁹⁹ Le parti politique arménien « Dachnagtsoutioun » avait beaucoup contribué au succès de la révolution Jeune Turc. Avec la mise en place de la Constitution, il avait atteint son but en obtenant l'égalité des droits politiques et religieux, et partant d'un groupe révolutionnaire, il était devenu un parti constitutionnel que les Jeunes Turcs regardaient comme un puissant soutien au nouveau gouvernement car ils ne disposaient pas de forces suffisamment instruites et à tous égards ils étaient dépendants de ces Arméniens compétents.
- ¹⁰⁰ Abdul Hamid II n'avait pas été déposé. Cela contredit la promesse faite aux Arméniens par les amis du parti Jeune Turc au Congrès de Paris en 1907.
- ¹⁰¹ En 1910, 19 248 FS furent encore envoyés en Cilicie ; en janvier 1911 : 14 000 FS pour aider à passer l'hiver ; plus tard, encore une fois : 9 000 FS pour la construction des églises de Kessab et Hadjin ainsi que l'école de Hadjin. Tous ces édifices avaient été incendiés.
- ¹⁰² Les Suisses purent consacrer un montant de 14 000 FS pour venir en aide à sept localités.

- ¹⁰³ Comparer, J. Künzler, *Im Lande des Blutes und der Tränen*, p. 6.
- ¹⁰⁴ Djihâd (« guerre sainte ») : la pensée dogmatique du Djihâd, un amalgame politico-religieux, est, d'après la doctrine officielle de l'Islam « un moyen d'étendre la domination de l'Islam » ou « de se protéger contre toute attaque des territoires musulmans ».
- ¹⁰⁵ Mlle Emma Zbinden, qui était arrivée depuis un an pour remplacer Mlle K. Stucky rentrée au pays, s'était vue inapte à ce travail et était partie.
- ¹⁰⁶ Brochure intitulée : « Elle a fait ce qu'elle pouvait ! ». Un portrait de la vie de Mlle Marie Zenger fait par Fritz Stucky en 1915, missionnaire de la ville de Berne.
- ¹⁰⁷ Comparer, Dr Lepsius, *Deutschland und Armenien*, document 81, p. 84. Le projet était d'exterminer d'abord les Arméniens, puis les Grecs et finalement les Juifs.
- ¹⁰⁸ Tcherkesse : peuple musulman, originaire du Caucase. Soumis aux Russes en 1864, ils émigrèrent pour la plupart en Turquie et en Syrie. Très belle race d'hommes.
- ¹⁰⁹ 34 000 criminels furent libérés et affectés à la surveillance des convois de déportés et utilisés comme bourreaux des Arméniens.
- ¹¹⁰ « Les personnes connues » était le pseudonyme pour les Arméniens.
- ¹¹¹ Franz Werfel a fait de ce combat pour la survie et le sauvetage miraculeux un monument littéraire saisissant dans son roman *Die vierzig Tage des Musa Dagh* (Éd. Paul Zsolnay, Berlin-Vienne-Leipzig, 1933).
- ¹¹² Un petit détail, mais qui est caractéristique des Arméniens, que l'auteur trouva dans un autre récit : « Ils avaient emporté aussi tous leurs instruments de culte, leurs livres liturgiques et de chants, ainsi que les Bibles, si bien que les prêtres des 5 villages et le pasteur purent remplir leurs fonctions quotidiennes.
- ¹¹³ Des villages suivants : 80 de Makof (Wakef) ; 10 de Kebussijé ; 160 de Kheder Bey (Azir) ; 228 de Yoghonoluk ; 220 d'Hadji-Habibli et 170 de Bitias.
- ¹¹⁴ Dont 240 familles de Kebussijé ; 2 de Yoghonoluk ; 80 de Hadji-Habibli et 10 de Bitias.
- ¹¹⁵ Hélas, à l'automne 1922, ces Arméniens furent chassés hors de Turquie en même temps que la population grecque par l'armée kémaliste, et durent se réfugier en Grèce.
- ¹¹⁶ La région de Dersim, pays de hauts-plateaux habité par des tribus à moitié indépendantes, située entre le Kara-Su et la Mourad-Su, les bras nord-ouest et sud-est de l'Euphrate. La population kurde compte aussi des Zazas, tribu dont la langue est moitié de l'arménien, moitié du kurde. Son paganisme primitif est légèrement teinté de christianisme et n'a aucun lien avec l'Islam.

¹¹⁷ Genève, 25 août :
« Vous avez publié, dans le numéro d'aujourd'hui de votre journal, un article non signé sur de prétendus massacres d'Arméniens dans l'Empire ottoman. Encore une fois j'oppose le démenti le plus formel aux assertions contenues dans cet article. *Il n'y a pas eu de massacres d'Arméniens*. Toute la population arménienne, hommes, femmes et enfants, jouissent de la sécurité la plus complète. Il y a eu des coupables qui ont été condamnés par les tribunaux légalement constitués. Je vous prie, donc, de bien vouloir insérer le présent démenti à la même place où a paru l'article dont il s'agit. Veuillez agréer, etc.

Le consul général : Zia. »

¹¹⁸ Le texte original de l'appel se trouve dans les archives.

¹¹⁹ Bureau : Président : Dr Wilhelm Vischer-Iselin, notaire, Bâle ; Trésorier : Carl Zahn-Sarasin, banquier à Bâle ; Secrétaire : Dr Albert Oeri-Preiswerk, rédacteur à Bâle ; Assistant : le pasteur H. Du Bois, professeur en théologie, Neuchâtel ; 2^e assistant : Léopold Favre, Genève.

¹²⁰ Le Dr Wilhelm Vischer était le frère du Dr Andreas Vischer. Il lui avait rendu visite à Ourfa en 1906.

¹²¹ Le 4^e comité suisse romand, le « Comité Jurassien », fondé en 1896, dissout en 1904 en fusionnant avec le « Comité de Neuchâtel », se constitua à nouveau le 29 novembre 1915. Quelques années plus tôt (1909) s'étaient déjà constitués 4 autres comités cantonaux : St Gall, Argovie, Thurgovie et Glaris. Si bien qu'il y avait maintenant 13 comités.

¹²² Le « Comité de Fribourg » n'envoya pas ses dons à Bâle mais au Cardinal Casparis (ce comité collecta en même temps des fonds pour la Pologne et la Serbie).

¹²³ Quotidiens : *Basler Nachrichten*, *Basler Anzeiger*, *Neue Zürcher Zeitung*, *Gazette de Lausanne*, *Journal de Genève*, *Glaner Nachrichten*.
Journaux religieux comme : *Appenzeller Sonntagsblatt*, *Kirchenblatt für die reformierte Schweiz*, *Christlicher Volksbote aus Basel*, *Kirchenzeitung Luzern*, *Katholik (christ-katholisch)*, *Brosamen*, *Grüß Gott*, *Zionspilger*.

¹²⁴ Les titres étaient : *Die Vernichtung eines christlichen Volkes* (octobre 1915), *Das Martyrium des armenischen Volkes* (décembre 1915), *Armenien* (février 1916) ainsi que *Armenien und der Weltkrieg* (juin 1916).

¹²⁵ De 1915 à 1919, le nombre total des enfants recueillis s'éleva à 6 002, garçons et filles à nombre égal. 43 orphelins avaient perdu la vue. 3 465 retrouvèrent la trace de parents et 521 enfants moururent.

¹²⁶ Sœur Beatrice Rohner était malade en Allemagne depuis des années et vivait dans un état d'apathie. Elle ne comprenait plus Dieu. Pourquoi ses prières n'avaient-elles pas été exaucées ? Après des années, Dieu la rétablit de manière extraordinaire : sa collaboratrice à Marache, la Sœur Hedwig Büll (devenue plus tard directrice de l'A.C.O. à Alep) se trouvait au cours de l'été 1922 en vacances à Zahlé au Liban. Là elle rendit visite au pasteur Sisag Manougian qui avait été épargné avec sa famille de la déportation grâce à l'intervention de Sœur Beatrice. Il avait été son principal collaborateur à Alep et connaissait chaque orphelin en personne. Maintenant le pasteur Sisag lui racontait comment après 1918 il avait entrepris des recherches et retrouvé des orphelins déportés en 1917 et constaté qu'aucun n'avait été perdu ; ils étaient tous en vie. Après quelques années, Sœur Beatrice était rentrée se reposer en Suisse et vivait sur le « Hasliberg ». Elle y reçut la visite de Sœur Hedwig Büll qui lui raconta ce qu'elle avait appris du pasteur Manougian. Il se passa alors pour Sœur Beatrice, comme pour le patriarche Jacob lorsqu'on lui apprit que son fils Joseph était en vie ! Elle fut comme électrisée. Son visage fut comme illuminé. Les ténèbres qui avaient envahi son âme disparurent et elle était pleine de louanges et de reconnaissance. À partir de ce jour, elle fut remplie de l'Esprit et ses paroles conduisirent beaucoup de gens à la foi.

¹²⁷ « Commission américaine pour les Missions à l'étranger ».

¹²⁸ « Croix-Rouge américaine ».

¹²⁹ L'« Union arménienne ».

¹³⁰ « Œuvre d'assistance arménienne et syrienne ».

¹³¹ « Comité américain d'assistance au Moyen-Orient ».

¹³² « Secours au Moyen-Orient ».

¹³³ Montants en millions de francs suisses : aide directe : 388,4 ; transport des réfugiés et divers : 5 ; dons en nature : 132,6 ; frais de transport : 36 ; capital dans les ateliers : 1 ; dépenses d'administration, de propagande et de surveillance des champs de mission : 36 ; reliquat au 1^{er} juin 1930 en liquide, provision et mobilier : 7,5. Total en francs : 606,5 millions.

¹³⁴ Dans l'« International Near East Association » 16 sociétés de secours en faveur de l'Arménie unirent leurs forces à celles de l'Amérique pour mener à bien cette tâche gigantesque. Ce furent les pays suivants : l'Australie, la Belgique, le Canada, la Chine, Cuba, la Tchécoslovaquie, le Danemark, l'Allemagne, la France, la Grande-Bretagne, le Japon, la Corée, les Philippines, la Suède, la Suisse, les États-Unis d'Amérique.

Comité d'honneur : Viscount Cécil, le Dr Fridtjof Nansen, E.K. Venizelos, Henri Morgentau, Georges Clémenceau, Boghos Noubar Pacha.

¹³⁵ Sœur Hedwig Büll de la « Deutschen Hilfsbund » confirma à l'auteur du livre que tous les enfants arméniens (garçons et filles) des orphelinats allemands de Marache ainsi que le personnel arménien avait été épargnés par la déportation.

¹³⁶ Dr Emmanuel Riggenbach, de Bâle, né le 28 octobre 1873 à Binningen, près de Bâle, décédé le 2 août 1954. Professeur de sciences naturelles et de géographie de 1897 à 1938, il finit sa carrière au lycée moderne de Bâle. Pédagogue remarquable, toujours calme, esprit transcendant et impartial. Tout au long des 40 années de sa carrière, il sut gagner à lui des enfants souvent difficiles, sans avoir à punir, grâce à son attitude douce et calme. Il commençait toujours la première heure de cours de la journée par la prière, même après que celle-ci eût été officiellement abolie. Les sciences naturelles n'étaient pas pour lui une matière à enseigner, mais plutôt une affaire de cœur. Il avait un don particulier pour ouvrir les yeux de ses élèves sur la beauté de la nature, et ainsi il savait faire croître en eux l'amour et le respect pour les créatures de Dieu. Cette attitude allait de pair avec son activité pour la protection de la nature. Avec son ami, le Dr Stefan Brunies, il était l'un des fondateurs de la « Fédération suisse pour la Protection de la Nature ». Son traité *Der junge Naturschutzbunde* (le jeune protecteur de la nature) parut dans les quatre langues ayant cours dans le pays, et amena des milliers de membres à la Fédération et surtout des élèves, garçons et filles. En sa qualité d'ami de la jeunesse, il était pressé par ce désir de mettre ses dons au service d'autrui dans un autre domaine. C'est ainsi qu'il écrivit des traités sur la morale et la sexualité dans le but de rendre les jeunes conscients de leurs responsabilités. Cependant, sa serviabilité ne s'adressait pas seulement à notre jeunesse et à la nature sans défense, mais aussi à la détresse humaine qui l'affectait beaucoup, particulièrement celle du peuple arménien contre laquelle il avait lutté avec force dès 1909 après les massacres d'Adana. Plus tard, en juillet 1916, il fonda avec son ami Rudolf Gisler, mort prématurément, le périodique *Mitteilungen über Armenien* qui parut durant 38 années jusqu'à sa mort. Le siège du journal devint le centre de collecte de dons en faveur de nos amis Arméniens et l'est demeuré jusqu'à ce jour (Photos 75 et 83). Les deux filles du Dr E. Riggenbach, Elisabeth et Lydia (aujourd'hui Mme E. Débaz-Riggenbach et Mme Lydia Schlegel-Riggenbach) étaient avant leur mariage les fidèles collaboratrices de leur père, et depuis des années Mme L. Schlegel-Riggenbach dirige avec un zèle sans défaillance et beaucoup de compréhension l'administration du journal et poursuit cette tâche dans l'esprit de son père (Photo 83).

¹³⁷ Rudolf Gisler, né en 1891, décédé le 13 janvier 1920 à Bâle. Formation commerciale. Souffrant dès son jeune âge, hémiplégique, de plus atteint des poumons, il savait maîtriser son corps faible, et dans son travail il se fixait des buts qui semblaient presque inaccessibles. « Tenter l'impossible ! Dieu aime d'un amour infini ceux qui tentent l'impossible ! » Rudolph Gisler était animé de cette foi résolue lorsqu'il commença à œuvrer en faveur des Arméniens. En fondant *Mitteilungen über Armenien* il nourrissait l'espoir que ce journal créerait un lien étroit entre les Amis suisses des Arméniens et les amènerait à créer une organisation unitaire d'œuvre charitable de notre pays en faveur des Arméniens. Et son vœu se réalisa avec la « Bund der schweizerischen Armenierfreunde », « Fédération suisse Amis des Arméniens ». Les efforts qu'il avait fournis dans cette direction constituent sa précieuse collaboration pour la cause des Arméniens. Depuis longtemps déjà il avait préparé systématiquement la voie en créant un « Schweizerischen Hilfsstelle für Armenien ». Le but qu'il s'était fixé était maintenant atteint avec la création de la « Fédération suisse Amis des Arméniens ». C'est

pourquoi, il liquida son centre de secours suisse en faveur des Arméniens et entra comme administrateur des *Mitteilungen über Armenien* qui était devenu l'organe de la « Fédération » au service du comité central de Genève. Hélas, il ne resta à ce poste que peu de temps. Cependant, surmontant toutes ses souffrances, il a accompli sa tâche avec un grand soin et une fidélité irréprochable. Il mourut à l'âge de 28 ans et demi avec l'espoir au cœur que la pauvre Arménie piétinée connaîtrait enfin un temps de liberté, de paix et de bonheur.

- ¹³⁸ Directeur suivant : W. Meili, de Berne, prédicateur. Activité d'enseignement et d'évangélisation et de responsabilité auprès des orphelins à Salmast (Perse ; entre Choi et Ourmia) ; plus tard travail à la mission d'Ourmia (directeur : le prédicateur M. Piranian, plus tard à Thalwil). En juin 1917, à la demande de M. Piranian, le comité zurichois d'aide aux Arméniens décida la création d'un orphelinat avec 25 enfants pour commencer. Mlles Braunwalder et Landolt furent choisies comme surveillantes. Le prédicateur Piranian devait les accompagner jusqu'en Perse, mais la guerre empêcha le voyage. Les dons qui avaient déjà été collectés allèrent aux orphelinats d'Ourmia (Perse) et de Bakou (Russie). Le comité pour Salmast s'unit au comité de Zurich.
- ¹³⁹ Rudolf Gisler se chargea de la partie commerciale et dirigea la « Schweizerische Hilfsstelle für Armenien », Jurastraße 57, Bâle.
- ¹⁴⁰ Mlle Babette Reiser, née le 30 décembre 1856 à Stergrüti près de Lichtensteig, décédée le 18 mars 1929 à Waldstatt (AR). Toute jeune, elle perdit sa mère. Sa foi lui ouvrit les yeux, le cœur et les mains à la détresse des hommes. Bientôt, elle se porta au secours des pauvres et indigents, des malades et des souffrants parmi lesquels elle travailla sans bruit. Comme elle participait activement à la vie de l'église, elle fut bientôt en relations constantes avec des œuvres chrétiennes en Suisse et à l'étranger. Aussi fut-elle, de son temps, une des plus fidèles amies des Arméniens. Toute sa vie fut au service de l'œuvre charitable : service auprès des frères dans l'esprit de Jésus.
- ¹⁴¹ Avédis Aharonian (1866-1947), né à Igdyr, au pied du mont Ararat. Écrivain arménien éminent, il décrivit surtout la souffrance de son peuple. Études à Lausanne (docteur en philosophie) ; grand ami de la Suisse. Notre constitution fédérale fut pour lui le modèle pour la constitution arménienne. En tant que président de l'Arménie, il signa le traité de Sévres (1920) qui garantissait l'indépendance à l'État arménien.
- ¹⁴² Mudros : port de l'île Lemnos, dans le nord de la mer Égée.
- ¹⁴³ Mlle Elisabeth Burckhardt, née le 8 octobre 1845 à Bâle, décédée le 24 décembre 1920 à Bâle. La grande souffrance qu'était pour elle ses maux de tête et d'oreilles depuis sa jeunesse la rendit sensible à la douleur des autres et particulièrement à la souffrance du peuple martyr qu'étaient les Arméniens. Elle reportait tout son amour sur lui. Elle n'avait qu'une passion : l'Arménie. Et c'est elle qui, la première, attira l'attention du Dr E. Riggenschach sur la détresse des Arméniens et enthousiasma aussi Theodor Wieser pour la cause des Arméniens !

- ¹⁴⁴ De Bâle étaient présents : le Dr Wilhelm Vischer, le Dr Andreas Vischer, Theophil Iselin, Dr E. Riggensbach et R. Gisler ; de Neuchâtel : James Du Pasquier ; de Zurich : le pasteur von Wyss (Thalwil) ; de Berne : Fritz Stucky et Mlle Stucky ; de Genève : Léopold Favre et le pasteur A. Krafft-Bonnard.
- ¹⁴⁵ Étaient présents : de Bâle : Dr Wilhelm Vischer, Th. Iselin, R. Gisler ; de Neuchâtel : J. Du Pasquier, A. Richard ; de Lausanne : Agénor Krafft ; de Genève : Léopold Favre, A. de Moisie, le pasteur A. Krafft ; de Berne : le pasteur H. Hugendubel, Fritz Stucky, Mlle K. Stucky, Heinrich Hopf et M. Grandjean-Kurdler ; de Bienne : L. E. Courvoisier ; de Aarau, le pasteur G. Wiztemann ; de Zurich : le pasteur A. Garnaüs.
- ¹⁴⁶ Le titre officiel de M. Picot était : « Haut-Commissaire en Syrie et en Cilicie ».
- ¹⁴⁷ De Sivas fut rapporté ce qui suit : « Les Turcs se comportent maintenant comme avant, c'est-à-dire en maîtres du pays, et constituent une menace constante pour la population. La vie des réfugiés est d'une indicible tristesse. La population arménienne demeure pauvre et craintive. Partout règne l'incertitude ; chacun a peur du lendemain. Quand les Alliés vont-ils venir et quand l'Arménie va-t-elle être enfin définitivement libérée du joug turc ? »
- ¹⁴⁸ Mustafa Kemal Pacha (1881-1938) : Général et homme politique. Il organisa en 1919 la résistance nationale contre les Alliés et fonda la République turque et obtint, en 1923, la révision du traité de Sèvres. Nouveau siège du gouvernement : Ankara.
- ¹⁴⁸ Constantinople était une exception. D'après le traité de Lausanne (1923), il était permis aux Grecs et aux Arméniens de rester dans la ville, et donc ils n'en étaient pas chassés.
- ¹⁴⁹ Dans le traité de Paix de Sèvres (1920), la République arménienne fut reconnue « de jure » comme état indépendant (articles 88 et 89). Côté arménien, les signataires étaient Avédis Aharonian et Boghos Noubar Pacha. Ce traité n'entra cependant jamais en vigueur à cause du refus des Kémalistes de le reconnaître.
- ¹⁵⁰ Theodor Wieser resta à Brousse jusqu'à Pâques 1922. Son activité fut plutôt administrative : paiement des sommes nécessaires à l'entretien de 240 orphelins et de près de 14 000 réfugiés (femmes et enfants), ainsi que les frais de matériel pour le tissage, la cordonnerie et la couture. L'exécution du travail revenait au comité arménien.
- ¹⁵¹ Le parti républicain fit pencher la balance pour le refus du mandat sur l'Arménie avec la déclaration suivante : « Nous avons une profonde sympathie pour le peuple arménien et nous sommes prêts à l'aider de n'importe quelle manière ; mais le parti républicain s'oppose à un mandat sur un quelconque pays que ce soit en Europe ou en Asie. »
- ¹⁵² La « Ligue Internationale Philarménienne » : Président d'honneur : Dr Fridtjof Nansen ; Président : le pasteur Anthony Krafft-Bonnard.

- ¹⁵³ Le comité central consentit tout de même à un prêt sans intérêt de 20 000 FS et un autre de 5 000 FS, aussi sans intérêt, fut accordé par Léopold Favre, si bien que l'on put procéder à l'achat.
- ¹⁵⁴ L'autorisation d'immigrer en Suisse pour ces Arméniens apatrides fut accordée par le Conseiller Fédéral Häberlin, ministre de la Justice Fédérale ; et celle de les accueillir dans la région vaudoise, par M. Dufour, chef du Département Judiciaire du canton de Vaud.
- ¹⁵⁵ La guerre gréco-turque fut déclarée en 1921 par la Grèce, à l'instigation du gouvernement britannique, et prolongée surtout pour garantir l'entrée en vigueur du traité de Sèvres. Les Alliés ne pouvaient ou ne voulaient plus faire intervenir leurs propres forces. Après quelques succès, l'armée grecque fut complètement anéantie près d'Afioun/Kara-Hissar. Dans la deuxième quinzaine d'août 1922, environ 250 000 Grecs, et parmi eux 15 000 Arméniens, fuirent de l'intérieur du pays à Smyrne à la suite de l'armée en déroute. Tous ceux qui le purent s'enfuirent en Grèce en bateau. Mais hélas, la plupart des bateaux avaient été réquisitionnés par l'armée grecque.
- Le 30 août, les Turcs incendièrent l'hôpital arménien et l'église où s'étaient réfugiés de nombreux malheureux. Tous furent brûlés vifs. Au même moment, les quartiers St Dimitri, Ste Catherine, St Nicolas, St Tryphon, St Georges et les quartiers du port brûlèrent. Les incendies se prolongèrent jusqu'au 4 septembre. La presque totalité des quartiers grecs et arméniens, les magasins, les écoles, les établissements charitables furent la proie des flammes, de même que tous les consulats étrangers et les banques où le feu avait été provoqué par des bombes incendiaires.
- ¹⁵⁶ Lors de l'assemblée des délégués du 23 janvier 1922 à Bienne, c'est surtout le comité de Berne qui avait opposé son veto : « Ce n'est pas dans l'esprit initial de notre œuvre que d'être une antenne médicale ; ce n'est que l'initiative de Bâle. Notre tâche consiste à nous occuper des orphelins arméniens. »
- ¹⁵⁷ La conférence de Lausanne siégea du 23 avril au 24 juillet 1923 avec les délégations des U.S.A., de Grande-Bretagne, de France, d'Italie, de Grèce, de Serbie, Croatie et Slovénie, de Roumanie, du Japon et de la Turquie. La Bulgarie et la Russie ne furent présentes que lors de certaines conversations.
- ¹⁵⁸ Sur les 101 élèves du home de Genève, 10 partirent sans diplôme et 27 avec des diplômes ; il restait 50 internes (34 garçons et 16 filles), 12 externes et il y eut 2 décès. Parmi les 27 diplômés, 7 sortirent mécaniciens, 3 électriciens, 3 bijoutiers, 2 commerçants, 1 architecte, 1 décorateur, 2 jardiniers, 2 enseignantes, 1 jardinière d'enfants, 2 aides ménagères, 1 tricoteuse et 2 étudiants (commerce et théologie). Sur les 37 ayant quitté le home, 10 restèrent en Suisse (9 à Genève, et 1 à Begnins) ; les autres retournèrent vers leurs compatriotes et trouvèrent du travail : 5 en France, 3 en Belgique, 7 aux U.S.A., 1 au Canada, 4 au Brésil, 1 en Uruguay, 2 au Caucase, 2 en Égypte, 1 à Constantinople et 1 en Perse !

- ¹⁵⁹ Le centre pour aveugles de Ghazir eut différents précurseurs au Moyen-Orient :
- 1872 La « British Syrian Mission » créa la première école arabe pour aveugles à Tyr et plus tard une autre à Damas et Beyrouth.
 - 1882 La « Syrischen Waisenhaus » (orphelinat syrien) de Jérusalem (pasteur Schneller) accueillit les premiers aveugles arabes.
 - 1886 La « Deutsche Hilfsbund » commença une aide aux aveugles arméniens à Bébek, Marache et Kharpout.
 - 1897 Mlle Mary Jane Lovell (missionnaire anglaise) ouvrit à Jérusalem une école arabe pour filles aveugles.
 - 1902 Mlle Corinna Shattuck (missionnaire américaine) créa à Ourfa la première école arménienne pour filles aveugles avec la jeune institutrice Marie Haroutiounian qui avait été formée à Londres.
 - 1903 Ouverture du nouveau centre pour aveugles la « Syrischen Waisenhaus » avec école et ateliers (20 garçons et 20 filles).
 - 1909 Le pasteur Ernst J. Christoffel commença dès le début de l'année l'œuvre auprès des aveugles arméniens à Malatia.
 - 1919 et jusqu'en 1920, la N.E.R. rassembla aussi des aveugles avec les orphelins arméniens et les installa dans des maisons à Malatia, Kharpout et Alep. En 1922, ces aveugles furent évacués hors de Turquie en même temps que les orphelins et acheminés vers l'Arménie Soviétique (Leninagan), la Grèce (Athènes) et la Syrie (Alep). La N.E.R. s'occupa en tout de 5 écoles d'aveugles. En Syrie, les aveugles furent rattachés au grand orphelinat du pasteur Aaron Chiradjian d'Alep. Il fallut les conduire au centre pour aveugles de la « Syrischen Waisenhaus » de Jérusalem qui était alors sous la direction de la N.E.R. Ils arrivèrent jusqu'à Mamultein puis à Ghazir.
 - 1922 Le pasteur Sisag S. Manougian ouvrit une petite école pour aveugles (en externat seulement) au « Camp » d'Alep. Plus tard, les « British Friends of Armenia » (amis britanniques de l'Arménie) aidèrent à la construction d'un centre.
 - 1925 Mlle Boustani (libanaise) commença une œuvre arabe pour les aveugles : « Amis des Aveugles », c'était une branche de l'œuvre française « Société Valentin Haüy », Paris.
- ¹⁶⁰ Fabrication de tapis noués à la main à Ghazir : au cours de l'été 1923, Ohvannès Tachdjian vint voir Jakob Künzler pour lui demander du travail. Il était teinturier de profession et savait quelque peu nouer les tapis ; il avait travaillé dans la fabrique de tapis d'Ourfa. Mais quel travail Jakob Künzler pouvait-il lui donner dans un orphelinat ? C'est alors qu'il eut une idée lumineuse ! Nouer des tapis avait procuré un travail à beaucoup d'orphelines, leur assurant ainsi un revenu. Ohvannès Tachdjian ne pouvait-il pas enseigner la même chose aux grandes filles ? C'est ainsi que fut créée la manufacture de tapis avec un capital initial de 1 000 FS pour finir avec 125 000 FS. Près de 2 000 filles apprirent à nouer des tapis, 500 d'entre elles furent diplômées.
- Le plus grand tapis, un « Isfahan », de 23 m² de superficie et environ 4,5 millions de nœuds fut offert à la Maison Blanche à Washington. Quatre filles avaient travaillé pendant onze mois sur cette somptueuse pièce ! Le président Calvin Coolidge reçut le tapis comme un témoignage de reconnaissance de la part des orphelins arméniens pour l'aide prodiguée par les États-Unis. La lettre de

remerciement du président des États-Unis fut publiée par la N.E.R. le jour de la « Règle d'Or », jour d'offrande pour l'aide au Moyen-Orient et imprimée dans tous les journaux. Elle fut l'occasion d'un surplus de dons s'élevant à 2 millions de dollars ! Jakob Künzler, qui d'habitude n'avait rien du commerçant, a parfois plaisanté à propos de ce tapis qui en Amérique avait rapporté 2 millions de dollars.

- ¹⁶¹ Le président et greffier était le pasteur Vischer de Tenniken ; il était en même temps délégué du canton de Bâle. Le trésorier était le pasteur Th. Iselin (ville de Bâle). Les autres membres étaient le pasteur G. Witzemann de Rothrist (Argovie), le pasteur A. Hopf de Zimmerwald (Berne), le pasteur C. Lendi de Luchsingen (Glaris), le pasteur H. Löw de Thayngen (Schaffhouse), le pasteur G. Wieser de Wattwil (St Gall), le pasteur A. Schuppli de Nussbaumen (Thurgovie) et le pasteur O. Farner de Stammheim (Zurich).
- ¹⁶² Si Haïrabad ne pouvait plus entreprendre un travail rémunéré à cause de son infirmité, il a pu cependant rendre à ses compagnons de souffrance, les aveugles arméniens, un service inestimable et unique en son genre (parce qu'il voyait). Durant cinq années, il travailla avec la non-voyante Chenorig Karaoghlanian à la création d'une Bible en écriture Braille dont la version originale parut à New York au nom de la « Société biblique américaine ». Haïrabad dictait le texte et la jeune aveugle transcrivait sur une machine Braille. Tous deux furent honorés pour ce travail par la Société biblique. De plus, Haïrabad ainsi que tous les aveugles adultes reçurent un pécule pour couvrir leurs petits besoins personnels.
- ¹⁶³ Mlle Mary Chapman fonda à Jérusalem le 22 novembre 1931 la « School for the Deaf » (école des sourds) faisant partie de la « Thankful Heart's League » (ligue des cœurs reconnaissants).
- ¹⁶⁴ Professeur Carl Jakob Burckhardt (né en 1891), professeur d'histoire, diplomate suisse, Haut-Commissaire à Danzig (de 1937 à 1939), président du comité international de la Croix-Rouge à Genève (1944), ambassadeur de Suisse à Paris (1945).
- ¹⁶⁵ Les données détaillées se trouvent dans les archives.
- ¹⁶⁶ De 1919 à 1944, le pasteur A. Krafft-Bonnard écrivit 30 brochures, dont les titres se trouvent dans les archives.
- ¹⁶⁷ A. Krafft-Bonnard : né à Aigle (VD) le 15 juin 1869, fils de pharmacien. Grandit au milieu de 6 frères et sœurs dans une atmosphère pieuse. Études de théologie à Lausanne, en Allemagne et en France. Pasteur de l'« Église Libre Évangélique » de Begnins (1894) et à Genève (1905). Entre à l'œuvre d'aide aux Arméniens le 29 septembre 1896 comme président de la « Société suisse d'immigration et de patronage des orphelins arméniens ». À la demande du professeur Lucien Gautier de Genève, il renonce à sa charge de pasteur (1919) et accepte la charge de secrétaire général de notre œuvre en faveur des Arméniens. Il y eut de bonnes années durant toute la vie de son ami le plus intime, le millionnaire Léopold Favre, qui pouvait satisfaire chaque fois aux besoins financiers. Sa mort en 1922

sonna pour le pasteur Krafft le glas de la sécurité financière : il n'y avait plus de stabilité financière, ni de revenu fixe (Photo 81).

- ¹⁶⁸ Le texte détaillé se trouve dans les archives.
- ¹⁶⁹ Les réfugiés étaient des prisonniers civils et de guerre polonais qui avaient été chassés de Russie vers la Sibérie. Après l'alliance avec les Alliés, ils furent libérés et arrivèrent au Liban en passant par la Chine, l'Inde et la Perse. Les hommes les plus jeunes furent enrôlés dans l'armée britannique du Proche-Orient ; les femmes et les enfants arrivèrent dans divers villages du Liban. À Ghazir, il y eut même pendant un certain temps un lycée polonais ! Ces réfugiés recevaient leurs moyens de subsistance du trésor de l'état polonais qui avaient été mis en sûreté à Londres avant l'occupation de la Pologne par les Nazis en 1939.
- ¹⁷⁰ En octobre 1944, le nombre des aveugles s'élevait à 72 : 44 filles et 28 garçons. Le nombre total des pensionnaires était de 85, auquel s'ajoutaient 7 personnes vivant à l'extérieur. Au total : 92 personnes.
- ¹⁷¹ L'Arménie Soviétique, située à l'est de la Turquie, comprend un territoire de 29 800 km². La « République Socialiste Soviétique d'Arménie », fondée le 29 novembre 1920, est une des nombreuses républiques à l'intérieur de l'état fédéral russe. Par l'annexion à l'Union Soviétique, l'Arménie reçut une existence politique assurée. La conséquence en fut une construction systématique du pays en ruines. Le commerce, l'agriculture, l'industrie et la vie culturelle se développèrent et partout furent créées des écoles. Aujourd'hui il y a à Ériwan, la capitale de l'Arménie, à côté des écoles supérieures, une université, une école technique, un opéra, un théâtre de ballets, ainsi que divers musées. Il faut surtout mentionner la bibliothèque « Maténadaran » avec plus de 10 000 manuscrits arméniens, des écrits arméniens parmi les plus anciens, de précieux évangiles aux merveilleuses miniatures et autres encore. Au début, la population était à 90 % agricole. Les principaux produits étaient : le coton, la vigne, le tabac, les céréales, la betterave à sucre et les fruits (pommes, poires, abricots, figues, pistaches, châtaignes et autres). À côté de l'agriculture, on pratique l'élevage dans les régions montagneuses. Après des débuts très modestes, l'industrie s'est considérablement développée. En 1920, il n'y avait qu'une mine de cuivre, une distillerie et quelques tanneries ; par contre, en 1970 plus de 600 entreprises industrielles exportent leurs produits, non seulement en Russie mais aussi dans plus de 70 pays. Au premier rang se trouve le cognac, puis des machines-outils, des générateurs, des autos, des montres, des appareils électriques, des horloges à eau (= clepsydres), des produits chimiques, etc. Dans le domaine scientifique, en physique, chimie, mathématiques, astronomie, arts, musique, en linguistique et histoire, d'éminentes découvertes y sont faites. Chaque jour depuis 1926, Radio Ériwan émet en 7 langues : arménien, russe, arabe, azerbaïdjanais, kurde, anglais et français. La population ne comptait que 780 000 habitants en 1920, et en 1970 en compte 2,2 millions dont 767 000 à Ériwan. Plus de 90 % sont Arméniens ; le reste est d'origine azerbaïdjanaise, géorgienne, kurde, russe, ukrainienne, juive, grecque et tzigane. La langue du pays est l'arménien ; la langue officielle, le russe. Dans le reste de la Russie vivent plus d'un million d'Arméniens. La population totale

arménienne dans le monde entier est estimée aujourd'hui à environ 4 millions. La religion est, comme en Russie, une affaire privée ; cependant il existe l'Église Apostolique Arménienne (grégorienne) avec le siège de son Catholicos, chef religieux de tous les Arméniens, à Étchmiadzin, l'Église Évangélique Arménienne et la Communauté Arménienne Baptiste. Les écoles du Dimanche ne sont pas autorisées, car tout enseignement est l'affaire de l'état. Toute propagande religieuse est également interdite. La jeunesse ne manifeste aucun intérêt pour les questions religieuses. Leur vie quotidienne (l'école, la technique, la science, l'art et la musique) les remplit complètement et beaucoup sont grisés par les grands succès dans tous les domaines. Mais ce qui mérite l'attention, c'est de noter que les petits enfants, comme toujours, reçoivent le baptême. « C'est que la mère arménienne est encore plus forte que le petit père Lénine » écrivait Toya Maissen dans son récit de voyage sur l'Arménie.

Fidélité à l'Arménie : c'est l'immense monument de la « Mère Arménie » qui montre le mieux combien l'Arménien y pense au fond de son cœur. Dressé sur une des collines du nord d'Érivan, il semble prendre la ville sous son aile. Jadis se dressait à cet endroit l'immense statue de Staline qui fut précipitée de son socle lors de la « déstalinisation de l'Union Soviétique » et détruite. À sa place, se dresse aujourd'hui le symbole du peuple arménien !

¹⁷² Le capital industriel avait été utilisé pour couvrir le budget de 1946 et payer les dépenses supplémentaires dues au déménagement. Le centre pour aveugles reçut 103 600 FS ; les frais de déménagement s'élevèrent à 12 236 FS ; total : 115 836 FS. D'après Th. Wieser, il fallait poursuivre l'activité dans les seuls ateliers d'apprentissage pour aveugles de Bourj-Hammoud.

¹⁷³ Ces trois longs bâtiments, composés chacun de 8 pièces au rez-de-chaussée et au 1^{er} étage, pouvaient être vidés, car beaucoup de veuves et leurs enfants adultes gagnaient maintenant suffisamment leur vie pour pouvoir louer un appartement.

¹⁷⁴ Il fut victime d'un deuxième infarctus, le 17 juillet 1947, au cours des vacances d'été, puis d'un troisième dans la nuit du 14 au 15 janvier 1949. Ce dernier lui fut fatal ce samedi 15 janvier.

¹⁷⁵ « En raison du droit naturel et historique du peuple juif et conformément à la décision de l'assemblée générale des Nations Unies, nous proclamons la naissance de l'état Juif en Palestine et lui donnons le nom de Medinath-Israël, État d'Israël... » (le contenu intégral de son discours se trouve dans les archives).

¹⁷⁶ Les dons arméniens ne sont pas seulement en espèces, mais aussi en nature : poulets, œufs, riz, fruits, agneaux et moutons, de vrais repas de fête, des étoffes, etc.

¹⁷⁷ UNESCO : abréviation pour « United Nations Educational, Scientific and Cultural Organisation » (organisation des Nations Unies pour l'éducation, la science et la culture).

- ¹⁷⁸ La conférence mondiale en Braille pour l'introduction du système d'écriture uniforme pour aveugles.
- ¹⁷⁹ Louis Braille (1809-1852), enseignant français de Paris, lui-même aveugle ; il mit au point l'écriture pour aveugles utilisée de nos jours, dont la forme initiale se limitait à 6 points.
- ¹⁸⁰ Y participèrent des délégués du Liban, de Syrie, de Jordanie, d'Irak, d'Égypte, du Maroc, d'Iran, d'Inde, du Pakistan, de Ceylan et des États de Malaisie. Le président de la conférence et expert en système Braille mondial arriva d'Europe. C'était Sir Clutha Mackenzie, officier anglais qui avait perdu la vue dans les combats autour de Gallipoli (Dardanelles) en 1915.
- ¹⁸¹ Helen Adams Keller, née le 27 juin 1880 à Tuscumbia, Alabama (U.S.A.), décédée le 1^{er} juin 1968 à Westport, Connecticut (U.S.A.). Son arrière grand-père était originaire du canton de Zurich. L'un de ses ancêtres fut le premier maître enseignant aux sourds-muets en Suisse. Née en bonne santé, Helen Keller devint aveugle et sourde à la suite d'une méningite. Lorsqu'elle eut 7 ans, son institutrice, Mlle Anne Sullivan, elle-même à moitié aveugle, de l'« Institut pour aveugles de Perkins » arriva de Boston (Massachusetts) auprès d'elle et l'enseigna en lui épelant des signes qu'elle lui frottait sur la main. Avec une volonté inébranlable et l'aide constante de son institutrice et compagne inséparable, Helen Keller réussit à fréquenter un lycée de jeunes filles et à entrer à 24 ans au « Radcliff College », une école supérieure pour étudiantes annexée à l'Université de Harvard. Elle y étudia les langues classiques et modernes et la littérature. Elle fut le premier être humain aveugle et sourd à recevoir une formation universitaire. Depuis l'âge de 22 ans, elle exerce une activité d'écrivain. Elle décrit son expérience dans l'ouvrage paru en 1902, *The Story of my Life* (l'histoire de ma vie). Grâce au film qui a été fait sur elle, *The Miracle Worker* (lumière dans les ténèbres) son destin fut connu de millions d'hommes. Toute sa vie fut au service des aveugles et des sourds-muets et voulut signifier la victoire de l'esprit et de l'âme sur la cécité, la surdité et le mutisme. Malgré la perte des trois sens, elle pouvait écrire : « La vie est magnifique, elle l'est plus encore quand elle est vécue pour les autres » (K) (Photos 34 et 35).
- ¹⁸² Je n'avais pas le droit d'aller en Israël car sinon je n'aurais jamais pu retourner au Liban. Celui qui avait un tampon israélien sur son passeport ne pouvait plus entrer dans aucun pays arabe.
- ¹⁸³ Mme Meyer était chargée de toute la direction interne du centre avec service des malades, cuisine, bain et lessive, atelier de couture ainsi que d'une heure d'étude biblique et de prière hebdomadaire. De plus, elle traduisait toutes les lettres des parents adoptifs en arménien et celles des aveugles en allemand ; elle négociait tous les travaux manuels pour l'administration à Bâle et recevait les clients. À l'occasion, elle était invitée par des unions féminines des églises pour des études bibliques et des conférences et pouvait ainsi mettre notre œuvre de plus en plus au contact des femmes arméniennes et les pousser à apporter une aide efficace.

184 Recettes provenant de la Suisse	450 319.—	
Dons arméniens	198 585.—	
Autres dons	49 217.—	
Divers	12 923.—	
Dépenses		700 972.—
Reste en caisse, le 31 août 1963		10 072.—
		<hr/>
		711 044.— 711 044.—

Les comptes détaillés se trouvent dans les archives.

- 185 La liste totale de ses écrits se trouve dans son livre *Dreißig Jahre Dienst am Orient* p. 136 à 144. Son autobiographie *Köbi* parut chez l'éditeur Johannes Stauda, Kassel.
- 186 Préventorium : maison de repos pour enfants sous-alimentés et ayant une primo-infection.
- 187 Le pasteur auxiliaire A. Spycher s'habitua très vite à Athènes, se familiarisa rapidement avec la langue du pays, reprit le travail communautaire particulièrement parmi les jeunes. Un journal paroissial mensuel en allemand pouvait atteindre les lecteurs dans toute la Grèce. En plus des cultes en allemand et en français, il fit aussi des sermons en grec moderne dans les églises évangéliques grecques d'Athènes ainsi que chez les Arméniens par l'intermédiaire d'interprètes, et contribua ainsi à une union œcuménique des différentes églises. Le pasteur Spycher travailla en Grèce pendant trois années et demie, de décembre 1949 à juillet 1953. Il avait en la personne du pasteur K. Schenkel un soutien enthousiaste qui l'avait recommandé auprès de la B.S.A. Au début, ce travail paroissial était financé par le consistoire central de la ville de Zurich, mais bientôt aussi par les églises évangéliques d'Allemagne.
- 188 Peter Tozlian (Bédros Tozlian), né en 1884, dans un village près de Samsun sur la mer Noire, décédé en 1963 en Californie (U.S.A.). Il tomba très gravement malade et était à l'article de la mort lorsqu'il fit ce vœu : « Si Dieu me permet de vivre plus longtemps, je veux de toutes mes forces aider les déshérités de mon peuple. » Il guérit et entreprit en 1952 son premier grand voyage qui le mena en France, au Liban, en Syrie et en Turquie. Il étudia de près la misère de son peuple et aida là où il le put. En 1953, il arriva à Athènes et fut reçu avec quelques hésitations par la directrice de l'œuvre de Grèce, car l'étranger d'Amérique, sans cravate, avec sa vieille valise en accordéon, faisait plus l'effet d'un clochard que d'un de ces riches vignerons californiens. Plus tard, elle reconnut qu'il lui était arrivé la même chose que dans la Parole de Dieu : « Certains ont hébergé des anges sans le savoir. » Bédros Tozlian fit non seulement des centaines d'heureux parmi les nécessiteux en leur apportant une aide ne serait-ce que passagère, mais il dépensa de fortes sommes pour l'acquisition de terrains, de maisons pour de nouvelles constructions en France, en Grèce, en Turquie et au Liban. Pour finir, la B.S.A., en qui il avait mis toute sa confiance grâce à ses contacts avec Theodor Wieser, Hans Bänziger et Karl Meyer, reçut de sa fortune le montant de 46 000 dollars, c'est-à-dire 184 000 FS.

- ¹⁸⁹ L'ONU (le « Haut Commissariat aux Réfugiés des Nations Unies ») donna aussi les fonds en vue de la construction de deux autres hospices de vieillards pour russes blancs à Athènes et Salonique, ainsi que deux autres pour des grecs.
- ¹⁹⁰ La B.S.A. devait s'engager à assurer aux 50 vieux arméniens un gîte dans cette nouvelle construction jusqu'à leur mort. En plus de ces 50 Arméniens, notre œuvre assistait 130 autres vieillards, le plus souvent par l'intermédiaire de la soupe populaire. Ceux qui habitaient trop loin recevaient chaque mois des produits alimentaires ou bien une somme d'argent.
- ¹⁹¹ L'église évangélique arménienne « Gedik-Pacha », fondée en 1850 avec une école primaire de plus de 200 garçons et filles et dont le président était Herant Güzélian.
- ¹⁹² « Haut Commissariat aux Réfugiés des Nations Unies »
- ¹⁹³ Autrement dit : le propriétaire légal de ces deux centres est l'« Union des Églises Évangéliques Arméniennes ». Tout changement doit être approuvé par la B.S.A., le Catholicos et l'« Union des Églises Évangéliques Arméniennes ».
- ¹⁹⁴ Participèrent à la réalisation du projet de construction de la cité « EHLAN » pour arméniens nécessiteux à Beyrouth les différents organismes :
1. Le « Haut Commissariat aux Réfugiés des Nations Unies ».
 2. La « Calouste Gulbenkian Foundation ».
 3. La « Howard Karagheusian Commemorative Corporation ».
 4. La « Stephan Philibossian Foundation » (qui plus tard se retira).
 5. La « Bund schweizerischer Armenierfreunde » (B.S.A.) = « Fédération suisse Amis des Arméniens » (F.S.A.A.).
- Le curateur était le n° 1, les donateurs les n° 2 à 4, l'exécuteur du projet le n° 5.
- ¹⁹⁵ « EHLAN » : Entraide pour l'Habitat des Libanais Arméniens Nécessiteux.
- ¹⁹⁶ cf. brochure : *Fredi Keller : In der Welt leben*, p. 88 (Croix-Bleue, Berne, 1966).
- ¹⁹⁷ La seule chose trouvée dans les archives nationales de Genève fut la liste du contenu de la Caisse. En effet, elle contenait les documents qui auraient donné des renseignements sur les premières années de notre œuvre en faveur des Arméniens jusqu'au retour en Suisse du pasteur A. Krafft-Bonnard en 1945. La copie de cette liste se trouve dans les archives.
- ¹⁹⁸ *Traduction de l'arménien :*
- « Vaskèn, serviteur de Jésus-Christ par la miséricorde de Dieu et la volonté de la nation, chef des évêques et Catholicos de tous les Arméniens, patriarche suprême de l'Église Apostolique Arménienne, présente de son siège d'Ararat-Étchmiadzin ses salutations paternelles et sa bénédiction sacerdotale à la « Bund schweizerischer Armenierfreunde » (Fédération suisse Amis des Arméniens).

« Avec l'aide de Dieu, nous nous acheminons vers le 80^e anniversaire de la création de votre Fédération, qui depuis 1895 agit en amie et bienfaitrice des Arméniens et soutient la juste cause du peuple arménien.

« Votre action philanthropique en faveur de notre peuple représente une page inoubliable, indissociable de l'histoire arménienne tourmentée de notre siècle, une page qui témoigne d'un véritable esprit évangélique et d'un amour fraternel dont ont fait preuve durant des décennies les généreux fondateurs et dirigeants de votre Fédération, par leur assistance ininterrompue, sous laquelle ont grandi les enfants du peuple arménien qui ont tant souffert dans le passé et ont été privés de justice.

« De notre Saint-Siège d'Étmiadzin, haut lieu de la Foi chrétienne arménienne, nous considérons comme un devoir sacré de vous exprimer notre reconnaissance et vous donner notre bénédiction sacerdotale à vous tous, aux dirigeants et membres de votre Fédération en demandant au Seigneur d'agréer avec bienveillance les témoignages de vos bonnes actions et vous fortifier tous par son Saint-Esprit, pour que vous puissiez poursuivre avec la même abnégation votre œuvre d'assistance agréable à Dieu.

« À cette occasion, nous évoquons avec une grande émotion la mémoire du pasteur défunt Krafft-Bonnard qui fut l'un des plus grands dirigeants de votre Fédération et dont le nom demeurera à jamais, car il a consacré une grande partie de sa vie à soulager la souffrance des Arméniens et de leurs orphelins et gardé sa foi en la résurrection du peuple et de la patrie arménienne, ce qui est aujourd'hui une réalité évidente.

« Que Dieu garde dans sa lumière éternelle le pasteur Krafft-Bonnard et tous les Amis suisses des Arméniens qui sont au ciel.

« Que Dieu vous accorde à tous une parfaite santé et de nouvelles inspirations pour faire le bien.

« Que Dieu garde votre patrie, la Suisse philanthrope, en paix, toujours florissante, et que demeure inébranlable et inaltérable l'émouvante amitié qui lie les peuples suisse et arménien.

« 'Que le Dieu de l'espérance vous remplisse de toute joie et de toute paix..., pour que vous abondiez en espérance, par la puissance du Saint-Esprit !' (Romains 15.13).

Vaskèn I, patriarche suprême et Catholicos de tous les Arméniens »

Cette bulle pontificale fut écrite le 2 avril 1974, en l'an de grâce, et correspond à l'an 1423 du calendrier arménien au Saint-Siège de Saint-Étchmiadzin n° 769 (Photo 90).

INDEX

- Abdul Aziz (ou Asis) 41
Abdul Hamid II 42, 55, 57, 85, 94, 288
Abegglen Anna 261
Abgar Bar Maanu 82
Achtamar 32
« Action Chrétienne en Orient » 184, 186, 228
Achat 32
Adana 44, 87
Addis Abéba 67
Adjémian Dr 147, 261
Adoption d'orphelins arméniens 50, 80
Ador Gustave 138
Aenishänslin Hedwig 190, 195, 261
Aeschbacher Ernst 231, 232
Aharonian Avédis 120, 147, 153, 293
Aharonian Hovhannès 235, 236, 238
Aide sociale 241
Aïntab 61, 69, 286
Alder Berta 218, 219, 223, 261
Alep 44, 103, 168, 187, 188
Alexandre le Grand 25
Alexandre II 39
Alexandrie 30
Alexandropol 39
Allemagne 40, 94, 95, 120
Alliance Évangélique de Lausanne 49
Alphabet 28
Anahid 24
Anatolie 59, 63, 74, 100
Andréassian Dikran 107, 112
Angleterre 40, 43, 52, 59, 146
Angora 44, 148
Ani 32, 276
Anjar 182
Antélias 236, 277
Antioche 25, 26, 108
Antoura 118
Appenzell 49
Arabkir 52, 78, 286
Aragon 34
Ararat 19, 20, 35
Araxe 19
Arzrouni 32
Arménak Dr 96
Arménie (Jours Noirs) 101
Arménie Soviétique 153, 171, 185, 192, 206, 215, 218, 226, 298
Aroyan Eghia 72
Arsacides 21, 25, 28
Artachès (ou Artaxias) 25
Artaxiades 25
« Association des Amis d'Ourfa » 73, 128
Assyriens 81, 179, 279
Athanase 30
Athènes 30, 190
Attarian Abraham 67
Autriche 40, 95
Avaraïr 30, 31, 276
Azounieh 174
Bagdad 32, 94, 172
Bagdad (Chemin de Fer) 114
Bagdassarian Grégoire 45, 51 261, 281
Bagratides 32, 33
Bähler Käthi 231
Bâle 17, 49, 60, 68, 70, 73, 76, 80, 115, 279
Baldwin Theo A 54
Balkans (Guerre des) 93

- Bänziger Hans 166, 184, 186, 193, 204,
 216, 219, 223, 226, 227, 234, 262
 Baradi Évêque 81
 Bardezag 52, 54, 55, 60, 74, 102, 283,
 286
 Barnabas 26
 Barthélemy 26
 Basile 30
 Batoum 39, 84
 Beerli Gritli 219, 262
 Begnins 51, 80, 149, 151, 168, 195, 199
 Behistûn 20, 275
 Békian Nechan 131, 134, 262
 Bender Elisabeth 71, 73
 Ben Gourion 205
 Benoit de G. 128
 Bérard Victor 147
 Berlin (Congrès de) 40
 Berne 17, 47, 49, 75, 80, 129
 Berron Paul 189
 Berry Gordan L. 160
 Besson H. 80
 Beuggen 279
 Beyrouth (œuvre de) 168, 177, 185, 212,
 213
 Bible en Braille 208
 Bible (Maison de la) 50, 121, 134
 Bible (traduction de la) 29
 Biltis 44
 Bismarck 40
 Boghossian Krikor 131, 134, 143
 Bonnard Albert 50, 280
 Borel-Girard Gustave 48
 Bouchrié 243
 Bourj-Hammoud 190, 211, 245
 Braille Louis 207, 300
 Brandt von Berchem André 198, 199
 Braunschweig Peter 210-212, 227, 232,
 236, 238, 240, 243, 262
 « Brosamen » 47, 51
 Brunner Margrit 223, 263
 Brousse 35, 44, 51, 52, 54, 55, 60, 64,
 74, 78, 79, 83, 133, 145, 286
 Bryce Lord 137
 Büll Edwig 291
 Burckhardt Carl Jakob 181, 297
 Burckhardt Elisabeth 131, 293
 Burckhardt-Vischer Adelheid 18
 Buxtorf Karl 166, 171, 205, 233
 Byzance 32, 35
 Cappadoce 25
 Catherine II 39
 Catholicos 27
 Cavalla 189, 190
 Césarée (Cappadoce) 25, 27
 Césarée (Palestine) 30
 Centre pour aveugles de Bourj-
 Hammoud 203, 204, 210, 230
 Centre pour aveugles de Ghazir 158,
 169, 190, 296
 Centre pour aveugles de Malatia 263
 Cévennes 229
 Chabin-Karahissar 107
 Chalcedoine 31, 38
 Chaldéens 21, 46
 Chaldes 21
 Chaldini 21
 Chambers R. 54
 Chamoun Camille 211
 Champel (Genève) 155, 168
 Chapman Mary F. 297
 Charles VI 34
 Charmetan Félix 58
 Chiites 36, 207
 Chios 279
 Chiradjian Aaron 117, 296
 Christie Pasteur 70, 73
 Christoffel Ernst J. 81, 85, 128, 169,
 263, 296
 Christ-Socin H. 82
 Christ-Werner Hermann 18, 68, 71, 72,
 74, 79, 81, 173, 263, 287
 Chrysostome 30
 Chypre 34, 227, 247
 Cilicie 29, 33-35, 38, 86, 88, 89, 100,
 148, 177
 Clark Dr 96
 Combe E. 50, 280
 Comité Romand 201, 229
 Comptoir des Brosses 176
 Conseil Fédéral 50, 56, 57, 155, 186
 Constantin 26
 Constantin II 34
 Constantinople 30, 31, 35, 43, 45, 47,

- 49-51, 54, 60, 62, 63, 68, 76, 87, 88,
100, 101, 112, 134, 279
- Coolidge Calvin 296
- Corne d'Or 76
- Crète 279
- Crimée (Guerre de) 40
- Croisades 33
- Cuendet Juliane 225, 263
- Daniel 28
- Dardel de Otto 138
- Darius I 20
- Dachnagtsoutioun 95, 115, 136, 278
- Débaz-Riggenbach Elisabeth 210, 229,
292
- Deir-es-Zor 106, 117
- Dersim (Kurdes de) 114, 289
- Deucher Adolf Dr 56
- « Deutscher Hilfsbund » 58, 64, 128,
174, 184, 284, 296
- « Deutsche Orient-Mission » 58, 65,
284
- Devichirmé 37
- Diarbekir 44, 69, 71, 220
- Démarches diplomatiques 136
- Djébédjian Avédis 72, 288
- Djebel El Ahmar 108
- Djermal Pacha 99, 118
- Djihun 19
- Djürdji Pasteur 82
- Drapeau de la Croix-Rouge 107
- Du Bois Henri 132, 290
- Durguti 215
- Dwin 31
- Ébionites 26
- Eckart Franz 69, 71
- « École Arméno-Suisse » 144, 150
- École pour aveugles d'Ourfa 66, 67
- École protestante syrienne de garçons 81
- École de sourds-muets 173, 174, 206
- Édessa 25, 28, 30, 65, 82
- Église Arménienne de Genève 200, 233
- Église Indépendante 48
- Église Nationale 48
- Égypte 34, 35, 80, 107
- « EHLAN » (cités) 232, 242, 302
- Eichenberger Rosmarie 225
- Emmanuel (Maison) 178, 213
- Enver Bey Pacha 86, 96
- Éphèse 31
- Éphrem 30, 82
- Érivan 35, 39, 120, 125, 136, 142
- Érzéroum 35, 44, 84, 94-96, 103, 142,
278
- Érzingian 97, 105, 136
- Étchmiadzin 27, 35, 38, 39, 96, 200,
276
- Euphrate 19, 105, 179
- Eusébe 26, 30
- Exode 144, 151
- Ézéchiél 21
- Farner O. 297
- Farner-Randle 223, 263
- Favre Guillaume 157, 158
- Favre Léopold 54, 76, 83, 85, 115, 116,
125, 131, 132, 137, 147, 150, 281, 283,
290
- Fermaud Charles 85, 288
- Fichter Hans 59-63, 74, 285
- Fischer Alex 47
- Fowle (Miss) 97, 121, 122
- « Foyer Arménien » 149, 155, 164
197, 198
- Foyer de Réfugiés (Genève) 156
- Francfort sur Main 58, 59
- France 40, 43, 146, 181, 189, 194, 229,
247
- Furrer K. 56, 280, 283
- Gaghik I 32
- Garabédian Pasteur 54
- Gaszczyk Léopold 187
- Gedik Pacha 101
- Gelzer Conrad 162, 167
- Genève 17, 42, 49, 80, 155, 195, 199,
278
- Génocide 101
- Géorgie 39
- Gerber Ernst 47
- Gerber Maria-Anna 128
- Ghazir 102, 124, 152, 158, 167, 168,
173, 186, 193
- Ghengis Khan 35

- Gisler Rudolf 128, 129, 131, 292, 293
 Gladstone W. 40, 57
 Godet Georges 47, 48, 50, 55, 63, 76, 77, 79-81, 84, 279, 280
 Gomer 21
 Goodyear Mr 227
 Graeter Ed. 113, 137
 Graffam Mary L. 96, 97, 122, 134
 Grégoire Abirad 33
 Grégoire l'illuminateur 26, 38
 Grèce 40, 93, 189, 190, 203, 214
 Grecs (les) 41, 163
 Guckelberger 174
 Guisan Henri 186
 Gulbenkian Calouste (Fondation) 214, 221, 222, 226, 237
 Gürün 52, 61, 65, 74, 75, 78, 80, 285, 286

 Haas Heidi 211
 Häberlin (Conseiller Fédéral) 295
 Häberling Suzanne 264
 Hadidian Helen 213
 Hadidian Yevnok 175
 Hadjin 87, 143
 Hagop IV 39
 Haï 21
 Haïgazian (dynastie) 25
 Haïk 21
 Hairabed Torossian 158, 171, 208, 297
 Hamidies 42
 Halys 19
 Haroutiounian Marie 66
 Harris Rendel Helen 59
 Haubenschmid Ruth 211, 264
 Hauptwil 69
 Hauri Dorothee 219, 224, 264
 Hauser Walter (Président de la Confédération Helvétique) 284
 Hayastan 21, 155, 185, 197
 Henri VI 33, 276
 Hérodote 21
 Hintchak 278
 Hirschburger Max 231
 Hoff Major 95
 Holenstein Dr 56, 283

 « Hope-Kinder » 185, 193, 212, 230, 241
 Hopf Heinrich 17, 90, 96, 158, 234, 264, 294
 Hopf-Martin Alfred 158, 161, 167, 178, 189, 297
 Hopf-Wahlen Rosa 17
 Hovakim (Joachim) 36
 Hubbard A. 52, 61, 64, 65, 75
 Hugendubel H. 47, 77, 132, 231
 Humbert-Droz Alice (Mme Wieser) 160, 188, 233, 264
 Hundwil 72, 231
 Hupfer Werner 228, 238, 244, 264

 Innocent II 33
 Iran 228, 247
 Iselin Theophil 80, 131, 159, 162, 288
 Islam 32, 33, 35, 38
 Islamisation 100
 Ismaïl (Shah) 35
 Israël Ori 39
 Istanbul 220
 Italie 40, 146
 Izmirlian 43

 Jaccard E. 47
 Jacottet Pasteur 49
 Jacobites 46, 81
 Jacob Bey 35
 Janissaires 37
 Japhétite 21
 Jeppe Karen 81, 119, 173, 184, 187
 Jérusalem 25, 38, 169, 286
 Jérusalem (Association) 58
 Jean de Castille 34
 Jeunes Turcs 42, 93
 Jeune Turquie (Révolution) 86
 Jura Bernois 49

 Kaiserwerth (Diaconesses de) 58
 Karagheusian (Fondation) 213, 226
 Karnoussian James 200
 Kars 39
 Kastri 215, 218-220, 222, 225
 Kaya-Bachi 54, 60, 64, 74, 78
 Keller Adam Helen 208, 230, 300

- Keller-Mattmüller Alfred (Fred) 234, 243, 264
 Keller-Mattmüller Margrit 243, 265
 Kemach-Boghasi 105
 Kémalistes 143, 145
 Khabur 179
 Kharpout 44, 46, 77, 102, 103, 278
 Khatchadourian Nersès 228
 Kilim (tissage de) 66, 169
 Kisol-Irmak 19
 Kistler (secrétaire d'État) 56, 283
 Kocher Professeur 72
 Kokkinia 215, 217, 220, 222, 224
 Krafft-Bonnard Antony 56, 80, 131, 132, 149, 153, 157, 161, 195, 199, 294, 297
 Kumkapu 101
 Künzler Elisabeth 178, 180, 234, 265
 Künzler Ida 287
 Künzler Jakob 70-73, 81, 82, 87, 95, 96, 98, 102-105, 118, 124, 143, 144, 147, 152, 159, 164, 169, 175, 178, 182, 193, 195, 212, 231, 233, 265
 Künzler Marie 266
 Kupferschmid Alfred 222, 231, 232, 236, 238
 Kupferschmid Walter 221
 Kura 19
 Kurdes 35
 Kurdes (aide aux) 119, 220
 Kurdes Hamidies 42
 Kurdistan 279
 Kutchück Saïd Pacha 94

 La Roche-Christ Anita 18
 Lausanne 17, 49, 50, 55, 56, 201, 280, 295
 Légion arménienne 148
 Lendi C. 297
 Léonakan 171
 Léon I et II 33, 276
 Léon V 34
 Léontius 27
 Lepsius Johannes 45, 50, 58, 65, 67, 70, 105, 115, 280, 284
 Lévonian Lévon 194
 Liban 40, 118, 148, 152, 167, 174, 182, 185, 193, 203, 205, 206, 247, 279
 Liemann-Schönenberger 266
 Ligue Internationale Philarménienne 147
 Linder Lina 65, 75, 78, 266
 Littérature arménienne 30, 38
 Lloyd George David 121,
 Löw H. 297
 Löw Marcus 232
 Lohmann E. 58, 84, 128
 Londres 45, 59, 66
 Lovell Mary-Jane 296
 Lüber Fritz 209, 232
 Lusignan 34
 Lytle Wm 187

 Macédoine 21, 279
 Mackenzie Clutha 300
 Mader Katharina 69
 Mahler Hans 171
 Mahomed (Prophète) 98
 Maillefer Marie 147, 150, 266
 Maison des Diaeres (Bâle) 70, 287
 Maison des Diaconesses (Berne) 64
 Malatia 128, 133, 169
 Mameluks (ou Mamlouks) 33, 34
 Mamultein 159, 175
 Manougian Sisag 296
 Marache 46, 61, 74, 86, 87, 108, 143, 174, 286
 Marché d'esclaves 101
 Margot Félix 64, 75, 79, 266
 Mariaud Paul 138
 Maronites 40, 279
 Marseille 189, 190
 Marsovan 60, 102, 286
 Matthey Hubert 129
 Mayor Sophie 147, 267
 Mekhitar 38
 Mekhitaristes 38
 Mèdes 25
 Mehmed V (ou Mahomed) 85
 Meier Elisabeth 242, 267
 Meier Hansruedi 244
 Mennonites 52
 Mer Caspienne 19, 25
 Mer Noire 19, 25
 Merle d'Aubigné Mme 55
 Mèrusanes 26
 Meskene 106

- Mésopotamie 19, 74, 89, 103, 106
 Mésopotamie du Nord 65, 89
 Mesrob Machtotz 28, 29
 Métuali 207
 Meyer Karl 161, 162, 166, 177, 184, 186,
 193-195, 203, 212, 230, 232, 267
 Meyer-Wassmer Martha 166, 184, 186,
 192-194, 203, 211, 212, 267, 300
 Meyer Rolf 207
 Michaélian Gabriel 116
 Micheli Mlle 55
 « Mission Médicale Évangélique » 188
Mitteilungen über Armenien 17, 128,
 129
 Mohamed II 35
 Mohamed VI 142
 Mongols 33, 35
 Monnier Adrien 188, 267
 Monvert Pasteur 49
 Morgentau Henry 101, 125, 291
 Morsier (de) Auguste 132, 157
 Motta Giuseppe 155
 Mudros 120, 141, 293
 Mülinen (Comte de) 286
 Müller Max 147, 268
 Musa Dagħ 107-110, 112, 182
 Mustafa Kemal Pacha 142, 147, 148,
 294

 Nansen Fridtjof 163, 164, 221, 291, 294
 Nansen Fridtjof (Home ou Foyer) 221,
 223, 225, 231
 Nansen Odd 222
 Nansen Office 164, 179
 Nansen (passeport) 163
 Napoléon III 40
 Nasser Gamal Abdel 210, 211
 Naville Edouard 64, 132, 137, 153
 Near East Relief 117, 124, 125, 144, 158,
 159, 170, 209, 296
 Necker Henri 157
 Nef Ernst 224, 268
 Nèfis Bey 94
 Négus 67
 Nersès I 27
 Nestoriens 46, 279
 Neuchâtel 17, 47-50, 63, 80
 Nicée 31

 Nicosie 227
 Niederhauser B. 129
 Niepage Dr en Philo. 103
 Nicolas I 39
 Ninck J. 288
 Nisibis 25
 Niven-Zoller Louise 76
 Noubar Pacha Boghos 141, 291
 « Nouvelles du Liban » 162
 Nuyujukian Soghomon 236

 « Œuvre de Secours suisse 1915 » 116
 Orkhan (sultan) 37
 Ort Armin 166, 177, 186, 268
 Osman 35
 Osmanie 88
 Osterman Kati 186, 209, 268
 Ottomans 35
 Ourfa 25, 44, 65, 67, 69, 71, 79, 81, 94
 96, 102, 103, 107, 143, 152, 286
 Ourfalian D.À 238
 Ourmia (lac d') 19
 Ourartou (ou Urartu) 20, 25

 Paris 34, 45, 58
 Paris (Congrès de) 141
 Parthes (Royaumes des) 25
 Partis arméniens (ou Groupes politiques
 arméniens) 42, 278
 Partridge Mr 96
 Paschoud Henri 56, 283
 Paul I 39
 Paul (apôtre) 26, 247
 Pauliciens 26
 Pavillons pour veuves 178, 179, 206,
 207
 Peet W. W. 117, 283
 Perse (s) 25, 27, 38, 39, 191, 228
 Persique (Golfe) 19
 Petite Arménie 25, 33
 Pétition 56
 Pétrole de Mossoul 154
 Pétrossian Manoug 38, 277
 Pierre le Grand 39
 Pfisterer Rico 73, 269
 Philibossian Stephan 242
 Philippin Gilbert 224, 226, 227, 247,
 269

- Phrygiens 21
 Picot Georges 294
 Piranian M. 116, 293
 Polonais à Ghazir 191
 Pompée 25
 Port Saïd 112
 Préventorium 215, 301
- Quintal Hedwig 79, 269
- Ramgavar (Parti) 136
 Rascols (chrétiens évangéliques de Russie) 47, 279
 Recueil de signatures 50, 51, 56, 57
 Réformes 94
 Règle d'Or 127, 297
 Reineck Irene 79, 269
 Reineck Theodora 60, 79, 269
 Reiser Babette 130
 Renan J. Ernst 186
 République Démocratique d'Arménie 120, 136
 Rettenmund Ruedi 237, 239, 240, 269
 Rice Mlle 97
 Richard Emma 64, 78, 79, 269
 Riedinger Julie 131, 134, 143, 157, 233, 270
 Riggensbach Emmanuel 17, 115, 128-131, 159, 167, 178, 196
 Rihs Heidi 225, 270
 Ritter Mme Pasteur 74
 Rohner Beatrice 81, 117, 270, 291
 Rome 34, 39
 Rosselet Édouard 48, 49, 279
 Rougemont (de) Fr. 49
 Roulin Alcide 17, 197-199
 Roupén I 33
 Royaumes arméniens 25
 Rubyan Püsant 247
 Rufinus 29
 Rumbold Horace 153
 Ruppen Dr médecine 68
 Russie 39, 40, 43, 47, 94, 99, 163
- Saatjian Senem 173, 206
 Sahag Partev 28-30
 Saint-Denis 34
 Saint-Gall 49
- Saint-Lazare 38
 Sainte-Sophie 35
 Saleh Prince 94
 Salis (von) A. 80
 Salisbury (Lord) 43
 Salomon 29
 Salonique 94, 221
 Samsun 19, 60, 62, 97, 143-145, 147
 Sanatorium (Azounieh) 174, 206
 Sandjak (Alexandrette) 181, 182
 Sarasin-Bischoff Theodor 70, 71
 Sarasin-Forcart Karl 82
 Sarrasins 32
 Sarkissian K. 238
 Sassanides 25, 27, 30
 Sassoun 42, 47, 107, 143, 278
 Schaffhouse 49
 Schaller (conseiller d'État) 56, 283
 Schahpour III 27
 Schellenberg Hans 220, 270
 Schenkel Karl 168, 190, 192, 205, 209, 210, 222, 224, 230-232, 236
 Scherrer-Brunner Conrad 167, 195, 205, 230, 233
 Schlegel-Riggensbach Lydia 229, 292
 Schmidli Verena 69, 144, 152, 270
 Schmutz Frieda 237, 244, 271
 Schnieder-Blaser Walter 224, 230, 232, 238
 Schneller Pasteur 169, 296
 Scholder H. 288
 Schuppli A. 297
 Schweizer Anna 51, 54, 76, 271
 Schweizer Ueli 231
 Secrétariat central de Kilchberg 232
 Secours suisse aux orphelins arméniens aveugles 158-160, 162, 163, 166, 167
 Sélim I 35
 Seldjoucides 33, 34
 Séleucides 25
 Sevhonkian Ch. 201
 Seyhun 19
 Shattuck Corinna 65, 69, 286, 296
 Sinaï 32
 Sis 33-35, 38
 Sivas 18, 44, 51, 52, 59, 60, 62-65, 75, 78-82, 84, 85, 87, 89, 94, 97, 102, 103, 121, 142, 143, 278, 283, 286

- Smyrne 142, 151, 225, 286, 295
 Société des Nations (Genève) 136, 163, 181, 195
 Soliman 37
 Spörri Johannes 81, 271
 Spycher Anton 271, 224, 232, 301
 Steger Oskar 171
 Steinberger G. 128
 Stockmayer Otto 69
 Stucky Fritz 47, 50, 54, 63, 157, 281, 294
 Stucky Katharina 62, 64, 75, 78, 85, 89, 131, 134, 143, 272, 294
 Suedijé 107
 Suez (Canal de) 40, 99
 Sunnites 35
 Syrie 25, 36, 100, 148, 177, 185, 193, 206

 Tabris 99
 Talaat Bey Pacha 98, 102
 Tamerlan 35
 Tarse 74
 Tachdjian Ovhanès 192, 296
 Tatares 35
 Taurus 25, 34
 Tcherkesses 114, 289
 Téhéran 228
 Tel Abiad 135
 Thaddée 26
 Théodosius I 27
 Terzian M. 238
 Thompson Polly 208
 Thoumayan Garabed 50, 280
 Thrace 21
 Tigrane II 25
 Tigre (fleuve) 19
 Tiridate I 25
 Tiridate III 25, 26
 Togarma 21
 Topalian Hagop 200
 Torossian Haïrabed 158, 171, 208, 297
 Toumayan (ou Toumanian) Hovhannès 45
 Tozlian Peter 218, 233, 301
 Traité de Berlin 277
 Traité de Lausanne 142, 153, 154, 195
 Traité de San Stéfano 40

 Traité de Sèvres 142, 146, 148, 153, 294, 295
 Trébizonde 44
 Travaux Manuels (ou Artisanat) 76
 Turkmén (ou Turcomans) 34
 Turcs 33, 34, 39
 Turkestan 33
 Turquie 55, 62, 86, 147, 167, 181, 195, 247
 Tusla 220
 Tyr 21

 Ul Islam (cheik) 35
 Ulmer Alice 272
 Urartu (ou Ourartou) 20, 25
 U.S.A. 59, 141, 146

 Vahan 24
 Van 21, 32, 44, 49, 81, 85, 94, 107, 278, 280
 Van (lac de) 19, 21, 32, 35, 43
 Vartan Mamigonian 31
 Vaskèn I 201, 302
 Venise 38
 Versailles 136
 Vischer-Oeri Andreas 18, 72, 81, 86, 89, 96, 102, 115, 131, 134, 135, 143, 147, 162-164, 272
 Vischer-Oeri Gertrud 167, 234, 272
 Vischer-Iselin Wilhelm 74, 116, 290
 Vischer-Staehelin Wilhelm 160, 162, 297
 Von Wyss Pasteur 133

 Wackerli-Zuberbülher H. et D. 272
 Wahlen Friedrich Traugott 247
 Weber-Schaad Robert 162, 167
 Werfel Franz 289
 Werner Berta 72
 Werner Martin 47
 Westeneck (Général) 95
 Wieser Gottlob 168, 234, 297
 Wieser Theodor 91, 124, 131, 144, 145, 147, 159, 169, 173, 182, 184, 186, 192, 193, 195, 203, 215-218, 220, 221, 223, 230, 234, 273
 Wilson Thomas Woodrow 121, 125

- Witzemann Hilde 162, 173, 180, 184,
186, 193, 204, 213, 214, 240-242, 273
Wolfskehl (Conte de) 103
Wologènes 25
Wülser Elly 184
- Yohonoluk 108
- Zahlé 179
Zahn-Sarasin Carl 290
Zariadrès 25
Zatecki Dr médecine 65, 79, 273
Zbinden Emma 90, 274
- Zeitoun 34, 40, 107, 286
Zekki Pacha 43
Zeller Samuel 128
Zenger Lina 79, 274
Zenger Marie 62-64, 75, 85, 90, 96, 121,
274
Zia (Consul de Turquie à Genève) 290
Ziegler-Schoen F. et H. 172, 238, 274
Zollinger 70, 117, 287
Zoroastrisme 31
Zürcher Heidi 223, 274
Zürcher Josephine 67, 69, 274, 286
Zurich 17, 49, 167

PRÉSIDENTS

Présidents honoraires

Docteur en philosophie Léopold Favre	2 juillet 1920
Pasteur Karl Schenkel	9 septembre 1968

Présidents depuis 1896

Conférenz der schweizerischen Hülf-Comités für Armenier (Conférence du Comité d'Aide Suisse aux Arméniens)

Professeur en théologie Georges Godet (Neuchâtel)	1896-1907
Professeur en théologie Henri Du Bois (Neuchâtel)	1907-1918

Schweizerisches Hilfswerk 1915 für Armenien (Œuvre de Secours Suisse 1915 en faveur de l'Arménie)

Docteur en philosophie Wilhelm Vischer-Iselin (Bâle)	1915-1920
--	-----------

Bund der schweizerischen Armenierfreunde (Fédération suisse Amis des Arméniens)

Docteur Léopold Favre (Genève)	1918-1920
Auguste de Morsier (Genève)	1920-1923
Henri Necker (Genève)	1923-1929
Guillaume Favre (Berne)	1929-1931

Schweizerhilfe für blinde Armenierwaisen auf dem Libanon (Secours Suisse en faveur des orphelins arméniens aveugles du Liban)

Pasteur Wilhelm Vischer-Staehelin (Tenniken)	1925-1928
Docteur en médecine Andreas Vischer-Oeri (Bâle)	1928-1930
Pasteur Karl Buxtorf-Müller (Bâle)	1930-1931

Bund schweizerischer Armenierfreunde
(Fédération suisse Amis des Arméniens)

Pasteur Karl Buxtorf-Müller (Bâle)	1931-1937
Pasteur Karl Schenkel-Wagner (Staufberg, AG)	1937-1968
Pasteur Alfred Kupferschmid-Hopf (Berne)	1968-1978

BUREAU DIRECTEUR 1973

- Pasteur retraité Karl Schenkel, « Righi Vaudois », 1823 Glion, Président honoraire
- * Pasteur Alfred Kupferschmid, Sulgenheimweg 7, 3007 Berne, Président
 - * Pasteur Gustave Stern, doyen, Meiliweg 22, 8055 Zurich, Vice-président
 - Mlle Veronica Thurneysen, Engelgasse 107, 4052 Bâle, Secrétaire
 - * Walter Schneider, Tiergartenstraße 23a, 8802 Kilchberg, Trésorier Central
 - * Arnold Boßhard, Holzbrunnenstraße 15, 8200 Schaffhouse
 - Madame Elisabeth Débaz, Les Corjons, 1052 Le Mont sur Lausanne
 - Madame Margrit Keller, Realpstraße 61, 4054 Bâle
 - Pasteur Lukas Riggenschmid, Bachstraße, 5612 Villmergen
 - * Madame Lydia Schlegel, Knöringerstraße 3, 4055 Bâle
 - Docteur en Droit Max Wahl, 8311 Ottikon par Kempththal
- * Comité exécutif

Zentralsekretariat
(Secrétariat central)

Walter Schneider, Tiergartenstraße 23a, Code Postal 14, 8802 Kilchberg (ZH)
Trésorerie centrale : CCP 80-15903

Administration des « Mitteilungen über Armenien »

Madame Lydia Schlegel, Unterer Batterieweg 125, 4059 Bâle, CCP 40-3221

Präsidenten der kantonalen Komitees
(Présidents des comités cantonaux)

- Appenzell* : Pasteur Gerhard Meyer, 9100 Herisau
Argovie : Pasteur Lukas Riggenbach, 5612 Villmergen
Bâle (canton) : Pasteur Peter Walter, 4460 Gelterkinden
Bâle (ville) : Pasteur Paul Laubscher, 4054 Bâle
Berne : Pasteur Alfred Kupferschmid, 3007 Berne
Comité Romand : Pasteur Jean-Pierre Barbier, 1470 Estavayer-le-Lac
Glaris : Ancien Pasteur Oskar Steger, 8876 Filzbach
Grisons : Pasteur Friedrich C. Fulda, 7304 Maienfeld
St Gall : Pasteur Kurt Schweizer, 9015 St Gall-Winkeln
Schaffhouse : Roland Niederer, 8211 Stetten
Soleure : Pasteur Ernst Hunzinger, 4622 Egerkingen
Suisse intérieure : Pasteur H.O. Mundhenke, 6330 Cham
Thurgovie : Pasteur Gottfried Saurer, 8573 Siegershausen
Zurich : Pasteur Gustave Stern, doyen, 8055 Zurich

ADDENDA

à la traduction du livre de Karl Meyer

Multiples tâches en vue de la dissolution d'une Fédération bénie et fort connue :

Dans sa postface, l'auteur de ce livre, K. Meyer, avait déjà fait allusion à la question qu'il avait posée en 1967 : « Combien de temps encore voulez-vous aider les Arméniens ? ». Et lors de l'Assemblée Générale annuelle de 1970 se posa à nouveau cette question de la justification de la Fédération.

Depuis longtemps, nos statuts prévoyaient que, dans le cas d'une dissolution de notre Fédération, l'« Entraide Protestante suisse aux Églises et aux Réfugiés » (E.P.É.R.) — qui relève directement de la « Fédération des Églises Protestantes de la Suisse » — prendrait la suite.

La question de savoir s'il fallait poursuivre une œuvre d'aide particulière en faveur des Arméniens devenait de plus en plus impérative, ceci pour deux raisons essentielles :

1° — Des églises et communautés arméniennes ont pu créer elles-mêmes, dans différents pays, au cours de ces dernières années, des œuvres de bienfaisance et d'aide très utiles, dans le but d'agir en faveur de leurs compatriotes partout où cela s'avère nécessaire.

2° — En Suisse, on se sentait de plus en plus interpellé par d'autres cas de détresse actuelle, surtout dans les pays du Tiers et du Quart-Monde.

N'était-ce pas alors plus judicieux de mettre un terme à notre œuvre d'aide aux Arméniens qui a marqué, certes, une grande page d'histoire, mais qui n'était plus aussi actuelle ?

Depuis l'édition allemande de ce livre, ceux qui poussaient à une intégration à l'E.P.É.R. réussirent à faire pencher la balance dans ce sens, sans pour autant vouloir se libérer avec précipitation de leurs responsabilités. Et si nos donateurs ne nous étaient pas restés aussi fidèles, nous aurions été dans l'obligation de céder plus tôt l'œuvre à l'E.P.É.R.

Aujourd'hui, c'est à moi que revient la tâche de vous exposer la manière dont ont été transmises les responsabilités.

« EHLAN » : construction d'habitations pour les familles arméniennes nécessiteuses à Beyrouth.

Partant du fait que, pour sa part, le Haut Commissariat aux Réfugiés de l'ONU avait chargé la Fédération de réaliser cette construction, celle-ci considéra sa tâche essentielle comme terminée avec l'achèvement du chantier, l'installation des habitants et la bonne marche des premières années. C'est pourquoi, fin 1978, elle donna congé à ses collaborateurs suisses : M. et Mme Hupfer et Mlle Schmutz. Ainsi prirent fin nos obligations financières. Le reliquat des fonds destinés à ce centre fut remis au comité nouvellement fondé, « Les Amis Suisses d'EHLAN », sans qu'il existe un lien institutionnel ou contractuel entre ce comité et la Fédération.

Aide aux réfugiés à Chypre :

Dans ce domaine aussi, nous voulions mettre un terme à nos obligations. Aussi, après en avoir informé le Haut Commissariat, nous avons remis à l'Église Apostolique Arménienne de Nicosie les fonds qui nous restaient, pour être utilisés comme prévu.

Orphelinat de Kastri (près d'Athènes) :

La directrice de l'époque, Mlle B. Alder, prit elle-même l'initiative d'arrêter l'activité de ce centre qu'elle avait dirigé durant tant d'années avec un grand dévouement, sachant qu'un orphelinat arménien dans l'agglomération athénienne ne correspondait plus à un besoin réel. En 1978, la maison et une grande partie du terrain purent être vendues à une société biblique américaine. Le montant de la vente, en totalité, fut mis à la disposition de la fondation arméno-suisse « Arménofas ». Le centre ferma ses portes le 30 juin 1979. Les deux parcelles de terrain restantes furent vendues à des acquéreurs grecs et le montant de la vente servit à couvrir les importants déficits annuels de l'hospice de vieillards de Kokkinia.

Nous pouvons considérer comme une chance extraordinaire le fait qu'à la fermeture de l'orphelinat de Kastri Mlle B. Alder ait pu se rendre à Kokkinia, près d'Athènes, pour y prendre la direction de l'hospice de vieillards, poste qu'elle aimerait garder jusqu'à sa retraite (prévue pour l'été 1987). Ainsi, avec fidélité et sans relâche, durant plus de 30 ans, elle aura servi la solidarité arméno-suisse et elle aura été la dernière grande figure en date de notre œuvre.

Hospice de vieillards « Fridtjof Nansen » à Salonique (Grèce) :

À vrai dire, notre souhait aurait été de garantir la survie de cet hospice en faveur des Arméniens du nord de la Grèce. Mais il n'y avait pas de nouveaux Arméniens à accueillir — même les milieux chrétiens arméniens de Salonique ne pouvaient justifier l'existence de besoins réels. Par conséquent, nous devions accueillir toujours davantage des non-Arméniens. De plus, malgré un budget d'austérité, nous dûmes constater des déficits annuels de quelques centaines de milliers de francs suisses que nous ne pouvions plus assumer. Nous essayâmes d'intéresser les Églises arméniennes à la gestion de cet hospice, puis de créer une fondation en Suisse qui aurait pris en charge la responsabilité matérielle de cette œuvre. Mais ces projets échouèrent. Nous conclûmes alors, avec l'organisme philanthropique « Alexandre le Grand », un « contrat viager en faveur de tiers ». Cela eut pour conséquence le transfert du droit de propriété (bâtiment et terrain) à l'organisation précitée. En contrepartie, celle-ci s'engageait à héberger gratuitement et dans les mêmes conditions, jusqu'à leur mort, les pensionnaires restants et au besoin d'autres de nationalité arménienne, jusqu'à un total de 20 personnes.

Jusqu'à la fin, la direction du centre fut assurée par le couple M. et Mme Hugentobler, et le transfert des pensionnaires se déroula conformément au contrat.

Compte tenu des conditions climatiques favorables, l'organisme « Alexandre le Grand » est en train de transformer le centre « Fridtjof Nansen » en une importante clinique cardiologique, avec salles de cours pour les étudiants de l'Université de Salonique. L'ouverture officielle de cet établissement eut lieu le 9 décembre 1985.

« CAHL » : Centre pour Arméniens Handicapés du Liban à Bourj-Hammoud (Beyrouth).

Après le licenciement en 1982 de M. F. Ziegler, directeur du centre, nous remîmes la responsabilité de la nomination d'un nouveau directeur à la fois à l'« Union des Églises Évangéliques Arméniennes du Proche-Orient » et au « Catholicossat d'Antélias » (Liban). Par la suite, M. Bezdikian fut nommé directeur général. Malgré les difficultés quotidiennes dans Beyrouth, il assume ce poste avec compétence et sans relâche.

Jusqu'à la dissolution de notre Fédération, nous avons contribué à combler les déficits annuels grâce à des subventions. De plus, nous cédâmes au « CAHL » nos droits sur des prêts que nous avions accordés à diverses œuvres sociales arméniennes durant la première phase de la Guerre Civile et qui s'élevaient en tout à plus de 100 000 francs suisses.

La dernière de nos collaboratrices au « CAHL » fut la diaconesse Sœur Hanna Christen, de nationalité allemande, qui travailla jusqu'à fin 1984 avec un grand dévouement parmi les vieux arméniens. Son engagement prit fin avec son licenciement par la maison mère.

Depuis, le « CAHL » est dirigé exclusivement par des Arméniens pour des Arméniens, et tous les collaborateurs sont Arméniens.

Construction d'un nouveau centre pour personnes âgées à Bourj-Hammoud (Beyrouth).

Les logements des veuves situés à proximité du « CAHL » ne correspondaient plus aux normes actuelles et quelques-uns d'entre eux avaient beaucoup souffert des bombardements. C'est alors que certaines églises arméniennes sur place conçurent le projet de construire un nouvel hospice pour vieillards qui accueillerait non seulement les veuves résidant déjà à cet endroit, mais également de nouveaux pensionnaires à la recherche d'un toit. En outre, il rendrait de grands services à de vieux arméniens disposant de logements rudimentaires.

Entre-temps, la Fédération a pu participer à la réalisation de ce projet avec la somme de 300 000 francs suisses environ. Ainsi, dans un esprit de coopération arméno-suisse, elle a pu donner une formidable impulsion à cette œuvre de foi, dans le Beyrouth d'aujourd'hui.

La mise en service du centre est prévue pour 1986.

Maison de vieillards de Kokkinia (près d'Athènes) :

La poursuite de l'activité de ce centre exclusivement arménien est absolument indispensable. C'est pourquoi nous avons particulièrement pris soin de son avenir. En 1978-79, un premier projet, réunissant tous les représentants des Églises arméniennes de Grèce dans un esprit œcuménique et visant à leur confier l'avenir de ce centre, échoua malheureusement.

Le 18 juin 1984 purent être signés à Bâle les documents suivants, permettant d'assurer la pérennité de ce centre :

1° — Acte de fondation « Arménofas ». Siège de la fondation : Bâle (Suisse). Les deux fondateurs sont la Fédération et le Catholicossat d'Antélias. Participation majeure de notre part au capital de la Fondation : 1,24 millions de francs suisses. Ce capital devrait être encore augmenté par un apport des Arméniens. Ainsi, les intérêts de la Fondation pourraient combler les déficits du centre (Photos 92 et 93).

2° — Contrat d'entretien viager en faveur de tiers, conclu avec le Catholicossat mentionné ci-dessus. Contrat par lequel ce dernier devient propriétaire de l'hospice de Kokkinia et de son terrain (Photo 94).

3° — Protocole additif: Comme premiers membres du conseil de la fondation « Arménofas », appartenant à la Fédération furent nommés : le Président : le Pasteur H.O. Mundhenke : le Conseiller juridique du comité central : le Docteur juriste Th. Kleyling. La passation des droits de propriété eut lieu, conformément au contrat, le 30 décembre 1985 à Athènes. Ainsi, depuis le 1^{er} janvier 1986, le Catholicossat arménien et la prélatrice d'Athènes sont responsables de la direction du centre.

À Kokkinia, reste en service à ce jour le personnel suisse suivant :

Mlle B. Alder : directrice ;

Sœur M. Stadelmann : sous-directrice ;

Sœur B. Schibler : infirmière.

Conformément à un plan de retrait spécifique de l'œuvre, nous avons accordé notre aide financière seulement pour les toutes prochaines années.

Contrat avec l'« Union des Églises Évangéliques Arméniennes de France » :

Depuis la parution de ce livre, nos relations d'amitié avec nos églises sœurs évangéliques arméniennes de France se sont poursuivies de différentes façons et se sont même approfondies.

En plus de différentes aides financières mineures, nous avons participé à l'agrandissement et à l'amélioration des centres de vacances de « La Fontanelle » dans les Cévennes et de « La Source » en Haute-Savoie.

En outre, solidairement avec l'U.É.É.A.F., nous poursuivons un procès pour récupérer le château de Montéléger (Drôme) provenant de l'héritage de M. Tozlian.

Changements importants au sein du Comité Central :

Le Pasteur A. Kupferschmid assura la présidence pendant une décennie, jusqu'à l'Assemblée Générale annuelle de 1978, avec un dévouement tel qu'il dépassait parfois ses forces. Lorsque son successeur, le Pasteur H.O. Mundhenke, fut élu, on élit en même temps à la vice-présidence Mlle E. Meier, une ancienne travailleuse sociale du « CAHL ». Tous deux ont été maintes fois confirmés dans leurs postes et les ont assurés jusqu'à la dissolution de la Fédération.

Hélas, peu après la parution de ce livre, notre Trésorier et Secrétaire général, M. Schneider, homme prudent et conscient de ses responsabilités, tomba malade et décéda le 8 octobre 1976.

Le Comité Central confia la poursuite de cette double tâche à son épouse, Mme E. Schneider. Elle aussi fut nommée au Comité Central. Nous apprîmes avec consternation son décès à Noël 1980.

Le Secrétariat central fut alors transféré au presbytère du Président

jusqu'en février 1986, date de la remise de l'œuvre à l'E.P.É.R. Compte tenu de la prochaine dissolution de l'œuvre, le Président avait accepté d'assurer la charge de secrétaire central.

Au cours de ces dernières années, nous eûmes la douleur de perdre deux autres collaborateurs hors pair, dont le pèlerinage sur cette terre avait pris fin : Karl Meyer, décédé le 13 août 1977, auteur de ce livre ; et le Pasteur K. Schenkel, décédé en 1983, qui avait été pendant plus de trente ans Président de la Fédération qu'il avait marquée de son empreinte.

Au 31 décembre 1985, le Comité Central se composait de (Photos 95 et 96) :

M. H.O. Mundhenke, Pasteur (Cham) : Président et responsable du Secrétariat central.

Mlle E. Meier (Ringgenberg) : Vice-présidente.

M. W. Zollinger (Huenenberg) : Conseiller financier.

M. Th. Kleyling (Bâle) : Docteur juriste, conseiller juridique.

Mme E. Vaucher (Estavayer-le-Lac) : Responsable des protocoles.

Mme O. Kreis (St Gall) : Responsable des remerciements pour les dons.

Mme L. Schlegel (Bâle) : Membre.

M. H. Ruesch (MuttENZ) : Membre.

M. H. Straub (Russikon) : Membre.

Arrêt de l'édition du journal *Mitteilungen über Armenien* :

Dans le cadre de la dissolution de notre œuvre, Mme Schlegel et sa sœur Mme Débaz ainsi que leur frère Mr Riggenbach décidèrent d'arrêter la parution de ce journal fin 1983 et de dissoudre leur administration.

Ils mirent ainsi fin à une intense activité qui durait depuis des décennies et qui, non seulement aida à soulager de grandes détresses matérielles, mais aussi contribua à informer le peuple suisse sur les questions arméniennes. Ce journal permit aussi de nouer et de maintenir de nombreux liens et relations entre nos deux peuples.

Les fonds restants dans la caisse du journal passèrent dans notre caisse centrale et, à partir de ce moment, notre Fédération eut des droits sur tous les legs dont l'administration du journal était bénéficiaire.

Contrat de cession de la Fédération à l'E.P.É.R. :

À la suite des négociations qui durèrent des années, un contrat de cession put être signé le 29 novembre 1985 à Zurich, après que notre Assemblée Générale annuelle et la Commission administrative de l'E.P.É.R. eurent respectivement donné leur accord (Photo 97).

Ainsi, depuis le 1^{er} janvier 1986, l'E.P.É.R. est devenue notre successeur légal.

Nous sommes reconnaissants à l'E.P.É.R. de ce qu'à l'avenir elle soit prête à faire bénéficier aussi les Arméniens nécessiteux de la solidarité chrétienne grâce aux fonds considérables qui lui ont été cédés et aux legs à venir. Dans une certaine mesure, elle pourra aussi combler les déficits de nos œuvres sociales existantes. Par la suite, l'E.P.É.R. a également nommé son délégué dans le conseil de la fondation « Arménofas ».

De l'article I de ce contrat historique, on peut citer ce qui suit :

« Après des années de travail béni en faveur des Arméniens, la Fédération constate que la plupart de ses projets ont abouti, ou ont été confiés à des partenaires locaux ; en conséquence, aucune œuvre particulière en faveur des Arméniens ne se justifie. Elle a donc décidé de cesser toute activité le 31 décembre 1985.

« En application de l'article 11 de ses statuts, elle remet à l'E.P.É.R. la totalité de ses droits et obligations ainsi que ses fonds. L'E.P.É.R. devient ainsi son successeur légal. »

Ainsi, près de 90 ans après sa fondation, notre œuvre a pris fin le 31 décembre 1985. Quel grand arc tendu entre la requête adressée au Conseil Fédéral suisse en 1877 et le contrat de cession à l'E.P.É.R. en 1985 !

Nous sommes reconnaissants à Dieu, notre Seigneur, dispensateur de tous les dons, pour tout ce qu'Il nous a permis de faire et d'être pour le peuple arménien.

Une association a été dissoute certes, mais pas les amitiés qui demeurent entre Suisses et Arméniens. Puissent-elles se développer entre ceux qui comptent parmi « les amis du Seigneur ». Demeurons ensemble dans la voie qui conduit à Celui qui était, qui est et qui vient.

Cham, le 12 février 1986,
H.O. Mundhenke, Pasteur.



2. Église Arménienne sur l'île d'Achtamar du lac de Van, bâtie vers 915.



3. Détails d'une façade.

4. Pétition suivie de signatures adressée au Conseil Fédéral en 1897 (en allemand).

Kanton

Zürich

Gemeinde

Bliken

An den hohen Bundesrat der Schweiz. Eidgenossenschaft.

Herr Bundespräsident!

Herrn Bundesrat!

Das Schweizer Volk erhebt vor Entrüstung und Entsetzen über die Verichte von den Feuerstrahlen, Plünderungen und Mordeten, die seit zwei Jahren das thürische Reich mit Verwüstung und Blut erfüllen.

Das Schweizer Volk sieht mit Befürchtung, wie Europa dem Nord und der Schmach von Zankenen und aber Zankenen menschlicher Welt unthätig zusieht, während in andern Zeiten die Grossmächte sich zu Schützen der orientalischen Christen bewähren und durch feierliche Verträge sich dazu verpflichten, ihnen zu einem gerechten Regime zu verhelfen.

Das Schweizer Volk erachtet es als seine Pflicht, gegen Schändlichkeiten Protest einzulegen, die unser Vaterland entehren.

Das Schweizer Volk legt die Hoffnung, dass eine allgemeine Bewegung menschlicher Verbände und christlicher Solidarität alle Völker des Erdteils erfassen, und die Regierungen der Grossmächte veranlassen werde, endlich von der Partei zu weichen, dass sie diesen Ursachen ein Ende mache.

Herr Bundespräsident!

Herrn Bundesrat!

Die Schweizer üben von Alters her eine Hostilität der Neutralität. Ihr Vergehen das nicht.

Wenn sie sich aber auch verlegt haben, in den Selbstbestimmten Partei zu ergreifen, so haben sie deswegen doch nicht den Schaden des Bewusstseins erlitten, noch darauf verzichtet, der Sache der Menschlichkeit und der Verantwortlichkeit zu dienen.

Es muss bei der Schweiz in internationalen Angelegenheiten die Initiative ergreifen. Niemals hat ein belagertes Volk Anlass sie bringender zu einem ähnlichen Unternehmen aufzugeben.

So bitten wir Sie denn, als unsere Verbündete, die Sache an die Hand zu nehmen. Wir bitten Sie, im Namen des Schweizer Volkes die Regierungen der europäischen Grossmächte zu ersuchen, sich endlich dahin zu einigen, dass bei den Mordeten im Orient ein Ziel gesetzt werde.

Wir setzen volles Vertrauen in Ihre Weisheit. Sie sind Ihnen folgen, wie mit Gottes bei ständlichen Hilfe unserer Stimme Weisheit weisheit werden kann.

Übermühten Sie, Herr Bundespräsident und Herrn Bundesrat, den Ausdruck unserer vollkommenen Hochachtung.

1	<i>W. Linsthal</i>	18	<i>J. W. W. W.</i>
2	<i>A. L. L.</i>	19	<i>A. L. L.</i>

Canton de *Fribourg*

Commune de *Courtepin*

Au Conseil fédéral de la Confédération suisse.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA CONFÉDÉRATION,
MESSIEURS LES CONSEILLERS FÉDÉRAUX,

Le peuple suisse a frémi d'indignation et d'horreur au récit des incendies, des pillages et des massacres qui, depuis deux ans, dévastent et ensanglantent l'Empire turc.
Le peuple suisse est consterné de voir l'Europe assister inactive au meurtre et à l'outrage de milliers et de milliers d'êtres humains, alors qu'en d'autres temps les grandes puissances se sont constituées les protectrices des chrétiens d'Orient et se sont engagées, par des traités solennels, à leur procurer un gouvernement équitable.
Le peuple suisse considère comme un devoir de protester contre des infamies qui déshonorent notre époque.
Le peuple suisse a l'espérance qu'un grand mouvement de fraternité humaine et de solidarité chrétienne, entraînant toutes les nations du continent, amènera les gouvernements des grands Etats à exiger enfin de la Turquie qu'elle mette un terme à ces cruautés.

MONSIEUR LE PRÉSIDENT DE LA CONFÉDÉRATION,
MESSIEURS LES CONSEILLERS FÉDÉRAUX,

Les Suisses pratiquent, par tradition, une politique de neutralité. Nous ne l'oublions pas.
Mais s'ils se sont interdits de prendre parti dans les conflits de peuple à peuple, ils n'ont pas pour cela abdiqué les droits de la conscience et renoncé à servir la cause de la justice et de l'humanité.
Maintes fois, la Suisse a pris des initiatives internationales. Jamais circonstance plus tristement impérieuse ne l'a sollicitée d'en tenter une nouvelle.
Vous êtes le gouvernement du pays et nous vous prions d'agir. Nous vous prions de demander, au nom du peuple suisse, aux gouvernements des grands Etats de l'Europe qu'ils s'entendent enfin pour faire cesser les massacres d'Orient.
Nous avons une entière confiance dans votre sagesse. Elle vous dira comment, avec l'aide du Dieu Tout-Puissant, notre voix pourra être entendue.
Recevez, Monsieur le Président de la Confédération et Messieurs les Conseillers fédéraux, l'expression de notre profond respect.

18	<i>Jean Hero</i>	Sont adm
19	<i>Jacques Papin</i>	
20	<i>...</i>	
1	<i>Joëbe Gaspard</i>	
2	<i>Jean Albany</i>	
3	<i>...</i>	



7. Un orphelin avant son accueil à l'orphelinat.



6. Orphelinat de garçons à Sivas.



8. Le pasteur H. Fichter avec des orphelins.



9. Orphelines de 1895/1896.



10. Orphelins des massacres d'Adana de 1909.

11. Carte de l'Arménie en 1918/1920.



12. L'Euphrate à Kemach-Boghasi.



13 et 14. Village de tribus de bédouins arabes en Mésopotamie, aux maisons en forme de pains de sucre faites de glaise séchée. C'est dans de tels villages que vivaient comme des esclaves des Arméniennes enlevées dans les convois de déportés.



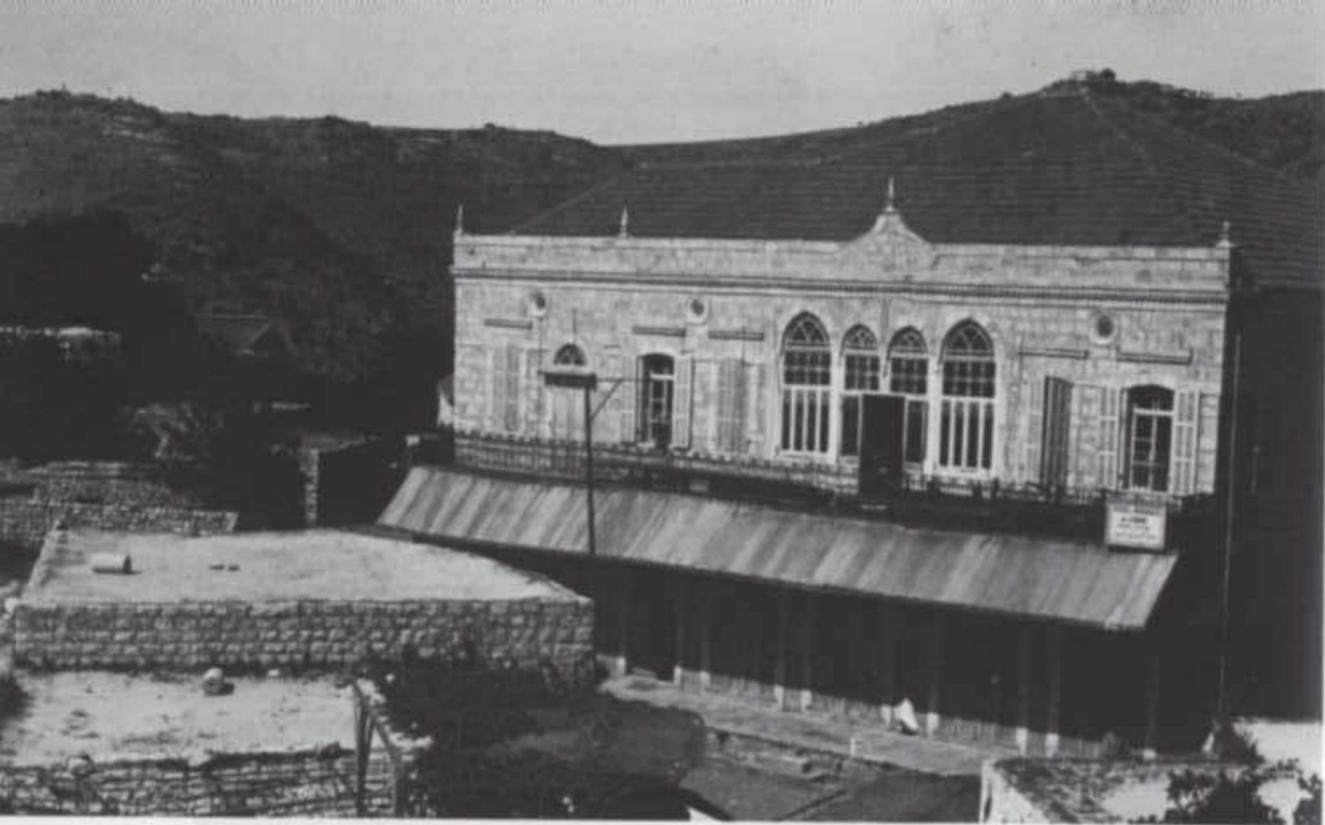
16. Groupe d'orphelins dans la cour de « Mizar ».



15. Karen Jeppe.
Grâce à elle et à d'autres
collaborateurs, plus de
2 000 filles et femmes
arméniennes purent être
sauvées.



17. Ghazir : village de montagne dans le Liban chrétien.



18. Le bâtiment principal (loué) du centre pour aveugles de Ghazir.

19. Première classe d'aveugles au cours de la lecture.



20. Premiers travaux d'apprentis : tabourets arabes.



21. Tisserand à demi-aveugle sur un métier à tisser des kilims.



22. Le plus grand métier à tisser des kilims (3 m de large).

23. Orchestre d'aveugles.



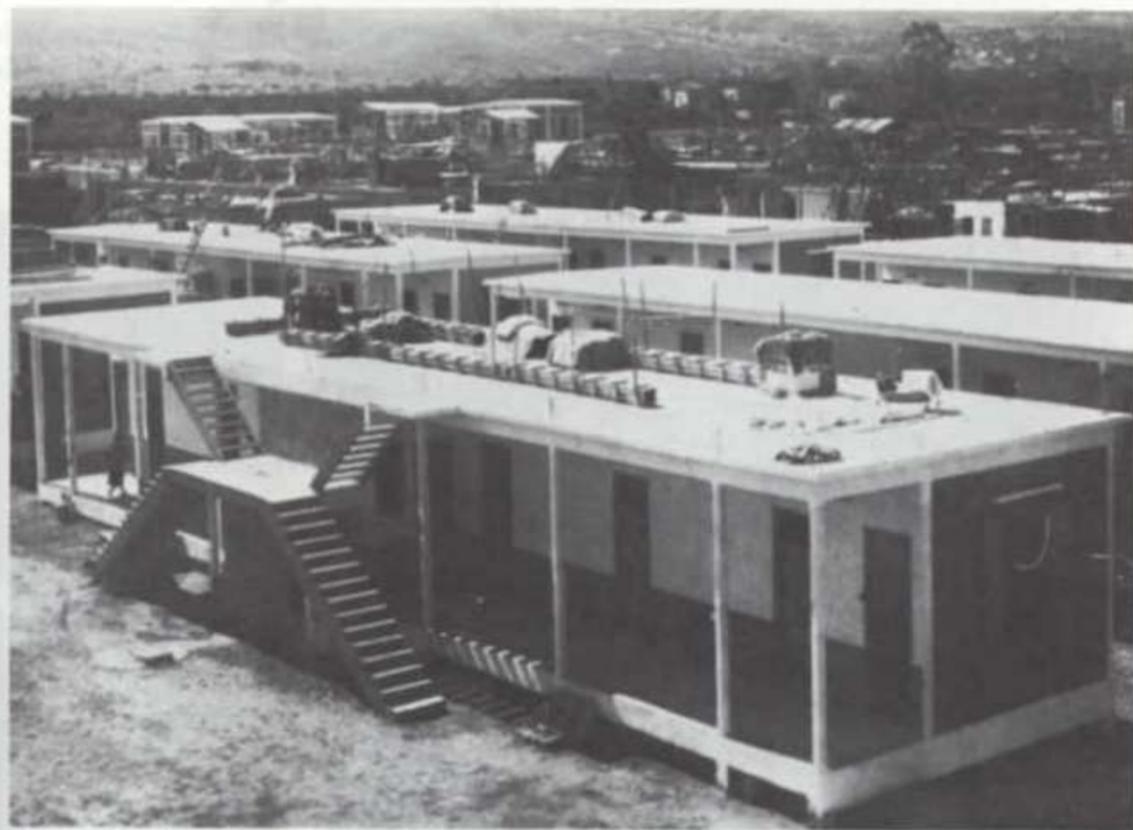
24. Camp de réfugiés près du port de Beyrouth.



26.
Camp de réfugiés
avec église en
bois.



27.
Cité de veuves
érigée par
Jakob Künzler
grâce aux dons
suisses.



25. Beyrouth : tentes de réfugiés arméniens de Turquie.



28.
 Famille de réfugiés
 arméniens.
 La mère et la fille au
 métier à broder



29. Madame Elisabeth
 Künzler avec de vieilles
 femmes au camp de
 Beyrouth.



30.
 Veuve arménienne
 atteinte de tuberculose.

31. Sanatorium arménien. À droite Sœur Rösli Kirchhofer.



32. Collaborateurs au Liban en 1945. De gauche à droite :
 Mlle Witzemann, Th. Wieser, H. Bänziger, Mme Wieser,
 K. Meyer, Mme Künzler, Mme Meyer, J. Künzler.





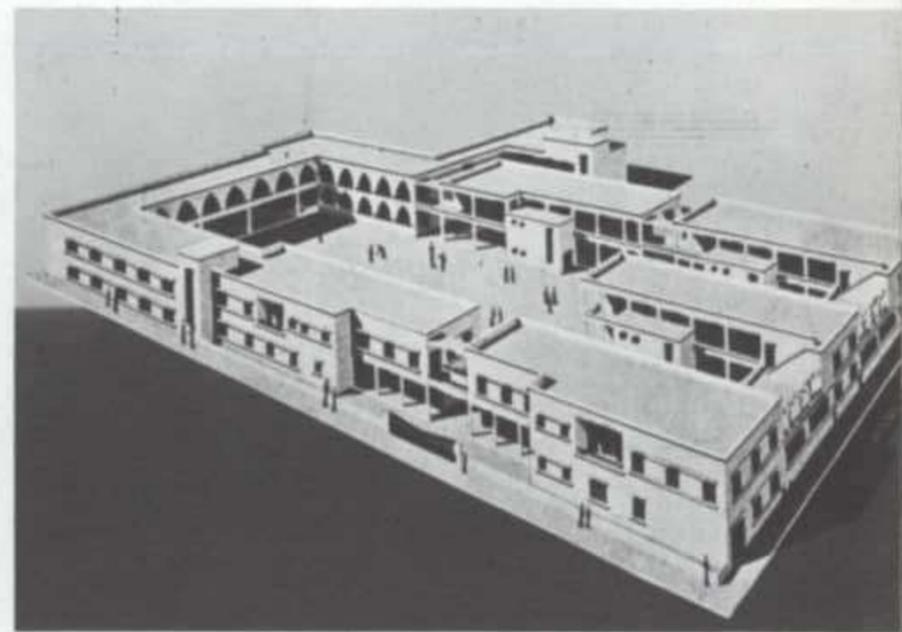
33. Bourj-Hammoud : jubilé du centre pour aveugles de 1953. L'inscription arménienne signifie : « L'Éternel, mon Dieu, éclaire mes ténèbres. » (Psaumes 18.29).

34. La sourde-aveugle Helen Keller en compagnie des quatre plus petits aveugles (1953).

35. Helen Keller et Polly Thomson quittent le centre ; à droite la directrice Martha Meyer.



36. En 1955, Haïrabet reçoit la visite de sa sœur de Bagdad et de son deuxième mari. Il n'avait pas eu de ses nouvelles depuis 40 ans (il la croyait disparue).



37. Plan de transformation du centre pour aveugles de Bourj-Hammoud (1956).

38. Des aveugles écrivent à l'aide du tableau Braille.



39. Enseignement aux sourds-muets.





40. Sultane, la doyenne des aveugles, est toujours aussi active.

42. Travailleur aveugle tresse un panier en tiges de saule.



41. Travailleur aveugle achève une chaise en rotin.

43. Felix Ziegler, directeur du centre pour handicapés.



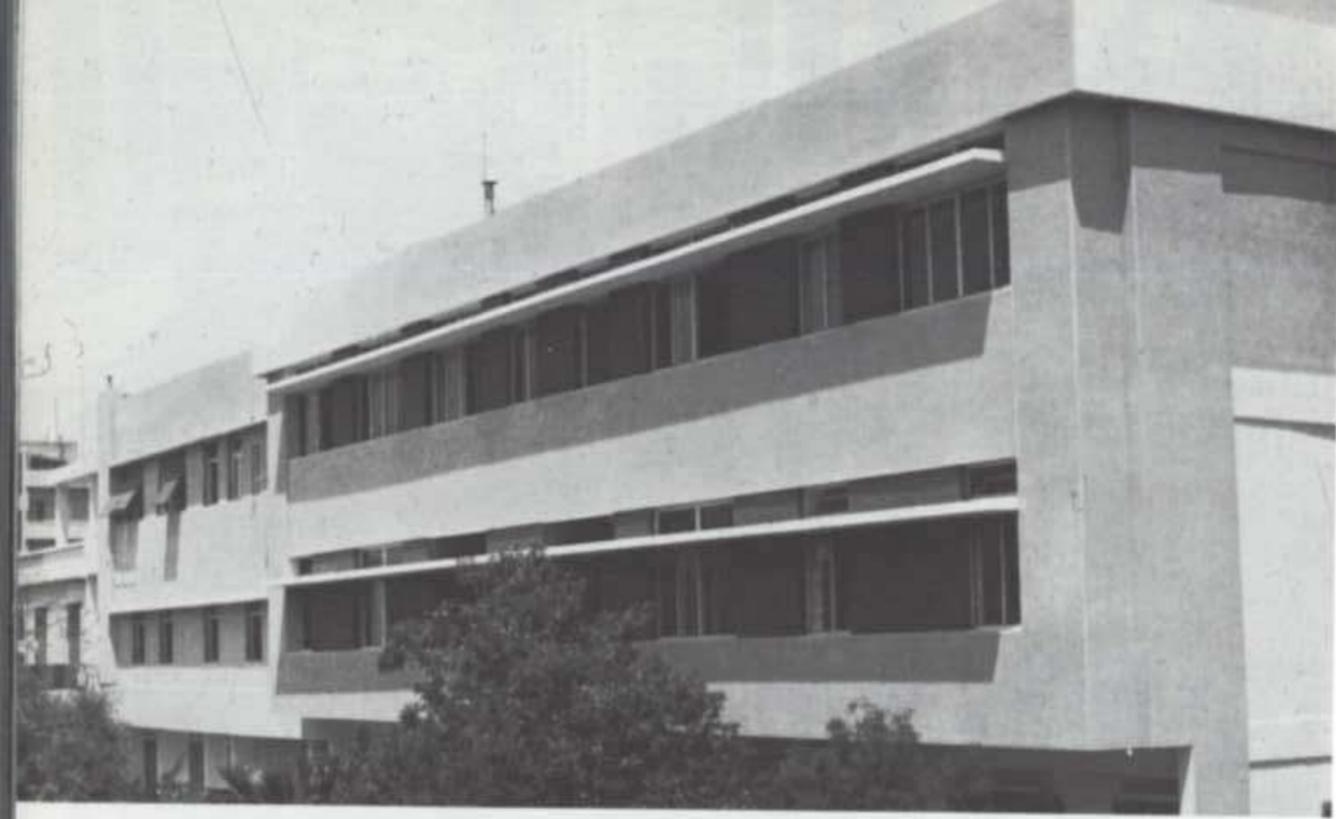
44. Hospices pour femmes âgées « Dörfli » à Bourj-Hammoud.

45. Mlle Witzemann et le prêtre arménien de Bourj-Hammoud.



46. Des pensionnaires reçoivent leur ration et préparent ensuite leur repas dans leur cuisine.





47. Centre pour handicapés de Bourj-Hammoud. Agrandissement en 1968.

48. Visite du centre et des ateliers par le Catholikos arménien de Sis, Khoren I, en compagnie du pasteur Aharonian, président de l'« Union Évangélique Arménienne du Moyen-Orient », sous la direction de Peter Braunschweig.



49. Le home d'enfants de Kastri.

50. Nouveau pavillon.



51. Promenade des enfants avec Mlle Alder.





52. Hospice de vieillards de Kokkinia.

53. Appartements de l'hospice de Kokkinia.



54. Sœur Dorothee Hauri en train de mettre des gouttes.



55. Pensionnaires au balcon.



56. Gilbert Philippin, directeur.

57. Pasteur A. Spycher, Theodor Wieser et Hans Bänziger à Athènes.





58. L'hospice de vieillards
« Fridtjof Nansen » de
Salonique.



59. Deux femmes âgées
en conversation.



60. Fridtjof Nansen.



61. Cité « EHLAN » près de
Beyrouth : centre social et
ateliers.



62.
Fredi Keller,
directeur
du projet de
la cité.

63. Visite de la cité. De gauche
à droite :
M. et Mme Hupfer, directeurs ;
M. Goodyear (ONU) ;
Dr A. Manougian, président du
comité de Beyrouth et député
au Liban ;
Mlle Leila Karagheusian
représentant la fondation qui
permet la réalisation du projet
« EHLAN ».





▲
64. Vue générale sur la cité « EHLAN ».



65. Jeunesse joyeuse.

66.
Anna
Schweizer
(1896).



68.
M. et
Mme
Christ-
Werner
(1901).
▼



70.
Corinna
Shattuck
(1892).



67.
Katharina
Stucky
(1897).



69.
Marie
Zenger
(1897).

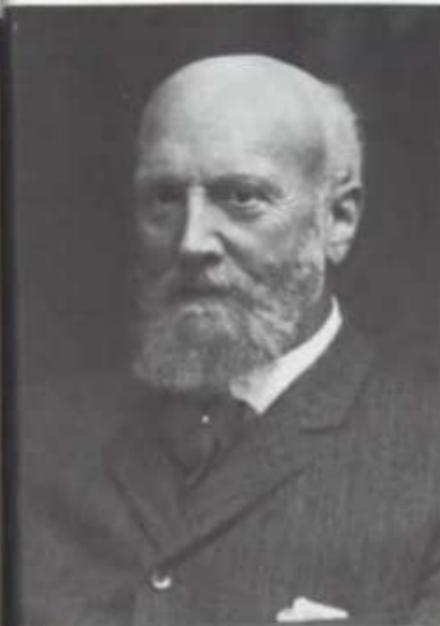


71.
M. et
Mme
Vischer-
Oeri
(1908).
▼





72. Départ de nouveaux collaborateurs en 1919. De gauche à droite :
M. et Mme Vischer-Oeri, Mlle Stucky, Professeur Békian, Pasteur Boghossian,
Mlle Riedinger.



73. Docteur
Léopold Favre,
président honoraire
en 1920.



74. Pasteur K. Schenkel,
président honoraire
en 1968.



75. Dr E. Riegenbach.

76. Pasteur W. Vischer-
Stachelin.

77. Docteur en médecine
A. Vischer-Oeri.

78. Pasteur K. Buxtorf.



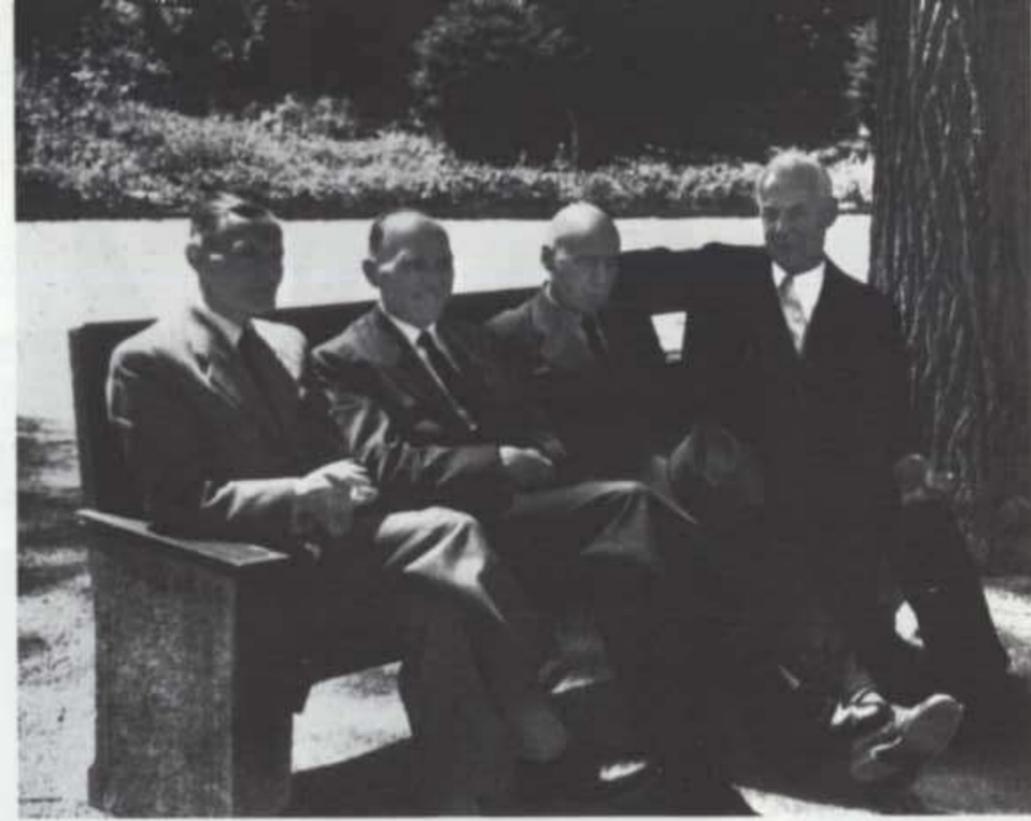
79.
Pasteur
Karl
Schenkel.



80.
Pasteur
A.
Kupfer-
schmid.



84. Membres du
bureau directeur sur
la Ufenau en 1953.
De droite à gauche :
Ernst-Aeschbacher,
Heirich Hopf,
Karl Schenkel,
Robert Weber.



81.
Pasteur
A.
Kraft-
Bonnard.



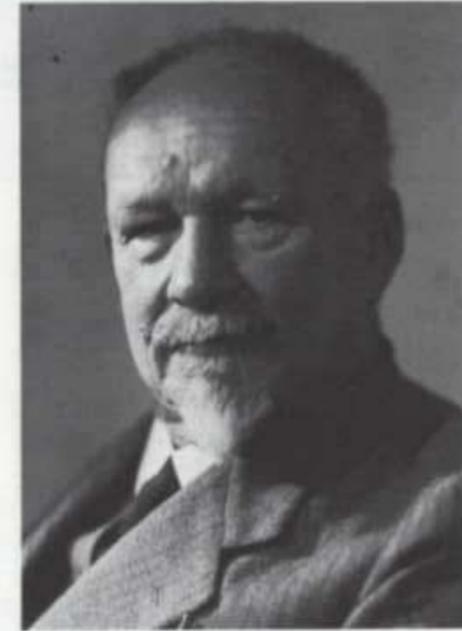
82.
Walter
Schneider-
Blaser.



85.
Fritz
Lüber.

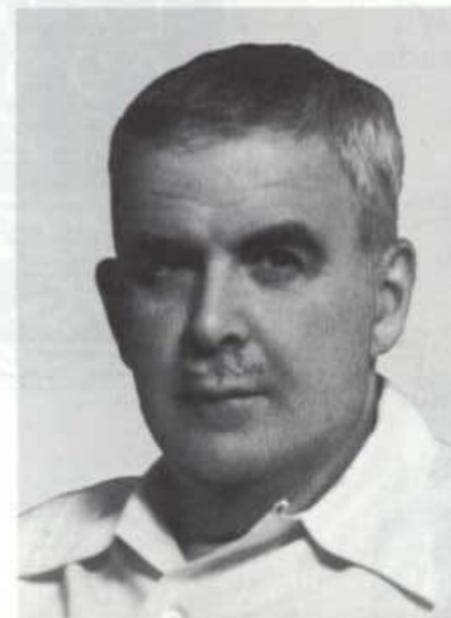


86.
Jakob
Künzler.



83. Docteur
E. Riggenschach en
compagnie de ses
filles. À gauche,
Mme Débaz-
Riggenschach ; à droite
Mme L. Schlegel-
Riggenschach.

87.
Theodor
Wieser.



88.
Karl
Meyer.



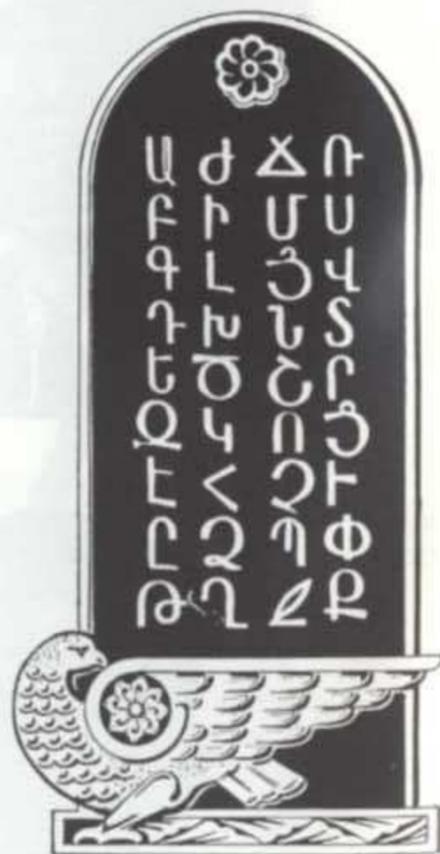
89.
Église
d'Étchmiadzin,
siège du
Catholicos.



90.
Catholicos
Vaskèn I.



91.
Alphabet
arménien :
4 groupes
de 9 caractères,
chacun
à lire
de haut
en bas
en com-
mençant
par la
gauche.



92. La signature des statuts de la
fondation « Arménofas »,
le 18 juin 1984, à Bâle.
De gauche à droite :
le Dr Holliger ;
le Pasteur H.O. Mundhenke ;
Me K. Babikian, président du
Comité Central du Catholicos-
sat de Cilicie à Antélias (Liban) ;
le Dr Th. Kleyling.

93. La signature des statuts de la
fondation « Arménofas »,
le 18 juin 1984, à Bâle.
À gauche : pour la F.S.A.A.,
le président H.O. Mundhenke,
Pasteur.
À droite : pour le Catholicos-
sat Arménien Orthodoxe de
Cilicie (Antélias), le président
du Comité exécutif :
Me K. Babikian.





94. La signature des statuts de la fondation « Arménofas », le 18 juin 1984, à Bâle et du Contrat d'entretien viager en faveur de tiers.

De droite à gauche :

Sa Sainteté le Catholicos Karékin II, Antélias ;

Me K. Babikian, Président du Comité exécutif du Catholicossat de Cilicie ;

le Pasteur H.O. Mundhenke, président de la F.S.A.A.



95. Le comité « historique » de la F.S.A.A., le 12 octobre 1985 à « La Source ».

De gauche à droite :

M. H. Straub ; Mme L. Schleger ; M. W. Zollinger ; Mme E. Vaucher ; M. H. Ruesch ;
Mme O. Kreis ; Docteur en Droit Th. Kleyling ; Mlle E. Meier, vice-présidente ;
Pasteur H.O. Mundhenke, président.

96. Le 12 octobre 1985 à « La Source ».

De gauche à droite :

Dr Kleyling, le Pasteur Mundhenke, M. Vaucher.





97. La signature du contrat de reprise entre la F.S.A.A. et l'E.P.É.R., le 29 novembre 1985, à Zurich.

De gauche à droite :

le Pasteur J.-C. Verrey, président de l'E.P.É.R. ; le Pasteur H.O. Mundhenke, président de la F.S.A.A. ; M.A. Schmid, secrétaire central de l'E.P.É.R.

(Photothèque E.P.É.R.)



Photocomposé et Imprimé en France par
IMEAF, 26 160 La Bégude de Mazenc
Dépôt légal 4^e trimestre 1986 — N° d'impression 85315

